

LEE
CHILD
LA FAUTE
À PAS
DE CHANCE

THRILLER

« Brutal, coriace,
imbattable. »
The New York Times

LEE CHILD
LA FAUTE À PAS DE CHANCE

[Jack Reacher 11]

Bad Luck and Trouble

Traduit de l'américain par William Olivier Desmond

ÉDITEUR ORIGINAL

Bentam Press, a division of Transworld Publishers, Londres

© original : Lee Child, 2007

© Éditions du Seuil, mai 2010, pour la traduction française

Jack Reacher : CV

NOM : Jack Reacher (pas de second prénom).

NATIONALITÉ : américaine.

Né le 29 octobre 1960.

MENSURATIONS : 1,92 mètre, 95-100 kilos, 1,25 mètre de tour de poitrine.

TAILLE DE VÊTEMENTS : la plus grande.

CURSUS SCOLAIRE : Écoles des bases militaires en Europe et en Extrême-Orient ; Académie militaire de West Point.

ÉTATS DE SERVICE : treize années dans la police militaire ; dégradé de major à capitaine en 1990 ; retrouve son grade de major en 1997.

RÉCOMPENSES : Silver Star, Defense Superior Service Medal, Legion of Merit, Soldier's Medal, Bronze Star, Purple Heart, médailles diverses.

MÈRE : Joséphine Moutier Reacher, née en 1930 en France, décédée en 1990.

PÈRE : US Marine de carrière, a servi en Corée et au Vietnam.

FRÈRE : Joe, né en 1958, décédé en 1997 ; cinq ans dans les services de renseignements militaires, Département du Trésor.

DERNIÈRE ADRESSE CONNUE : inconnue.

CE QU'IL N'A PAS : de permis de conduire, de retraite fédérale, des impôts à payer, des proches.

L'homme s'appelait Calvin Franz et l'hélicoptère était un Bell 222. Franz avait les deux jambes cassées et devait donc être embarqué sanglé à une civière. Manœuvre facile. Le Bell était un appareil spacieux à deux moteurs, conçu pour les hommes d'affaires et la police, pouvant emporter sept passagers. Les portières arrière, aussi vastes que celles d'un van, s'ouvraient largement. On avait enlevé la rangée de sièges du milieu. La place ne manquait pas pour Franz, sur le sol.

L'hélicoptère tournait au ralenti. Deux hommes portaient la civière. Ils se courbèrent sous la poussée d'air des pales et firent vite, l'un d'eux marchant à reculons. Lorsqu'ils atteignirent la portière ouverte, celui qui marchait à reculons posa l'une des poignées sur le rebord et s'écarta. L'autre continua à avancer et poussa brutalement sur la civière, qui glissa à l'intérieur. Franz était réveillé et eut mal. Il cria et s'agita, mais pas beaucoup, vu que les sangles le serraient étroitement à hauteur des cuisses et de la poitrine. Les deux hommes montèrent à sa suite et s'installèrent sur les deux sièges arrière après avoir fait claquer les portières.

Puis ils attendirent.

Le pilote attendit.

Un troisième homme sortit d'une porte grise et s'avança sur le sol en béton. Il se plia lui aussi en deux sous les pales, appuyant une main sur sa poitrine pour empêcher sa cravate de flotter dans le vent. On aurait dit un coupable proclamant son innocence. Il contourna le long nez de l'appareil et alla s'asseoir dans le siège à côté du pilote, à l'avant.

« On y va », dit-il, baissant la tête pour boucler sa ceinture.

Le pilote fit monter les turbines en puissance et le paresseux *whoup-whoup* des pales tournant au ralenti ne tarda pas à devenir un impérieux *whip-whip-whip* centripète, avant d'être noyé par le rugissement grave de l'échappement. Le Bell monta tout droit, dégagea un peu à gauche, pivota légèrement, puis rentra son train et grimpa à mille pieds. Il plongea alors du nez et fonça en direction du nord, volant haut et vite. Dessous glissaient les routes, les parcs à thème, les petites usines, les agglomérations périurbaines nettement

délimitées. Les murs de brique et les parements métalliques brillaient dans le soleil du soir. Des pelouses émeraude, des piscines turquoise lançaient leurs clins d'œil dans ce qui restait de lumière.

L'homme assis à l'avant demanda : « Tu sais où nous allons ? »

Le pilote se contenta d'acquiescer d'un signe de tête. Dans le martèlement de son moteur, le Bell obliqua à l'est et prit un peu d'altitude, fonçant vers l'obscurité. Il croisa une autoroute, loin en dessous, rivière de lumières blanches rampant vers l'ouest et rivière de lumières rouges rampant vers l'est. À moins d'un degré au nord de l'autoroute, les derniers lotissements laissaient la place à des collines basses, dénudées, broussailleuses, inhabitées. Elles luisaient d'une nuance orange quand elles faisaient face au soleil couchant et étaient d'un brun sourd dans les vallées et les ombres. Puis les collines basses cédèrent à leur tour la place à de petites montagnes rondes. Le Bell fonçait toujours, montant et redescendant en fonction du relief, en dessous. L'homme assis à l'avant se tourna dans son siège et regarda Franz sur le plancher derrière lui. Il eut un bref sourire. « Encore une vingtaine de minutes, peut-être », dit-il.

Le Bell était conçu pour voler à une vitesse de croisière de 260 kilomètres à l'heure ; autrement dit, vingt minutes équivalaient à parcourir presque 87 kilomètres, ce qui le conduisit au-delà des montagnes, loin au-dessus du vide du désert. Le pilote redressa l'appareil et ralentit un peu. L'homme assis à l'avant appuya le front contre la fenêtre et scruta l'obscurité.

« Où sommes-nous ? demanda-t-il.

— Où nous étions avant, répondit le pilote.

— Exactement ?

— Approximativement.

— Et dessous, qu'est-ce qu'on trouve ?

— Du sable.

— Altitude ?

— Trois mille pieds.

— L'atmosphère est comment, ici ?

— Calme. Quelques thermiques, mais pas de vent.

— On ne risque rien ?

— D'un point de vue aéronautique, non.

— Alors faisons-le. »

Le pilote ralentit encore un peu, fit pivoter l'appareil et se mit en vol stationnaire à trois mille pieds au-dessus du désert. L'homme assis à l'avant se tourna à nouveau et fit signe aux deux types à l'arrière. Ils se détachèrent. L'un d'eux s'accroupit en évitant les pieds de Franz et, se tenant fermement à son harnais de sécurité d'une main, déverrouilla la porte de l'autre. Le pilote se tenait à demi tourné et suivait ses gestes ; il inclina légèrement l'appareil, ce qui fit ouvrir la

porte en grand sous l'effet de son propre poids. Puis il reprit une assiette horizontale et entraîna le Bell dans un lent mouvement giratoire sur lui-même, dans le sens des aiguilles d'une montre, de manière à ce que la pression de l'air maintienne la porte ouverte. Le deuxième type s'accroupit près de la tête de Franz et redressa la civière, la tenant à un angle d'environ 45 degrés, tandis que son acolyte la bloquait du pied à l'autre extrémité pour l'empêcher de glisser. Le deuxième type eut un mouvement d'haltérophile qui souleva la civière presque à la verticale. Franz resta coincé dans les sangles. C'était un grand costaud qui pesait lourd. Et un type déterminé. Ses jambes étaient inutilisables, mais il luttait de toute la puissante musculature du haut de son corps. Il donnait des coups de tête d'un côté et de l'autre.

Le premier type sortit un couteau à cran d'arrêt et fit jaillir la lame. Il s'en servit pour cisailer la sangle à hauteur des cuisses de Franz. Puis, après une seconde de pause, il coupa la sangle qui entourait la poitrine de l'homme d'un mouvement vif. Exactement au même moment, le type qui tenait la civière la redressa complètement. Franz ne put s'empêcher de faire un pas en avant. Sur sa jambe droite cassée. Il poussa un cri et fit un second pas aussi instinctif que le premier. Sur sa jambe gauche cassée. Ses bras s'agitèrent et il s'effondra en avant, le poids du haut de son corps le faisant basculer autour du pivot de ses hanches bloquées et l'expédiant directement par la porte ouverte, dans l'obscurité trépidante, dans le souffle de tempête du rotor, dans la nuit.

Trois mille pieds au-dessus du désert.

Un instant, il n'y eut que le silence. Même le grondement du moteur parut s'estomper. Puis le pilote inversa la rotation du Bell, ce qui le fit tourner brusquement à contresens, et la porte se referma avec un claquement net. Les turbines remontèrent en régime, le rotor mordit l'air et le nez de l'appareil plongea.

Les deux types regagnèrent leur siège.

L'homme assis à l'avant dit : « On rentre à la maison. »

Dix-sept jours plus tard, Jack Reacher se trouvait à Portland, dans l'Oregon, à court d'argent. À Portland, parce qu'il fallait bien être quelque part et que le bus dans lequel il avait embarqué deux jours avant n'allait pas plus loin. À court d'argent, parce qu'il avait rencontré une assistante du procureur du nom de Samantha, dans un bar à flics, et qu'il lui avait payé deux fois le restaurant avant de passer deux fois la nuit chez elle. Elle était partie travailler et, à neuf heures du matin, il s'éloignait de sa maison, prenant la direction de la gare routière, dans le centre, les cheveux encore humides de la douche, rassasié, détendu, ne sachant trop quelle serait sa prochaine destination, un très mince paquet de billets en poche.

L'attaque terroriste du 11 septembre 2001 avait changé la vie de Reacher sur deux points pratiques. En premier lieu, outre sa brosse à dents de voyage, il avait toujours son passeport sur lui. Trop de choses, en cette nouvelle ère, exigeaient une pièce d'identité avec photo, y compris la plupart des formulaires de voyage. Reacher était un vagabond, pas un ermite ; il avait la bougeotte, certes, mais pas de manière pathologique et il s'était donc plié avec grâce à cette obligation.

En second lieu, il avait changé de méthode, question argent. Pendant les nombreuses années qui avaient suivi son départ de l'armée, il s'était contenté d'appeler sa banque en Virginie et de demander un virement électronique par la Western Union vers l'endroit où il se trouvait. Mais les nouvelles inquiétudes provoquées par le financement du terrorisme avaient quasiment signé la mort des transferts téléphoniques. Reacher s'était donc procuré une carte de crédit pour retirer de l'argent. Elle était placée dans son passeport et son numéro de code était 8197. Il se considérait lui-même dépourvu de talents, tout au plus quelques aptitudes diverses dont la plupart étaient d'ordre physique et tenaient à sa taille et à sa force au-dessus de la normale ; mais il avait le don de toujours savoir l'heure sans avoir besoin de consulter une montre, et celui de savoir compter à la manière de ces jeunes prodiges de l'arithmétique. D'où 8197. Il aimait bien 97 parce que c'était le nombre premier à deux chiffres le plus élevé, et 81 parce que c'était absolument le seul nombre, dans la

quantité littéralement infinie de ceux-ci, dont la racine carrée était aussi la somme de ses chiffres. La racine carrée de 81 était 9, et 8 plus 1 égalaient 9. Aucun autre nombre hors du commun dans le cosmos n'avait ce genre de suave symétrie. La perfection.

Son goût du calcul et son cynisme viscéral à l'égard des institutions financières l'incitaient toujours à vérifier l'état de son compte quand il tirait du liquide à un distributeur. Il n'oubliait jamais de déduire les frais de retrait ni d'ajouter les quelques centimes du taux d'intérêt ridicule que lui consentait la banque. En dépit de ses soupçons, il n'avait jamais constaté qu'on l'avait floué. À chaque fois, le solde était celui qu'il avait calculé. Il n'avait jamais été ni surpris ni consterné.

Jusqu'à ce matin à Portland où il fut surpris, mais pas exactement consterné. Parce que son solde dépassait de plus de mille dollars ce qu'il aurait dû être.

Mille trente dollars de plus, exactement, d'après le calcul mental effectué par Reacher. Une erreur, de toute évidence. De la banque. Un dépôt placé sur le mauvais compte. Une erreur qui serait rectifiée. Il n'allait pas garder cet argent. Il était certes optimiste, mais pas fou. Il appuya sur un nouveau bouton pour se procurer la liste des dernières opérations. Un mince bout de papier sortit d'une fente. Les cinq dernières transactions effectuées ainsi que le solde de son compte y figuraient en caractères gris peu lisibles. Trois étaient des retraits en liquide effectués à des distributeurs automatiques. La quatrième était le dernier versement d'intérêts de la banque. Et la dernière un virement de mille trente dollars qui datait de trois jours. C'était ça. La bande de papier était trop étroite pour avoir des colonnes débit et crédit, et le virement était donc indiqué entre parenthèses pour signifier que l'opération était positive : (1 030,00).

Mille trente dollars.

1 030.

Un chiffre n'ayant rien d'intéressant en soi, mais Reacher le contempla néanmoins pendant un bon moment. Pas un nombre premier, bien entendu. Aucun nombre pair au-dessus de deux ne pouvait être premier. Racine carrée ? Un peu plus de 32, facile. Racine cubique ? Un peu moins de 10,1. Facteurs ? Pas très nombreux, mais ils incluaient 5 et 206 en plus de 10 et 103 (évident) et 2 et 515 (encore plus évident).

Donc, 1 030.

Mille trente.

Une erreur.

Peut-être.

Ou peut-être pas.

Reacher préleva cinquante dollars, fouilla dans sa poche pour y

prendre de la monnaie et partit à la recherche d'une cabine téléphonique.

Il en trouva une dans la gare routière. Il composa le numéro de la banque de mémoire. Neuf heures quarante à l'ouest, douze heures quarante à l'est. L'heure du déjeuner en Virginie, mais il devait bien y avoir quelqu'un.

Il y avait quelqu'un. Quelqu'un à qui Reacher n'avait jamais parlé, mais la femme lui parut compétente. Peut-être une responsable des bureaux venue faire la soudure à l'heure du repas. Elle lui donna son nom, que Reacher ne saisit pas. Puis elle se lança dans une longue introduction n'ayant rien d'improvisé, destinée à le valoriser en tant que client. Il patienta, puis lui parla du virement. Elle parut stupéfaite qu'un client appelle pour une erreur de la banque en sa faveur.

« Il ne s'agit peut-être pas d'une erreur, lui dit Reacher.

— Attendiez-vous ce virement ? demanda-t-elle.

— Non.

— Il est probable qu'il s'agisse d'une erreur, dans ce cas. Vous ne croyez pas ?

— Il faut que je sache qui a fait ce virement.

— Puis-je vous demander pourquoi ?

— Cela prendrait un certain temps à expliquer.

— Il faudrait pourtant, observa la femme. Cela pourrait poser des problèmes de confidentialité. Si l'erreur de la banque permet d'exposer les affaires d'un client à un autre, nous risquons de violer toutes sortes de règlements et de pratiques éthiques.

— Il pourrait s'agir d'un message.

— D'un message ?

— Du passé.

— Je ne comprends pas.

— De l'époque où j'étais dans la police militaire, expliqua Reacher. Les transmissions radio de la police militaire sont codées. Si jamais un policier militaire a un besoin urgent d'assistance, il lance un appel radio dix-trente. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Non, pas vraiment.

— Je me dis que si je ne connais pas la personne qui a fait ce virement, c'est que nous avons affaire à une erreur de mille trente dollars. Mais si je connais la personne, il pourrait s'agir d'un appel à l'aide.

— Je ne comprends toujours pas.

— Regardez comment c'est écrit. Il pourrait s'agir du code radio dix-trente, et non de mille trente dollars. Regardez sur le papier.

— Cette personne n'aurait-elle pas pu simplement vous appeler par téléphone ?

— Je n'ai pas de téléphone.

— Par courriel, alors ? Ou par télégramme. Ou même par courrier.

— Je n'ai aucune adresse pour toutes ces choses.

— Mais comment vous contactez-t-on, d'habitude ?

— On ne me contacte pas.

— Créditer votre compte serait une manière très bizarre de communiquer.

— C'était peut-être le seul moyen.

— Un moyen bien compliqué. La personne devait retrouver votre compte.

— C'est là où je veux en venir, dit Reacher. Seul quelqu'un d'intelligent, une personne de ressource, peut faire cela. Et si une personne intelligente et pleine de ressource appelle à l'aide, c'est qu'il y a de gros ennuis à l'horizon.

— Sans compter que ça revient cher. Il faut les valoir, les mille dollars.

— Exactement. La personne doit être non seulement intelligente et pleine de ressource, mais désespérée. »

Silence sur la ligne. Puis : « Ne pourriez-vous pas faire une liste des personnes possibles et essayer de les contacter les unes après les autres ?

— J'ai travaillé avec beaucoup de gens intelligents. Pour la plupart, il y a longtemps. Il me faudrait des semaines pour remonter toutes les pistes. J'arriverais alors trop tard. Et je n'ai pas de téléphone en plus. »

Nouveau silence. Pianotement sur un clavier.

« Vous la cherchez, hein ? » demanda Reacher.

Le téléphone resta silencieux. Le pianotement s'arrêta. Reacher comprit qu'elle avait le nom devant ses yeux, sur l'écran.

« Dites-moi, dit-il.

— Je ne peux pas vous le dire. Il faut que vous m'aidiez.

— Comment ?

— Donnez-moi des indices. Que je ne vous le donne pas juste comme ça.

— Quel genre d'indices ?

— Pensez-vous qu'il s'agit d'un homme ou d'une femme ? » demanda-t-elle.

Reacher sourit brièvement. La réponse était dans la question. Une femme. Il ne pouvait s'agir que d'une femme. Une femme intelligente et pleine de ressources, capable d'imagination, de penser en biais. Une femme qui connaissait son besoin compulsif d'additionner et de soustraire.

« Laissez-moi deviner, dit Reacher. Le virement vient de Chicago.

— Oui. Via un chèque personnel émis par une banque de

Chicago.

— Neagley, dit Reacher.

— C'est le nom que nous avons, répondit la femme. Frances L. Neagley.

— Alors oubliez que nous avons eu cette conversation, dit Reacher. Ce n'était pas une erreur de la banque. »

Reacher avait servi treize ans dans l'armée, toujours dans la police militaire. Il avait connu Frances Neagley pendant dix de ces années et travaillé de temps en temps avec elle pendant sept ans. Officier – sous-lieutenant, puis lieutenant, capitaine et major – rétrogradé au rang de capitaine, il était redevenu major. Neagley avait toujours refusé de monter au-delà du grade de sergent. Et elle n'avait jamais envisagé l'école d'élèves officiers. Reacher ne savait pas vraiment pourquoi. Il y avait beaucoup de choses qu'il ignorait sur elle, en dépit de leur collaboration de dix ans.

Mais il y avait tout de même pas mal de choses qu'il savait. Elle était intelligente, pleine de ressource et minutieuse. Et très coriace. Et étrangement désinhibée. Non pas en termes de relations personnelles – elle évitait tout ce qui était relation personnelle. Elle restait farouchement sur son quant-à-soi et résistait à toute forme de rapprochement, physique ou affectif. Son absence d'inhibition était d'ordre professionnel. Si elle avait le sentiment qu'une chose était juste et nécessaire, elle ne faisait aucun compromis. Aucun obstacle ne l'arrêtait, ni politique, ni pratique, ni diplomatique – ni même ce que les civils appelleraient la loi. À une époque, Reacher l'avait recrutée dans une unité spéciale d'enquête. Elle y avait joué un rôle de premier plan pendant deux années cruciales. La plupart des gens attribuaient certains succès spectaculaires qu'ils avaient obtenus au leadership de Reacher, mais Reacher, lui, les attribuait à sa présence. Elle l'impressionnait, profondément. Parfois, c'était tout juste si elle ne lui faisait pas peur.

Si elle l'appelait à la rescousse en urgence, ce n'était pas parce qu'elle avait perdu ses clés de voiture.

Elle travaillait pour une boîte de services de sécurité de Chicago. Cela, il le savait. C'était du moins ce qu'elle faisait quatre ans auparavant, la dernière fois qu'il avait été en contact avec elle. Elle avait quitté l'armée un an après lui et avait monté une affaire avec quelqu'un qu'elle connaissait. En tant qu'associée, avait-il cru comprendre.

Il fouilla dans sa poche et en sortit d'autres pièces de vingt-cinq cents. Composa le numéro de l'annuaire longue distance. Demanda

Chicago, donna le nom de l'entreprise tel qu'il se le rappelait. L'opérateur humain disparut, remplacé par une voix robotisée qui lui donna un numéro. Reacher le composa après avoir raccroché. Il tomba sur une standardiste et demanda Frances Neagley. On lui répondit poliment de bien vouloir patienter. L'impression générale était celle d'une boîte importante. Il s'était représenté une unique pièce aux vitres sales, avec peut-être deux bureaux vétustes et des classeurs débordant de dossiers. Mais le ton mesuré de la réceptionniste et la paisible musique d'attente trahissaient quelque chose de beaucoup plus classe. Deux étages, peut-être, couloirs blancs immaculés, œuvres d'art sur les murs, un central téléphonique interne.

Une voix d'homme lui parvint. « Bureau de Frances Neagley.

— Mme Neagley est-elle là ?

— Puis-je savoir qui la demande ?

— Jack Reacher.

— Bien. Merci d'avoir pris contact.

— Qui êtes-vous ?

— L'assistant de Mme Neagley.

— Elle a un assistant ?

— En effet.

— Elle n'est pas là ?

— Elle est en route pour Los Angeles. Dans l'avion en ce moment même, je crois.

— Y a-t-il un message pour moi ?

— Elle souhaite vous voir le plus vite possible.

— À Chicago ?

— Elle doit rester au moins quelques jours à Los Angeles. Je crois que vous devriez vous y rendre.

— Cela concerne quoi ?

— Je l'ignore.

— C'est sans rapport avec le travail ?

— Ce n'est pas possible. Elle aurait ouvert un dossier. En aurait discuté ici. Elle ne ferait pas appel à des étrangers.

— Je ne suis pas un étranger. Je la connais depuis plus longtemps que vous.

— Désolé. Je n'étais pas au courant.

— Où est-elle descendue, à Los Angeles ?

— Je ne le sais pas non plus.

— Et comment je fais pour la retrouver ?

— Elle a dit que vous sauriez vous débrouiller. » Reacher demanda : « C'est quoi, ça, un genre de test ?

— Elle a dit que si vous n'étiez pas capable de la retrouver, elle ne voulait pas de vous.

— Elle va bien ?

— Il y a quelque chose qui l'inquiète. Mais elle ne m'a pas dit quoi. »

Reacher garda le combiné collé à l'oreille et se détourna du mur. Le cordon métallique du téléphone s'enroula autour de sa poitrine. Il jeta un coup d'œil aux bus qui tournaient au ralenti et au tableau des départs. Il demanda : « Qui d'autre cherche-t-elle à joindre ? »

— Il y a une liste de noms. Vous êtes le premier à prendre contact.

— Va-t-elle vous rappeler à son arrivée à Los Angeles ?

— Probablement.

— Alors dites-lui que j'arrive. »

Reacher prit une navette à la gare routière pour se rendre à l'aéroport de Portland, où il acheta un aller simple pour Los Angeles sur United Airlines. Son passeport fit office de pièce d'identité et il paya en carte de crédit. Le prix d'un aller simple était scandaleux. Alaska Airlines aurait été moins cher, mais Reacher détestait Alaska Airlines. Ils joignaient au plateau-repas une carte avec un passage des Écritures. Ce qui lui coupait l'appétit.

Les services de sécurité de l'aéroport ne posèrent pas problème. Il n'avait aucun bagage de cabine. Pas de ceinture, pas de clés, pas de téléphone portable, pas de montre. Il lui suffisait de placer sa petite monnaie sur un plateau en plastique, d'enlever ses chaussures et de franchir le portillon. En tout, trente secondes. Après quoi il se dirigea vers la salle des départs, la monnaie de retour dans sa poche, ses chaussures aux pieds et Neagley dans la tête.

Sans rapport avec le travail. Donc, une affaire privée. Mais pour autant qu'il sache, elle n'avait aucune affaire privée. Pas de vie privée. N'en avait jamais eu. Elle devait bien avoir ses petites occupations quotidiennes et ses petits problèmes quotidiens. Comme tout le monde. Mais il n'arrivait pas à l'imaginer ayant besoin d'aide dans l'un ou l'autre de ces domaines. Un voisin tapageur ? Tout individu de bon sens irait illico revendre sa stéréo après une conversation avec Frances Neagley. Ou la donnerait à une œuvre charitable. Des dealers au coin de la rue ? Ils termineraient en trois lignes dans la rubrique des faits divers, cadavres trouvés dans une allée sombre, blessures multiples par lame, aucun suspect pour le moment. Un type qui la suivrait ? Un peloteur dans son train de banlieue ? Reacher frissonna. Neagley avait horreur qu'on la touche. Il ne savait pas vraiment pourquoi. Mais tout contact qui ne serait pas bref et accidentel vaudrait un bras cassé au type. Et peut-être même deux.

Quel était donc son problème ?

Le passé, supposa-t-il. Ce qui voulait dire : l'armée.

Une liste de noms ? Des types qui ouvraient le parapluie, peut-être. L'armée paraissait bien loin à Reacher. Une époque différente, un monde différent. Des règles différentes. Peut-être quelqu'un appliquait-il les normes d'aujourd'hui aux situations d'hier et se

plaignait-il de quelque chose. Peut-être qu'une enquête internationale longtemps repoussée venait de démarrer. L'unité d'enquête spéciale de Reacher avait provoqué quelques dégâts et fait tomber pas mal de têtes. Quelqu'un, peut-être même Neagley en personne, avait trouvé une formule : *On ne cherche pas des poux aux enquêteurs spéciaux*. Elle avait été répétée sans fin, tantôt comme une promesse, tantôt comme un avertissement. Et c'était dit avec sérieux, un sérieux mortel.

Il y avait donc peut-être quelqu'un qui cherchait des poux aux enquêteurs spéciaux. Peut-être les citations à comparaître et les mises en examen volaient-elles. Mais dans ce cas, pourquoi Neagley l'aurait-elle compromis ? Il était aussi difficile à joindre qu'il était possible de l'être pour tout être humain vivant aux États-Unis. Pourquoi ne pas jouer les innocentes et le laisser hors du coup ?

Il secoua la tête, renonça et monta dans l'avion.

Il passa la durée de vol à imaginer où, à Los Angeles, elle allait s'installer. Autrefois, une partie de son travail avait consisté à retrouver les gens, et il s'en était plutôt bien sorti. La réussite dépendait de ses capacités d'empathie. Penser comme eux, sentir comme eux. Voir ce qu'ils voyaient. Se mettre dans leurs chaussures. Être eux.

Plus facile avec les soldats déserteurs, bien sûr. Leur errance sans but donnait à leurs décisions une sorte de pureté particulière. Ils fuyaient quelque chose, n'allaient pas *vers* quelque chose. Ils adoptaient souvent une démarche symbolique inconsciente. S'ils arrivaient dans une ville par l'est, ils allaient se terrer à l'ouest. Ils cherchaient à mettre de la masse entre eux et leurs poursuivants. Reacher pouvait passer une heure à consulter une carte, les horaires de bus et les pages jaunes, et prédire dans quel quartier on le retrouverait. Sinon dans quel motel.

C'était plus difficile avec Neagley, car elle allait *vers* quelque chose : son affaire « privée ». Et il ignorait le lieu aussi bien que la nature de cette affaire. Donc commencer par le commencement. Que savait-il d'elle ? Quel serait le facteur déterminant ? Eh bien, elle était près de ses sous. Non pas parce qu'elle était pauvre, mais parce qu'elle ne voyait aucune raison de dépenser un dollar pour quelque chose dont elle n'avait pas besoin. Et elle n'avait pas besoin de grand-chose. Elle n'avait pas besoin qu'on lui ouvre le lit, ni d'un bonbon à la menthe sur son oreiller. Elle n'avait pas besoin de *room service* ni des prévisions météo du lendemain. Elle n'avait pas besoin de robe de chambre duveteuse ni de mules gratuites scellées à chaud dans de la Cellophane. Ce dont elle avait besoin se résumait à un lit et une porte qui ferme. Et de l'ombre, et de la foule, et d'un quartier interlope où les gens sont de passage, où barmans et réceptionnistes ont la mémoire courte.

Donc, zapper le centre-ville. Et Beverly Hills.

Alors, où ? Où, dans l'immensité de Los Angeles, serait-elle à l'aise ?

Il y avait trente-trois mille kilomètres de rues entre lesquelles choisir.

Reacher se demanda : où irais-je, moi ?

À *Hollywood*, se répondit-il. Pas très loin à l'est et au sud des quartiers à la mode. La partie inintéressante de Sunset Boulevard.

C'est là que j'irais.

Et c'est là qu'elle a dû aller.

L'avion atterrit à l'aéroport de Los Angeles avec un peu de retard, bien après l'heure du déjeuner. Il n'y avait aucun service de restauration à bord et Reacher avait faim. Samantha, la procureur de Portland, lui avait offert du café et un muffin en guise de petit déjeuner, mais ça paraissait loin.

Il ne s'arrêta cependant pas pour manger. Fonça vers les taxis et écopa d'un Coréen qui conduisait un minivan Toyota jaune et avait envie de parler boxe. Reacher ignorait tout de la boxe et s'en fichait complètement. Ce sport avait quelque chose d'artificiel qui le dégoûtait. Les gants rembourrés et pas de coups en dessous de la ceinture, voilà des règles qui n'avaient pas cours dans son monde. Et il n'aimait pas parler. Il se contenta de rester assis dans le fond et de laisser le type disserter. Il regardait la lumière brune et chaude de l'après-midi par la fenêtre. Palmiers, panneaux publicitaires de films, chaussée gris clair avec partout des doubles traces noires de freinage. Et des voitures, des rivières de voitures, des flots de voitures. Il vit une Rolls-Royce flambant neuve et une vieille DS Citroën, noires. Une MGA rouge sang et une Thunderbird 57, toutes deux décapotées. Une Corvette 1960 jaune collée au pare-chocs d'un modèle 2007 vert. Il se dit qu'il suffirait de regarder défiler les voitures pendant quelque temps, à Los Angeles, pour voir tous les modèles d'automobile jamais fabriqués.

Le conducteur prit la 101 nord et sortit à un coin de rue de Sunset. Reacher descendit dès le bas de la rampe et paya. Il prit vers le sud, tourna à gauche et fit face à l'est. Il savait qu'il trouverait de nombreux établissements bon marché dans ce secteur de Sunset, des deux côtés du boulevard, sur un peu plus d'un kilomètre de long. L'air à la chaleur toute sud-californienne était enrichi de poussières et de gaz d'échappement. Il avait potentiellement deux bons kilomètres à parcourir, aller et retour, et une douzaine de réceptions de motels à consulter. Une heure, peut-être davantage. Il avait faim. Il vit l'enseigne d'un Denny's, un peu plus loin de l'autre côté. Un restaurant de chaîne. Il décida de manger d'abord, de travailler ensuite.

Il passa devant des voitures garées et des terrains vagues protégés

par des barrières à ouragan. Marcha sur des débris et des pelotes d'herbe sèche de la taille d'une balle de soft-ball. Retraversa la 101 en empruntant une longue passerelle. Entra dans le périmètre du Denny's en coupant par un bas-côté herbeux qui desservait l'établissement. Longea une longue rangée de fenêtres.

Vit Frances Neagley à l'intérieur, assise seule dans un box.

Reacher resta un moment immobile dans le parking à regarder Neagley à travers la vitre. Elle n'avait pas beaucoup changé, depuis la dernière fois qu'il l'avait vue, quatre ans plus tôt. Elle devait être plus proche de quarante ans que de trente, aujourd'hui, mais ça ne se voyait pas. Ses cheveux étaient toujours aussi longs, sombres et brillants. Ses yeux toujours noirs et vifs. Elle était encore mince et souple. Devait toujours passer pas mal de temps en salle de gym. C'était visible. Elle portait un T-shirt blanc moulant à manches ultra-courtes et il aurait fallu un microscope électronique pour trouver une couche de graisse sur ses bras. Ou n'importe où ailleurs.

Elle était légèrement bronzée, ce qui lui allait bien. Elle avait les ongles faits. Son T-shirt paraissait être de marque. Dans l'ensemble, elle donnait l'impression d'être plus riche que dans son souvenir. À l'aise dans son monde, ayant réussi, habituée à la vie civile. Pendant quelques instants, il se sentit gêné par sa tenue minable, ses chaussures élimées, sa coupe de cheveux bon marché. Comme si elle s'en était bien sortie et pas lui. Puis le plaisir de revoir une vieille amie l'emporta et il se dirigea vers la porte. Il entra, ne s'arrêta pas à hauteur du panneau *Veillez attendre que l'on vous place, SVP*, et se glissa directement dans son box. Elle leva les yeux et sourit.

« Salut, dit-elle.

— Salut.

— Tu veux déjeuner ?

— C'est ce que j'avais prévu.

— Alors commandons, puisque tu es enfin là.

— À t'entendre, on dirait que tu m'attendais.

— Je t'attendais. Et tu es à peu près à l'heure.

— Vraiment ? »

Neagley sourit de nouveau. « Tu as appelé mon assistant, au bureau de Portland. Il a remonté l'appel jusqu'à une cabine téléphonique, à la gare routière. On a supposé que tu irais tout droit à l'aéroport. J'ai pensé que tu prendrais United, tu dois détester Alaskan. Puis un taxi jusqu'ici. Ton heure d'arrivée était assez facile à prévoir.

— Tu savais que j'allais venir ici, dans ce resto ?

— Comme tu me l'as appris. Au bon vieux temps.

— Je ne t'ai rien appris du tout.

— Bien sûr que si, dit Neagley. Tu ne te rappelles pas ? Pense comme eux, sois eux. Je me suis donc mis à ta place te mettant à la mienne. Tu t'es dit que j'irais à Hollywood. Que le mieux était de commencer ici, par Sunset. Mais on ne sert pas de repas sur le vol United de Portland, alors j'ai supposé que tu aurais faim et que tu voudrais manger d'abord. Il y a deux établissements envisageables dans le secteur, mais celui-ci a l'enseigne la plus voyante et tu n'es pas un gourmet. J'ai donc décidé de te retrouver ici.

— De me retrouver ici ? Et dire que j'ai cru que c'était moi qui te pistais...

— Mais tu me pistais. Et je te pistais en train de me pister.

— As-tu pris une chambre ici ? À Hollywood ? » Elle secoua la tête. « Non, à Beverly Hills. Au Wilshire.

— Autrement dit, tu es juste venue ici pour me cueillir ?

— Je suis arrivée il y a dix minutes.

— Le Wilshire à Beverly Hills ? Tu as changé.

— Pas vraiment. C'est le monde qui a changé. Les motels bas de gamme ne me suffisent plus. J'ai besoin de courriels, d'Internet, d'être livrée par FedEx. De centres d'affaires et d'hôtels avec concierge.

— Tu me fais me sentir hors du coup.

— Tu t'améliores. Tu te sers des distributeurs automatiques, pour ton argent.

— C'était astucieux. Le message via le virement.

— Tu as été un bon prof.

— Je ne t'ai rien appris.

— Tu parles.

— Mais c'était une astuce coûteuse. Dix dollars et trente cents auraient fait l'affaire. Même mieux, avec la virgule entre le dix et le trente.

— J'ai pensé que tu aurais peut-être besoin de l'argent, pour le billet d'avion », observa Neagley.

Reacher ne dit rien.

« J'ai trouvé ton compte, évidemment, reprit-elle. Ça n'a pas été bien compliqué de casser les codes et d'aller y jeter un coup d'œil. Tu n'es pas riche.

— Je ne tiens pas à l'être.

— Je sais. Mais je ne voulais pas que tu réagisses à mon dix-trente à tes frais. Cela n'aurait pas été correct. »

Reacher haussa les épaules et laissa tomber. Vrai, il n'était pas riche. Vrai, il était presque pauvre. Ses économies s'étaient tellement amenuisées qu'il commençait à réfléchir au moyen de se renflouer. Deux ou trois mois d'un boulot pépère, peut-être, dans un avenir

proche. Ou peut-être autre chose. La serveuse s'approcha avec les menus. Neagley, sans regarder, commanda un cheeseburger et un soda. Reacher fit aussi vite qu'elle avec un toast au thon et un café. La serveuse reprit ses menus et s'éloigna.

« Tu vas me dire pour quelle raison précise, ce dix-trente ? » demanda Reacher.

Neagley lui répondit en se penchant pour prendre un dossier noir à triple fermoir dans le gros sac à main posé sur le sol. Elle le poussa sur la table. C'était la copie d'un rapport d'autopsie.

« Calvin Franz est mort, dit-elle. Je crois qu'on l'a balancé depuis un avion. »

Le passé, ce qui voulait dire : l'armée. Calvin Franz avait fait parti de la police militaire exactement à la même époque que Reacher et avait été pratiquement son égal tout au long de ses treize années de service. Ils s'étaient rencontrés à plusieurs reprises ici et là, comme il arrive fréquemment à des frères d'armes, avaient été mis en contact pendant un ou deux jours dans telle ou telle partie du monde, s'étaient consultés par téléphone, leurs chemins se croisant lorsque deux enquêtes (ou plus) se recoupaient ou entraient en conflit. Puis ils avaient été sur un coup sérieux ensemble au Panama. Ils n'avaient pas perdu leur temps. Quelques jours seulement, mais très intenses, avaient suffi pour en faire plus que des frères d'armes : des frères tout court. Une fois Reacher rétabli dans son grade, il avait eu pour mission de bâtir le service des enquêtes spéciales et le nom de Franz avait figuré en premier sur sa liste de collaborateurs souhaités. Ils avaient passé les deux années suivantes ensemble, dans une véritable serre : une unité-au-sein-d'une-unité. Ils étaient rapidement devenus amis. Puis, comme cela arrive souvent dans l'armée, de nouvelles directives étaient tombées, le service des enquêtes spéciales avait été démantelé et Reacher n'avait jamais revu Franz.

Jusqu'à maintenant, sur cette photo d'autopsie agrafée à un classeur à trois fermoirs posé à plat sur le revêtement synthétique collant d'un *fast-food*.

Vivant, Franz avait été plus petit que Reacher, mais plus corpulent que la plupart des gens. Dans les un mètre quatre-vingt-cinq ou sept et les quatre-vingt-quinze kilos. Un côté primitif, homme des cavernes. Mais plutôt bel homme dans l'ensemble. Calme, résolu, compétent, reposant à pratiquer. Il avait tendance à rassurer les gens.

Il avait un aspect affreux sur le cliché du légiste. Entièrement allongé, nu, sur un plateau en acier inox, le flash avait donné à sa peau une nuance d'un blanc verdâtre.

Affreux.

Mais les morts ont souvent un aspect peu reluisant.

Reacher demanda : « Comment as-tu obtenu ça ? »

— En règle générale, j'obtiens ce que je veux. »

Reacher ne commenta pas et tourna la page. Commença par la

masse touffue des informations techniques. Le corps mesurait un mètre quatre-vingt-sept et demi et pesait quatre-vingt-trois kilos. La cause de la mort était attribuée à des défaillances multiples des organes dues à un traumatisme d'impact massif. Ses deux jambes étaient cassées. Toutes les côtes aussi. Son sang était riche en histamines. Il était très gravement déshydraté et son estomac ne contenait rien sinon des mucosités. La perte de poids avait été rapide et récente, et il paraissait n'avoir rien mangé pendant un certain temps. Les preuves matérielles retrouvées sur ses vêtements n'avaient rien d'inhabituel, mis à part des traces d'oxyde de fer sur les deux jambes de son pantalon, à hauteur des tibias, entre genoux et chevilles.

« Où l'a-t-on trouvé ? demanda Reacher.

— Dans le désert, à environ quatre-vingts kilomètres au nord-est d'ici. Sable durci, petits cailloux, à cent mètres d'un bord de route. Aucune empreinte de pas dans un sens ou un autre. »

La serveuse apporta les plats. Reacher garda le silence tandis qu'elle disposait les assiettes, puis attaqua son sandwich de la main gauche pour continuer à tourner les pages de la main droite sans laisser de traces de gras dessus.

« Deux adjoints du shérif ont aperçu de leur voiture des vautours qui tournaient en rond. Ils sont allés voir. À pied. Ils ont dit qu'il donnait l'impression d'être tombé du ciel. Le médecin légiste est d'accord. »

Reacher acquiesça. Il était en train de lire les conclusions du médecin : une chute libre d'une hauteur de trois mille pieds sur du sable dur pouvait avoir produit un impact suffisant pour provoquer les blessures internes qu'il avait observées, à condition que Franz soit tombé sur le dos, chose aérodynamiquement possible s'il était vivant et avait agité les bras pendant sa chute. Mort, il serait tombé sur la tête.

« Ils ont retrouvé son identité grâce aux empreintes digitales, dit Neagley.

— Comment l'as-tu appris ? demanda Reacher.

— Sa femme m'a appelée. Il y a trois jours. Il semblerait qu'il avait gardé tous nos noms dans son carnet d'adresses. Une page spéciale. Ses potes du bon vieux temps. J'ai été la seule qu'elle a pu contacter.

— J'ignorais qu'il était marié.

— C'est récent. Ils ont un gamin de quatre ans.

— Il travaillait ? »

Neagley hocha affirmativement la tête. « Il avait monté un cabinet de détective privé. Une équipe d'une personne. Au départ, informations stratégiques pour les entreprises. Mais il faisait surtout

des enquêtes d'antécédents. Du recueil de données. Tu sais combien il était minutieux.

— Où ?

— Ici, à Los Angeles.

— Est-ce que vous n'êtes pas tous devenus des privés ?

— La plupart d'entre nous, oui.

— Sauf moi.

— C'étaient nos seules compétences sur le marché.

— Qu'est-ce que la femme de Franz voulait que tu fasses ?

— Rien. Elle souhaitait juste nous mettre au courant.

— Elle n'a pas envie d'en savoir davantage ?

— Les flics sont sur l'affaire. Les shérifs du comté de Los Angeles, en fait. C'est en dehors de la juridiction du LAPD, si bien que l'enquête revient à deux adjoints du coin. Ils travaillent sur l'hypothèse de l'avion. Ils supposent que l'appareil volait vers l'ouest, en direction de Las Vegas. Ce genre de chose leur est déjà arrivé.

— Ce n'était pas un avion », dit Reacher.

Neagley ne réagit pas.

« Un avion doit voler au moins à... combien pour rester en l'air ? Cent soixante, cent quarante à l'heure ? Il serait sorti à l'horizontale par la porte, avec le flux d'air. Il aurait heurté l'aile ou l'empennage. On aurait des blessures précédant la mort.

— Il avait les deux jambes brisées.

— Combien de temps dure une chute libre de trois mille pieds ?

— Vingt secondes ?

— Son sang débordait d'histamines. C'est une réaction massive à la douleur. Vingt secondes entre des blessures et la mort n'auraient même pas permis que la réaction s'enclenche.

— Et alors ?

— Il avait eu les jambes cassées avant. Deux ou trois jours, minimum. Davantage, peut-être. Tu sais ce que c'est, l'oxyde de fer ?

— De la rouille, répondit Neagley. Sur du fer. »

Reacher acquiesça. « On lui a cassé les jambes avec une barre de fer. Probablement l'une après l'autre. Probablement pendant qu'il était attaché à un poteau. On a visé les tibias. En frappant assez fort pour les casser et pour que des particules de rouille se prennent dans le tissu de son pantalon. Il a dû souffrir horriblement. »

Neagley garda le silence.

« Et ils l'ont affamé, continua Reacher. Ils ne l'ont même pas fait boire. Il avait perdu presque dix kilos. Il a été retenu prisonnier, deux ou trois jours ou davantage, comme je t'ai dit. Ils l'ont torturé. »

Neagley garda encore le silence.

« C'était un hélicoptère. Probablement de nuit. En vol stationnaire à trois mille pieds. Jeté par la portière directement dans le vide. » Sur

quoi Reacher ferma les yeux, se représentant son vieil ami dégringolant pendant vingt secondes dans l'obscurité, tournant sur lui-même, battant des bras, ne sachant pas exactement où était le sol. Deux jambes cassées traînant douloureusement derrière lui.

« Autrement dit, l'appareil ne venait probablement pas de Las Vegas, reprit-il, ouvrant les yeux. L'aller-retour dépasse le rayon d'action de la plupart des hélicoptères. Il venait probablement de Los Angeles. Les adjoints n'aboient pas au pied du bon arbre. »

Toujours rien de la part de Neagley.

« De la viande à coyote, dit Reacher. La méthode parfaite pour s'en débarrasser. Pas de trace. La force de l'air, pendant la chute, fait tomber tous les cheveux, toutes les fibres. Rien à se mettre sous la dent pour les techniciens de la police. Raison pour laquelle on l'a jeté vivant dans le vide. Ils auraient pu tout d'abord lui tirer une balle dans la tête, mais ils ne voulaient même pas laisser ce genre de preuve matérielle pour la balistique. »

Reacher garda le silence un long moment. Puis il referma le dossier noir, le retourna et le poussa de l'autre côté de la table.

« Mais évidemment, tu sais tout ça, dit-il. Pas vrai ? Tu sais lire. Tu me mets une fois de plus à l'épreuve. Pour voir si mes neurones fonctionnent encore. »

Neagley ne dit rien.

« Pourquoi m'as-tu fait venir ici ?

— Comme tu l'as dit, les adjoints n'aboient pas au pied du bon arbre.

— Et alors ?

— Tu dois faire quelque chose.

— Je vais faire quelque chose, crois-moi. Il y a quelques cadavres en puissance qui se promènent en ce moment même. On ne jette pas un de mes amis d'un hélicoptère en s'imaginant qu'on va vivre assez longtemps pour le raconter.

— Non, je veux que tu fasses autre chose.

— Quoi donc ?

— Que tu reconstitues l'ancienne unité. »

L'ancienne unité. Une invention typique de l'Armée américaine. Alors que cela faisait trois ans que le besoin d'une telle unité était devenu criant aux yeux de tout le monde sauf du Pentagone, celui-ci avait commencé à y penser. Une année de plus s'était écoulée en commissions et réunions, jusqu'à ce que les huiles ratifient le concept. La patate chaude avait atterri sur le bureau de quelqu'un, et la panique s'était propagée. Des ordres avaient été donnés. De toute évidence, aucun officier n'avait voulu y toucher, même avec des pincettes, si bien qu'on avait créé la nouvelle unité en piochant dans le personnel du 110^e de Police militaire. Si la réussite était souhaitable, l'échec devait pouvoir être rejeté sur quelqu'un, si bien qu'on était allé chercher un paria compétent pour en prendre le commandement.

Le choix de Reacher s'était imposé comme une évidence.

On avait cru le séduire en lui rendant son grade de major, mais il avait trouvé sa vraie satisfaction dans l'occasion qui lui était offerte de faire convenablement les choses, pour une fois. À sa manière. On lui avait donné carte blanche dans la sélection de son équipe. Ce qui lui avait bien plu. Il avait considéré qu'une unité d'enquête spéciale avait besoin des meilleurs éléments que puisse offrir l'armée, et considéré aussi qu'il savait quels étaient ces éléments. Il avait souhaité constituer une unité réduite, pour la rapidité et la souplesse, sans aucun soutien administratif, pour éviter les fuites. Il avait estimé qu'ils pourraient remplir les paperasses eux-mêmes – ou ne pas les remplir, s'ils le jugeaient bon. Finalement, il avait sélectionné huit personnes en plus de lui-même : Tony Swan, Jorge Sanchez, Calvin Franz, Frances Neagley, Stanley Lowrey, Manuel Orozco, David O'Donnell et Karla Dixon. Dixon et Neagley étaient les seules femmes et Neagley la seule à ne pas être officier. O'Donnell et Lowrey étaient capitaines, et tous les autres étaient majors, ce qui était une vraie connerie en termes de chaîne de commandement, mais Reacher s'en fichait. Il avait la certitude que neuf personnes travaillant en étroite collaboration fonctionneraient latéralement plutôt que verticalement, ce qui fut exactement ce qui se passa, en fin de compte. L'unité était organisée comme une petite équipe obscure de base-ball qui se

retrouve en passe de décrocher le trophée : des gens de talent collaborant en compagnons, pas de vedettes, pas d'ego surdimensionnés, un soutien mutuel constant et par-dessus tout une efficacité aussi brutale qu'impitoyable.

« C'était il y a longtemps, dit Reacher.

— On doit faire quelque chose, observa Neagley. Tous. Collectivement. *On ne cherche pas de poux aux enquêteurs spéciaux.* T'aurais oublié ?

— C'était juste un slogan.

— Non, la vérité. On en dépendait.

— Pour le moral, pas davantage. C'était juste une fanfaronnade. Comme siffler dans le noir.

— Non, plus que ça. On pouvait tous compter les uns sur les autres.

— À l'époque.

— Et aujourd'hui et toujours. Cela relève du karma. Quelqu'un a tué Franz, et on ne peut pas rester sans rien faire. Que penserais-tu si c'était toi, et que personne de la bande ne réagisse ?

— Si c'était moi, je ne penserais rien du tout. Je serais mort.

— Tu sais ce que je veux dire. »

Reacher ferma de nouveau les yeux et le tableau revint : Calvin Franz dégringolant et tourbillonnant dans l'obscurité. Hurlant, peut-être. Ou peut-être pas. Son vieil ami. « Je peux m'en occuper tout seul. Ou toi et moi ensemble. Mais on ne peut pas revenir en arrière. Ça ne marche jamais.

— Il faut revenir en arrière. »

Reacher ouvrit les yeux. « Pourquoi ?

— Parce que les autres ont le droit de participer. Ils ont gagné ce droit au cours de deux années difficiles. On ne peut pas le leur enlever de notre propre chef. Ils nous en voudraient. Ce serait mal.

— Et ?

— Nous avons besoin d'eux, Reacher. Parce que Franz était bon. Très bon. Aussi bon que moi, aussi bon que toi. N'empêche que quelqu'un lui a cassé les jambes et l'a balancé d'un hélicoptère. Je crois que nous allons avoir besoin de toute l'aide possible, dans cette affaire. C'est pourquoi il nous faut retrouver les autres. »

Reacher la regarda. Il entendit la voix de son assistant, dans sa tête : *Il y a une liste de noms. Vous êtes le premier à prendre contact.* « Les autres auraient dû être beaucoup plus faciles à retrouver que moi. »

Neagley acquiesça.

« Je n'arrive pas à en joindre un seul. »

Une liste de noms. Neuf noms. Neuf personnes. Reacher savait où trois d'entre elles se trouvaient, de manière plus ou moins précise. Lui et Neagley, dans un Denny's de Sunset-Ouest, à Hollywood (de manière précise). Et Franz dans une morgue quelque part (de manière moins précise).

« Que sais-tu des six autres ? demanda-t-il.

— Cinq, répondit Neagley. Stan Lowrey est mort.

— Quand ça ?

— Il y a plusieurs années. Accident de voiture au Montana. L'autre type était soûl.

— Je l'ignorais.

— Ces conneries, ça arrive.

— Tu peux le dire. J'aimais bien Stan.

— Moi aussi, dit Neagley.

— Et où sont les autres ?

— Tony Swan est directeur adjoint à la sécurité dans une boîte d'armement ici, en Californie du Sud.

— Laquelle ?

— Je ne sais pas trop. C'est une start-up. Elle vient d'être créée. Il n'y est que depuis un an. »

Reacher hocha la tête. Il aimait bien Tony Swan, aussi. L'homme était de petite taille et massif. Quasi cubique. Affable, plein d'humour, intelligent.

Neagley reprit la parole. « Orozco et Sanchez sont du côté de Las Vegas. Ils dirigent une boîte de sécurité ensemble, casinos, hôtels, ils travaillent sur contrats. »

Reacher hocha de nouveau la tête. Il avait entendu dire que Sanchez avait quitté l'armée à peu près en même temps que lui, quelque peu frustré et amer. Et que Manuel Orozco avait envisagé de rempiler, mais ce n'était pas une énorme surprise d'apprendre qu'il avait changé d'avis. Les deux hommes étaient des têtes brûlées, maigres, rapides, tout en nerfs, supportant mal la langue de bois.

« David O'Donnell est détective privé dans les quartiers blancs de Washington, enchaîna Neagley. Ce n'est pas le boulot qui manque, là-bas.

— Je n'en doute pas. » De tous, O'Donnell avait été le plus méticuleux. Il s'était tapé toute la paperasse de l'unité pratiquement tout seul. Il avait l'allure d'un gentleman tout droit sorti d'une grande université de la côte Est, à ceci près qu'il se baladait toujours avec un couteau à cran d'arrêt dans une poche et un poing américain dans l'autre. Toujours utile de l'avoir de son côté.

« Karla Dixon est à New York, dit enfin Neagley. Elle travaille dans un cabinet de contentieux. Elle a le sens de l'argent, apparemment.

— Elle a toujours su jongler avec les chiffres, dit Reacher. Je m'en souviens. » Lui et Dixon, quand ils avaient du temps à perdre, s'étaient amusés à trouver la démonstration qui prouverait ou infirmerait tel ou tel célèbre théorème de mathématiques. C'était au-dessus de leurs forces, vu qu'ils n'étaient l'un et l'autre que des amateurs, mais c'était amusant.

Avec sa peau mate, Dixon était très jolie ; relativement petite, elle avait un caractère heureux et pensait pis que pendre de tout le monde – opinion qui s'était avérée, bien entendu, dans neuf cas sur dix.

Reacher demanda : « Comment se fait-il que tu en saches autant sur eux ?

— J'ai gardé la trace de tout le monde. Ça m'intéresse.

— Pour quelle raison tu n'as pas réussi à les contacter ?

— Aucune idée. Je les ai appelés, mais personne n'a répondu.

— Ce serait donc une attaque en règle contre nous tous, collectivement ?

— Je ne vois pas comment. J'ai au moins autant de visibilité que Dixon et O'Donnell et personne ne s'en est pris à moi.

— Pas encore.

— Peut-être.

— Tu as appelé les autres le jour où tu m'as fait mon virement ? »

Neagley acquiesça.

« Cela ne fait que trois jours, observa Reacher. Ils sont peut-être très occupés.

— Qu'est-ce que tu proposes, alors ? On les attend ?

— Non, on les oublie. Toi et moi on peut s'occuper de ce qui est arrivé à Franz. Juste nous deux.

— Ce serait mieux de reconstituer l'ancienne unité. On formait une bonne équipe. Tu es le meilleur chef que l'armée ait jamais eu. »

Reacher ne dit rien.

« Quoi ? Qu'est-ce qui te tracasse ? s'enquit Neagley.

— Je me disais que tant qu'à réécrire l'histoire, je commencerais bien avant ça. »

Neagley croisa les doigts sur le classeur noir. Des doigts minces,

tendons et nerfs, une peau brune, ongles faits.

« Une question, dit-elle. Suppose que j'aie pris contact avec les autres. Suppose que je n'aie pas tenté le coup du virement bancaire avec toi. Suppose que tu découvres, dans quelques années, que Franz a été assassiné et que les six autres se sont chargés de régler la question sans toi. Comment te sentirais-tu ? »

Reacher haussa les épaules. Laissa passer deux secondes.

« Mal, j'imagine. Trahi, peut-être. Laissé sur la touche. »

Neagley ne commenta pas.

« OK, dit Reacher, on va essayer de trouver les autres. Mais on n'attendra pas éternellement. »

Neagley avait une voiture de location dans le parking. Elle régla la note et entraîna Reacher dehors. La voiture était une Mustang rouge convertible. Neagley appuya sur un bouton et la capote s'abaissa. Elle prit des lunettes de soleil dans le vide-poche et les mit sur son nez. Manœuvra, puis quitta Sunset vers le sud au feu suivant. Direction Beverly Hills. Reacher ne disait rien, plissant des yeux dans le soleil de l'après-midi.

Derrière le volant d'une Ford Crown Victoria couleur ocre, à trente mètres du restaurant, un homme du nom de Thomas Brant les regarda partir. Il ouvrit son portable et appela Curtis Mauney, son patron. Mauney ne répondit pas et Brant lui laissa un message. « Elle vient juste de cueillir le premier. »

Garé à cinq voitures de distance de la Crown Victoria, un homme en costume bleu marine patientait dans une Chrysler bleu nuit. Lui aussi regarda la Mustang disparaître dans la brume, et lui aussi décrocha son portable.

« Elle vient de retrouver le premier. Je ne sais pas duquel il s'agit. Un grand type. À l'air d'un clodo. » Puis il écouta la réponse de son patron et se l'imagina lissant sa cravate de l'autre main.

Comme son nom le laissait à penser, le Beverly Wilshire Hotel se trouvait sur Wilshire Boulevard, au cœur de Beverly Hills, face au début de Rodeo Drive. Il était constitué de deux bâtiments en pierre, l'un derrière l'autre, le premier ancien et orné, le second moderne et épuré. Ils étaient reliés par une allée de service longeant le boulevard. Neagley y engagea la Mustang et s'arrêta derrière un embouteillage de voitures de luxe. « Je n'ai pas les moyens de descendre ici, fit remarquer Reacher.

— J'ai déjà réservé ta chambre.

— Réservé ou payé ?

— C'est sur mon compte.

— Je ne pourrai jamais te rembourser.

— Fais-toi une raison.

— Ça doit coûter plusieurs centaines de dollars la nuit, ici.

— Oublions ça pour le moment. Nous nous ferons peut-être un butin de guerre en chemin.

— Il faudrait que les salopards soient riches.

— Ils le sont, dit Neagley. Forcément. Sinon, comment pourraient-ils avoir leur propre hélicoptère ? »

Elle laissa la clé sur le contact sans couper le moteur, ouvrit la lourde portière rouge et descendit. Reacher fit de même de son côté. Un type arriva en courant et donna un ticket à Neagley. Elle le prit, fit le tour du capot et monta les marches conduisant à l'arrière du hall principal de l'hôtel. Reacher la suivit. La regarda. Elle flottait, comme en apesanteur. Elle plana ainsi, spectrale au milieu de la foule, le long d'un couloir en courbe qui débouchait sur un hall digne d'un château. Il y avait un comptoir pour la réception, un autre pour les bagagistes, un troisième pour les services de conciergerie, tous séparés ; des fauteuils en velours vert pâle, dans lesquels étaient assis des gens bien habillés.

« J'ai l'air d'un clochard, ici, dit Reacher.

— Ou d'un milliardaire. De nos jours, on ne sait plus. »

Elle le précéda à la réception. Elle avait réservé sa chambre à lui sous le nom de Thomas Shannon – celui du géant qui tenait la basse dans le groupe de Stevie Ray Vaughan, autrefois l'un des préférés de

Reacher. Il sourit. Il préférerait éviter autant que possible de laisser des traces écrites de son passage, comme toujours. Un pur réflexe. Il se tourna vers Neagley, la remercia d'un hochement de tête et demanda : « Et toi, comment tu t'appelles ? »

— J'ai gardé mon nom. Je ne joue plus à ce truc-là. Trop compliqué, aujourd'hui. »

L'employé lui tendit la carte faisant office de clé et Reacher la glissa dans sa poche de chemise. Il se mit à étudier la salle. De la pierre, des lustres à la lumière tamisée, une moquette épaisse, des fleurs dans d'énormes vases. L'air était parfumé.

« Passons à l'action », dit-il.

Ils passèrent à l'action dans la chambre de Neagley, qui était en réalité une suite de deux pièces. Le salon était haut de plafond, carré, imposant, dans les couleurs bleu et or. On se serait cru à Buckingham Palace. Devant la baie vitrée, deux ordinateurs portables étaient posés sur un bureau. À côté, un chargeur de téléphone portable vide et un carnet de notes à spirale, neuf, de format A4, du genre que les étudiants achètent en septembre. Et enfin une pile de documents imprimés. Des formulaires. Cinq. Cinq noms, cinq adresses, cinq numéros de téléphone. L'ancienne unité, moins deux décédés et deux présents.

« Parle-moi de Stan Lowrey, dit Reacher.

— Pas grand-chose à raconter. Il a quitté l'armée, s'est installé au Montana et s'est fait écraser par un camion.

— La vie est une saloperie et finalement tu crèves.

— Je ne te le fais pas dire.

— Qu'est-ce qu'il fabriquait, au Montana ?

— Il élevait des moutons. Faisait du fromage.

— Seul ?

— Il avait une petite amie.

— Elle est toujours là-bas ?

— Probablement. Ils avaient beaucoup de terrain.

— Pourquoi des moutons ? Pourquoi des fromages ?

— Les privés ne sont pas tellement sollicités, au Montana. Et la petite amie était du pays. »

Reacher acquiesça. À première vue, on imaginait mal Stan Lowrey s'abandonnant au fantasme d'une vie rurale. C'était un grand gaillard noir, osseux, venu d'un patelin industriel pouilleux de la Pennsylvanie occidentale, malin en diable et aussi dur qu'une traverse de chemin de fer. Les contre-allées sombres et les salles de billard semblaient être son milieu naturel. Mais quelque part dans ses gènes, il y avait aussi un lien très clair avec la terre. Reacher n'était pas surpris qu'il soit devenu fermier. Il pouvait se le représenter, en vêtement de travail usé jusqu'à la corde, debout dans la prairie avec

de l'herbe jusqu'aux genoux, sous un vaste ciel bleu, frigorifié mais heureux.

« Pourquoi n'arrive-t-on pas à joindre les autres ? demanda-t-il.

— Aucune idée, avoua Neagley.

— Sur quoi Franz travaillait-il ?

— Personne ne semble avoir cette information.

— Sa nouvelle femme a-t-elle dit quelque chose ?

— Elle n'est pas nouvelle. Ils étaient mariés depuis cinq ans.

— Pour moi, elle l'est.

— Je ne l'ai pas interrogée, à vrai dire. Je ne l'ai eue qu'au téléphone. Elle m'appelait pour m'annoncer que son mari était mort. Et de toute façon, elle ne sait peut-être rien.

— Il va falloir lui demander. C'est par elle que nous devons commencer, de toute évidence.

— Pas avant d'avoir essayé à nouveau de joindre les autres », dit Neagley.

Reacher prit les cinq feuilles imprimées, en donna trois à Neagley et en garda deux. Elle se servit de son portable et lui du téléphone fixe. Il avait les numéros de Dixon et de O'Donnell : Karla et Dave, qui habitaient la côte Est, à New York et Washington. Ni l'un ni l'autre ne répondirent. Il tomba deux fois sur leurs répondeurs professionnels et entendit leurs voix longtemps oubliées. Il laissa le même message : « C'est Jack Reacher, on a un dix-trente de Frances Neagley, nous sommes au Beverly Wilshire Hotel à Los Angeles. Bougez-vous le cul et rappelez. » Puis il raccrocha et se tourna vers Neagley qui faisait les cent pas en laissant un message identique à Tony Swan.

« Tu n'as pas leur numéro personnel ? demanda-t-il.

— Ils doivent être sur liste rouge. On pouvait s'y attendre. Le mien l'est aussi. Mon adjoint de Chicago travaille dessus. Mais ce n'est pas facile, de nos jours. Les ordinateurs des compagnies de téléphone sont beaucoup mieux sécurisés qu'autrefois.

— Ils doivent avoir des portables, comme tout le monde, non ?

— Je n'ai pas ces numéros non plus.

— Mais où qu'ils soient, ils peuvent toujours interroger leur boîte vocale à distance, non ?

— Bien sûr.

— Alors pourquoi ne l'ont-ils pas fait ? En trois jours ?

— Je ne sais pas, dit Neagley.

— Swan a certainement une secrétaire. Il est l'adjoint d'un directeur de quelque chose. Il doit avoir toute une équipe.

— Tout ce qu'on m'a répondu, c'est qu'il était probablement absent.

— Laisse-moi essayer. » Il lui prit la feuille et tapa le neuf pour avoir la ligne. Puis il composa le numéro. Entendit les connexions,

entendit sonner le téléphone de Swan.

Qui continua à sonner, sonner dans le vide.

« Pas de réponse, dit-il.

— Quelqu'un a répondu il y a une minute, dit Neagley. C'est sa ligne directe. »

Pas de réponse. Il tint le combiné contre son oreille et écouta le patient ronronnement électronique. Dix fois, quinze fois, vingt fois. Trente fois. Il raccrocha. Vérifia le numéro et réessaya. Même résultat.

« Bizarre, dit-il. Où diable peut-il être ? »

Il consulta le papier. Nom, numéro. Rien sur la ligne réservée à l'adresse.

« Où est cette boîte ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas trop.

— Elle n'a pas de nom ?

— Si. New Age Defense Systems. C'est ce qu'on m'a répondu.

— Tu parles d'un nom, pour un fabricant d'armes... Qu'est-ce qu'ils fabriquent, ils te tuent gentiment ? Ils te jouent de la flûte de Pan jusqu'à ce que tu leur épargnes la corvée en te tranchant toi-même les veines ? » Il composa le numéro des informations. On lui répondit qu'il n'y avait aucune entrée au nom de New Age Defense Systems aux États-Unis. Il raccrocha.

« Les entreprises peuvent aussi se mettre sur liste rouge ? demanda-t-il.

— Probablement. Et dans le domaine de l'armement, sans aucun doute. Sans compter que la boîte est récente.

— Il faut les trouver. Ils ont forcément une usine quelque part. Ou au moins un bureau, pour que l'Oncle Sam puisse leur envoyer des chèques.

— D'accord, on va ajouter ça à la liste. Après avoir rendu visite à Mme Franz.

— Non, avant, dit Reacher. Les bureaux, ça ferme. Les veuves, elles, sont toujours là. »

Neagley appela donc son assistant à Chicago pour lui demander de retrouver l'adresse de New Age Defense Systems. D'après la conversation, Reacher comprit que le meilleur moyen de procéder, apparemment, consistait à s'introduire dans l'ordinateur de la FedEx ou dans d'autres sociétés de transport comme UPS ou DHL. Tout le monde reçoit des paquets, et les coursiers ont besoin d'une adresse précise. Ils ne peuvent pas les déposer dans des boîtes postales. Ils doivent les remettre en mains propres et faire signer une décharge. « Qu'il essaie aussi d'avoir les numéros de portable, lui lança Reacher. Pour les autres. »

Neagley couvrit son combiné. « Ça fait trois jours qu'il est là-dessus. C'est pas facile. » Elle raccrocha et s'approcha de la fenêtre

pour regarder en bas, dans le parking réservé aux clients.

« Il ne reste plus qu'à attendre », dit-elle.

Ils patientèrent une vingtaine de minutes et l'un des ordinateurs de Neagley sonna pour annoncer l'arrivée d'un courriel de Chicago.

Le courriel de l'adjoint de Neagley contenait l'adresse de New Age Defense Systems – merci UPS. Plus précisément deux adresses : l'une au Colorado, l'autre à Los Angeles-Est.

« C'est logique, dit-elle. On ne met pas tous ses œufs dans le même panier. C'est plus sûr en cas d'attaque.

— Des conneries, oui. C'est une histoire de sénateurs. Deux râteliers. L'un pour les républicains au Colorado, l'autre pour les démocrates ici. Comme ça tout le monde peut s'en foutre plein les poches.

— Swan ne serait pas entré là-dedans.

— Peut-être pas », admit Reacher avec un hochement de tête.

Neagley déploya une carte et ils vérifièrent où se trouvait l'adresse, dans Los Angeles-Est. Elle était plus loin qu'Echo Park, plus loin que le stade des Dodgers, quelque part dans le *no man's land* entre Pasadena-Sud et Los Angeles-Est proprement dit.

« Ça fait un bout de chemin, dit Neagley. On mettra un temps fou. Les embouteillages ont commencé.

— Déjà ?

— Les embouteillages ont commencé à Los Angeles il y a trente ans. Ils ne s'arrêteront que lorsqu'il n'y aura plus de pétrole. Ou d'oxygène. Toujours est-il qu'on n'y arrivera pas avant l'heure de fermeture des bureaux. Il vaut donc mieux garder New Age Defense Systems pour demain et aller voir Mme Franz aujourd'hui.

— Comme tu l'avais décidé. Tu te joues de moi comme on joue du violon.

— Elle est plus près d'ici, c'est tout. C'est une pièce maîtresse.

— Où habite-t-elle ?

— Santa Monica.

— Franz habitait Santa Monica ?

— Pas au bord de l'océan. Mais je parie que c'est tout de même chouette. »

C'était chouette. Beaucoup plus qu'on ne s'y attendait. C'était un petit bungalow, dans une petite rue coincée entre la 10^e rue et l'aéroport de Santa Monica, à environ trois kilomètres de l'océan. À vrai dire, le quartier n'avait rien d'idéal. Mais la maison était des plus

avenantes. Neagley passa devant deux fois, à la recherche d'une place de parking. Le minuscule bâtiment avait une structure symétrique ; deux baies vitrées, la porte d'entrée au milieu. Un toit avec une avancée recouvrant un porche. Deux rocking-chairs identiques sous le porche. Un peu de pierre, quelques poutres style Tudor, des influences Art-déco, une pointe de Frank Lloyd Wright, dallage hispanisant. Un parfait méli-mélo de styles pour une toute petite maison, mais ça fonctionnait. Beaucoup de charme. Et elle était absolument immaculée. La peinture était parfaite. Elle brillait. Le terrain, autour, était impeccable. Gazon bien vert et tondu. Des fleurs éclatantes, pas une mauvaise herbe. Petite allée en macadam, aussi lisse que du verre et sans le moindre déchet. Calvin Franz avait été un homme soigneux et méticuleux, et Reacher avait l'impression de voir toute la personnalité de son vieil ami inscrite ici, dans cet échantillon de maison américaine.

Finalement, une jolie femme, à deux rues de là, quitta son emplacement dans une Toyota Camry, et Neagley s'y faufila aussitôt avec la Mustang. Elle verrouilla la voiture et ils repartirent à pied. C'était la fin de l'après-midi mais il faisait encore bon. Reacher sentit l'odeur de l'océan.

« Combien de veuves avons-nous été voir ? demanda Reacher.

— Beaucoup trop.

— Et toi, tu habites où ?

— À Lake Forest, Illinois, répondit Neagley.

— J'en ai entendu parler. On dit que c'est un endroit agréable.

— Ça l'est.

— Félicitations.

— J'ai travaillé dur pour l'avoir. »

Ils arrivèrent dans la rue de Franz, remontèrent l'allée et ralentirent un peu en approchant de la porte. Reacher se demandait ce qu'ils allaient trouver. Par le passé, il avait eu affaire à des veuves beaucoup plus récentes que celle-ci, en deuil depuis dix-sept jours. Très souvent, il avait parlé à des veuves qui ne savaient même pas qu'elles l'étaient avant qu'il ne leur dise. Il ne savait pas trop ce que dix-sept jours feraient comme différence. Ni à quel stade du deuil elle se trouvait.

« Comment s'appelle-t-elle ? demanda-t-il.

— Angela.

— OK.

— Le gamin s'appelle Charlie. Un garçon.

— OK.

— Quatre ans.

— OK. »

Ils montèrent sur le porche et Neagley appuya sur la sonnette

d'un doigt léger, brièvement, avec respect, comme si le circuit électrique pouvait sentir la différence. Reacher entendit un carillon assourdi à l'intérieur, puis plus rien. Ils attendirent. Une minute et demie plus tard, la porte s'ouvrit. Apparemment toute seule. Reacher baissa les yeux et vit un petit garçon qui s'étirait de tout son long pour atteindre la poignée. La poignée était haute, le garçon petit, et il était obligé de se mettre sur la pointe des pieds.

« Tu es sans doute Charlie, lui dit Reacher.

— Oui, répondit le garçon.

— J'étais un ami de ton papa.

— Mon papa est mort.

— Je sais. Je suis très triste.

— Moi aussi.

— Tu as le droit d'ouvrir la porte tout seul ?

— Oui, répondit le bambin. Je peux. »

Il ressemblait en tout point à Calvin Franz. Lui ressemblait étrangement. Le visage était le même. La forme du corps était la même. Jambes courtes, taille basse, longs bras. Les épaules étaient juste de la peau sur les os, sous le T-shirt, mais laissaient deviner la masse simiesque qu'elles allaient devenir plus tard. Les yeux étaient exactement ceux de Franz, sombres, froids, calmes, rassurants. Comme si le garçon disait, *Vous en faites pas, tout va s'arranger*.

« Ta maman est à la maison, Charlie ? » demanda Neagley.

Le gamin fit oui de la tête.

« Elle est derrière. » Il lâcha la poignée et s'écarta pour les laisser entrer. Neagley passa la première. La maison était beaucoup trop petite pour qu'une de ses parties puisse être considérée comme l'arrière par rapport au reste. Elle faisait plutôt l'effet d'un beau volume partagé en quatre quarts. Deux petites chambres à droite avec une salle de bains au milieu, supposa Reacher. Un petit séjour dans l'angle gauche, côté façade, avec une kitchenette derrière. C'était tout. Minuscule, mais charmant. Tout était blanc cassé ou jaune paille. Il y avait des fleurs dans les vases. Des volets de bois aux fenêtres. Les planchers étaient en bois naturel ciré de couleur plus sombre. Reacher se retourna et referma la porte derrière lui. Les bruits de la rue disparurent et le silence tomba. Une sensation agréable, pensa-t-il. Qui ne l'était peut-être plus tellement aujourd'hui.

Une femme sortit de derrière la séparation entre le salon et le coin cuisine, une demi-cloison trop petite pour pouvoir s'y cacher. Reacher eut l'impression qu'elle s'y était réfugiée, volontairement, à leur coup de sonnette. Elle paraissait beaucoup plus jeune que lui. Et un peu plus jeune que Neagley.

Plus jeune que Franz.

Elle était grande, blond platine, avec des yeux bleus de

Scandinave, et mince. Elle portait un chandail léger à col en V et ses clavicules ressortaient dans le décolleté. Elle avait un aspect soigné : elle était maquillée, parfumée, les cheveux brossés. Maîtresse d'elle-même, mais pas détendue. Reacher croyait détecter quelque chose de hagar dans ses yeux, comme un masque de terreur à même la peau.

Un silence gêné se prolongea quelques instants, puis Neagley s'avança. « Angela Franz ? Je suis Frances Neagley. Nous nous sommes parlé au téléphone. »

Angela Franz eut un sourire machinal et tendit la main. Neagley la serra brièvement, puis Reacher s'avança et se présenta à son tour. « Je m'appelle Jack Reacher. Je suis profondément désolé pour la perte que vous avez subie. » Il trouva la main d'Angela froide et fragile dans la sienne.

« Vous vous êtes servi de ces mots plus d'une fois, n'est-ce pas ? dit-elle.

— J'en ai bien peur, répondit Reacher.

— Vous êtes sur la liste de Calvin. Vous étiez comme lui dans la police militaire. »

Reacher secoua la tête. « Non, pas comme lui. Loin d'être aussi bon.

— C'est très aimable à vous.

— C'est la vérité. Je l'admirais énormément.

— Il m'a parlé de vous. De vous tous, je veux dire. Souvent. J'avais parfois l'impression d'être sa seconde épouse. Comme s'il avait déjà été marié. Avec vous tous.

— C'est la vérité, répéta Reacher. Le service était comme une famille. Si on avait de la chance, du moins, et nous en avons eu.

— Calvin disait la même chose.

— Je crois qu'il en a eu encore un peu plus après. »

Angela afficha à nouveau son sourire machinal.

« Peut-être. Mais la chance a tourné pour lui, n'est-ce pas ? »

Charlie les observait ; les yeux de Calvin, mi-clos, évaluateurs. « Merci beaucoup d'être venus, reprit Angela.

— Y a-t-il quelque chose que nous pourrions faire pour vous ? demanda Reacher.

— Pourriez-vous ressusciter un mort ? »

Reacher ne répondit rien.

« À la manière dont il parlait de vous, je ne serais pas surprise que vous en soyez capable. »

Neagley intervint. « Nous pourrions retrouver ceux qui l'ont fait. C'est notre spécialité. C'est ce qui s'approcherait le plus d'une résurrection. Si l'on peut dire.

— Mais cela ne le ramènera pas.

— Non, en effet. Je suis profondément désolée.

— Pourquoi êtes-vous venus ?

— Pour vous présenter nos condoléances.

— Mais vous ne me connaissez pas. Je suis arrivée plus tard. Je n'ai pas fait partie de tout ça. » Angela s'éloigna en direction de la cuisine. Puis elle changea d'avis, fit demi-tour et se glissa entre Reacher et Neagley pour aller s'asseoir dans le fauteuil du séjour, les mains posées sur les accoudoirs. Reacher la vit pianoter. De manière presque imperceptible, comme si elle tapait à la machine ou jouait sur un piano invisible pendant son sommeil.

« Je ne faisais pas partie de votre groupe, reprit-elle. Parfois, j'aurais bien aimé. Cela signifiait tellement pour Calvin. Il avait l'habitude de dire "*on ne cherche pas des poux aux enquêteurs spéciaux*". C'était son leitmotiv, il le disait tout le temps. Il regardait un match de football, le quarterback se faisait sortir, un truc spectaculaire, et il disait, *ouais, vieux, on ne cherche pas des poux aux enquêteurs spéciaux*. Il le disait à Charlie. Il disait à Charlie de faire quelque chose, Charlie protestait et Calvin disait, Charlie, *on ne cherche pas des poux aux enquêteurs spéciaux*. »

Charlie leva les yeux et sourit. « On ne cherche pas des poux », dit-il de sa petite voix flûtée, mais avec les intonations de son père. Il n'alla pas plus loin, cependant, comme si les mots plus longs étaient trop difficiles à prononcer. Angela dit : « Vous êtes ici à cause de ce slogan, n'est-ce pas ?

— Pas vraiment, répondit Reacher. Nous sommes ici au nom de tout ce que ce slogan implique. On prenait soin les uns des autres. C'est tout. Je suis ici comme Calvin y serait pour moi, si le hasard avait choisi l'autre camp.

— Il l'aurait fait ?

— Je le crois.

— Il avait laissé tomber tout ça. À la naissance de Charlie. Je ne lui ai jamais mis la pression, pourtant. Mais il tenait à son rôle de père. Il avait tout laissé tomber, mis à part les missions faciles et sans danger.

— Pas tout à fait, apparemment.

— Oui, sans doute.

— Sur quoi travaillait-il ?

— Je suis désolée, dit Angela, j'aurais dû vous proposer de vous asseoir. »

Il n'y avait pas de canapé dans la pièce. Et tout canapé de taille normale aurait bloqué l'accès aux chambres. Il n'y avait que deux fauteuils plus un rocking-chair taille cinq ans pour Charlie. Les fauteuils se trouvaient de part et d'autre d'une petite cheminée sur laquelle étaient disposés des fleurs séchées décolorées et un vase chinois on ne peut plus sobre. Le rocking-chair de Charlie était du côté

gauche de la cheminée. Son nom avait été gravé sur le haut du dossier au fer rouge ou avec un appareil à souder, sept lettres impeccables en écriture cursive. Du travail bien fait, mais pas professionnel. De la main de Calvin, probablement. Un cadeau du papa au fils. Reacher le regarda un instant, puis s'assit sur le fauteuil en face d'Angela, et Neagley se posa sur l'accoudoir, sa cuisse à moins de trois centimètres de lui, mais sans le toucher.

Charlie enjamba les pieds de Reacher pour s'installer dans son siège.

« Sur quoi travaillait Calvin ? redemanda Reacher.

— Tu devrais aller jouer dehors, Charlie, dit Angela.

— Je veux rester ici, maman.

— Sur quoi travaillait Calvin, Angela ?

— Depuis l'arrivée de Charlie, il ne faisait plus que des enquêtes d'antécédents, répondit Angela. C'est un bon filon. En particulier ici, à Los Angeles. Tout le monde a peur d'engager un drogué ou un voleur. Ou de sortir avec, ou d'en épouser un. On rencontre quelqu'un par Internet ou dans un bar, et la première chose qu'on fait est de cliquer sur Google ; la deuxième, c'est d'appeler un détective privé.

— Où était-il installé ?

— Il avait un bureau dans Culver City. Oh, juste une pièce, en location. Là où Venice touche La Cienaga. C'était facile d'accès par la 10. Il aimait bien l'endroit. Je crois que je vais devoir y aller pour ramener ses affaires. »

Neagley demanda : « Nous donneriez-vous l'autorisation de fouiller d'abord ?

— Les adjoints du shérif l'ont déjà fait.

— Nous souhaiterions le faire à nouveau.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il devait certainement travailler sur une affaire plus importante qu'une enquête d'antécédents.

— Les drogués tuent des gens, pas vrai ? et les voleurs aussi, des fois. »

Reacher jeta un coup d'œil à Charlie et vit Calvin Franz lui rendre son regard. « Mais pas de cette manière-là.

— D'accord. Fouillez à nouveau si vous voulez.

— Vous avez la clé ? » demanda Neagley.

Angela se leva lentement et passa dans la cuisine. Revint avec deux clés sans signe distinctif, une grande et une petite, accrochées à un simple anneau métallique. Elle les tint un instant dans le creux de sa main puis les tendit à Neagley, un peu à contrecœur.

« J'aimerais que vous me les rendiez, dit-elle. C'était son jeu personnel.

— Gardait-il des documents, ici ? Des notes, des dossiers, des

trucs comme ça ?

— Ici ? demanda Angela. Comment aurait-il pu ? Il a arrêté de porter des gilets de corps quand nous avons emménagé ici, pour gagner de la place dans un tiroir de commode.

— À quelle époque vous êtes-vous installés dans cette maison ? »

Angela se tenait toujours debout. Elle était mince, mais paraissait remplir le minuscule espace.

« Juste après la naissance de Charlie, répondit-elle. Nous voulions une vraie maison. Nous étions vraiment heureux, ici. C'est petit, mais c'était tout ce qu'il nous fallait.

— Comment ça s'est passé, la dernière fois que vous vous êtes vus ?

— Il est parti le matin, comme d'habitude. Mais il n'est jamais revenu.

— C'était quand ?

— Cinq jours avant que les adjoints viennent me dire qu'ils avaient retrouvé son corps.

— Vous parlait-il parfois de son travail ? »

Angela se tourna vers son fils. « Tu ne veux pas boire quelque chose, Charlie ?

— Non, ça va, maman, répondit Charlie.

— Calvin vous parlait-il parfois de son travail ? répéta Reacher.

— Non, pas beaucoup. Parfois, les studios voulaient une enquête sur un acteur, pour savoir quels cadavres il avait dans son placard. Il me racontait les commérages du show-biz. C'est tout, vraiment.

— À l'époque où nous nous connaissions, il était du genre très direct, observa Reacher. Il disait ce qu'il pensait.

— Il était resté comme ça. Vous pensez qu'il a pu offenser quelqu'un ?

— Non, je me demandais s'il était arrivé à se radoucir un peu. Et sinon, si cela vous plaisait ou pas.

— J'adorais ça. J'adorais tout chez lui. Je respecte l'honnêteté et la franchise.

— Dans ce cas, vous ne m'en voudrez pas si je me montre direct ?

— Allez-y.

— Je crois qu'il y a quelque chose que vous ne nous dites pas. »

Angela Franz se rassit et demanda : « Que croyez-vous que je ne vous dis pas ? »

— Quelque chose d'utile, répondit Reacher.

— D'utile ? Et qu'est-ce qui pourrait encore m'être utile, aujourd'hui ?

— Pas seulement pour vous. Pour nous aussi. Calvin vous appartient, car vous l'avez épousé : OK. Mais il nous appartient aussi, parce que nous avons travaillé avec lui. Nous avons le droit de savoir ce qui lui est arrivé, même si vous ne le voulez pas.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que je cache quelque chose ?

— À chaque fois que je vous pose une question directe, vous évitez de répondre. Je vous ai demandé sur quoi travaillait Calvin, et vous avez fait tout un numéro pour nous faire asseoir. Je vous ai reposé la question, et vous avez demandé à Charlie d'aller jouer dehors. Ce n'était pas pour qu'il n'entende pas la réponse, vu que vous vous êtes servie de ce laps de temps pour décider que vous n'auriez rien à répondre. »

Angela, de l'autre côté de la minuscule pièce, le regarda droit dans les yeux. « Vous allez me casser un bras ? Calvin m'a dit qu'il vous avait vu casser le bras de quelqu'un pendant un interrogatoire. Ou c'était Dave O'Donnell ? »

— Moi, probablement. O'Donnell, c'était plutôt les jambes.

— Je vous le certifie, reprit Angela, je ne vous cache rien. Rien du tout. Je ne sais pas sur quoi travaillait Calvin, il ne m'a rien dit. »

Reacher lui rendit son regard, plongeant dans ses yeux bleus affolés, et il la crut, au moins un peu. Elle cachait quelque chose, mais cela ne concernait pas forcément Calvin Franz.

« D'accord, dit-il, je m'excuse. »

Neagley et lui partirent peu de temps après, munis des indications pour trouver le bureau de Franz à Culver City, et après avoir de nouveau présenté leurs condoléances et serré sa main menue et froide.

L'homme du nom de Thomas Brant les regarda partir. Il était à vingt mètres de sa Crown Victoria, laquelle était garée à une quarantaine de mètres de la maison des Franz. Il revenait du café du coin, un gobelet de café à la main. Il ralentit le pas, suivit Neagley et

Reacher des yeux tandis qu'ils tournaient au carrefour suivant. Puis il prit une gorgée de café et composa d'une seule main le numéro préenregistré de son patron, Curtis Mauney, pour laisser un message décrivant ce qu'il venait de voir.

Au même moment, l'homme en costume bleu marine revenait vers sa limousine Chrysler bleu foncé. La voiture était garée dans la voie d'accès du Beverly Wilshire. L'homme au costume bleu était allégé des cinquante dollars de pot-de-vin acceptés par l'employé de la réception, mais plus riche d'une nouvelle information dont les conséquences l'intriguaient. Il appela son patron sur son portable. « D'après le type de la réception, le nom du grand costaud est Thomas Shannon, mais nous n'avons aucun Thomas Shannon sur notre liste.

— Je crois que nous pouvons tenir pour certain que notre liste est définitive, répondit le patron. Thomas Shannon est un faux nom. De toute évidence, ces types ont du mal à perdre leurs vieilles habitudes. On continue. »

Reacher attendit qu'ils aient tourné au carrefour et ne soient plus dans la rue des Franz pour demander : « Tu n'as pas remarqué la Crown Vic marron, là-bas ?

— Garée à une quarantaine de mètres de la maison sur le trottoir opposé, répondit Neagley. Modèle bas de gamme 2002.

— J'ai l'impression de l'avoir déjà vue dans le parking du Denny's, pendant que nous y étions.

— Tu en es sûr ?

— Pas tout à fait.

— Les vieilles Crown Vic, on en voit beaucoup. Taxis, vrais ou faux, locations bon marché.

— Ouais, c'est vrai.

— De toute façon, elle était vide, dit Neagley. On ne va pas se faire du mouron pour une voiture vide.

— Il y avait quelqu'un derrière le volant, au Denny's.

— Si c'est bien la même. »

Reacher s'arrêta.

« Tu veux y retourner ? » demanda Neagley.

Reacher réfléchit une seconde puis secoua la tête et reprit sa marche.

« Non, dit-il, c'est sans doute rien. »

En direction de l'est, c'était l'embouteillage sur la 10. Ni l'un ni l'autre ne connaissaient suffisamment la topographie de Los Angeles pour prendre le risque de s'engager dans les petites rues, si bien qu'ils parcoururent les huit kilomètres qui les séparaient de Culver City moins vite qu'à pied. Arrivés au carrefour de Venice Boulevard et de La Cienaga Boulevard, les indications données par Angela Franz se révélèrent assez bonnes pour les conduire tout droit à l'ancien bureau

de son mari. Il s'agissait d'une boutique d'aspect quelconque, au milieu d'une rangée d'autres, basses, couleur ocre, massées autour d'un petit bureau de poste qui n'avait rien d'un vaisseau-amiral. Juste un cube. Reacher ignorait comment on les appelait. Un sous-bureau ? Un satellite ? Une agence postale ? Venaient ensuite une pharmacie discount, une onglerie et un nettoyage à sec. Et le local de Franz. Les vitres de la porte et de la fenêtre avaient été badigeonnées de l'intérieur en ocre jusqu'à hauteur d'homme, ne laissant qu'un bandeau, dans le haut, pour la lumière. Le haut de la partie peinte était surmonté d'un autocollant doré bordé de noir. L'inscription, « Calvin Franz – Enquêtes discrètes », suivie d'un numéro de téléphone, était reproduite sur la porte dans le même style noir et or ; lettrage sans fioritures, à hauteur de poitrine, simple et direct.

« Triste, dit Reacher, non ? Passer de la Grande Machine à ça...

— Il était papa, observa Neagley. Il prenait l'argent là où c'était le plus facile. C'était son choix. Et c'était tout ce qu'il voulait, désormais.

— Mais quelque chose me dit que tes bureaux de Chicago ont une autre allure.

— Oui, admit Neagley, en effet. »

Elle prit le porte-clés dont Angela s'était séparée à regret, choisit la plus grosse clé, déverrouilla la porte et poussa le battant. Mais n'entra pas.

L'endroit avait été saccagé de fond en comble.

C'était un espace simple, carré, petit pour un magasin, grand pour un bureau. Tout ce qui avait pu s'y trouver en matière de téléphones, d'ordinateurs et de matériel de ce genre avait disparu depuis un bon moment. Le bureau et les classeurs avaient été fouillés, puis démolis à la masse et tous les compartiments réduits en miettes pour rechercher une cachette. Les sièges avaient été cassés, leur rembourrage arraché. Les lambris avaient été défoncés à la barre à mine et les matériaux isolants pendaient en lambeaux. Le faux-plafond avait été jeté à bas. Le sol, retourné. Les éléments des toilettes avaient été réduits en fragments de porcelaine. Les débris mêlés de papier s'élevaient jusqu'à hauteur des genoux, parfois plus haut, dans cet espace étroit.

Vandalisé du sol au plafond. Une bombe n'aurait pas fait pire.

« Jamais les flics du comté de Los Angeles n'auraient été aussi systématiques, observa Reacher.

— Pas la moindre chance. Loin de là, même. Ce sont les méchants venus faire le ménage. Récupérer ce que Franz avait sur eux. Avant même que les flics n'arrivent. Plusieurs jours avant, probablement.

— Les flics ont vu ça et n'en ont pas parlé à Angela ? Elle n'était pas au courant. Elle a dit qu'elle avait l'intention de venir pour récupérer les affaires de Calvin.

— Ils n'ont pas voulu lui dire. Pourquoi la secouer davantage ? »

Reacher revint sur le trottoir. Fit un pas sur la gauche et contempla les lettres dorées sur la porte : « Calvin Franz – Enquêtes discrètes ». Il mit une main sur le nom de son vieil ami et, dans son esprit, le remplaça par *David O'Donnell*. Puis par deux noms : *Sanchez & Orozco*. Puis : *Karla Dixon*.

« J'aimerais bien qu'ils répondent à leur foutu téléphone, dit-il.

— Cette affaire ne nous concerne pas en tant que groupe, lui fit remarquer Neagley. Ce n'est pas possible. Cela fait plus de dix-sept jours, et personne ne s'en est pris à moi.

— Ni à moi, dit Reacher. Mais à Franz non plus.

— Que veux-tu dire ?

— Si Franz avait des ennuis, qui aurait-il appelé ? Le reste de la bande, évidemment. Mais pas toi, parce que tu joues dans la cour des grands, maintenant, et que tu es très prise. Et pas moi, parce qu'à part toi personne n'aurait jamais pu me retrouver. Mais supposons que Franz se soit trouvé dans un vrai merdier et qu'il ait appelé les autres ? Parce que les autres étaient plus faciles à joindre que nous, par exemple ? Supposons qu'ils aient couru à son aide ? Supposons qu'ils soient tous dans le même bateau, en ce moment ?

— Swan y compris ?

— Swan était celui qui habitait le plus près. Il a dû arriver le premier.

— Possible.

— Vraisemblable, dit Reacher. Si Franz avait eu vraiment besoin de quelqu'un, en qui d'autre aurait-il eu confiance ?

— Il aurait dû m'appeler, dit Neagley. Je serais venue.

— Tu étais peut-être la prochaine sur la liste. Il a peut-être pensé, au début, que six personnes suffiraient.

— Mais quel est le truc capable de faire disparaître six personnes ? Six des nôtres ?

— Ça fiche les boules », dit Reacher. Il se tut. Par le passé, il aurait envoyé ses gens affronter n'importe qui. Et à de nombreuses reprises, il l'avait fait. Et ils s'en étaient sortis, face à des adversaires pires que ceux que l'on trouve normalement dans la population civile. Pires, parce que la formation militaire enrichit le catalogue criminel dans plusieurs domaines importants.

Neagley reprit la parole. « Il ne sert à rien de rester ici. Nous perdons notre temps. Nous ne découvrirons rien. Je crois qu'on peut supposer qu'ils ont trouvé ce qu'ils cherchaient.

— Je crois qu'on peut supposer qu'ils ne l'ont pas trouvé, dit Reacher.

— Pourquoi ?

— C'est une règle générale. Le local a été fouillé et saccagé de fond en comble. Pas un centimètre carré n'a été épargné. Or

normalement, quand tu as trouvé ce que tu cherches, tu arrêtes de fouiller. Ces types ne se sont pas arrêtés. Si bien que, s'ils ont trouvé ce qu'ils cherchaient, le hasard a voulu que ce soit au tout dernier endroit qu'ils avaient choisi de fouiller. Et quelle est la probabilité d'un tel hasard ? Faible. J'estime donc qu'ils n'ont jamais arrêté de fouiller parce qu'ils n'ont jamais trouvé ce qu'ils cherchaient.

— C'est planqué où, alors ?

— Je ne sais pas. De quoi pourrait-il s'agir ?

— De documents papiers, d'une disquette, d'un CD-ROM, un truc comme ça.

— Un truc petit.

— Il ne l'a pas amené chez lui. Je crois qu'il gardait une séparation étanche entre son boulot et la maison. »

Pense comme eux. Sois eux. Reacher fit demi-tour et resta le dos au local de Franz, comme s'il venait d'en sortir. Il regarda la paume de sa main, figée en coupe.

Il avait rempli des tonnes de paperasses, au cours de sa vie, mais il ne s'était jamais servi d'un disque d'ordinateur d'un CD-ROM. Il savait pourtant de quoi il retournait. Un disque de douze centimètres de diamètre en polycarbonate. Souvent logé dans un mince boîtier en plastique. Une disquette était plus petite. Carrée, sept ou huit centimètres, peut-être ? Un document papier format A4 replié en trois donnait un rectangle d'environ quatorze centimètres par dix.

Petit.

Mais vital.

Où Franz aurait-il pu cacher quelque chose de petit mais vital ?

« Ça se trouvait peut-être dans sa voiture, dit Neagley. Il venait apparemment ici en voiture. Si c'est un CD, il l'a peut-être mis au milieu de ceux de son lecteur. Caché bien en vue, en quelque sorte. Du genre, quatrième place, après John Coltrane.

— Miles Davis, la corrigea Reacher. Il préférait Miles Davis. Il n'écoutait Coltrane que sur les albums de Miles.

— Il aurait pu lui donner l'aspect d'un truc qu'il aurait chargé lui-même. Avec écrit Miles Davis dessus, par exemple.

— Ils l'auraient trouvé. Des types capables d'être aussi méticuleux, ils auraient tout vérifié. Et je crois que Franz aurait choisi un système mieux sécurisé. Caché bien en vue, ça veut dire qu'il est constamment exposé. On ne peut pas se sentir tranquille un instant. Et je pense que Franz avait envie de se sentir tranquille. Je pense qu'il avait envie d'aller retrouver Angela et Charlie et de ne rien avoir qui le tracasse.

— Alors, où ? Un coffre de banque ?

— Je ne vois pas la moindre banque dans le secteur, dit Reacher. Et je pense qu'il aurait préféré aller le moins loin possible. Surtout

avec cette circulation. Surtout s'il y avait urgence, pour une raison ou une autre. Sans compter que les heures d'ouverture des banques ne conviennent pas forcément au travailleur lambda.

— Il y a deux clés sur l'anneau, remarqua Neagley. Même s'il est toujours possible que la plus petite ait servi à fermer son bureau. »

Reacher se retourna et regarda, dans la pénombre, les amas de débris. La serrure du bureau devait se trouver là au milieu, probablement. Un petit rectangle métallique tordu arraché au bois et jeté. Il fit de nouveau demi-tour et s'avança jusqu'au bord du trottoir. Regarda à droite, regarda à gauche. Remit sa main en coupe et l'examina.

Première question : *où le cacherais-je ?*

« C'est un dossier d'ordinateur, dit-il. Forcément. Parce qu'ils savaient ce qu'ils cherchaient. S'il s'était agi de documents papier, Franz ne leur en aurait jamais parlé. Mais ils ont sans doute commencé par analyser son ordinateur et ont trouvé quelque chose leur indiquant qu'il avait fait des copies. C'est possible, non ? Les ordinateurs gardent des traces de tout. Franz n'a pas voulu leur dire où se trouvaient les copies. C'est peut-être pour ça qu'ils lui ont cassé les jambes. Mais il a continué à la fermer, raison pour laquelle ils ont été obligés de venir ici et de tout mettre à sac.

— Et ça se trouve où, alors ? »

Reacher regarda de nouveau sa paume vide.

Où cacherais-je quelque chose de petit et de vital ?

« Pas sous un vieux caillou, dit-il. Je voudrais un endroit plus structuré... Un truc gardé... Je voudrais que quelqu'un en soit responsable.

— Un coffre, dit Neagley. Dans une banque. La petite clé n'a aucune indication. Comme celles des banques.

— Je n'aime pas l'idée des banques, dit Reacher. Je n'aime pas leurs horaires, je n'aime pas le trajet. Une fois, peut-être, mais pas souvent. Ce qui est le problème. Parce qu'il y a quelque chose de plus ou moins régulier, dans cette affaire. Tu ne crois pas ? Ce n'est pas à ça que servent les ordinateurs ? Ils sauvegardent des trucs tous les soirs. Il ne s'agit donc pas d'un cas isolé. Mais d'une question de routine. Ce qui change plus ou moins les choses. Pour un truc occasionnel, on peut faire très compliqué. Chaque soir, par contre, tu as besoin d'un système sûr mais facile. Et disponible en permanence.

— Je me l'envoie à moi-même par courriel », dit Neagley.

Reacher garda un instant le silence. Sourit.

« Tu y es presque, dit-il.

— Tu crois que c'est ce qu'a fait Franz ?

— Pas la moindre chance. Un courriel serait revenu tout droit dans son ordinateur. Les salopards l'avaient. Ils auraient passé leur

temps à essayer de décoder le mot de passe au lieu de démolir son local.

— Mais alors, qu'est-ce qu'il a fait ? »

Reacher se tourna et jeta un coup d'œil en direction des autres locaux commerciaux. Le nettoyage à sec, l'onglerie, la pharmacie.

Le bureau de poste.

« Non pas par courriel, mais par courrier normal. C'est ce qu'il a fait. Il a copié ses trucs sous une forme ou une autre et chaque soir, il les mettait dans une enveloppe et postait l'enveloppe. Adressée à lui-même. À sa boîte postale. Parce que c'était là qu'il allait chercher son courrier. Au bureau de poste. Il n'y a pas de fente de boîte aux lettres dans sa porte. Une fois qu'il n'avait plus l'enveloppe en main, elle était en sécurité. Elle était dans le système. Avec tout un tas de gardiens pour en prendre soin jour et nuit.

— Pas très rapide », dit Neagley.

Reacher acquiesça. « Il devait avoir trois ou quatre disques en rotation. Chaque jour, il devait y en avoir deux ou trois quelque part dans le courrier. Mais il rentrait chez lui tous les soirs en sachant que ses derniers trucs étaient en sécurité. Il n'est pas facile d'aller voler dans une boîte postale ni de convaincre un postier de te donner quelque chose qui ne t'appartient pas. La bureaucratie des services postaux américains est aussi sûre que celle d'une banque suisse.

— La petite clé, dit Neagley, n'ouvre pas son bureau. Ni un coffre de banque. »

Reacher hochait de nouveau la tête.

« Mais sa boîte postale. »

Mais le service postal américain a ses propres horaires. L'après-midi était avancé. Le nettoyage à sec était ouvert. L'onglerie était ouverte. La pharmacie était ouverte. La poste, en revanche, était fermée. L'ouverture au public se terminait à seize heures.

« Demain, dit Neagley. On va passer toute la journée en bagnole. On doit aussi aller chez Swan. À moins de se séparer.

— On ne sera pas trop de deux, ici, lui fit observer Reacher. À moins que l'un des autres ne rappique pour donner un coup de main.

— J'aimerais bien. Et pas parce que je suis paresseuse. » Pour la forme, comme un petit rituel, elle sortit son portable et consulta le minuscule écran.

Pas de message.

Pas de message non plus à la réception de l'hôtel. Ni dans la boîte vocale du Wilshire. Ni de courriel arrivé sur l'un ou l'autre des ordinateurs portables de Neagley.

Rien.

« Ce n'est pas possible qu'ils nous ignorent, dit-elle.

— Non, en effet. Ils ne feraient pas ça.

— Je commence à avoir un très mauvais pressentiment.

— J'en ai eu un très mauvais dès le moment où j'ai vu mon relevé de compte au distributeur de Portland. J'avais dépensé tout mon argent pour inviter quelqu'un à dîner. Deux fois. Je regrette de ne pas être resté et de ne pas m'être contenté d'une pizza. Elle aurait peut-être payé. J'ignorerais encore tout de cette histoire.

— Elle ?

— Une fille que j'ai rencontrée.

— Mignonne ?

— Fraîche comme une rose.

— Plus mignonne que Karla Dixon ?

— Comparable.

— Plus mignonne que moi ?

— Est-ce seulement possible ?

— Tu as couché avec elle ?

— Avec qui ?

— La fille de Portland.

— Pourquoi tiens-tu à le savoir ? »

Neagley ne répondit pas. Elle se contenta de manipuler les feuilles de renseignements comme si elle battait des cartes, en donna deux à Reacher et en garda trois. Reacher eut Tony Swan et Karla Dixon. Utilisant le poste fixe de l'hôtel, il commença par Swan. Trente, quarante sonneries, pas de réponse. Il donna un petit coup sur la fourche et composa le numéro de Dixon. Code régional 212, New York City. Pas de réponse. Au bout de la sixième sonnerie, directement la messagerie. Il écouta la voix familière de Dixon, attendit le bip et laissa le même message que la fois précédente : « C'est Jack Reacher avec un dix-trente de Frances Neagley, au Beverly Wilshire Hotel de Los Angeles, Californie. Bouge-toi le cul et rappelle. » Il se tut un instant et ajouta : « Je t'en prie, Karla. On a vraiment besoin d'avoir de tes nouvelles. » Puis il raccrocha. Neagley, de son côté, refermait son portable en secouant la tête.

« C'est pas bon, dit-elle.

— Ils sont peut-être tous en vacances.

— En même temps ?

— Ou ils sont peut-être tous en prison. On n'était pas des commodes, tous les neuf.

— C'est la première chose que j'ai vérifiée. Aucun d'eux n'est en prison. »

Reacher ne dit rien.

« Tu l'aimais bien, Karla, reprit Neagley. C'était carrément de la tendresse que tu avais dans la voix, au téléphone.

— Je vous aimais bien tous.

— Mais Karla en particulier. Tu as couché avec elle ?

— Non.

— Et pourquoi pas ?

— Je l'avais recrutée. J'étais son supérieur. Ça n'aurait pas été bien.

— Uniquement pour ça ?

— Probablement.

— OK. »

Reacher demanda : « Que sais-tu au juste de leurs affaires ? Auraient-ils de bonnes raisons de rester plusieurs jours de suite sans être contactés ?

— Il me semble que O'Donnell pourrait avoir à se rendre à l'étranger, répondit Neagley. Son activité est assez diverse. Les histoires de maris trompés pourraient l'amener à visiter les hôtels des Antilles, j'imagine. Ou ailleurs, s'il court après une pension alimentaire non payée. Quant aux enlèvements d'enfants et aux questions de garde des mômes, elles peuvent le conduire n'importe où. Les couples qui cherchent à adopter envoient parfois des détectives en

Europe de l'Est ou en Chine, ou n'importe où, pour s'assurer que tout est bien casher. Il y a des tas de raisons possibles.

— Mais ?

— Mais j'ai besoin de pas mal me baratiner pour croire à l'une d'elles.

— Et Karla ?

— Si ça se trouve, elle est aux îles Cayman sur les traces du fric de quelqu'un. Cela dit, je l'imagine plutôt le faisant par Internet depuis son bureau. Ce n'est pas comme si l'argent était *physiquement* là-bas.

— Où est-il, alors ?

— Immatériel. De l'électricité dans un ordinateur.

— Et pour Sanchez et Orozco ?

— Ils naviguent dans un monde clos. Je ne vois pas pour quelle raison ils auraient dû quitter Las Vegas. Pour quelle raison professionnelle, du moins.

— Que savons-nous de la société de Swan ?

— Qu'elle existe. Qu'elle fait des affaires. Qu'elle a des dossiers. Qu'elle a une adresse. En dehors de ça, pas grand-chose.

— On peut supposer qu'elle se soucie de sa sécurité, sans quoi Swan n'aurait pas été engagé.

— Toutes les boîtes qui travaillent pour la Défense sont sensibles aux questions de sécurité. Ou pensent qu'elles doivent l'être, parce qu'elles aiment bien s'imaginer que ce qu'elles font est important. »

Reacher ne répondit rien. Restait simplement assis à regarder par la fenêtre. Il commençait à faire sombre. Une longue journée, presque terminée. « Franz n'est pas allé à son bureau le jour de sa disparition, dit Reacher.

— Tu crois ?

— J'en suis sûr. Angela avait son jeu de clés. Il les avait laissées chez lui. Il se rendait à un autre endroit. »

Neagley ne réagit pas.

« Et le proprio du petit centre commercial a vu les salopards. La serrure de Franz n'avait pas été forcée. Or Calvin ne leur a pas donné ses clés, puisqu'il ne les avait pas sur lui. Autrement dit, ils les ont soutirées ou achetées au proprio. Autrement dit, le proprio les a vus. Autrement dit, nous devons lui mettre le grappin dessus demain, entre autres choses.

— Calvin aurait dû m'appeler. J'aurais tout laissé tomber.

— Je regrette qu'il ne l'ait pas fait. Si tu avais été là, cette saloperie n'aurait jamais eu lieu. »

Reacher et Neagley dînèrent au restaurant de l'hôtel donnant dans le hall, au rez-de-chaussée, un restaurant où la bouteille d'eau plate de Norvège coûtait huit dollars. Puis ils se souhaitèrent bonne

nuît et gagnèrent leurs chambres respectives. Celle de Reacher était un cube minable, deux étages en dessous de la suite de Neagley. Il se déshabilla, se doucha et étala ses vêtements entre le sommier et le matelas pour les repasser. Puis il se mit au lit, croisa les mains derrière la tête en contemplant le plafond. Il pensa à Calvin Franz pendant un moment, les images jaillissant au hasard dans sa tête – à la manière dont la biographie d'un homme politique est résumée en trente secondes dans une pub télévisée. Les images qui surgissaient de sa mémoire étaient parfois sépia, parfois décolorées, mais partout Franz bougeait, parlait, riait, plein d'entrain et d'énergie. Puis Karla Dixon vint se joindre à la parade, petite, brune, sardonique, riant avec Franz. Dave O'Donnell était là, grand, blond, bel homme, tel un agent de change avec un cran d'arrêt. Et Jorge Sanchez, indestructible, les yeux rétrécis, une esquisse de sourire exhibant une dent en or étant sa manifestation de satisfaction la plus spectaculaire. Et Tony Swan, aussi large que haut. Et Manuel Orozco, ouvrant et refermant son briquet Zippo tant le bruit lui plaisait. Stan Lowrey lui-même était là, secouant la tête, tambourinant sur la table sur un rythme que lui seul entendait.

Puis Reacher chassa les images d'un battement de paupières, ferma les yeux et s'endormit à vingt-deux heures trente, après une longue journée.

Quand il était vingt-deux heures trente à Los Angeles, il était déjà une heure trente du matin à New York et le dernier vol de la British Airways en provenance de Londres, retardé, venait juste d'atterrir à l'aéroport Kennedy. Le retard signifiait que l'équipe de l'immigration au terminal de la British Airways ayant fini son service, l'appareil devait rouler jusqu'au Terminal Quatre et faire descendre ses passagers dans l'immense hall des arrivées. Le troisième à se présenter à la sortie était un passager de première classe qui avait somnolé dans son fauteuil (2K) pendant la plus grande partie du vol. Il était de taille moyenne, de poids moyen, habillé très chic, et il irradiait de lui le genre de courtoisie sûre d'elle-même typique des personnes conscientes de la chance qu'elles ont d'avoir été riches toute leur vie. Il devait avoir une quarantaine d'années. Il avait une épaisse chevelure noire brillante, admirablement brushée, une peau brun clair et des traits réguliers qui auraient pu le faire passer pour un Indien ou un Pakistanais, ou un Iranien, ou un Syrien, ou un Libanais, ou un Algérien ou même un Israélien ou un Italien. Son passeport était britannique et il passa sans la moindre difficulté l'examen de l'agent de l'immigration ; il n'en eut pas davantage lorsque ses index manucurés se posèrent sur le détecteur d'empreintes électronique. Dix-sept minutes après avoir défait sa ceinture de sécurité, le type se retrouvait dans la nuit lumineuse de New York, marchant d'un pas vif

vers la tête de station des taxis.

À six heures le lendemain matin, Reacher monta dans la suite de Neagley. Elle était déjà douchée et il eut l'impression qu'elle venait de faire une heure de mise en forme. Soit dans sa chambre, soit dans la salle de gym de l'hôtel. À moins qu'elle ne soit allée faire un jogging. Il se dégageait d'elle une fraîcheur, une énergie et une vitalité qui suggéraient qu'un sang suroxygéné circulait dans ses artères.

Ils commandèrent un petit déjeuner dans la chambre et, en l'attendant, se livrèrent à une nouvelle et infructueuse tentative téléphonique. Pas de réponse de Los Angeles-Est, rien du Nevada, rien de New York, rien de Washington. Ils ne laissèrent pas de messages, ne rappelèrent pas une seconde fois. Et quand ils eurent raccroché, ils n'en parlèrent pas, restant assis sans rien dire jusqu'à ce qu'arrive le serveur, gardant le silence pendant qu'ils mangeaient leurs œufs, leurs crêpes et leur bacon et buvaient leur café. Puis Neagley appela le service du voiturier pour qu'on lui amène la Mustang.

« On commence par chez Franz ? » demanda-t-elle. Reacher acquiesça. « Tout tourne autour de Franz. » Ils prirent donc l'ascenseur, montèrent dans la Mustang et se retrouvèrent à rouler au pas sur La Ciénaga en direction de Culver City et du petit bureau de poste.

Une fois garés juste à la hauteur du local vandalisé de Franz, ils passèrent à pied devant le nettoyage à sec, l'onglerie et la pharmacie discount. Le bureau de poste était vide. D'après le panneau sur la porte, il était ouvert depuis une demi-heure. S'il y avait eu affluence à l'ouverture des portes, celle-ci s'était manifestement tarie.

« On ne peut pas s'y mettre s'il n'y a personne, dit Reacher.

— Nous n'avons qu'à commencer par le propriétaire. »

Ils posèrent la question à la pharmacie. Un homme âgé, en blouse blanche courte, se tenait sous une antique caméra de surveillance, derrière son comptoir. Il leur dit que l'homme qui tenait le nettoyage à sec était le propriétaire des locaux commerciaux. Il parlait avec le genre d'hostilité rentrée que les locataires manifestent toujours vis-à-vis des gens à qui ils versent leur loyer. Il résuma en quelques mots l'itinéraire de son voisin, immigré coréen qui avait ouvert le nettoyage à sec et, avec les bénéfices, avait fini par racheter toute la rangée de

commerces. Le rêve américain incarné. Reacher et Neagley le remercièrent, repassèrent devant l'onglerie, entrèrent dans la boutique du Coréen et trouvèrent tout de suite celui-ci. Il s'agissait dans un espace de travail encombré, dans la puanteur des produits chimiques. Six grosses machines à tambour barattaient du linge. Les machines à repasser sifflaient. Les vêtements emballés défilaient à hauteur d'homme sur la convoyeuse motorisée qui serpentait au milieu. Le type lui-même était en sueur. Travaillait dur. Apparemment, il méritait un centre commercial. Ou trois. Il les possédait peut-être déjà. Ou plus.

Reacher alla droit au but. « Quand avez-vous vu Calvin Franz pour la dernière fois ? »

— Je ne le voyais presque jamais, répondit le type. Je ne pouvais pas le voir. Il avait peint sa vitrine. Il avait commencé par ça. » À son ton, il paraissait agacé. Sans doute à l'idée de devoir perdre son temps à la gratter avant de pouvoir relouer son local.

« Vous devez bien l'avoir vu aller et venir, dit Reacher. Je parie qu'il n'y a pas beaucoup de gens, ici, qui ont des horaires de travail aussi longs que les vôtres. »

— J'ai dû le voir, de temps en temps, répondit le Coréen.

— Quand estimez-vous avoir cessé de le voir de temps en temps ?

— Il y a trois ou quatre semaines.

— Juste avant que les types viennent ici vous demander la clé ?

— Quels types ?

— Les types auxquels vous avez prêté sa clé.

— C'étaient des flics.

— Les deuxièmes étaient des flics.

— Les premiers aussi.

— Ils vous ont montré leur plaque ?

— Je suis certain qu'ils me l'ont montrée.

— Je suis certain que non, dit Reacher. Je suis certain qu'ils vous ont montré un billet de cent dollars à la place. Ou deux ou trois, peut-être.

— Et alors ? C'est ma clé, c'est mon local.

— De quoi avaient-ils l'air ?

— Pourquoi je devrais vous le dire ?

— Parce que nous étions des amis de M. Franz.

— Vous étiez ?

— Il est mort. Il a été jeté d'un hélicoptère. »

Le Coréen se contenta de hausser les épaules.

« Je ne me souviens pas des types, dit-il. »

— Ils ont complètement saccagé votre local, dit Reacher. Ce qu'ils vous ont donné ne remboursera même pas les dégâts.

— Tout remettre en état, c'est mon problème. C'est mon

bâtiment.

— Et si ce n'était plus qu'un tas de cendres fumantes ? Et si je revenais ce soir et foutais le feu partout ?

— Vous iriez en prison.

— Je ne crois pas. Un type qui a une aussi mauvaise mémoire que vous n'aurait rien à raconter à la police. »

Le type hocha la tête. « C'étaient des Blancs. Deux. Des costumes bleus. Une voiture neuve. Ils ressemblaient à n'importe qui.

— C'est tout ?

— Rien que des Blancs. Pas des flics. Trop bien habillés et trop riches.

— Ils n'avaient rien de spécial ?

— Je vous le dirais, si je pouvais. Ils ont tout démoli dans mon local.

— OK.

— Je suis désolé pour votre ami. Il paraissait sympa.

— Il l'était », répondit Reacher.

Reacher et Neagley retournèrent au bureau de poste. Un petit local poussiéreux. Déco estampillée gouvernement. Il avait retrouvé un peu d'animation. L'activité matinale battait son plein. Une courte file d'attente patientait devant un unique guichet. Neagley donna la clé à Reacher et alla rejoindre la queue. Reacher s'approcha d'un comptoir étroit, dans le fond, et choisit un formulaire au hasard. C'était une demande de recommandé. Prenant le stylo retenu par une chaîne, il se pencha dessus et fit semblant de la remplir. Il pivota un peu et, un coude sur le comptoir, poursuivit son petit manège. Il jeta un coup d'œil à Neagley qui était à trois minutes peut-être du guichet. Il en profita pour examiner les rangées de boîtes postales.

Elles couvraient tout le mur du fond de la salle. Il y avait trois tailles. Petite, moyenne, grande. Trois rangées de petites, puis quatre de moyennes, en dessous, et trois de grandes près du sol. Cent quatre-vingts petites, quatre-vingt-seize moyennes, cinquante-quatre grandes. Total, trois cent trente boîtes.

Laquelle était celle de Franz ?

L'une des grandes, certainement. Franz avait une entreprise, un genre d'entreprise qui générerait en règle générale pas mal de courrier. Une partie de celui-ci devait se présenter sous forme de plis épais de taille réglementaire. Des rapports de crédit, des informations financières, des retranscriptions d'audition, des photos grand format. De grandes enveloppes rigides. Des journaux professionnels. Donc, une grande boîte.

Mais quelle grande boîte ?

Impossible à dire. Si Franz avait eu le choix, il en aurait pris une dans la rangée du haut à droite. Qui aurait envie d'aller plus loin que nécessaire depuis la rue pour venir s'accroupir au ras du lino ? Mais Franz n'avait pas eu le choix. Si vous voulez une boîte postale, vous prenez celle qui est disponible à ce moment-là. Les chaussures du mort. Un type est décédé ou a déménagé, la boîte est disponible, vous en héritez. Au hasard. Une loterie. Une chance sur cinquante-quatre.

Reacher glissa la main dans sa poche et se mit à tripoter la clé de Franz. Il calcula qu'il lui faudrait entre deux et trois secondes pour essayer chacune des serrures. Dans le pire des cas, près de trois

minutes à danser devant les rangées de boîtes. Pas très discret. Et pire que le pire des cas, s'escrimer sur une serrure alors que son légitime propriétaire vient d'arriver derrière vous. Questions, protestations, cris, appels à la police postale, tout le potentiel d'un délit fédéral. Reacher ne doutait pas qu'il sortirait de la poste sans problème, mais il ne voulait pas en sortir les mains vides.

Il entendit Neagley qui disait bonjour.

Il lui jeta un coup d'œil et vit qu'elle venait d'arriver au guichet. Elle se pencha vers l'homme, exigeant toute son attention. Il vit le regard de l'employé se fixer sur elle. Il laissa tomber le stylo et sortit la clé de sa poche. S'avança discrètement jusqu'aux boîtes postales et essaya la première en haut à gauche.

Échec.

Il tourna la clé dans les deux sens. Aucun mouvement. Il la sortit, essaya la serrure en dessous. Échec. Celle encore en dessous. Échec.

Neagley s'était lancée dans une question longue et compliquée sur les tarifs des envois par avion. Elle avait posé ses coudes sur le comptoir. Elle donnait à l'employé l'impression qu'il était le type le plus important au monde. Reacher se déplaça d'un pas à droite et recommença, boîte du haut.

Échec.

Quatre de moins, en restaient cinquante. Douze secondes cramées, pourcentage de chance amélioré, passé de un virgule quatre-vingt-cinq sur cent à deux sur cent. Il essaya la boîte en dessous. Échec. Il s'accroupit, essaya la boîte la plus près du sol.

Échec.

Il resta accroupi pour se déplacer vers la droite. Attaqua la colonne suivante en commençant par le bas. Pas de chance avec la première. Pas de chance avec celle du milieu. Pas de chance avec celle du haut. Neuf de moins, vingt-cinq secondes écoulées. Neagley parlait toujours. Puis Reacher aperçut une femme qui se glissait sur sa gauche. Elle ouvrit sa boîte, dans une des rangées du haut. Récupéra une masse compacte de courrier publicitaire corné. Se mit à le trier sur place. *Bouge-toi*, la supplia-t-il. *Va jeter ça à la corbeille à papier*. Elle recula. Il fit un pas à droite et attaqua la quatrième rangée. Neagley parlait toujours. L'employé écoutait toujours. La clé n'allait pas dans la serrure du haut. Ni dans celle du milieu. Ni dans celle du bas.

Douze de moins. Une chance sur quarante-deux, à présent. Mieux, mais ça n'y changeait rien. La clé n'ouvrit rien dans la cinquième rangée. Ni dans la sixième. Dix-huit de moins. Un tiers du total. Ses chances s'amélioreraient de seconde en seconde. *Faut voir le bon côté des choses*. Neagley continuait à baratiner l'employé. Il l'entendait. Reacher savait que derrière elle, les gens allaient commencer à

s'impatisier. Il y aurait des frottements de pieds. Les gens allaient regarder autour d'eux, ennuyés, inquisiteurs.

Il passa à la septième rangée, en haut. Voulut tourner la clé. Elle refusa. Pas mieux avec la boîte du milieu. Ni avec celle du bas. Neagley avait arrêté de parler. L'employé lui expliquait quelque chose. Elle faisait semblant de ne pas comprendre. Reacher se déplaça à nouveau d'un pas à droite. Huitième rangée. Échec avec la boîte du haut. Le local devint plus silencieux. Reacher sentait des yeux dans son dos.

Il baissa la main et essaya la boîte du milieu de la huitième rangée.

Voulut tourner la clé. Le petit claquement métallique fut très fort. Échec.

Le silence régnait dans le bureau.

Il passa à la boîte du bas de la huitième rangée.

Introduisit la clé.

Elle tourna.

La serrure s'ouvrit.

Reacher recula d'un pas, ouvrit complètement la petite porte et s'accroupit. La boîte était pleine comme un œuf. Enveloppes rembourrées, grandes enveloppes en papier kraft, grandes enveloppes blanches, lettres, catalogues, revues emballées dans du plastique, cartes postales.

Le bruit revint dans la salle.

Reacher entendit Neagley qui disait : « Merci beaucoup pour votre aide. » Il entendit ses pas sur le carrelage.

Entendit la file d'attente qui avançait. Sentit les gens qui calculaient leurs chances de régler leur affaire avant d'être devenus vieux et de mourir. Il glissa une main dans la boîte et ratissa son contenu. Aligna la pile au carré, la coinça entre ses mains et se releva. Il fourra le paquet sous son bras, referma la boîte à clé, glissa la clé dans sa poche et s'éloigna du pas le plus naturel du monde.

Neagley l'attendait dans la Mustang, trois portes plus loin. Reacher se pencha pour poser la pile de courrier sur l'accoudoir central, puis monta à son tour. Il commença à fouiller dans la pile et en retira quatre petites enveloppes matelassées que Franz s'était auto-adressées. Reacher avait reconnu son écriture.

« Trop petit pour des CD », dit-il.

Il les disposa dans l'ordre des dates des tampons. La plus récente remontait au matin du jour où Franz avait disparu.

« Mais elle a été jetée dans la boîte la veille au soir », dit-il.

Il ouvrit l'enveloppe et en fit tomber un petit objet argenté. Métallique, plat, cinq centimètres de long, dix-huit millimètres de large, fin, avec une tête en plastique. Un truc qui aurait pu tenir sur

un porte-clés. Il y avait 128 MB imprimé dessus.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Une clé USB, répondit Neagley. Ça remplace les disquettes. Aucune partie mobile et une capacité de stockage cent fois supérieure.

— Et qu'est-ce qu'on en fait ?

— On la branche sur l'un de mes ordinateurs et on voit ce qu'elle contient.

— Juste comme ça ?

— À moins qu'elle soit protégée par un mot de passe. Ce qui doit être probablement le cas.

— Il n'y a pas des programmes pour venir à bout de ça ?

— Il y en avait. Mais plus maintenant. Les choses ne cessent de s'améliorer. Ou de se dégrader, question de point de vue.

— Qu'est-ce qu'on fait, alors ?

— On va établir des listes pendant qu'on roule. Ses choix les plus vraisemblables comme mot de passe. La bonne vieille méthode. Nous aurons sans doute droit à trois essais avant que le contenu ne s'auto-efface. »

Elle lança le moteur et s'éloigna du trottoir. Exécuta un parfait demi-tour dans l'accès pompier du petit centre commercial et reprit la direction de La Ciénaga.

L'homme en costume bleu marine les regarda partir. Il se tenait bas derrière le volant de sa Chrysler bleu nuit, à quarante mètres, dans un emplacement réservé à la pharmacie. Il prit son portable et appela son patron.

« Cette fois-ci, ils ont complètement ignoré le local de Franz, dit-il. Par contre, ils ont parlé avec le proprio. Après, ils sont restés un bon moment dans le bureau de poste. Je crois que Franz a dû s'expédier le truc à lui-même. C'est pour ça qu'on n'a pas pu le trouver. Et ils doivent probablement l'avoir, à l'heure qu'il est. »

Neagley brancha la clé USB dans une fiche sur le côté de son ordinateur portable. Reacher regardait l'écran. Rien ne se produisit pendant une seconde, puis une icône apparut. Elle avait l'aspect matériel de l'objet que Neagley venait de brancher. Étiqueté *Sans Nom*. Neagley donna deux petits coups d'index sur l'écran tactile.

L'icône se transforma en un plein écran dans lequel une fenêtre demandait le mot de passe.

« Merde, dit-elle.

— Inévitable.

— Des idées ? »

Reacher avait craqué des codes de nombreuses fois, à l'époque. Comme toujours, la technique consistait à se représenter la personne, à penser comme elle. À être elle. Les paranos sévères utilisaient des mélanges compliqués de lettres et de chiffres en capitales et minuscules qui ne signifiaient rien, y compris pour eux. Ces mots de passe étaient effectivement impossibles à décoder. Franz n'avait jamais été parano. Mais un type décontracté, sérieux dans son boulot, en même temps amusé par les exigences de la sécurité. Et il aimait les mots, pas les chiffres. C'était un esprit curieux et enthousiaste. Quelqu'un d'affectueux, de loyal. Avec des goûts classiques. Et une mémoire d'éléphant.

Reacher répondit : « Angela, Charlie, Miles Davis, Dodgers, Koufax, Panama, Pfeiffer, MASH, Brooklyn, Heidi, Jennifer... »

Neagley écrivit tous ces noms sur une page vierge de son carnet à spirale.

« Pourquoi ceux-là ?

— Angela et Charlie sont évidents : sa famille.

— Trop évidents.

— Peut-être. Ou peut-être pas. Miles Davis était son musicien préféré, les Dodgers son équipe préférée de base-ball et Sandy Koufax son joueur préféré.

— Possible. Et Panama ?

— Il y a été basé à la fin de 1989. Je crois que c'est là qu'il a connu le plus de satisfaction professionnelle. Il ne pouvait pas l'avoir oublié.

- Pfeiffer comme Michelle Pfeiffer ?
- Son actrice préférée.
- Angela lui ressemble un peu, d'ailleurs, n'est-ce pas ?
- T'as tout compris.
- MASH ?
- Son film préféré, tous genres confondus, répondit Reacher.
- Il y a plus de dix ans, à l'époque où tu le connaissais, observa Neagley. On a tourné un paquet de bons films depuis.
- Les mots de passe viennent de loin.
- C'est trop court. La plupart des ordinateurs exigent aujourd'hui un minimum de six caractères.
- OK, raye MASH.
- Brooklyn ?
- Il y est né.
- J'ignorais ce détail.
- Peu de personnes le savent. Sa famille a déménagé vers l'ouest quand il était petit.
- Heidi ?
- Sa première petite amie sérieuse. Une chatte en chaleur, apparemment. Une bombe au plumard. Il en était gaga.
- Je ne savais rien non plus de tout ça. Manifestement, j'étais exclue de vos conversations de mecs.
- Manifestement, dit Reacher. Karla Dixon aussi. On ne voulait pas avoir l'air d'être des sentimentaux.
- Je barre Heidi de la liste. Seulement cinq lettres, et il était beaucoup trop amoureux d'Angela. Il n'aurait pas trouvé correct d'employer le nom d'une ex comme mot de passe, toute bombe sexuelle qu'elle ait été. Je barre Michelle Pfeiffer pour la même raison. Et qui était Jennifer ? Sa deuxième petite amie ? Encore une bombe au lit ?
- Jennifer était sa chienne, répondit Reacher. Quand il était gosse. Une petite bâtarde noire. Elle a vécu jusqu'à dix-huit ans. Quand elle est morte, il en a été malade.
- Possible, alors. Mais c'est la sixième, nous n'avons que trois essais.
- Non, douze. Quatre enveloppes, quatre clés USB. Si nous commençons par le tampon le plus ancien, on peut se permettre de bousiller les trois premières. Les informations seraient de toute façon périmées. »
- Neagley disposa les quatre clés USB sur le bureau de l'hôtel dans l'ordre exact des dates. « Et est-ce qu'il n'aurait pas pu changer son mot de passe chaque jour ?
- Franz ? Tu blagues ! Les types comme Franz prennent un mot qui signifie quelque chose pour eux et n'en changent jamais. »

Neagley brancha la plus ancienne des clés USB sur son ordinateur et attendit l'apparition de l'icône sur l'écran. Elle cliqua dessus et pointa directement le curseur sur la fenêtre du mot de passe.

« Bien, dit-elle. Y a-t-il un ordre prioritaire ?

— Commence par les noms des personnes. Ensuite, les noms de lieux. Je crois que c'est comme ça qu'il aurait fonctionné.

— Et les Dodgers, c'est un nom de personne ?

— Bien sûr. Ce sont des personnes qui jouent au base-ball.

— D'accord. En tout premier, le musicien. » Elle tapa *Miles Davis* et cliqua sur *confirmer*. Il y eut une brève attente et la boîte de dialogue revint à l'écran, affichant en rouge : *première tentative incorrecte*.

« Un de moins, dit-elle. Les sports, maintenant. »

Elle tapa *Dodgers*.

Incorrect.

« Deux de moins. » Elle tapa *Koufax*.

Le disque dur pépia dans l'ordinateur et l'écran devint vide.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda Reacher.

— Il balance les données. Il les efface. Ce n'était pas Koufax. Trois de moins. »

Elle retira la clé USB de sa prise et lui fit décrire un grand arc argenté jusqu'à la corbeille à papier. Brancha la deuxième. Tapa *Jennifer*.

Incorrect.

« Quatre de moins. C'était pas sa petite chienne », dit-elle.

Elle tapa *Panama*.

Incorrect.

« Cinq de moins. » Elle essaya *Brooklyn*.

L'écran se vida et l'ordinateur pépia.

« Moins six, dit Neagley. Pas son ancien patelin non plus. Plus que six, Reacher. »

La deuxième clé USB rejoignit la première dans la corbeille à papier et elle brancha la troisième.

« Des idées ?

— À toi. On dirait que j'ai perdu le coup de main.

— Et son ancien matricule militaire ?

— J'en doute. Il aimait les mots, pas les chiffres. Mon matricule était le même que mon numéro de sécurité sociale. Je suppose que c'était pareil pour lui. Du coup, c'est trop évident.

— Et toi, quel code prendrais-tu ?

— Moi ? Moi, j'aime les chiffres. La rangée du haut du clavier, ils sont tous dans l'ordre, faciles à taper.

— Et lesquels choisirais-tu ?

— Six caractères ? Sans doute mon anniversaire : année, mois,

jour, après quoi je chercherais le nombre premier le plus proche. » Puis il réfléchit une seconde. « En fait cela me poserait un problème parce qu'il y en a deux qui sont aussi près, un qui fait moins sept, l'autre qui fait plus sept. Je prendrais peut-être plutôt la racine carrée, arrondie à trois décimales. Et en ignorant la virgule de la décimale. Cela me donnerait six chiffres, tous différents.

— Un peu tordu, commenta Neagley. Je crois qu'on peut considérer que Franz n'aurait jamais fait comme ça. Ni personne d'autre au monde, probablement.

— C'est ce qui en ferait un bon mot de passe.

— C'était quoi, sa première voiture ?

— Une poubelle, sans doute.

— Mais les hommes aiment les voitures, non ? Il n'y en avait pas une qui le faisait fantasmer ?

— Moi, je n'aime pas les voitures.

— Pense comme lui, Reacher. Est-ce qu'il aimait les voitures ?

— Il rêvait d'avoir une Jaguar XKE.

— Tu crois que ça vaut la peine d'essayer ? »

C'était un esprit curieux et enthousiaste. Quelqu'un d'affectueux, de loyal.

« Peut-être, dit Reacher. Il s'agit forcément de quelque chose de spécial pour lui. Quelque chose de l'ordre d'un talisman, une chose dont la seule évocation lui aurait donné chaud au cœur. Soit quelqu'un ayant été un modèle pour lui, autrefois, ou quelque chose resté longtemps l'objet de son désir ou de son affection. La XKE pourrait faire l'affaire.

— Dois-je essayer ? Il n'en reste que six.

— J'essaierais certainement s'il nous en restait six cents.

— Attends une minute, dit Neagley. Rappelle-toi ce que nous a dit Angela. Comment il n'arrêtait pas de répéter qu'on ne cherche pas de poux aux enquêteurs spéciaux.

— Ça te fait un mot de passe sacrément long.

— Alors, scinde-le. Prends *enquêteurs spéciaux* ou *on ne cherche pas des poux*. »

Une mémoire d'éléphant. Reacher acquiesça de la tête. « Dans l'ensemble nous avons passé de bons moments, à l'époque, pas vrai ? Et se rappeler le bon vieux temps devait lui être agréable. En particulier parce qu'il était coincé ici, à Culver City, à pas faire grand-chose. Les gens aiment bien la nostalgie, non ? Comme dans la chanson, *The Way We Were*...

— C'était aussi un film.

— Exactement. C'est un sentiment universel.

— Par lequel devrions-nous commencer ? »

Reacher entendit Charlie dans sa tête, avec sa petite voix flûtée :

On ne cherche pas des poux.

— On ne cherche pas, dit-il. Quatorze lettres. »

Neagley tapa *onnecherchepas*.

Elle cliqua sur *valider*.

Incorrect.

« Merde », dit-elle sobrement.

Reacher avait toujours Charlie en tête. Avec son minuscule fauteuil, son prénom nettement gravé au fer dessus. Il voyait travailler la main sûre de Franz. Il sentait l'odeur du bois brûlé. Un cadeau du papa au fiston. Certainement considéré comme le premier de beaucoup d'autres. Amour, orgueil, engagement.

« J'aime bien Charlie, dit-il.

— Moi aussi, répondit Neagley. Il est trop mignon.

— Non, comme mot de passe.

— Trop évident.

— Franz ne prenait pas ce genre de choses très au sérieux. Il le faisait parce qu'il fallait le faire. Plus facile de reprendre un vieux truc que de tout reprogrammer à chaque fois.

— Toujours trop évident. Et il devait le prendre au sérieux. Au moins cette fois-là. Il fallait qu'il soit dans un sacré merdier pour s'envoyer ces trucs-là à lui-même.

— Il pourrait s'agir alors d'un double bluff : c'est évident, mais, du coup, c'est la dernière chose qu'on essaiera. Ce qui fait un mot de passe très efficace.

— Possible, mais peu vraisemblable.

— De toute façon, qu'est-ce qu'on va trouver dedans ?

— Quelque chose qu'on doit absolument découvrir.

— Essaie *Charlie* pour moi. »

Neagley haussa les épaules et tapa *Charlie*.

Cliqua sur *valider*.

Incorrect.

Le disque dur se mit en route et le contenu de la clé USB s'effaça de la mémoire.

« Neuf de moins », dit Neagley. Elle jeta la troisième clé dans la corbeille à papier et brancha la quatrième. La dernière. « Plus que trois. »

Reacher : « Et avant Charlie, qui aimait-il ?

— Angela, répondit Neagley, mais beaucoup trop évident.

— Essaie toujours.

— Tu es sûr ?

— Je suis joueur.

— Il ne nous reste que trois chances.

— Essaie », répéta-t-il.

Elle tapa *Angela*.

Cliqua sur *valider*.

Incorrect.

« Dix de moins. Reste deux.

— Et qu'est-ce que tu dirais d'*Angela Franz* ?

— C'est encore pire.

— Son nom de jeune fille, alors ?

— Je ne le connais pas.

— Appelle-la et demande-lui.

— Tu es sérieux ?

— Au moins, on saura. »

Neagley parcourut donc son carnet, trouva le numéro de téléphone et appela son portable. Elle se présenta à nouveau. Échangea quelques mots avec Angela. Puis Reacher l'entendit poser la question. Il n'entendit pas la réponse d'Angela. Mais il vit les yeux de Neagley s'agrandir un instant ce qui, de sa part, revenait à tomber le cul par terre.

Elle raccrocha.

« Elle s'appelait Pfeiffer, dit-elle.

— Intéressant.

— Très.

— Est-elle parente avec l'autre ?

— Elle ne me l'a pas dit.

— Alors, essaie-le. Il est parfait. Il lui plaisait pour une double raison sans qu'il risque de se sentir infidèle. »

Neagley tapa *Pfeiffer*.

Cliqua sur *confirmer*.

Incorrect.

La chambre était chaude, étouffante. Sans air. Elle semblait avoir rétréci. « Onze de moins, dit Neagley. Il n'en reste qu'une seule. Ça passe ou ça casse. Dernière chance.

— Qu'est-ce qui se passe si on ne fait rien ? demanda Reacher.

— On ne pourra pas voir ce qu'il y a dans ce dossier.

— Non, ce que je veux dire, c'est faut-il le faire tout de suite ? Ou est-ce qu'on peut attendre ?

— Ça ne nous mènera nulle part.

— On devrait faire une pause. Y revenir plus tard. Avec une seule chance, il faut faire attention.

— Pourquoi ? On ne le faisait pas déjà ?

— On ne faisait manifestement pas attention comme il aurait fallu. Nous allons aller à Los Angeles-Est et chercher Swan. Si on le trouve, il aura peut-être une idée. Sinon, on repartira à zéro. »

Neagley rappela le voiturier et dix minutes plus tard ils étaient dans la Mustang et roulaient sur Wilshire-Est. Ils traversèrent Westlake et tournèrent au sud par une voie qui serpentait à travers le MacArthur Park. Puis ils empruntèrent le Pasadena Freeway, longèrent la masse de béton du Dodger Stadium qui s'élevait, solitaire, au milieu des hectares de parkings vides. S'engagèrent ensuite dans un labyrinthe de petites rues entre Boyle Heights, Monterey Park, Alhambra et South Pasadena. C'était une succession de parcs à thèmes, de centres d'affaires, de centres commerciaux, de lotissements anciens, de lotissements récents. Il n'y avait pas une place pour se garer le long des trottoirs, la circulation était dense et ralentie. Ciel brunâtre. Neagley avait un plan du genre austère dans la boîte à gants. On avait l'impression de regarder la surface de la terre d'une altitude de quatre-vingts kilomètres. Reacher se crevait les yeux à suivre les minces fils gris. Il fallait faire correspondre les panneaux indicateurs de rues à la carte et repérer les carrefours, autant que possible, trente secondes avant de les avoir atteints. Il avait le pouce sur l'emplacement de New Age et orientait Neagley en lui faisant suivre une vaste spirale approximative.

Une fois arrivés sur place, ils trouvèrent le nom gravé dans un morceau de granit posé au sol, et un grand cube d'aspect prospère,

aux vitres réfléchissantes, que protégeait une haute barrière surmontée de fil de fer barbelé coupant. Au premier coup d'œil, la barrière était impressionnante, mais pas vraiment sérieuse : en dix secondes et pourvu qu'on soit équipé d'une pince coupe-boulons, on était dans la place sans une égratignure. Le bâtiment lui-même était entouré d'un vaste parking ombragé et bordé d'arbres exotiques. La façon dont les vitrages reflétaient le ciel et la végétation donnait l'impression que l'immeuble était à la fois là et pas là.

Le portail principal, grand ouvert, n'avait rien d'imposant et ne comportait aucune guérite de sentinelle. C'était juste un portail. Le parking était à moitié plein. Neagley s'arrêta pour laisser passer le camion d'une société de photocopies, puis entra et alla ranger la Mustang dans l'un des emplacements réservés aux visiteurs, près du hall d'entrée. Reacher et elle descendirent et restèrent un moment sur place. La matinée était bien avancée, il faisait chaud et lourd. Le quartier était tranquille. On avait l'impression qu'il y avait là un tas de gens très concentrés sur leur boulot – ou bien ne faisant pas grand-chose.

On gagnait l'entrée par une marche basse ; la double porte vitrée s'ouvrit automatiquement devant eux, les laissant pénétrer dans un grand hall carré au sol en ardoise et aux murs en aluminium. Il y avait des fauteuils en cuir et un long comptoir de réception dans le fond. Et derrière le comptoir, une blonde d'une trentaine d'années. Elle portait un polo avec « New Age Defense Systems » brodé au-dessus de son petit sein gauche. Elle avait certainement entendu les portes s'ouvrir, mais elle attendit que Reacher et Neagley aient traversé la moitié du hall avant de lever les yeux.

« Puis-je vous aider ? demanda-t-elle.

— Nous sommes venus voir Tony Swan », dit Reacher.

La femme arbora un sourire machinal. « Puis-je vous demander vos noms ?

— Jack Reacher et Frances Neagley. Nous étions très bons amis quand nous étions dans l'armée.

— Si vous voulez bien vous asseoir... » La femme prit un téléphone tandis que Reacher et Neagley se dirigeaient vers les fauteuils. Neagley s'assit mais Reacher resta debout. Il regardait le reflet éteint de la femme sur l'aluminium et l'entendit dire : « Deux amis de Tony Swan demandent à le voir. » Puis elle reposa le téléphone et sourit dans la direction de Reacher, même si celui-ci ne la regardait pas directement. Puis le hall redevint silencieux.

Il resta ainsi pendant environ quatre minutes, puis Reacher entendit des claquements de talons sur l'ardoise en provenance d'un couloir qui donnait sur le hall, à l'arrière du comptoir. Un pas mesuré, calme, une personne de taille et de poids moyens. Il se tourna vers

l'entrée du couloir et vit apparaître une femme. La quarantaine, mince, des cheveux châains à la coupe étudiée. Costume-pantalon noir, blouse blanche. Elle avait l'air vive et efficace, et arborait une expression ouverte et bienveillante. Elle adressa en passant un bref sourire de remerciement à la réceptionniste et se dirigea directement vers eux. Tendit la main et dit : « Je m'appelle Margaret Berenson. »

Neagley se leva ainsi que Reacher et ils donnèrent leurs noms en lui serrant la main. De près, on devinait une cicatrice d'accident de voiture, sous son maquillage, et elle avait l'haleine mentholée d'une mâcheuse invétérée de chewing-gum. Elle portait quelques bijoux, mais pas d'alliance.

« Nous cherchons Tony Swan, dit Reacher.

— Je sais, répondit la femme. Allons ailleurs pour parler. »

L'un des panneaux en aluminium était une porte qui ouvrait directement sur une petite salle de réunion rectangulaire. Elle était manifestement destinée aux entretiens avec les visiteurs ne méritant pas d'être introduits plus loin dans le sanctuaire. L'endroit était meublé d'une table et de quatre chaises, et les vitres, qui allaient du sol au plafond, donnaient sur le parking. Le pare-chocs avant de la Mustang de Neagley était à moins de deux mètres.

« Je m'appelle Margaret Berenson, répéta la femme. Je suis directrice des ressources humaines de New Age. Je n'irai pas par quatre chemins : M. Swan ne fait plus partie de notre personnel.

— Depuis quand ? demanda Reacher.

— Il y a un peu plus de trois semaines.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je me sentrais plus à l'aise pour en parler si je savais avec certitude que vous le connaissez vraiment. N'importe qui pourrait se présenter à la réception et prétendre être un vieil ami.

— Je ne vois pas comment on pourrait vous le prouver.

— Dites-moi de quoi il a l'air.

— Environ un mètre soixante-dix de haut pour un mètre soixante de large. »

Berenson sourit. « Si je vous dis qu'il utilisait une pierre comme presse-papier, pourriez-vous me dire d'où elle vient ?

— Du mur de Berlin, répondit Reacher. Il était en Allemagne au moment de la Chute. Je l'ai rencontré là-bas juste après. Il a pris le train et s'est ramené un souvenir. Et c'est du béton, pas de la pierre. On voit une trace de graffiti dessus. »

Berenson hocha la tête.

« C'est l'histoire que j'ai entendue, dit-elle. Et c'est l'objet que j'ai vu.

— Alors, qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Reacher. Il a démissionné ? »

Berenson secoua la tête.

« Pas exactement. Nous avons dû nous séparer de lui. Et pas seulement de lui. Nous sommes une entreprise très récente, voyez-vous. Les investissements spéculatifs sont toujours très risqués. En termes d'objectifs, nous n'avons pas tout à fait atteint ceux que nous nous étions fixés. Pas encore, en tout cas. Nous en sommes arrivés au stade où nous avons dû revoir la question du personnel – à la baisse, malheureusement. En appliquant le principe de dernier embauché, premier licencié. Ce qui signifie qu'en gros nous avons dû nous séparer de presque tous les directeurs adjoints. J'ai perdu moi-même mon adjoint. M. Swan était directeur adjoint à la sécurité, si bien que, malheureusement, il a été lui aussi victime de ce principe. Je suis désolée pour lui, d'autant qu'il était d'une grande compétence. Si les choses repartent, nous allons le supplier de revenir. Mais je suis certaine qu'il aura trouvé une autre situation d'ici là. »

Neagley réfléchit pendant quelques instants et acquiesça.

« Qui était le patron de Swan ?

— Notre directeur de la sécurité. Un ancien lieutenant de la police de Los Angeles.

— Et vous avez gardé ce type et laissé partir Swan ? Votre principe du dernier embauché, premier licencié ne vous a pas rendu service, dans ce cas précis.

— Ce sont tous des gens de talent, ceux qui sont restés comme ceux qui sont partis. Nous n'avons eu aucun plaisir à faire ces coupes. Mais c'était absolument nécessaire. »

Deux minutes plus tard, Reacher et Neagley se retrouvaient assis dans la Mustang, dans le parking de New Age, moteur tournant au ralenti pour la clim, prenant l'un et l'autre toute la mesure du désastre.

« C'est vraiment un terrible concours de circonstances, dit Reacher. Swan se retrouve brusquement sans boulot, Franz l'appelle avec un problème, et qu'est-ce que Swan va faire ? courir tout droit le rejoindre. C'est à vingt minutes par la route.

— Il y serait allé, chômeur ou pas.

— Ils y seraient tous allés. Et je crois qu'ils l'ont tous fait.

— Tu crois qu'ils sont tous morts ?

— Espère le meilleur, prépare-toi au pire.

— Tu as ce que tu voulais, Reacher. Il n'y a plus que toi et moi.

— J'aurais préféré que ce ne soit pas pour cette raison.

— Je n'arrive pas à y croire. *Tous* ?

— Quelqu'un va devoir payer.

— Tu crois ? Nous n'avons rien. Juste une dernière chance pour trouver un mot de passe. Une chance que, par définition, nous serons trop nerveux pour tenter.

— Ce n'est pas le moment de devenir nerveux.

— Alors dis-moi ce que je dois taper. »

Reacher ne répondit pas.

Ils repartirent par le réseau des petites rues. Neagley conduisait en silence et Reacher se représentait Tony Swan faisant le même trajet, un peu plus de trois semaines auparavant. Avec peut-être le contenu de son bureau de New Age dans un carton au fond de son coffre – ses crayons, ses stylos et son morceau de béton soviétique. En route pour aller donner un coup de main à un vieux copain. Tandis que d'autres vieux copains se rassemblaient comme les rayons d'une roue invisible. Sanchez et Orozco arrivant de Vegas par la 15. O'Donnell et Dixon débarquant d'avions venus de la côte Est, trimballant leurs bagages, hélant des taxis, se retrouvant.

Se réunissant et se saluant.

Pour courir droit dans un mur de brique.

Puis l'image s'évanouit et il fut de nouveau seul avec Neagley dans la voiture. *Rien que nous deux*. Il fallait affronter les faits, pas les rejeter.

Neagley laissa la Mustang au voiturier du Beverly Wilshire et ils passèrent par l'arrière pour rejoindre le hall, empruntant le couloir qui faisait des coudes. Ils gardèrent le silence dans l'ascenseur. Neagley prit sa clé et ouvrit la porte.

Puis s'arrêta net.

Assis à côté de la fenêtre, en train de lire le rapport d'autopsie de Franz, il y avait un homme en costume.

Grand, blond, aristocratique, détendu.

David O'Donnell.

O'Donnell leva les yeux, la mine sombre. « J'envisageais de m'enquérir des raisons de tous ces messages grossiers et comminatoires qui se sont accumulés sur mon répondeur. » Sur quoi il leva le rapport d'autopsie, en guise d'explication. « Mais à présent, je comprends.

— Comment es-tu entré ici ? demanda Neagley.

— Oh, voyons, se contenta-t-il de répondre.

— Où diable étais-tu passé ? voulut savoir Reacher.

— Au New Jersey, dit O'Donnell. Ma sœur était malade.

— Malade comment ?

— Très malade.

— Elle est morte ?

— Non, elle a guéri.

— Alors tu devrais être ici depuis plusieurs jours.

— Merci pour ces manifestations de sympathie.

— Nous étions inquiets, intervint Neagley. Nous pensions qu'ils t'avaient eu, toi aussi. »

O'Donnell hocha la tête. « Vous avez intérêt à être inquiets. Et vous avez intérêt à le rester. C'est une situation inquiétante. J'ai dû attendre quatre heures pour avoir un vol. J'en ai profité pour passer quelques coups de fil. Pas de réponse de Franz – évidemment. Je sais pourquoi, maintenant. Pas de réponse de Swan non plus, ni d'Orozco ni de Sanchez. Ma conclusion : l'un d'eux avait rameuté les trois autres et ils ont eu un problème. Pas vous deux, parce que toi tu es trop occupée à Chicago et que Reacher est mister introuvable. Et pas moi, parce que j'étais au New Jersey.

— Je n'étais pas trop occupée, dit Neagley. Comment oses-tu dire ça ? J'ai tout laissé tomber et je suis venue en courant. »

O'Donnell hocha de nouveau la tête. « Sur le coup, c'est ce qui m'a donné espoir. Je me disais qu'ils t'auraient appelée.

— Et pourquoi ne l'ont-ils pas fait ? Ils ne m'aiment pas ?

— Même s'ils t'avaient haïe, ils t'auraient appelée. Sans toi, autant se battre avec une main attachée dans le dos. Personne n'aime ça. Mais en dernière analyse, c'est la perception qu'on a de la réalité qui compte, pas la réalité. Tu es sur un échelon bien au-dessus de

nous. Je pense qu'ils ont hésité, en ce qui te concerne. Peut-être jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

— Et où veux-tu en venir ?

— À ceci : que l'un d'eux, et maintenant je vois qu'il a dû s'agir de Franz, avait de gros problèmes, et qu'il a appelé ceux d'entre nous qu'il percevait comme les plus disponibles. Ce qui t'excluait ainsi que Reacher, par définition. Et moi aussi puisque, par malchance, je n'étais pas là où je me trouve habituellement.

— C'est comme ça qu'on voit les choses, nous aussi. Sauf que tu es notre cadeau surprise. La maladie de ta sœur a été un coup de chance pour nous. Et pour toi, peut-être.

— Mais pas pour elle.

— Arrête de te plaindre, intervint Reacher. Elle est en vie, non ?

— C'est chouette de vous voir aussi, répliqua O'Donnell, après toutes ces années.

— Comment es-tu entré ici ? » répéta Neagley.

O'Donnell changea de position sur son siège, retira un couteau à cran d'arrêt d'une poche et un coup-de-poing américain d'une autre. « Un type capable de franchir les services de sécurité d'un aéroport avec un de ces trucs est capable d'entrer dans une chambre d'hôtel, crois-moi.

— Et comment leur as-tu fait franchir la sécurité de l'aéroport ?

— Mon secret, répondit O'Donnell.

— La céramique, expliqua Reacher. On n'en fabrique plus. Justement parce qu'ils sont indétectables.

— Exact, dit O'Donnell. Pas de métal, mis à part le ressort du cran d'arrêt, qui est encore en acier. Mais c'est très petit.

— C'est bon de te revoir, David, dit Reacher.

— Pareil pour moi. J'aurais préféré que ce soit dans des circonstances plus agréables.

— Les circonstances viennent de devenir cinquante pour cent plus agréables. On a cru qu'il ne restait plus que nous deux. Maintenant, nous sommes trois.

— Que savons-nous ?

— Très peu de chose. Tu as vu ce qu'il y avait dans le rapport d'autopsie. En dehors de ça, on a deux Blancs qui ont saccagé son bureau. Et qui n'ont rien trouvé, parce qu'il s'envoyait les trucs en boucle par la poste. Nous avons trouvé sa boîte postale et récupéré quatre clés USB, mais il ne nous reste plus qu'une tentative pour trouver le mot de passe.

— Tu peux commencer tout de suite à penser sécurité informatique », dit Neagley.

O'Donnell prit une profonde inspiration et retint son souffle plus longtemps que cela paraissait humainement possible. Puis il exhala,

doucement. Une vieille habitude.

« Dites-moi les mots que vous avez essayés jusqu'ici. »

Neagley ouvrit son carnet de notes à la bonne page et le lui tendit. O'Donnell porta un doigt à ses lèvres et lut. Reacher l'observa. Il ne l'avait pas vu depuis onze ans, mais l'homme n'avait pas tellement changé. Il avait les cheveux de ce blond délavé qui ne devient jamais gris. Un corps de lévrier qui ne prendrait jamais une once de graisse. Son costume était admirablement coupé. Tout comme Neagley, il donnait l'impression de quelqu'un d'installé, de prospère, ayant réussi. Comme s'il s'en était sorti.

« Koufax n'a pas marché ? » demanda-t-il.

Neagley secoua la tête. « On l'a essayé en troisième.

— Il aurait dû être le premier, sur cette liste. Franz avait un faible pour les icônes, les dieux, les gens qu'il admirait, les grands records. Koufax était celui qui incarnait le mieux tout cela. Les autres sont de simples attachements sentimentaux. Miles Davis, peut-être, parce qu'il adorait la musique, mais si on va au fond des choses, il ne considérait pas la musique comme essentielle.

— La musique n'est pas essentielle et le base-ball le serait ?

— Le base-ball est une métaphore, dit O'Donnell. Un batteur aussi fort que Sandy Koufax, un homme d'une grande intégrité, seul sur le monticule, les séries mondiales, un enjeu de taille, voilà probablement comment Franz voulait se voir. Il ne l'aurait probablement pas expliqué de cette façon, mais je peux vous dire que son mot de passe était un sanctuaire digne de sa dévotion. Et il l'aurait exprimé sur un mode masculin abrupt, autrement dit en employant seulement le nom de famille.

— Dans ce cas, pour quel mot pencherais-tu ?

— C'est difficile, avec un seul essai restant. Je vais avoir l'air d'un vrai crétin si j'échoue. Et au fait, qu'est-ce qu'on est censé trouver là-dessus ?

— Quelque chose qu'il jugeait important de cacher, dit Neagley.

— Une chose pour laquelle on lui a cassé les jambes, ajouta Reacher. Il n'a rien dit. Il les a mis en rage. On aurait dit qu'une tornade était passée dans son bureau.

— Et quel est votre objectif ultime, dans cette affaire ?

— Rechercher et détruire. Est-ce que ça te convient ? »

O'Donnell secoua la tête. « Non. Je veux tuer leur famille et aller pisser sur la tombe de leurs ancêtres.

— Tu n'as pas changé.

— Je suis devenu pire. Et toi, tu as changé ?

— Si j'ai changé, je suis prêt à rechanger dans l'autre sens », répondit Reacher.

O'Donnell sourit, brièvement. « Neagley, qu'est-ce qu'on ne

cherche pas ?

— Des poux sur la tête aux enquêteurs spéciaux.

— Exact, dit O'Donnell. On évite. On pourrait faire monter un peu de café ? »

Ils burent un café fort et épais sorti d'une de ces cafetières argentées comme on n'en trouve plus que dans les anciens hôtels. Ils restèrent presque silencieux, conscients de parcourir les mêmes cercles mentaux, retardant le moment de faire la dernière tentative, examinant la chose, essayant de trouver une autre porte d'entrée, échouant, recommençant depuis le début. Finalement, O'Donnell reposa sa tasse. « Bon, ou on coule son bronze, ou on quitte les chiottes. Soit on rentre, soit on lève les filets. Exprimez-le comme vous voudrez. Vos idées ?

— Je n'en ai aucune, dit Neagley.

— Parle, Dave, dit Reacher. Tu as quelque chose en tête. Je le vois bien.

— Tu me fais confiance ?

— Aussi loin que je pourrais te balancer. C'est-à-dire assez loin, maigre comme tu es. À quelle distance exactement, tu le sauras si tu te plantes. »

O'Donnell se leva, s'assouplit les doigts et s'avança vers l'ordinateur, sur le bureau. Mit le curseur sur la fenêtre ouverte dans l'écran et tapa sept lettres.

Inspira et retint sa respiration.

Ne bougea plus.

Attendit.

Cliqua sur *valider*.

L'écran se recomposa.

Un dossier s'ouvrit. Une table des matières apparut. De grands caractères majuscules, clairs et évidents.

O'Donnell expira.

Il avait tapé : *Reacher*.

Reacher se détourna de l'ordinateur comme s'il avait reçu une gifle et dit : « Non, vieux, c'est pas correct.

— Il t'aimait beaucoup, dit O'Donnell. Il t'admirait.

— C'est comme une voix d'outre-tombe. Comme un appel.

— Tu étais déjà là, de toute façon.

— C'est deux fois plus fort. Je peux encore moins le laisser tomber, maintenant.

— Tu n'en as jamais eu l'intention.

— Trop de pression.

— Trop de pression, ça n'existe pas. Nous aimons la pression. Nous nous épanouissons sous la pression. »

Neagley s'était assise au bureau, les mains sur le clavier de l'ordinateur, et étudiait l'écran.

« Huit fichiers séparés, dit-elle. Sept sont des séries de chiffres et le huitième est une liste de noms.

— Montre-nous les noms », dit O'Donnell.

Neagley cliqua sur une icône et une page de traitement de texte s'ouvrit. Elle contenait une liste verticale de cinq noms. Le premier, en lettres capitales soulignées, était *Azhari Mahmoud*. Puis venaient quatre noms de type anglo-saxon : *Adrian Mount*, *Alan Mason*, *Andrew MacBride*, *Anthony Matthews*.

« Les initiales sont les mêmes, observa O'Donnell. Le premier est arabe, de n'importe quel pays entre le Maroc et le Pakistan.

— Syrien, dit Neagley. C'est là-dessus que je parierais.

— Les quatre autres paraissent britanniques, dit Reacher. Vous ne trouvez pas ? Plutôt qu'américains. Anglais ou écossais.

— Vos conclusions ? demanda O'Donnell.

— Au premier coup d'œil, je dirais qu'au cours d'une vérification d'antécédents Franz est tombé sur un Syrien avec quatre pseudonymes connus. À cause des initiales communes. Simpliste, mais significatif. Il a peut-être des chemises à monogramme. Et les faux noms sont peut-être britanniques parce que ses papiers le sont, ce qui éviterait le genre de vérification minutieuse que risqueraient de provoquer des papiers d'identité américains par ici.

— Possible, dit O'Donnell.

— Montre-nous les chiffres », dit Reacher.

Neagley ferma le fichier des noms et ouvrit le premier des chiffres. Ce n'était rien de plus qu'une liste de fractions disposées verticalement sur toute la longueur de la page. La première était $10/12$. La dernière, $10/11$. Entre, on voyait une vingtaine de fractions similaires y compris une autre $10/12$, une $12/13$ et une $9/12$.

« La suivante », dit Reacher.

La deuxième page était fondamentalement identique. Une longue colonne verticale, commençant par $13/14$ et se terminant par $8/9$. Avec une vingtaine de fractions similaires entre.

« Suivante », dit Reacher.

La troisième page présentait plus ou moins le même aspect.

« Ce sont des dates ? demanda O'Donnell.

— Non, dit Reacher. Treize-quatorze ne peut pas être une date, qu'on mette le mois en premier ou en second.

— Alors de quoi s'agit-il ? Juste de fractions ?

— Pas vraiment. Dix sur douze serait écrit cinq sur six si c'était de vraies fractions.

— On dirait des relevés de points.

— Pour un jeu infernal. Parce que treize sur quatorze ou douze sur treize impliqueraient beaucoup de tours de batte supplémentaires et un score final à trois chiffres, sans doute.

— De quoi s'agit-il, alors ?

— Montre-nous la suivante. »

La quatrième feuille présentait la même longue liste verticale de fractions. Les dénominateurs étaient à peu près les mêmes que dans les trois premières, dix, douze, treize. Mais les numérateurs étaient en règle générale plus petits. Il y avait un $9/12$, un $8/13$ et même un $5/14$.

« Si ce sont des relevés de points, observa O'Donnell, il y a quelqu'un qui se ramollit.

— Page suivante », dit Reacher.

La tendance se poursuivait. Sur la cinquième liste, il y avait un $3/12$ et un $4/13$. Le meilleur chiffre était un $6/11$.

« Il y en a un qui est bon pour passer en deuxième division », dit O'Donnell.

La sixième liste avait un $5/13$ comme meilleur score, $3/13$ étant le plus mauvais. La septième et dernière était à peu près du même ordre, variant entre $4/11$ et $3/12$.

Neagley leva les yeux sur Reacher et dit : « À toi de nous dire ce que c'est. Tu es un amateur de chiffres. Et Franz t'a adressé tout ça, non ?

— J'étais juste son mot de passe, protesta Reacher, c'est tout. Il n'a rien adressé à personne. Ce ne sont pas des messages. Il aurait

rendu les choses plus claires s'il avait essayé de communiquer. Il s'agit de notes de travail.

— Des notes de travail très codées.

— Peux-tu me les imprimer ? J'ai besoin de les voir sur papier pour réfléchir.

— Oui, dans le centre d'affaires, au rez-de-chaussée. C'est la raison pour laquelle je descends dans ce genre d'établissement, aujourd'hui. »

O'Donnell demanda : « Pourquoi saccager un bureau juste pour retrouver des listes de chiffres ?

— Ce n'était peut-être pas les chiffres qu'ils cherchaient, mais les noms. »

Neagley ferma les fichiers de chiffres et ouvrit le document comportant les noms. *Azhari Mahmoud, Adrian Mount, Alan Mason, Andrew MacBride, Anthony Matthews.*

« Qui peut bien être ce type ? » demanda Reacher.

À trois fuseaux horaires de là, à New York, la journée était plus avancée et un quadragénaire aux cheveux sombres qui aurait pu être aussi bien indien que pakistanais, iranien, syrien, libanais, algérien, israélien ou italien se tenait accroupi sur le sol de la salle de bains, dans une chambre d'hôtel de luxe, sur Madison Avenue. La porte était fermée. Il n'y avait pas de détecteur de fumée dans la pièce, qui comportait en revanche une ventilation forcée. Le passeport britannique au nom d'Adrian Mount se consumait sur le rebord de la cuvette. Comme toujours, les pages intérieures brûlaient facilement ; les couvertures rouges, plus épaisses, avaient plus de mal. La page 31, renforcée – celle des mentions d'identité – fut celle qui brûla le plus lentement. Le plastique s'enroula, se tordit et fondit. L'homme se servait du sèche-cheveux de la salle de bains pour attiser les flammes de loin. Puis, à l'aide du bout de sa brosse à dents, il dispersa les cendres et les restes de papier non consommés. Il craqua une allumette et enflamma tout ce qui pouvait être reconnaissable.

Cinq minutes plus tard, la chasse d'eau emportait Adrian Mount, et Alan Mason était dans l'ascenseur pour regagner la rue.

Neagley passa par le centre d'affaires du Beverly Wilshire, au sous-sol, pour imprimer les huit pages du dossier secret de Franz. Puis elle rejoignit Reacher et O'Donnell pour le déjeuner au restaurant de l'hôtel. Elle avait sur le visage, en s'asseyant entre eux, une expression qui fit soupçonner à Reacher qu'elle avait vécu des centaines de repas semblables.

C'était aussi le cas de Reacher. Mais à l'époque, ils étaient en tenues militaires froissées et mangeaient dans des mess ou des bouis-bouis sinistres, ou se partageaient des sandwiches et des pizzas sur des bureaux métalliques délabrés. L'impression de déjà-vu était aujourd'hui biaisée par ce nouveau contexte. Haute de plafond, ses lumières tamisées, élégante, la salle était pleine de gens qui auraient pu être des agents de cinéma ou des cadres supérieurs. Ou même des acteurs. Neagley et O'Donnell se fondaient parfaitement dans ce cadre. Neagley portait un pantalon noir, ample, à taille haute, et un T-shirt de coton qui lui faisait comme une seconde peau. Son visage bronzé, sans défauts, était si subtilement maquillé qu'on aurait dit qu'elle ne l'était pas. O'Donnell avait un costume d'un gris légèrement brillant et une chemise blanche immaculée, sans un pli, alors qu'il avait dû l'enfiler à cinq mille kilomètres d'ici. Cravate rayée aux couleurs de son régiment, nœud parfaitement fait.

La chemise de Reacher, d'une taille trop petite, avait une manche déchirée et une tache sur le devant. Il avait les cheveux longs, portait un jean bon marché, ses chaussures étaient écornées et il n'aurait pas pu s'offrir le plat qu'il avait commandé. Il n'aurait même pas pu se payer l'eau norvégienne qu'il buvait.

Triste, non ? avait-il remarqué lorsqu'il avait vu le bureau de Franz. *Passer de la grande machine à ça.*

Qu'est-ce que Neagley et O'Donnell pensaient de lui ?

« Montre-moi les pages avec les chiffres », dit-il.

Neagley lui passa les sept feuilles par-dessus la table. Elle les avait numérotées au crayon, en haut à droite, pour les laisser dans l'ordre. Il les parcourut l'une après l'autre, de un à sept, rapidement, à la recherche d'une impression générale. Un total de 183 vraies fractions non réduites. Vraies, en ce sens que le chiffre du haut, le numérateur,

était toujours plus petit que le dénominateur, celui du bas. Non réduites, parce que 10/12 et 8/10 n'avaient pas été ramenées à 5/12 et 4/5, ce qui aurait été le cas si les conventions de l'arithmétique avaient été correctement appliquées.

Autrement dit, il ne s'agissait pas de véritables fractions. C'était des résultats, des évaluations de performance. Ces chiffres disaient : *Dix fois sur douze, ou huit fois sur dix, quelque chose s'est produit.*

On ne s'est pas produit.

On comptait vingt-six résultats par page, sauf sur la quatrième, où il y en avait vingt-sept.

Les coups gagnants, ou les résultats, ou les pourcentages – ou quoi que ce soit – paraissaient très satisfaisants sur les trois premières pages. Exprimés en coups de batte gagnants, ils variaient entre un très bon .870 et un excellent .907. Suivait une chute spectaculaire sur la quatrième feuille où la moyenne s'établissait à quelque chose comme .574. Les cinquième, sixième et septième feuilles allaient en se dégradant un peu plus, passant de .368 à .308 et à .307.

« Tu piges ? demanda Neagley.

— Pas la moindre idée. J'aurais bien aimé que Franz soit ici pour nous l'expliquer.

— S'il était ici, nous n'y serions pas.

— On aurait pu. On aurait pu tous se retrouver de temps en temps.

— Comme des anciens camarades de classe ?

— Ça aurait pu être amusant. »

O'Donnell leva son verre. « Aux amis absents. »

Neagley leva son verre. Reacher leva le sien. Ils burent l'eau qui s'était gelée au sommet d'un glacier Scandinave dix mille années auparavant et avait descendu de quelques centimètres par an au fil des siècles avant de fondre en eau de source et de rivière, à la mémoire de quatre amis, cinq en incluant Stan Lowrey ; des amis, supposaient-ils, qu'ils ne reverraient jamais.

En quoi ils se trompaient. L'un d'eux venait juste de monter dans un avion à Las Vegas.

Un serveur leur apporta les plats. Saumon pour Neagley, poulet pour Reacher et thon pour O'Donnell, qui dit : « Je suppose que vous avez été au domicile de Franz ? »

— Hier, répondit Neagley. Santa Monica.

— Trouvé quelque chose ?

— Une veuve et un orphelin de père.

— Rien d'autre ?

— Rien qui soit significatif.

— Nous devrions aller visiter toutes les maisons. En commençant par celle de Swan, parce que c'est la plus proche.

— Nous n'avons pas son adresse personnelle.

— Vous ne l'avez pas demandée à la femme de New Age ?

— C'était pas la peine. Elle ne nous l'aurait pas donnée. Elle était très correcte.

— Vous auriez pu lui casser la jambe.

— Autre temps... »

Reacher intervint. « Swan était-il marié ? »

— Je ne crois pas, répondit Neagley.

— Trop moche, remarqua O'Donnell.

— Et toi, tu es marié ? lui rétorqua Neagley.

— Non.

— Eh bien, tu vois.

— Mais pour la raison opposée. Cela bouleverserait trop de pauvres innocentes.

— On pourrait essayer encore en passant par UPS, dit Reacher. Swan recevait sans doute des paquets chez lui. S'il n'était pas marié, il a dû probablement acheter tout son mobilier sur catalogue. Je le vois mal faisant les magasins de meubles pour choisir une table et des chaises, ou des fourchettes et des couteaux.

— OK », dit Neagley. Elle prit son portable et appela Chicago sans quitter la table, l'air plus que jamais d'une productrice de cinéma. O'Donnell se pencha devant elle, tourné vers Reacher. « Fais-moi un petit résumé.

— Le Dragon femelle de New Age nous a dit que Swan avait été licencié plus de trois semaines auparavant. Disons il y a vingt-quatre

ou vingt-cinq jours. Il y a vingt-trois jours, Franz part de chez lui et ne revient jamais. Sa femme a appelé Neagley quatorze jours après la découverte du corps.

— Pour quelle raison ?

— Pour nous le faire savoir, c'est tout. Elle se fie pleinement à l'équipe du shérif local.

— De quoi a-t-elle l'air ?

— D'une civile. Elle ressemble à Michelle Pfeiffer. Elle paraît nous en vouloir un peu d'avoir été si bons amis avec son mari. Son fils ressemble beaucoup à Franz.

— Pauvre gosse. »

Neagley couvrit son téléphone et dit : « Nous avons les numéros de portable de Sanchez, Orozco et Swan. » D'une main, elle fouilla dans son sac et en sortit un stylo et un bout de papier. Nota trois numéros de dix chiffres chacun.

« Sers-t-en pour trouver les adresses », suggéra Reacher.

Neagley secoua la tête. « Ceux de Sanchez et Orozco sont professionnels et celui de Swan renvoie à New Age. » Elle coupa la communication avec le type de Chicago et composa les numéros qu'elle venait de noter, l'un après l'autre.

« Direct sur la boîte vocale. Coupés, tous les trois.

— Forcément, dit Reacher. Les batteries sont à plat depuis trois semaines.

— Ça m'a fait un sale effet d'entendre leurs voix, dit-elle. Tu sais, tu enregistres ton message d'accueil sans te douter un instant de ce qui va t'arriver.

— Un tout petit échantillon d'immortalité », observa O'Donnell.

On débarrassa leurs assiettes. Le serveur qui s'était occupé d'eux revint avec la carte des desserts. Reacher parcourut une liste de préparations toutes plus chères qu'une nuit de motel dans la plupart des régions des États-Unis.

« Rien pour moi », dit-il. Il pensa que Neagley allait insister, mais son portable sonna. Elle décrocha, écouta, ajouta une note à son bout de papier.

« L'adresse de Swan, dit-elle. Santa Ana, près du zoo.

— Ne traînons pas », dit O'Donnell.

Ils prirent son véhicule, un quatre portes de location équipé d'un GPS, et entamèrent leur lente progression au milieu du trafic de la 5, direction sud-est.

L'homme qui s'appelait Thomas Brant les regarda partir. Sa Crown Vic était garée au coin de la rue suivante et lui-même occupait un banc à l'entrée de Rodeo Drive, au milieu de deux cents touristes. Il ouvrit son portable et appela Curtis Mauney, son patron. « Ils sont trois, à présent. Ça marche comme par un coup de baguette magique.

Le rassemblement du clan. »

Quarante mètres plus loin, l'homme au costume bleu les regardait partir, lui aussi. Il était vautré derrière le volant de sa Chrysler bleue, dans le parking d'un salon de coiffure sur Wilshire. Il appela son patron : « Ils sont trois, maintenant. Je crois que le nouveau, c'est O'Donnell. Autrement dit, le clochard, c'est Reacher. On dirait qu'ils ont quelque chose à se mettre sous la dent. »

Et à cinq mille kilomètres de là, à New York, le quadragénaire aux cheveux aile de corbeau se trouvait au guichet commun de plusieurs lignes aériennes, à l'angle de Park Avenue et de la 42^e. Il achetait un aller-retour ouvert, vol partant de La Guardia pour Denver, Colorado. Pour payer, il tendit une carte visa platine au nom d'Alan Mason.

Santa Ana se trouvait très loin au sud-ouest, au-delà d'Anaheim, dans le comté d'Orange. Le bourg lui-même était situé à une trentaine de kilomètres des montagnes de Santa Ana, d'où descendait un vent à la triste réputation. De temps en temps il soufflait, sec, chaud, régulier, rendant tout le monde fou à Los Angeles. Reacher avait été témoin de ses conséquences à plusieurs reprises. Il était venu un jour dans la grande ville après un entretien avec les gradés du Camp Pendleton ; une autre fois, il y avait passé un week-end en revenant de Fort Irwin. Il avait vu de simples altercations de bar se terminer par des homicides multiples. Il avait vu une femme battue pour un toast trop grillé, la prison, le divorce. Il avait vu un type se faire poignarder parce qu'il marchait trop lentement sur le trottoir.

Mais le vent ne soufflait pas, ce jour-là. L'air était chaud, calme, ocre, lourd. Le GPS de location de O'Donnell parlait d'une voix féminine insistante qui les fit sortir de la 5 au sud du zoo, de l'autre côté de Tustin. Puis elle les dirigea, par le vaste réseau des rues secondaires, vers le musée d'Art du comté d'Orange. Ils tournèrent à gauche, puis à droite et à gauche encore, et la voix leur dit qu'ils approchaient de leur destination. Puis qu'ils étaient arrivés.

Ce qui était manifestement vrai.

O'Donnell s'arrêta à côté d'une boîte aux lettres bricolée en forme de cygne ¹. La boîte elle-même était un modèle métallique standard approuvé par UPS, montée sur un poteau et peinte d'un blanc éclatant. Surplombée par une forme verticale découpée dans une planche. Un long cou gracieux, un dos festonné, une queue relevée. Elle était aussi peinte en blanc, sauf le bec qui était orange foncé et les yeux, qui étaient noirs. La masse de la boîte tenait lieu de corps et le tout évoquait assez bien l'oiseau.

« Ne me dites pas que c'est Swan qui a fabriqué ce machin, dit O'Donnell.

— Un neveu ou une nièce. Comme cadeau de bienvenue quand il a emménagé.

— Il fallait bien qu'il s'en serve, au cas où ils lui rendraient visite.

— Moi, je trouve ça sympa. »

Derrière la boîte aux lettres, une allée de béton conduisait à un

portail à deux vantaux qui s'ouvrait dans une barrière d'environ un mètre vingt de haut. Parallèlement à cette allée en courait une autre, plus étroite, conduisant à un portail simple. La barrière était en grillage plastifié. Les quatre poteaux des portails étaient surmontés de petits ananas en alliage. Les deux portails étaient fermés. L'un et l'autre avaient un panneau « Attention au chien ». L'allée la plus large conduisait à un garage une place accolé à la maison. La plus étroite menait à la porte d'entrée d'un petit bungalow en stuc, peint en ocre rouge. Les fenêtres étaient surmontées de pare-soleil en tôle ondulée qui leur faisaient comme des sourcils. La porte en possédait également un, plus étroit, placé en hauteur. Dans l'ensemble, la maison présentait un aspect sérieux, sévère, rationnel, sans chichis. Masculin.

Et calme. Très calme.

« Elle donne l'impression d'être vide, observa Neagley. On dirait qu'il n'y a personne. »

Reacher acquiesça. Le jardin, devant, était une simple pelouse. Aucune plante. Pas de fleurs. Pas d'arbustes. L'herbe commençait à se dessécher et était un peu trop longue, comme si un propriétaire d'ordinaire méticuleux avait arrêté d'arroser et de tondre trois semaines auparavant.

Aucun système de sécurité n'était visible.

« Allons voir ça de plus près », dit Reacher.

Ils descendirent de voiture et s'approchèrent du petit portail. Il ne comportait aucune fermeture. Ils s'avancèrent jusqu'à la porte. Reacher sonna. Attendit. Pas de réaction. Une allée dallée entourait la maison. Ils l'empruntèrent dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. La porte d'accès, sur le côté du garage, était verrouillée. Une entrée donnait dans la cuisine, à l'arrière du bungalow. Fermée elle aussi. La partie supérieure était un simple panneau vitré. Au travers, ils virent une petite cuisine de style démodé qui n'avait pas été refaite depuis quarante ans peut-être, mais paraissait propre et fonctionnelle. Aucun désordre. Pas d'assiettes sales. Les appareils ménagers étaient émaillés d'un vert pailleté. Une petite table, deux chaises. Deux gamelles pour chien bien rangées côte à côte sur le sol en lino vert.

Un peu plus loin que la porte de la cuisine, un panneau coulissant donnait sur un petit patio bétonné plus bas d'une marche. Le patio était vide. La porte coulissante, verrouillée. Derrière, les rideaux n'étaient pas complètement tirés. Une chambre, faisant peut-être office de bureau.

Le quartier était tranquille. La maison était calme et silencieuse, à l'exception d'un bourdonnement à peine audible qui fit se hérissier les poils sur les bras de Reacher et déclencha une faible sonnerie d'alarme au fond de sa tête.

« La porte de la cuisine ? » demanda O'Donnell.

Reacher acquiesça. O'Donnell glissa la main dans sa poche et en ressortit son coup-de-poing américain. Qui n'était pas en laiton, mais en céramique. Une céramique n'ayant pas grand-chose en commun avec un service à café. Produite par une association complexe de minéraux réduits en poudre, moulée à un niveau de pression colossal, sa cohésion était assurée par de la résine époxy. L'arme était probablement plus solide que de l'acier, certainement plus dure que du laiton. Et le processus du moulage permettait de rendre plus agressives les surfaces de contact. Recevoir un coup donné par un type aussi costaud que David O'Donnell revenait à être frappé par une boule de bowling hérissée de dents de requin.

O'Donnell glissa les doigts dans les alvéoles et referma le poing. Il s'avança jusqu'à la porte de la cuisine et tapa la vitre du revers de la main, tout doucement, comme s'il essayait simplement d'attirer l'attention d'un éventuel occupant sans lui faire peur. La vitre se brisa et un pan de verre triangulaire tomba du côté cuisine. La coordination de ses gestes était telle que ses articulations évitèrent juste à temps les bords déchiquetés de la vitre. Il donna deux coups de plus, dégageant une ouverture assez large pour y passer la main. Il enleva son coup-de-poing américain, remonta sa manche, glissa la main à l'intérieur et fit tourner le bouton.

Le battant s'ouvrit.

Pas d'alarme.

Reacher entra le premier. Fit deux pas puis s'arrêta. À l'intérieur, le bourdonnement était devenu plus net. Et une odeur régnait dans l'air. Impossible de s'y tromper. Plus d'une fois il avait entendu des bruits semblables, senti des odeurs semblables.

Le bourdonnement était celui de millions de mouches rendues folles.

L'odeur était celle de la chair morte qui pourrissait et se décomposait en relâchant des fluides putrides et des gaz.

Neagley et O'Donnell, entrés derrière lui, s'arrêtèrent aussi.

« De toute façon, on le savait, dit O'Donnell, comme s'il se parlait à lui-même. Ce n'est pas une surprise.

— C'est tout de même un choc, dit Neagley. Et j'espère que c'en sera toujours un. »

Elle se couvrit la bouche et le nez. Reacher s'avança à hauteur de la porte intérieure de la cuisine. Il n'y avait rien sur le sol du couloir, mais l'odeur était pire, le bruit plus fort. Quelques mouches tournoyaient dans l'air, grosses, bleues mordorées, bourdonnant et heurtant les murs avec un petit bruit de papier froissé. Elles entraient et sortaient par une porte restée entrouverte.

« La salle de bains », dit Reacher.

La maison était disposée comme celle de Calvin Franz, mais plus

spacieuse – les terrains étant plus grands à Santa Ana qu'à Santa Monica. Immobilier meilleur marché, plus d'espace. Il y avait un couloir central et toutes les pièces étaient de vraies pièces, pas juste des coins dans un plan ouvert. La cuisine dans le fond, le séjour en façade, les deux pièces séparées par un rangement qui était lui-même une pièce. De l'autre côté du couloir, les deux chambres encadraient la salle de bains.

Impossible de dire d'où provenait l'odeur. Elle remplissait la maison.

Mais les mouches étaient intéressées par la salle de bains.

L'air était chaud et nauséabond. Aucun bruit, en dehors du tumulte insensé des mouches. Sur les éléments en porcelaine, les carreaux, le papier des murs, dans le bois creux de la porte.

« Restez là », dit Reacher.

Il s'engagea dans le couloir. Deux pas. Trois. S'arrêta à hauteur de la salle de bains. Poussa la porte du bout du pied. Un nuage furieux de mouches se mit à lui tourner autour. Il se détourna en battant les bras. Pivota à nouveau. Ouvrit la porte en grand, toujours du bout du pied. Agita la main comme un éventail et regarda au milieu des insectes bourdonnants.

Il y avait un corps sur le sol.

C'était un chien.

Un berger allemand, autrefois une belle bête, dans les quarante kilos, peut-être plus. Il était couché sur le flanc. Ses poils étaient collés et avaient perdu leur éclat. Il avait la gueule ouverte. Des mouches festoyaient sur sa langue, sur sa truffe, dans ses yeux.

Reacher entra dans la salle de bains. Les mouches grouillaient autour de ses tibias. Rien dans la baignoire. Les toilettes étaient vides. Toute l'eau avait disparu, dans le fond. Les serviettes étaient correctement rangées sur les porte-serviettes. Il y avait des taches brunes sur le carrelage. Pas du sang : juste des sphincters qui avaient fui.

Reacher battit en retraite.

« C'est son chien, dit-il. Vérifions les autres pièces et le garage. »

Ils ne trouvèrent pas le moindre indice dans le reste de la maison. Rien n'indiquait qu'il y ait eu bagarre, aucun désordre. Et aucune trace de Swan lui-même. Ils se regroupèrent dans le couloir. Les mouches avaient repris leur boulot dans la salle de bains.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Neagley.

— Swan est parti, répondit O'Donnell. Il n'est pas revenu. Le chien est mort de faim.

— Et de soif », ajouta Reacher.

Ils gardèrent le silence quelques instants.

« Sa gamelle d'eau est sèche, dans la cuisine, reprit Reacher. Il a

bu ce qu'il a pu dans les toilettes. Il a probablement tenu une semaine.

— Affreux, dit Neagley.

— Tu peux le dire. J'aime bien les chiens. Si j'avais une maison, j'en aurais trois ou quatre. On va louer un hélico et on va balancer tous ces types en petits morceaux les uns après les autres.

— Quand ça ?

— Bientôt.

— Il va falloir en apprendre un peu plus d'ici là, observa O'Donnell.

— Alors, commençons tout de suite », dit Reacher.

Ils prirent du Sopalin au rouleau de la cuisine, en firent des boulettes pour se boucher le nez, et se lancèrent dans une fouille longue et minutieuse. O'Donnell s'occupa de la cuisine. Neagley, du séjour. Reacher, de la chambre de Swan. Ils ne découvrirent aucun indice significatif dans l'une ou l'autre de ces trois pièces. Il était évident – le sort tragique du chien en témoignait – que Swan était parti avec l'intention de revenir. Le lave-vaisselle était à moitié plein et n'avait pas tourné. Il y avait de la nourriture dans le réfrigérateur et des épiluchures dans la poubelle de la cuisine. Un pyjama était plié sous l'oreiller du lit. Un livre en cours de lecture était posé sur la table de nuit. Une carte de visite de Swan servait de marque-page : *Anthony Swan, Officier de l'Armée américaine à la retraite. Directeur adjoint de Corporate Security, New Age Defense Systems, Los Angeles, California*. En bas, il y avait une adresse courriel et ce même numéro de téléphone que Reacher et Neagley avaient composé Dieu sait combien de fois.

« Qu'est-ce qu'ils fabriquent exactement, à New Age ? demanda O'Donnell.

— Du fric, répondit Reacher. Mais peut-être moins qu'avant.

— Produisent-ils quelque chose, ou font-ils seulement de la recherche ?

— La femme que nous avons vue prétend qu'ils fabriquent quelque chose, quelque part.

— Quoi exactement ?

— Aucune idée. »

Ils fouillèrent ensemble la deuxième chambre. Celle à l'arrière de la maison, avec les rideaux coulissants, qui donnait dans le patio par une marche. La pièce avait un lit, mais servait avant tout de lieu de travail. Il y avait un bureau, un téléphone, un classeur et un mur couvert d'étagères sur lesquelles s'empilaient des cochonneries du genre qu'accumulent les sentimentaux.

Ils commencèrent par le bureau. Trois paires d'yeux, trois évaluations différentes. Rien. Ils passèrent au classeur, rempli des paperasses que gardent tous les propriétaires de maison : relevés d'impôts, assurance, chèques annulés, factures payées, quittances. Il y

avait une section personnelle : Sécurité sociale, impôts sur le revenu, contrat de travail de New Age, feuilles de paye. Apparemment, Swan gagnait correctement sa vie. En un mois, il se faisait ce que Reacher gagnait en un an et demi.

Il y avait des documents vétérinaires. La chienne s'appelait Maisi et ses vaccins étaient à jour. Elle était vieille mais en bonne santé. Il y avait des documents émanant d'une organisation appelée les Défenseurs d'un traitement éthique des animaux. Swan était donateur. Un gros donateur. La cause était donc sérieuse, songea Reacher. Swan n'était pas du genre à se faire avoir.

Ils passèrent les étagères en revue. Trouvèrent une boîte à chaussures pleine de photos, notamment des clichés des différentes étapes de la carrière militaire de Swan. Maisi la chienne figurait sur certains. Reacher, Neagley et O'Donnell sur d'autres, et Franz, et Karla Dixon, et Sanchez et Orozco, et Stan Lowrey. Des clichés qui remontaient à une époque où ils étaient très différents, débordaient de jeunesse, de vigueur, d'enthousiasme. Ils étaient à deux ou à trois, au hasard, dans des bureaux et des salles de commandement un peu partout dans le monde. Sur un portrait officiel de groupe, ils étaient tous les neuf en uniforme après une cérémonie de remise de décoration à l'unité. Reacher ne se rappelait plus qui avait pris la photo. Un photographe de l'armée, probablement. Il ne se rappelait pas non plus à quel fait d'armes était liée cette décoration.

« Il faut qu'on se bouge d'ici, dit Neagley. Des voisins nous ont peut-être vus.

— On a un prétexte sérieux, répondit O'Donnell. Un ami qui vit seul, pas de réponse quand on frappe à la porte, une mauvaise odeur. »

Reacher alla jusqu'au bureau et prit le téléphone. Il appuya sur la touche de rappel. Une séquence rapide de bips électroniques signala que le circuit cherchait le dernier numéro appelé. Puis il y eut le ronronnement d'une sonnerie. Angela Franz répondit. Reacher entendait Charlie, en fond sonore. Il reposa le téléphone.

« Son dernier appel a été pour Franz, dit-il. À son domicile de Santa Monica.

— Il lui faisait son rapport, remarqua O'Donnell. On le savait déjà. Ça ne nous aide pas.

— Rien ne nous aide, ici, ajouta Neagley.

— Mais ce qui manque, si, dit Reacher. Son morceau du mur de Berlin n'est pas dans la maison. Et il n'y a aucun carton de ses affaires personnelles à New Age.

— En quoi cela nous aide-t-il ?

— En nous permettant peut-être d'établir un horaire. On te vire, tu mets tes affaires dans un carton, tu balances le carton dans le coffre

de ta voiture – combien de temps le laisses-tu avant de rentrer chez toi et de t'en occuper ?

— Un jour ou deux, peut-être, répondit O'Donnell. Un type comme Swan, il devait être sacrément furieux quand c'est arrivé, mais dans le fond, il n'a pas une personnalité de pleurnicheur. Il a dû ravalé sa colère, repartir de l'avant.

— Deux jours ?

— Max.

— Autrement dit, tout ceci s'est passé dans les deux jours qui ont suivi son licenciement par New Age.

— En quoi cela nous aide-t-il ? répéta Neagley.

— Aucune idée, admit Reacher. Mais plus nous en saurons, plus nous aurons de chance d'arriver à quelque chose. »

Ils ressortirent par la cuisine, tirèrent la porte derrière eux sans la refermer à clé. Avec la vitre brisée, c'était superflu. Ils suivirent le pourtour dallé qui contournait le garage jusqu'à l'allée la plus large. Et se retrouvèrent sur le trottoir. Le quartier était vraiment tranquille. Une vraie ville-dortoir. Rien ne bougeait. Reacher regarda à droite et à gauche, à la recherche de voisins curieux, mais ne vit personne. Pas de badauds, pas de regards furtifs derrière des rideaux frémissants.

Mais il vit une Crown Victoria ocre garée à quarante mètres.

Face à eux.

Avec un type derrière le volant.

Reacher dit : « Arrête-toi tranquillement de marcher et tourne-toi comme si tu voulais jeter un dernier coup d'œil à la maison. En discutant le bout de gras. »

O'Donnell se tourna.

« On dirait le quartier des officiers mariés à Fort Hood, dit-il.

— Mis à part la boîte aux lettres », lui fit remarquer Reacher.

Neagley regarda à son tour.

« Elle me plaît bien, dit-elle.

— Il y a une Crown Vic ocre garée à une quarantaine de mètres à l'ouest, dit Reacher. Elle nous suit. Elle suit Neagley, pour être précis. Elle était déjà là quand je t'ai retrouvée sur Sunset et elle était aussi devant chez les Franz. Et maintenant, ici. »

O'Donnell demanda : « Une idée de qui il pourrait s'agir ?

— Aucune, dit Reacher, mais je pense qu'il est temps de se renseigner.

— Comme autrefois ? »

Reacher répondit d'un hochement de tête. « Exactement comme autrefois. C'est moi qui vais conduire. »

Ils jetèrent un dernier regard à la maison de Swan, firent demi-tour et s'avancèrent à pas lents sur le trottoir. Ils se glissèrent dans la voiture de location de O'Donnell, Reacher derrière le volant, Neagley à côté de lui et O'Donnell à l'arrière. Pas de ceinture.

« N'abîme pas ma voiture, dit O'Donnell. Je n'ai pas pris l'assurance tous risques.

— T'aurais dû, dit Reacher. C'est toujours une sage précaution. »

Il lança le moteur et écarta la voiture du trottoir. Regarda devant lui, puis dans le rétroviseur.

Rien ne bougeait.

Il tourna le volant à fond, écrasa l'accélérateur et fit un demi-tour complet dans la largeur de la rue. Continua d'accélérer sur trente mètres. Écrasa les freins. O'Donnell bondit de la voiture à un mètre de la Crown Vic, Reacher accéléra de nouveau, puis écrasa de nouveau le frein pour s'arrêter à la hauteur de la portière conducteur de la Crown Vic. O'Donnell était déjà du côté passager. Reacher bondit à son tour de la voiture tandis que O'Donnell faisait exploser la vitre avec son

coup-de-poing américain et repoussait le conducteur, de l'autre côté, directement dans les bras de Reacher. Celui-ci le frappa une fois au ventre et une fois au visage. Vite et sèchement. Le type rebondit brutalement contre la carrosserie de son véhicule et tomba à genoux. Reacher choisit sa cible et le frappa une troisième fois d'un solide coup de coude à la tempe. Le type s'effondra de côté, lentement, comme un arbre qu'on abat. Et se retrouva les membres pêle-mêle entre le bas de caisse de sa voiture et la rue. Puis allongé sur le dos, inerte, inconscient, saignant abondamment de son nez cassé.

« Eh bien, ça marche encore, dit O'Donnell.

— Tant que c'est moi qui fais le plus dur », rétorqua Reacher.

Neagley prit le type par les pans de sa veste de sport et le retourna, de manière à ce que le sang qui lui coulait du nez aille sur le macadam plutôt que dans sa gorge. Inutile de le noyer. Puis elle ouvrit la veste, à la recherche de poches.

Et s'immobilisa.

Le type portait un étui d'épaule. Loin d'être neuf, en cuir noir usé. Avec un Glock 17 à l'intérieur. À sa ceinture, l'homme avait un deuxième étui avec un chargeur de rechange et un troisième en forme de crêpe contenant des menottes en acier.

Modèle police.

Reacher regarda dans la Crown Vic. Des débris de verre couvraient le siège de passager. Un récepteur radio était monté sous le tableau de bord.

Mais pas une radio de taxi.

« Merde, dit Reacher. On vient de se faire un flic.

— C'est toi qui as fait le plus dur », lui rappela O'Donnell.

Reacher s'accroupit et posa deux doigts contre le cou du type. À la recherche de son pouls. Il était là, fort et régulier. L'homme respirait. Il avait le nez méchamment cassé, ce qui allait lui valoir plus tard un problème esthétique, mais de toute façon, il n'était déjà pas très beau.

« Pourquoi nous suivait-il ? demanda Neagley.

— On étudiera la question plus tard, répondit Reacher. Quand nous serons loin d'ici.

— Pourquoi l'as-tu cogné aussi fort ?

— J'étais furieux à cause du chien.

— C'est pas la faute de ce type.

— Je le sais, maintenant. »

Neagley fouilla les poches du flic. En retira un porte-carte en cuir. Il contenait un badge chromé d'un côté et, de l'autre, une carte rigide derrière un étui en plastique transparent devenu laiteux.

« Il s'appelle Thomas Brant, dit-elle. Bureau du shérif de Los Angeles. Nous sommes dans le comté d'Orange, dit O'Donnell. Il

est en dehors de sa juridiction. Comme il l'était déjà à Hollywood et à Santa Monica.

— Tu crois que ça peut nous être utile ?

— Pas vraiment. »

Reacher reprit la parole. « Installons-le confortablement et tirons-nous vite fait d'ici. »

O'Donnell prit Brant par les pieds, Reacher par les épaules, pour le pousser à l'arrière de sa voiture. Ils l'étendirent sur le siège et le disposèrent de manière à le laisser dans la position dite « de récupération » par les urgentistes, sur le côté, une jambe repliée, en état de respirer avec un minimum de risques de s'étouffer. La Crown Vic était vaste. Le moteur était coupé et, avec la vitre brisée, ce n'était pas l'air frais qui allait lui manquer.

« Il va aller très bien, dit O'Donnell.

— Faudra bien », ajouta Reacher.

Ils refermèrent la portière et retournèrent à la voiture de O'Donnell. Elle était toujours au milieu de la route, trois de ses portières ouvertes, moteur au ralenti. Reacher monta à l'arrière. O'Donnell se remit au volant, Neagley à côté de lui. La voix polie du GPS entreprit de les ramener jusqu'à l'autoroute.

« Ce serait prudent de rendre cette voiture, dit Neagley. Tout de suite. Et ma Mustang. Il a certainement les numéros des plaques.

— Et comment on va se déplacer ? demanda Reacher.

— À ton tour de louer quelque chose.

— Je n'ai pas de permis de conduire.

— Alors, il faudra prendre des taxis. Il faut rompre le lien.

— Ce qui veut dire qu'il va aussi falloir changer d'hôtel.

— Pas le choix. »

Le GPS n'acceptait pas de modifications pendant le trajet. O'Donnell se rangea sur le bas-côté, et remplaça la destination « Wilshire Hotel » par le parking de Hertz à l'aéroport. L'engin prit un certain temps – affichant « calcul de l'itinéraire » – puis la voix patiente s'éleva et dit à O'Donnell de faire demi-tour (plein ouest au lieu de plein est) vers la 405. La circulation était fluide dans les petites rues, beaucoup moins sur l'autoroute. Ils avançaient presque au pas.

« Raconte-moi ce qui s'est passé hier, demanda Reacher à Neagley.

— Comment ça ?

— Ce que tu as fait.

— J'ai pris un avion pour Los Angeles et j'ai loué une voiture. Je me suis rendue directement au Wilshire. J'ai pris ma chambre. J'y ai travaillé une heure. Ensuite je suis allée au Denny's sur Sunset et je t'ai attendu.

— Tu as dû être filée dès l'aéroport.

— Manifestement. La première question est : pourquoi ?

— Non. C'est la seconde. La première c'est *comment*. Qui savait quand et par où tu allais arriver ?

— Le flic, évidemment. Il a mis un clignotant rouge sur mon nom et la Homeland Security l'a rancardé dès que j'ai acheté mon billet.

— D'accord, mais pourquoi ?

— Il travaillait sur l'affaire Franz. Le bureau du shérif de Los Angeles. Il y a un lien établi avec Franz.

— Nous en avons tous un.

— J'étais la première arrivée.

— Nous serions tous suspects ?

— Peut-être. En l'absence des vrais.

— Peut-on être stupide à ce point ?

— Non, ils sont juste dans la moyenne. Même nous, on a fait le tour des gens que la victime connaissait, après avoir tenté tout le reste.

— On ne cherche pas des poux aux enquêteurs spéciaux, dit Reacher.

— Exact, répondit Neagley. Mais on vient juste d'en chercher au shérif de Los Angeles. Et on n'y est pas allé de main morte. J'espère qu'ils n'ont pas un slogan du même genre.

— Tu peux parier tes fesses que si. »

LAX, l'aéroport de Los Angeles, était un foutoir aux proportions démesurées. Comme tous les aéroports que Reacher connaissait, il était perpétuellement en cours d'agrandissement. O'Donnell se faufila entre les secteurs en construction et les routes de service et finit par arriver au parking de restitution des véhicules. Différentes enseignes étaient alignées – la rouge, la verte, la bleue et finalement la jaune, celle de Hertz. O'Donnell se gara à l'extrémité d'une interminable double file de voitures, et un employé en veston aux couleurs de l'entreprise se précipita et fit passer un scanner à main sur le code-barres apposé à la fenêtre arrière. Et voilà : véhicule restitué, location terminée. Lien rompu.

« Et maintenant quoi ? demanda O'Donnell.

— Et maintenant, nous prenons la navette jusqu'au terminal pour trouver un taxi. Après quoi on paie la note au Wilshire et toi et moi nous revenons ici avec la Mustang. Pendant ce temps, Reacher nous trouvera un nouvel hôtel et commencera à travailler sur les listes de chiffres. D'accord ? »

Mais Reacher ne répondit pas. Il regardait, par-dessus les alignements de voitures, en direction du bureau Hertz aux parois vitrées. Les gens qui y faisaient la queue.

Il souriait.

« Quoi, dit Neagley. Qu'est-ce qu'il y a Reacher ?

- Là-bas, dit-il. La quatrième dans la file. Tu la vois pas ?
- Qui ?
- Une femme, petite, cheveux noirs ? Je suis pratiquement certain que c'est Karla Dixon. »

Reacher, Neagley et O'Donnell se précipitèrent à travers le parking, plus sûrs d'eux à chaque pas. À moins de dix mètres des vitres du bureau, ils l'étaient complètement. C'était bien Karla Dixon. Impossible de s'y tromper. *Brune, relativement petite, un caractère heureux mais pensant pis que pendre des gens.* Elle était bien là, en troisième position. Son langage corporel trahissait à la fois l'impatience et la résignation. Elle paraissait comme toujours détendue sans être complètement calme – brûlant sans cesse de l'énergie, donnant constamment l'impression que vingt-quatre heures par jour ne lui suffiraient jamais. Elle était plus mince que dans le souvenir de Reacher. Elle portait un jean noir moulant et un blouson de cuir noir. Son épaisse crinière noire était coupée court. Elle avait une valise noire à roulettes à côté d'elle et un porte-documents noir en bandoulière à l'épaule.

Puis, comme si elle avait senti leurs regards dans son dos, elle se tourna et regarda directement dans leur direction, sans que son visage ne trahisse grand-chose – à croire qu'elle les avait vus pour la dernière fois dix minutes et non dix ans auparavant. Elle eut un bref sourire. Un sourire un peu triste, comme si elle savait déjà ce qui se passait. Puis elle fit un mouvement de tête vers les employés, derrière le comptoir, comme pour dire : *J'arrive tout de suite, mais vous savez ce que c'est avec les civils.* Reacher se montra lui-même du doigt, puis désigna Neagley et O'Donnell et articula, *Prends une quatre places.* Dixon acquiesça et se détourna.

Neagley dit : « C'est quasiment biblique. Les gens n'arrêtent pas de revenir à la vie.

— Rien de biblique là-dedans, répliqua Reacher. Nous nous étions trompés dans nos suppositions, c'est tout. »

Un quatrième employé arriva d'une autre pièce et prit position derrière le comptoir. De la troisième place, Dixon passa à la première en trente secondes. Reacher vit l'éclair rose d'un permis de conduire de l'État de New York et l'éclair platine d'une carte de crédit changeant de main. L'employé fit ses manipulations et Dixon signa toutes sortes de documents, en échange de quoi on lui donna un épais paquet jaune et une clé. Elle sortit du bureau. Se retrouva face à

Reacher, Neagley et O'Donnell qu'elle regarda tour à tour avec une expression calme et sérieuse. « Désolée d'être en retard pour la petite fête, dit-elle. Enfin une fête, façon de parler, pas vrai ?

— Qu'est-ce que tu sais, au juste ? demanda Reacher.

— Je viens juste d'avoir vos messages. Je n'avais pas envie d'attendre à New York un vol direct. Il fallait que je bouge. Le premier vol passait par Las Vegas. Deux heures à perdre. J'en ai profité pour donner quelques coups de fil et explorer quelques pistes. Des vérifications. Et j'ai découvert que Sanchez et Orozco étaient introuvables. Comme s'ils avaient disparu de la surface de la terre il y a trois semaines. »

Hertz avait attribué à Dixon une Ford 500, une berline de taille correcte pour quatre personnes. Elle rangea ses bagages dans le coffre et alla s'installer au volant. Neagley s'assit à côté d'elle tandis que Reacher et O'Donnell se glissaient à l'arrière. Ils quittèrent l'aéroport par Sepulveda. Dixon parla pendant les cinq premières minutes. Elle avait accepté une mission consistant à travailler clandestinement sous le masque d'une nouvelle employée dans une maison de courtage de Wall Street. Son client était un important investisseur institutionnel qui soupçonnait des opérations illicites de la part de cette maison. Comme tout agent clandestin désireux de survivre à sa mission, elle s'était strictement conformée à son identité d'emprunt, ce qui signifiait qu'il n'était pas question qu'elle ait le moindre contact avec tout ce qui touchait à sa véritable identité. Hors de question pour elle d'appeler son bureau depuis l'appartement que lui avait fourni la maison de courtage, sur les téléphones portable et fixe mis à sa disposition par la même maison de courtage, et impossible de lire ses courriels sur le Blackberry – également fourni par la maison de courtage. Un jour elle avait pu consulter sa messagerie en cachette, depuis une cabine téléphonique, et avait découvert l'accumulation de 10-30 de plus en plus désespérés sur son répondeur. Laisant en plan son boulot et son client, elle avait foncé droit sur JFK pour sauter dans le premier avion. Une fois à Las Vegas, elle avait appelé Sanchez et Orozco sans obtenir de réponse. Pire, leurs boîtes vocales étaient saturées, ce qui était mauvais signe. Elle était donc allée en taxi jusqu'à leur bureau ; il était désert, et trois semaines de courrier s'étaient accumulées derrière la porte. Leurs voisins ne les avaient pas vus depuis longtemps.

« Alors c'est ça, dit Reacher. Maintenant, le doute n'est plus permis. Il ne reste que nous quatre. »

Puis Neagley parla pendant quelques minutes. Faisant un briefing clair et concis comme elle l'avait fait des centaines de fois. Pas un mot de trop, mais pas un détail omis. Elle donna tous les renseignements factuels et toutes leurs spéculations depuis le premier coup de téléphone d'Angela Franz. Le rapport d'autopsie, la petite maison de Santa Monica, le bureau saccagé de Culver City, les quatre clés USB, le

bâtiment de New Age, l'arrivée de O'Donnell, le chien mort chez Swan, l'agression malencontreuse d'un flic du comté de Los Angeles devant la maison de Swan, la décision de se débarrasser des voitures Hertz pour faire échouer les inévitables poursuites.

« Au moins, cette question-là est-elle réglée, dit Dixon. Personne ne nous suit. Cette voiture n'est pas dans leur collimateur, pour le moment.

— Conclusion ? » demanda Reacher.

Dixon réfléchit sur trois cents mètres de boulevard parcourus à petite vitesse. Elle quitta Sepulveda pour la 405 – l'autoroute de San Diego – direction nord, à l'opposé de San Diego, vers Sherman Oaks et Van Nuys.

« Une conclusion s'impose avant toute autre, répondit-elle enfin. Franz ne s'est pas contenté d'appeler quelques-uns d'entre nous parce qu'il supposait que les autres n'étaient pas disponibles. Ni parce qu'il aurait sous-estimé la gravité du problème. Franz était bien trop intelligent pour ça. Et aussi trop prudent, probablement, avec une famille et un gosse. Il faut donc changer d'approche. Regardez qui est ici et qui n'y est pas. Je crois que Franz a uniquement appelé ceux qui pouvaient rappliquer tout de suite. Vraiment très vite. Swan, bien entendu, parce qu'il habitait la même ville, et Sanchez et Orozco parce que Las Vegas n'est qu'à une heure ou deux de Los Angeles. Les autres – nous – n'étaient d'aucune utilité pour lui. Nous étions à au moins un jour d'ici. C'est donc une histoire de vitesse, de panique, d'urgence. Le genre de situation où une demi-journée fait toute la différence.

— Ce qui signifie ? demanda Reacher.

— Aucune idée. Quel dommage que vous ayez gaspillé les onze premiers mots de passe. On aurait pu voir quelles informations étaient nouvelles ou celles qui avaient changé.

— C'est forcément les noms, dit O'Donnell. C'étaient les seules données fiables.

— Les chiffres peuvent aussi être des données fiables, observa Dixon.

— Tu vas te crever les yeux à force de vouloir les comprendre.

— Peut-être. Ou peut-être pas. Il arrive que les chiffres me parlent.

— Ceux-là, ça m'étonnerait. »

Le silence régna dans la voiture pendant un moment. La circulation était relativement fluide. Dixon resta sur la 405, franchissant l'échangeur avec la 10.

« Où va-t-on ? demanda-t-elle.

— On n'a qu'à descendre au Château Marmont. C'est isolé et discret.

— Et hors de prix », ajouta Reacher. Quelque chose, dans la manière dont Reacher avait fait cette remarque, fit que Dixon quitta la route des yeux pour lui lancer un regard par-dessus son épaule.

« Reacher est fauché, dit O'Donnell.

— Ça ne m'étonne pas, répondit Dixon. Ça fait neuf ans qu'il ne bosse plus.

— Il ne foutait déjà pas grand-chose quand il était dans l'armée, dit O'Donnell. Pourquoi changer les habitudes de toute une vie ?

— Il supporte mal que les autres paient pour lui, ajouta Neagley.

— Le pauvre petit, dit Dixon.

— J'essaie juste d'être poli », rétorqua Reacher.

Dixon resta sur la 405 jusqu'au Santa Monica Boulevard. Puis elle prit au nord-est pour passer par Beverly Hills et Hollywood-Ouest et retrouver Sunset juste en bas du Laurel Canyon.

« Déclaration liminaire, dit Dixon. On ne cherche pas des poux aux enquêteurs spéciaux. Nous devons tous les quatre respecter ça à la lettre. Au nom des quatre qui ne sont pas ici. Nous avons donc besoin d'une structure de commandement, d'un plan et d'un budget.

— Le budget, je m'en occupe, dit Neagley.

— Tu peux ?

— Cette année, la Homeland Security injecte sept milliards de dollars dans le système privé. Une partie atterrit chez nous, à Chicago, et je détiens la moitié de tout ce qui s'affiche dans nos livres de comptes.

— Alors tu es riche ?

— Plus que lorsque j'étais sergent.

— De toute façon, dit O'Donnell, on le récupérera. Les gens se font tuer pour des histoires d'amour ou d'argent, et on peut être certain que les nôtres ne se sont pas fait descendre pour des histoires d'amour. Il y a donc une histoire de fric là-dessous.

— Nous sommes donc d'accord pour que Neagley nous finance ? demanda Dixon.

— C'est quoi, ça ? demanda Reacher. La démocratie ?

— Temporairement. Alors c'est d'accord ? »

Quatre mains se levèrent. Deux majors et un capitaine qui laissaient à un sergent le soin de payer les violons du bal.

« D'accord. Le plan, à présent, dit Dixon.

— La structure de commandement, d'abord, intervint O'Donnell. On ne peut pas mettre la charrue avant les bœufs.

— D'accord. Je vote pour Reacher comme chef des opérations.

— Moi aussi, dit O'Donnell.

— Avec moi ça fait trois, dit Neagley. On reprend comme avant.

— Ce n'est pas possible, objecta Reacher, c'est moi qui ai frappé le policier. Si ça se trouve, je vais finir par devoir mettre les mains en

l'air à cause de ça et vous serez obligés de continuer sans moi. On ne peut pas avoir un CO dans cette situation. »

Dixon lui jeta un coup d'œil. « Chaque chose en son temps.

— On va y avoir droit, dit Reacher. C'est garanti. Demain ou après-demain au plus tard.

— Ils vont peut-être laisser tomber.

— Rêve toujours. T'aurais laissé tomber, toi ?

— Il va peut-être avoir tellement honte qu'il n'en parlera pas.

— Il n'a pas besoin d'en parler. Les gens vont s'en apercevoir.

Avec une vitre cassée et un nez cassé.

— Sait-il seulement qui tu es ?

— Il est parti du nom de Neagley. Il nous filait. Il sait qui nous sommes.

— Tu ne peux pas aller te rendre, dit O'Donnell. On te mettra en prison. Si on n'a plus le choix, tu devras quitter la ville.

— Peux pas. S'ils ne me coincent pas, ils vont se lancer à vos trousses en tant que complices. On ne veut pas de ça. On doit rester opérationnels.

— On te trouvera un avocat. Pas cher.

— Non, un bon, dit Dixon.

— N'empêche, ça me tracasserait toujours », dit Reacher.

Il y eut un silence.

Reacher le rompit le premier. « Neagley devrait être CO.

— Je décline l'offre, dit Neagley.

— Tu ne peux pas. C'est un ordre.

— Ça ne peut pas être un ordre tant que tu n'es pas CO.

— Alors Dixon.

— Je décline aussi.

— D'accord, O'Donnell.

— Je passe.

— Bon, dit Dixon, Reacher jusqu'à ce qu'il aille en prison. Puis Neagley. Qui vote pour ? »

Trois mains se levèrent.

« Vous allez le regretter, dit Reacher. Je vais vous le faire regretter.

— Alors c'est quoi le plan, chef ? » demanda Dixon. La question envoya Reacher valser neuf ans en arrière, le jour où on lui avait posé cette question pour la dernière fois.

« Comme toujours, répondit-il. On enquête, on prépare, on exécute. On les retrouve, on leur règle leur compte et après on va pisser sur la tombe de leurs ancêtres. »

Le Château Marmont, un vieux tas de pierre à l'architecture fantaisiste, se dressait à l'entrée du Canyon Laurel. Toutes sortes de stars du cinéma et du rock y étaient descendues. Les murs étaient encombrés de photos. Errol Flynn, Clark Gable, Marilyn Monroe, Greta Garbo, James Dean, John Lennon, Mick Jagger, Bob Dylan, Jim Morrison. Led Zeppelin et Jefferson Airplane y avaient séjourné, John Belushi y était mort après avoir avalé un cocktail héro-cocaïne qui aurait suffi à assommer tous les clients de l'hôtel. Il n'y avait pas de photo de lui.

Le réceptionniste exigea des pièces d'identité en sus de la carte de crédit platine de Neagley et ils durent tous s'enregistrer sous leur nom. Pas le choix. En plus, le type leur dit qu'il ne disposait que de trois chambres. Neagley devait être seule, si bien que les deux hommes en prirent une ensemble, laissant les deux autres aux femmes. O'Donnell reconduisit ensuite Neagley jusqu'au Wilshire Hotel pour prendre les bagages et régler la note. Il était prévu que Neagley ramènerait ensuite la Mustang à LAX, suivie par O'Donnell dans la voiture de Dixon pour le retour. Tout cela allait leur faire perdre trois heures. Reacher et Dixon les passeraient à travailler sur les chiffres.

Ils s'installèrent dans la chambre de Dixon. D'après le réceptionniste, Leonardo diCaprio y avait dormi, mais il ne restait aucune trace de son passage. Reacher disposa les feuilles de papier côte à côte sur le lit et regarda Dixon se pencher dessus et les parcourir, comme on lit de la musique ou de la poésie.

« Deux points intéressants, dit-elle très vite. Il n'y a aucun résultat à cent pour cent. Pas de dix sur dix, pas de neuf sur neuf.

— Et ?

— Les trois premières pages comportent vingt-six fractions, la quatrième vingt-sept et les trois dernières de nouveau vingt-six.

— Ce qui signifie ?

— Je ne sais pas. Mais aucune des pages n'est pleine. Autrement dit, vingt-six et vingt-sept veulent dire quelque chose. C'est délibéré, ce n'est pas par hasard. Il ne s'agit pas d'une liste continue de chiffres coupée par de simples sauts de page. Dans ce cas-là, Franz aurait pu les faire tenir sur six pages et non sept. On a donc affaire à sept

catégories séparées de quelque chose.

— Séparées mais semblables, dit Reacher. C'est une séquence descriptive.

— Les résultats se dégradent, nota Dixon.

— Complètement.

— Et très soudainement. Ils sont bons, puis dégringolent d'un coup.

— Mais de quoi s'agit-il ?

— Aucune idée.

Reacher demanda : « Qu'est-ce qui peut être mesuré ainsi, de manière répétitive ? »

— Tout et n'importe quoi, je suppose. Il pourrait s'agir de tests de psychologie, de réponses à des questions simples. De performances physiques, de tâches coordonnées. Il pourrait s'agir de relevés d'erreurs, auquel cas les chiffres vont en s'améliorant et non en empirant.

— Quelles sont les catégories ? Qu'est-ce que nous avons sous les yeux ? Sept quoi ? »

Dixon hocha la tête. « C'est la question clé. Nous devons commencer par piger ça.

— Il ne peut pas s'agir de tests médicaux. Ni d'aucune sorte de test. Pourquoi aller coller vingt-sept questions entre deux séquences de vingt-six ? Ça n'a aucune logique. »

Dixon haussa les épaules et se redressa. Elle enleva son blouson et le jeta sur une chaise. S'avança jusqu'à la fenêtre, repoussa le rideau fané de côté et regarda en bas. Puis leva les yeux vers les collines. « J'aime bien Los Angeles, dit-elle.

— Moi aussi, à vrai dire.

— Mais je préfère New York.

— Moi aussi, en fin de compte.

— C'est le contraste qui est agréable.

— Sans doute.

— Les circonstances sont merdiques, mais c'est génial de te revoir, Reacher. Vraiment génial. »

Reacher hocha la tête. « Pareil pour moi. On a cru t'avoir perdue. Ça faisait un sale effet.

— Je peux te prendre dans mes bras ?

— Tu veux me prendre dans tes bras ?

— J'ai eu envie de vous prendre tous dans mes bras, dans le bureau de Hertz. Mais ça n'aurait pas plu à Neagley.

— Elle a serré la main d'Angela Franz. Et celle du Dragon femelle, à New Age.

— C'est un progrès, admit Dixon.

— Un petit progrès.

— Elle a dû être violée, quand elle était jeune. C'est ce que j'ai toujours pensé.

— Elle n'en parlera jamais, dit Reacher.

— C'est triste.

— Très. »

Karla Dixon se tourna vers lui et il la prit dans ses bras, la serra fort. Elle sentait bon. Odeur de shampoing dans ses cheveux. Il la souleva et la fit tourner, lentement, un cercle complet. Elle lui faisait l'effet d'être légère, mince, fragile. Elle avait un dos étroit. Elle portait un chemisier noir en soie et sa peau était chaude en dessous. Il la reposa sur ses pieds et elle s'étira de toute sa longueur pour l'embrasser sur la joue.

« Tu m'as manqué, dit-elle, je veux dire, vous m'avez tous manqué.

— Moi aussi, avoua-t-il. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point.

— La vie t'a plu, après l'armée ?

— Oui, la vie m'a plu.

— Pas à moi. Mais tu réagis peut-être mieux que moi.

— Je ne sais pas comment je réagis. Je ne sais même pas si je réagis d'une manière ou d'une autre. Je regarde les gens, et j'ai l'impression de marcher sur l'eau. Ou de me noyer. Alors que vous autres vous nagez.

— C'est vrai que tu es fauché ?

— Je n'ai pratiquement pas un rond.

— Moi, c'est pareil. Je me fais trois mille dollars par an et je vais à la soupe populaire. C'est la vie. La mienne en tout cas.

— Moi aussi, d'habitude. Jusqu'à ce qu'on vienne me chercher. Neagley a viré mille trente dollars sur mon compte.

— Comme un code dix-trente ? Astucieuse, cette fille.

— Et un billet d'avion. Sans ça, je serais encore sur la route. En auto-stop.

— À pied, oui. Personne de sain d'esprit ne te prendrait en stop. »

Reacher se regarda dans le vieux miroir piqueté de la chambre. Plus d'un mètre quatre-vingt-dix, dans les cent kilos, des mains comme des battoirs à linge, velu comme un singe, pas rasé, les poignets élimés de sa chemise remontés sur des bras dignes du monstre de Frankenstein.

Un clodo.

Être passé de la Grande Machine à ça.

Dixon reprit : « Je peux te poser une question ?

— Vas-y.

— J'ai toujours eu envie de faire plus que juste travailler ensemble.

— Qui ?
— Toi et moi.
— C'est une affirmation, pas une question.
— Tu ne ressentais pas la même chose ?
— Honnêtement ?
— Oui, s'il te plaît.
— Si.
— Alors, pourquoi ne pas avoir fait davantage ?
— Ça n'aurait pas été correct.
— On a ignoré pas mal d'autres règles.
— Sauf que ça aurait fichu l'unité en l'air. Les autres auraient été jaloux.

— Y compris Neagley ?
— À sa manière.
— On aurait pu garder le secret.
— Rêve toujours, dit Reacher.
— On pourrait garder le secret maintenant. On a trois heures devant nous. »

Reacher ne répondit rien.

« Je suis désolée, reprit Dixon. C'est juste que toutes ces saloperies me font sentir combien la vie est courte.

— Et de toute façon, l'unité est déjà foutue.
— Exactement.
— Tu n'as pas un petit ami, du côté de New York ?
— Pas pour le moment. »

Reacher retourna vers le lit. Karla Dixon alla le rejoindre, et ils restèrent hanche contre hanche. Les feuilles de papier étaient toujours alignées sur les draps.

« Tu veux encore y jeter un coup d'œil ? demanda Reacher.

— Pas maintenant.
— Moi non plus. » Il les rassembla en une pile nette qu'il coinça sous le téléphone de la table de nuit. « Tu es bien sûre ?

— Je le suis depuis quinze ans.
— Moi aussi. Mais ça doit rester secret.

— Entendu. » Il la prit dans ses bras et l'embrassa sur la bouche. La forme de ses dents était une sensation nouvelle pour la langue de Reacher. Les boutons de son chemisier étaient petits et difficiles à défaire.

Ils restèrent au lit, jusqu'au moment où Dixon lança : « Faut se remettre au boulot. » Reacher roula sur lui-même pour prendre la pile de feuilles, sur la table de nuit, mais Dixon l'interrompit. « Non, faisons ça dans nos têtes. Nous verrons mieux de cette façon.

— Tu crois ?

— Total, cent quatre-vingt-trois nombres, dit-elle. Parle-moi de cent quatre-vingt-trois en tant que nombre.

— Pas un nombre premier, répondit Reacher. Divisible par trois et soixante et un.

— Peu m'importe qu'il soit premier ou non.

— Si tu le multiplies par deux, tu arrives à trois cent soixante-six, soit le nombre de jours d'une année bissextile.

— Ce serait la moitié d'une année bissextile ?

— Pas avec sept listes, dit Reacher. Pour n'importe quelle année, on aurait six mois et six listes. »

Dixon garda le silence.

Reacher pensa : *la moitié d'une année.*

La moitié.

Il y a plus d'un moyen d'écorcher un chat.

Vingt-six, vingt-sept.

« Combien de jour y a-t-il dans la moitié d'une année ? demanda-t-il.

— Une année normale ? Dépend de quelle moitié. Soit cent quatre-vingt-deux, soit cent quatre-vingt-trois.

— Et comment tu calcules une moitié ?

— En divisant par deux.

— Suppose que tu multiplies par sept douzièmes ?

— Cela ferait plus de la moitié.

— Et à nouveau par six septièmes ?

— Cela reviendrait exactement à la moitié. Quarante-deux sur quarante-huit.

— Eh bien voilà.

— Je ne te suis pas.

— Combien de semaines dans une année ?

— Cinquante-deux.

— Combien de jours ouvrables ?

— Deux cent soixante pour des semaines de cinq jours, trois cent douze pour des semaines de six jours.

— Et donc, combien de jours pour sept mois de semaines de six jours ? »

Dixon réfléchit une seconde. « Cela dépend des sept mois que tu choisis. Du jour où tombent les dimanches. Du jour de la semaine qui tombe le premier janvier. Cela dépend aussi du fait de prendre une série de mois ou des mois au hasard.

— Étudie les chiffres, Karla. Il n'y a que deux réponses possibles. »

Dixon réfléchit un instant. « Cent quatre-vingt-deux et cent quatre-vingt-trois.

— Exactement, dit Reacher. Ces sept feuilles correspondent à sept mois de semaines à six jours ouvrables. Seul l'un des mois de trente et un jours comptait quatre dimanches. D'où l'anomalie des vingt-sept jours. »

Dixon se glissa hors des draps et alla, nue, chercher quelque chose dans son porte-documents ; elle revint avec un agenda Filofax relié en cuir. Elle l'ouvrit, le posa sur le lit, prit les feuilles sur la table de nuit et les aligna sous l'agenda. Ses yeux glissèrent sept fois des unes à l'autre.

« Il s'agit de cette année, dit-elle. Les sept derniers mois du calendrier. Jusqu'à la fin du mois dernier. Si tu enlèves les dimanches, tu as trois mois de vingt-six jours, un mois de vingt-sept et trois autres de vingt-six.

— On tient quelque chose, dit Reacher. Ces chiffres répartis sur six jours sont allés de mal en pis au cours des sept derniers mois. Les résultats de quelque chose. On a fait la moitié du chemin.

— La moitié facile, dit Dixon. Tu dois me dire maintenant ce que signifient ces chiffres.

— Quelque chose qui devait se produire entre neuf et treize fois par jour du lundi au samedi sans réussir à chaque fois.

— Oui, mais quel genre de quelque chose ?

— Je ne sais pas. Quel genre de chose peut se produire autour de dix fois par jour ?

— Pas la production d'une Ford modèle T, c'est certain. Il doit s'agir de quelque chose de plus petite taille. Ou d'un truc professionnel. Comme des rendez-vous de dentiste. Ou d'avocat. Ou de coiffeur.

— Il y avait une ongleserie à côté de chez Franz.

— Ils en font plus que ça dans une journée. Et quel rapport entre des ongles, quatre personnes qui disparaissent et un Syrien avec quatre pseudos ?

- Je ne sais pas, dit Reacher.
- Moi non plus.
- On devrait se doucher et s'habiller.
- Après.
- Après quoi ? »

Dixon ne répondit pas. Se contenta de revenir le clouer sur le lit pour l'embrasser.

À un peu moins de quatre mille kilomètres (horizontalement) et dix (verticalement) de distance, le quadragénaire aux cheveux aile de corbeau portant en ce moment le nom d'Alan Mason se trouvait dans la cabine avant d'un Boeing 757 de United Airlines parti de La Guardia, New York, pour Denver, Colorado. Il occupait le siège 3A, un verre d'eau pétillante à portée de main sur le plateau de l'accoudoir et un journal ouvert sur les genoux. Journal qu'il ne lisait pas. Il regardait, par le hublot, les nuages blancs brillant en dessous.

À douze kilomètres au sud, l'homme en costume bleu marine et en Chrysler bleu nuit filait O'Donnell et Neagley qui venaient de quitter le parking de Hertz, à LAX. Il avait commencé à les suivre quand ils étaient repartis du Beverly Wilshire. Il avait supposé qu'ils allaient prendre l'avion et s'était donc positionné de manière à les suivre vers les terminaux de l'aéroport. Lorsque O'Donnell s'était engagé sur Sepulveda en direction du nord, il avait été obligé de foncer pour ne pas les perdre de vue. Résultat, il était tout le temps à dix voitures derrière eux. Ce qui n'était pas plus mal, se dit-il, pour une surveillance discrète.

O'Donnell dit : « On n'en est nulle part », et Neagley ajouta : « Voyons les choses en face. Notre piste est froide, et on n'a pratiquement aucune donnée utilisable. »

Ils étaient réunis dans la chambre de Karla Dixon. L'ancien refuge de Leonardo diCaprio. Le lit était fait. Reacher et Dixon étaient douchés et habillés, les cheveux secs. Ils se tenaient bien à l'écart l'un de l'autre. Les sept feuilles étaient disposées sur la commode, à côté de l'agenda de Dixon. Personne ne contestait l'idée des sept derniers mois du calendrier. Mais personne ne voyait non plus en quoi cette information pouvait aider.

Dixon regarda Reacher et demanda : « Qu'est-ce que tu veux faire, chef ? »

— Souffler un peu. Il y a quelque chose que nous ne voyons pas. Nous ne réfléchissons pas correctement. On devrait tous souffler un peu et y revenir plus tard.

— On ne prenait jamais le temps de souffler, autrefois.

— On avait cinq paires d'yeux supplémentaires, autrefois. »

L'homme en costume bleu marine fit son rapport : « Ils sont descendus au Château Marmont. Et ils sont quatre, à présent. Karla Dixon est arrivée. Si bien qu'ils sont tous là, réunis bien sagement. » Puis il écouta la réponse de son patron, et se le représenta qui aplatisait sa cravate pour la lisser contre sa chemise.

Reacher partit marcher sur Sunset, seul. La solitude demeurerait sa condition naturelle. Il sortit l'argent qu'il avait en poche et le recompta. Restait pas grand-chose. Il entra dans une solderie et trouva un portant de chemises. Modèles de l'an passé. De dix ans. Au bout du portant, il tomba sur un paquet de chemises bleues avec des motifs blancs, brillantes, dans une sorte de matériau à l'aspect artisanal. Grands cols, manches courtes, ourlets droits. Il en prit une. Du genre de celle que son père aurait portée pour aller au bowling, dans les années cinquante. Mais trois tailles au-dessus. Il trouva un miroir, plaça le cintre sous son menton. La chemise semblait lui aller. Les épaules donnaient l'impression d'être assez larges. Les manches courtes résoudraient le problème de trouver un modèle avec des manches assez longues pour ses bras. Il avait des bras de gorille – à

peine plus longs et plus massifs.

Taxes comprises, elle coûtait presque vingt et un dollars. Reacher paya le type à la caisse, arracha les étiquettes avec les dents, enleva la chemise qu'il avait sur lui et enfila la nouvelle sur place. Tira sur le bas, roula les manches. Avec le bouton du haut ouvert, elle lui allait plutôt bien. Les manches serraient un peu ses biceps, mais pas au point de mettre en péril sa circulation.

« Vous avez une poubelle ? » demanda-t-il.

Le type se pencha et ramena un contenant métallique cylindrique tapissé d'un sac en plastique blanc. Reacher mit sa vieille chemise en boule et la laissa tomber dedans.

« Un coiffeur, dans le quartier ? demanda-t-il.

— À deux rues d'ici, vers le nord, répondit l'homme. En haut de la colline. On vous coupe les cheveux et on vous cire les chaussures dans un coin de l'épicerie. »

Reacher ne commenta pas.

« Laurel Canyon », ajouta le type, comme si c'était une explication.

L'épicerie avait des bières au frais et du café servi dans des cafetières à bec verseur. Reacher se versa un gobelet taille moyenne du jus maison, sans lait, et se dirigea vers le fauteuil du coiffeur. Un machin à l'ancienne, en vinyle rouge pailleté. Il y avait des rasoirs coupe-choux dans l'évier et un siège de cireur de chaussures à côté.

Un type mince, revêtu d'une blouse courte style bats-ta-femme, était assis dedans. Il avait des traces de piqûres d'aiguille tout le long des bras. Il leva les yeux et se concentra, comme s'il évaluait l'ampleur de la tâche.

« Laissez-moi deviner, dit-il. Les cheveux et la barbe, hein ?

— Combien ?

— Huit dollars. »

Reacher fouilla de nouveau dans sa poche.

« Dix, dit-il. Avec un coup de cirage et le café.

— Ça ferait douze, en tout.

— Dix, c'est tout ce que j'ai. »

Le type haussa les épaules. « Bon, d'accord. »

Laurel Canyon, pensa Reacher. Trente minutes plus tard, il avait dépensé son dernier dollar, mais ses souliers étaient propres et son visage aussi lisse qu'il avait pu jamais l'être. Il avait le crâne rasé presque d'aussi près que ses joues. Il lui avait demandé la coupe en brosse réglementaire de l'armée, mais le type avait opté pour la version nettement plus courte. Manifestement pas un ancien combattant, le gaillard. Reacher hésita un instant et regarda de nouveau les bras du type.

« Où est-ce qu'on peut se fournir, dans le coin ? demanda-t-il.

- C'est pas votre genre, répondit le type.
- C'est pour un ami.
- Vous n'avez pas de fric.
- Je peux m'en procurer. »

Le type en bats-ta-femme haussa les épaules et répondit : « Y a généralement une bande de gars juste derrière le musée de cire. »

Reacher revint à l'hôtel en passant par les petites rues, ce qui le fit entrer par l'arrière du Château Marmont. Il passa à côté d'une Chrysler 300C bleu foncé garée là. Un type en costume bleu marine était installé derrière le volant. Le costume était presque du même ton que le métal. Le moteur était coupé et le type se contentait d'attendre. Reacher supposa qu'il s'agissait d'une voiture de fonction. Une limousine de luxe. Il se dit que le propriétaire de l'une de ces boîtes de location haut de gamme avait obtenu un meilleur prix sur les Chrysler que sur les Lincoln, et qu'il avait donc laissé tomber les berlines ordinaires. Et avait habillé ses chauffeurs d'un costume de la même couleur, afin de faire plus chic encore. Reacher savait que le marché des limousines de luxe, à Los Angeles, était concurrentiel. Il avait lu ça quelque part.

Dixon et Neagley se montrèrent polies, devant la chemise neuve, mais O'Donnell éclata de rire. Et sa coupe de cheveux les fit tous rire. Reacher s'en moquait. Il l'aperçut, dans le miroir piqueté de la chambre de Dixon, et dut reconnaître qu'elle était extrême. Quasiment la boule à zéro. Il était content de pouvoir offrir un moment de légèreté. Ils ne pourraient se détendre nulle part ailleurs qu'ici, c'était certain. Ensemble, ils avaient traité pendant deux ans des affaires criminelles, certaines abominables, certaines simplement vénales, quelques-unes cruelles, quelques autres effroyables, et ils avaient blagué tout le temps pendant les enquêtes comme le font tous les flics. Humour noir. Le refuge universel. Une fois, ils avaient trouvé un corps en voie de décomposition avec une pelle-bêche de jardinier enfoncée dans ce qui restait de son crâne et l'avaient baptisé le Bêcheur, ce qui les avait fait rire comme des bossus. Plus tard, témoignant devant la cour martiale, Stan Lowrey avait fait un lapsus et utilisé ce surnom au lieu du nom. L'avocat de la défense n'avait pas compris l'allusion. Lowrey avait eu une nouvelle crise de fou rire, à la barre des témoins : *Eh bien, la bêche pardi. La bêche dans la tête. Vous pigez ?*

Personne ne riait plus, aujourd'hui. Les choses paraissaient différentes, quand il s'agissait de l'un des siens.

Les feuilles étaient de nouveau disposées sur le lit. Cent quatre-vingt-trois jours sur une période de sept mois. Un total de 2 197 événements. Une nouvelle feuille de papier était posée à côté, avec des notes de la main de Dixon. Elle avait extrapolé les chiffres sur trois cent quatorze jours et obtenu 3 766 événements pour une année

complète. Reacher supposa qu'elle avait invité les autres à se creuser la tête pour découvrir le genre de chose qui peut se produire 3 766 fois par année de six jours ouvrables. Mais le reste de la page était vide. Personne n'avait trouvé quoi que ce soit. La feuille aux cinq noms était posée sur l'oreiller. De travers, comme si elle avait été étudiée puis rejetée dans un geste de frustration.

« Il doit y avoir autre chose, dit O'Donnell.

— Qu'est-ce que tu veux exactement ? demanda Reacher. Un mode d'emploi ?

— Ce que je veux dire, c'est qu'il n'y a pas matière à provoquer la mort de quatre personnes. »

Reacher acquiesça. « Je suis d'accord. Il n'y a pas grand-chose. Parce que les autres salopards ont fait main basse sur pratiquement tout le reste. Ses ordinateurs, son carnet d'adresses, la liste de ses clients, ses numéros de téléphone. Tout ce que nous avons, c'est la pointe de l'iceberg. Des fragments. Comme des débris archéologiques. Mais il va falloir s'y habituer, parce qu'on n'aura jamais rien de plus.

— Et qu'est-ce qu'on fait, en attendant ?

— On change d'habitude.

— Quelle habitude ?

— Celle de me demander ce qu'on fait. Je ne serai peut-être plus là demain. J'imagine tous ces flics en train de se mettre en branle. Vous allez devoir commencer à penser par vous-même.

— Mais en attendant, qu'est-ce qu'on fait ? »

Reacher ignora la question. Il se tourna vers Karla Dixon et demanda : « Quand tu as loué ta voiture, tu as pris l'assurance tous risques ? »

Elle hocha affirmativement la tête.

« Parfait. On fait une deuxième pause. Ensuite, on va dîner quelque part. C'est moi qui invite. Notre dernier repas commun, si ça se trouve. Dans le hall dans une heure. »

Reacher récupéra la Ford de Dixon auprès du voiturier et emprunta le Hollywood Boulevard, direction est. Il passa devant l'Entertainment Museum et le Mann's Chinese Theater. Tourna à gauche sur Highland. Il se trouvait à deux coins de rue de Hollywood et Vine, quartier traditionnellement malfamé. Mais la faune interlope avait migré, semblait-il, comme souvent. Les forces de l'ordre ne gagnaient jamais vraiment. Elles se contentaient de repousser les voyous d'un quartier à un autre.

Reacher se gara le long du trottoir. Derrière le musée de cire s'étendait une large allée – une sorte de terrain vague, en gravier, sans barrière, colonisé par les voitures qui venaient y faire demi-tour, et plus loin par les dealers comme point de passage et de livraison. Leurs opérations étaient organisées sur le mode triangulaire classique. Un

acheteur potentiel se présentait et ralentissait. Un gosse d'à peine onze ans s'approchait de lui. L'homme au volant commandait et payait en liquide. Le gosse courait apporter l'argent à un caissier – un *bag man* – puis allait rejoindre le type porteur du stock qui lui donnait le produit. Pendant ce temps, le chauffeur décrivait un demi-cercle en roulant au pas, prêt à retrouver le gosse à l'autre bout du terrain. Le transfert avait lieu et la voiture repartait. Le gosse courait ensuite reprendre son poste pour attendre le client suivant.

Un système astucieux. Séparation complète entre le produit et l'argent, dispersion facile et instantanée dans trois directions différentes, si nécessaire, et aucun comportement suspect, à part celui d'un gamin bien trop jeune pour être poursuivi. Le stock était renouvelé fréquemment, si bien que le *bag man* n'avait qu'une réserve minimale. Quant au caissier, son sac était régulièrement vidé, ce qui réduisait le risque de pertes et palliait sa vulnérabilité.

Un système intelligent.

Un système que Reacher avait déjà vu fonctionner.

Un système qu'il avait déjà exploité.

Le *bag man*, littéralement l'homme au sac, portait bien son nom. Il était assis sur un bloc de béton au milieu du terrain, un sac de voyage en vinyle à ses pieds. Il portait des lunettes de soleil et devait être équipé de l'arme de poing à la mode cette semaine-là.

Reacher attendit.

Une Mercedes noire ML ralentit et s'engagea dans le terrain vague. Un joli 4 x 4 aux vitres teintées, avec une plaque californienne de frimeur formant un acronyme. Reacher ne le comprit pas. Le véhicule s'arrêta à l'entrée, et le gamin accourut. Sa tête arrivait à peine à la hauteur de la vitre du conducteur. Sa main, elle, l'atteignait sans peine. Elle s'empara vivement d'un paquet de billets pliés. La Mercedes repartit au pas tandis que le gosse courait jusqu'au *bag man*. Le paquet de billets disparut dans le sac et le gamin courut jusqu'à l'approvisionneur. La Mercedes venait d'entamer son lent demi-tour.

Reacher passa une vitesse. Regarda dans les deux directions, nord et sud. Enfonça l'accélérateur, braqua et s'engagea dans le terrain vague. Ignora l'itinéraire circulaire imprimé dans la poussière et fonça droit sur le milieu du terrain.

Droit sur le *bag man*, accélérant au point que les roues avant projetaient des gravillons.

Le *bag man* resta un instant pétrifié.

Trois mètres avant de lui rentrer dedans bille en tête, Reacher fit trois choses. Il braqua. Écrasa le frein. Et ouvrit sa portière. La voiture dérapa vers la droite tandis que les roues avant patinaient dans les gravillons et que la portière décrivait un arc qui atteignit le type comme un coup de massue. Elle le heurta violemment de la tête à la

taille. Il tomba à la renverse, la voiture s'immobilisa, Reacher se pencha dehors et, de la main gauche, s'empara du sac de vinyle posé sur le sol. Il le jeta sur le siège du passager, enfonça l'accélérateur, referma la portière et entama un demi-tour serré, doublant la Mercedes qui roulait toujours au pas. Sortit en trombe du terrain, rebondit sur le trottoir et s'engagea dans Highland. Dans le rétroviseur, il vit de la poussière et de la confusion, le *bag man* allongé par terre, deux types qui couraient. Deux secondes plus tard, il disparaissait derrière la masse du musée de cire. Puis il retrouva la lumière du Hollywood Boulevard.

Douze secondes en tout.

Pas de réaction. Pas de coups de feu. Pas de poursuite.

Il n'y en aurait sans doute pas, calcula Reacher. Ils avaient dû noter la marque et la couleur de la voiture, sa chemise hideuse et son crâne rasé, et mettraient sur le coup un flic du LAPD désirant améliorer ses fins de mois. Les faux frais, en somme. Quant au conducteur de la Mercedes, il ne pourrait en parler à quiconque.

Ouais, mon vieux, on ne cherche pas de poux aux enquêteurs spéciaux.

Reacher ralentit, reprit sa respiration, tourna à droite et entama un long circuit en sens inverse : Nichols Canyon Road, Woodrow Wilson Drive, puis retour sur Laurel Canyon Boulevard. Personne ne le suivait. Il s'arrêta sur un rond-point désert, dans les hauteurs, vida le sac et le balança sur l'accotement. Puis il compta l'argent. Presque neuf cents dollars, en billets de vingt et de dix pour l'essentiel. Assez pour dîner. Même avec de l'eau norvégienne. Et un pourboire.

Il descendit pour examiner la voiture. La porte du conducteur avait une marque, au milieu. Là où elle avait atteint le *bag man* au visage. Pas de sang. Il remonta et mit sa ceinture. Dix minutes plus tard, il était dans le hall du Château Marmont, assis dans un fauteuil au velours fané, attendant les autres.

À mille huit cents kilomètres au nord-est du Château Marmont, le quadragénaire aux cheveux noirs qui se faisait appeler Alan Mason était dans le train souterrain qui relie les points de débarquement au terminal central de l'aéroport de Denver. Il était seul dans la voiture et s'était assis, fatigué, mais il souriait tout de même en entendant les jingles débiles qui précédaient les annonces. Il supposa que des psychologues avaient dû choisir cette musique de jug-band pour réduire le stress du voyageur. Si c'était le cas, ils avaient vu juste. Il se sentait bien. Beaucoup plus détendu qu'il n'était permis, vu sa situation.

En fin de compte, le dîner coûta largement moins de neuf cents dollars. Que ce soit par goût, par respect du contexte ou par déférence pour sa situation économique, les autres avaient choisi une boîte à hamburgers bruyante sur Sunset, non loin de l'hôtel Mondrian. Là, pas d'eau norvégienne à la carte. Seulement celle du robinet, des bières locales, de gros pavés juteux accompagnés de légumes au vinaigre et de musique rythm & blues du bon vieux temps. Reacher se sentait parfaitement chez lui, malgré le style quelque peu années cinquante. Les autres paraissaient légèrement déplacés. On les avait installés à une table ronde pour quatre personnes. La conversation s'arrêtait et reprenait au gré du plaisir des retrouvailles entre vieux amis et du souvenir de ceux qui manquaient. Reacher, surtout, écoutait. La dynamique de la table ronde faisait que personne n'était en position dominante. Le centre d'attention allait et venait au hasard. Au bout d'une demi-heure passée à évoquer les souvenirs et à combler les vides, la conversation revint sur Franz.

« Commençons par le commencement, dit O'Donnell. Si l'on en croit sa femme, il aurait tout laissé tomber et se serait contenté, depuis quatre ans, de boulots de routine genre récolte d'informations. Dans ce cas, pourquoi se serait-il tout d'un coup lancé dans quelque chose d'aussi sérieux ?

— Parce que quelqu'un le lui a demandé, avança Dixon.

— Exactement, dit O'Donnell. Ce truc-là a commencé avec un client. Qui ?

— Pourrait s'agir de n'importe qui.

— Justement non, dit O'Donnell. Ce n'était pas n'importe qui. Il a fait un sacré effort. Il a rompu quatre années d'habitudes pour ce type. D'une certaine manière, il a même manqué à sa parole vis-à-vis de sa femme et de son fils.

— Le type lui a peut-être proposé un paquet de fric, suggéra Neagley.

— À moins que Franz ait eu des obligations envers lui », dit Dixon.

Neagley reprit la parole. « Ou alors, au départ, ça paraissait une affaire banale. Il n'avait peut-être aucune idée de là où cela allait le

conduire. Et le client lui-même ne le savait peut-être pas non plus. »

Reacher écoutait. *Ce n'était pas n'importe qui. Quelqu'un envers qui il aurait eu des obligations.* Il réfléchissait tandis que O'Donnell prenait le crachoir, puis Dixon, puis Neagley. Le pointeur sautait de l'un à l'autre, formant un triangle épais dans l'air. Quelque chose s'ébroua au fond de sa tête. Quelque chose que Dixon avait dit, plusieurs heures auparavant, quand ils avaient quitté l'aéroport en voiture. Il ferma les yeux, mais ça ne revint pas. Il prit alors la parole et le triangle de discussion devint un carré.

« On devrait demander à Angela, dit-il. S'il avait un client important de longue date, il a pu lui en parler.

— J'aimerais bien faire la connaissance de Charlie, dit O'Donnell.

— On ira demain, poursuivit Reacher. À moins que les flics ne viennent me cueillir. Auquel cas vous irez sans moi.

— Regarde le bon côté des choses, dit Dixon. Tu as assommé ce type. Il ne se rappelle peut-être pas qui il est, encore moins qui tu es. »

Ils revinrent à l'hôtel à pied et se séparèrent dans le hall. Aucune envie d'un dernier verre. Un simple accord tacite pour aller dormir et démarrer tôt, frais et dispos, le lendemain matin. Reacher et O'Donnell montèrent ensemble. Sans beaucoup parler. Reacher dormait cinq secondes après avoir posé la tête sur l'oreiller.

Il se réveilla à sept heures du matin. Les premiers rayons du soleil passaient par la fenêtre. David O'Donnell entra d'un pas vif. Habillé de pied en cap, un journal sous le coude, des gobelets de café à la main.

« J'ai été me balader, dit-il.

— Et ?

— Tu es dans la merde. Je crois.

— Qui ?

— Le flic. Il est garé à cent mètres d'ici.

— Le même ?

— Le même, et la même bagnole. Il a une agrafe métallique sur le nez et un sac-poubelle bouche la vitre cassée.

— Il t'a vu ?

— Non.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Il bouge pas. On dirait qu'il attend. »

Ils firent monter les petits déjeuners dans la chambre de Dixon. Première règle, apprise depuis longtemps : manger quand on en a l'occasion, car on ne sait jamais quand elle se représentera. En particulier quand on est sur le point de disparaître dans les airs. Reacher ingurgita œufs, bacon et toast, faisant descendre le tout avec beaucoup de café. Il se sentait calme, mais frustré.

« J'aurais mieux fait de rester à Portland, dit-il. Ç'aurait été aussi bien.

— Comment se fait-il qu'ils nous aient retrouvés aussi vite ? demanda Dixon.

— Les ordinateurs, répondit Neagley. Ceux de la Homeland Security et grâce au Patriot Act. Ils peuvent consulter les registres d'hôtel quand ils veulent, maintenant. Nous sommes dans un État policier.

— Mais la police, c'est nous ! protesta O'Donnell.

— *C'était* nous.

— Dommage que ce soit fini. On n'a pratiquement plus jamais l'occasion de mouiller sa chemise, aujourd'hui.

— Allez-y les gars, dit Reacher. Je ne veux pas que vous vous retrouviez empêtrés dans cette affaire. On ne peut pas jouer la montre. Arrangez-vous pour que ce flic ne vous voie pas partir. Allez rendre visite à Angela Franz. Trouvez le client. Je reprends contact avec vous dès que je peux. »

Il vida le fond de sa tasse et retourna dans sa chambre. Mit sa brosse à dents pliable dans sa poche et cacha son passeport, sa carte de crédit et les huit cents dollars qui lui restaient dans la valise de O'Donnell. Certaines choses peuvent disparaître, après une arrestation. Puis il descendit dans le hall par l'ascenseur. S'installa dans un fauteuil et attendit. Inutile de faire tout un cirque, de provoquer une course-poursuite dans les couloirs de l'hôtel. Parce que : seconde règle, apprise au cours de toute une vie de galères et d'emmerdes – toujours garder un minimum de dignité.

Il attendit.

Une demi-heure. Une heure. Trois journaux étaient à disposition dans le hall et il les lut tous. D'un bout à l'autre. Sports, articles divers,

éditoriaux, nouvelles locales, nationales, internationales. Monde des affaires. Il y avait un papier sur l'impact financier de la Homeland Security sur le secteur privé. On citait le même montant de sept milliards de dollars mentionné par Neagley. Cela faisait beaucoup d'argent. Des sommes qui n'étaient dépassées que par ce que rapportait le fromage des entreprises sous contrat avec la Défense. Le Pentagone disposait de plus de fric que n'importe qui, et il arrosait partout comme un dingue.

Une heure et demie.

Rien ne se produisit.

Au bout de deux heures, Reacher se leva et alla remettre les journaux à leur place. S'avança jusqu'aux portes et regarda dehors. Grand soleil, ciel bleu, pas trop de pollution. Un vent léger faisait osciller les arbres exotiques. Des voitures parfaitement briquées passaient lentement, scintillantes. Une belle journée. La vingt-quatrième que Calvin Franz ne verrait pas. Presque quatre semaines. Pareil pour Tony Swan, Jorge Sanchez, Manuel Orozco, sans doute.

Il y a plusieurs cadavres en puissance qui se promènent. On ne jette pas un de mes amis d'un hélicoptère en s'imaginant qu'on va vivre assez longtemps pour le raconter.

Reacher sortit. Restait immobile une seconde, exposé, comme s'il attendait le coup de feu d'un tireur embusqué. Ils avaient largement eu le temps de mettre en place une unité entière des forces spéciales. Mais tout était calme dans la rue. Pas de véhicules garés. Pas de camion de fleuriste à l'aspect inoffensif. Pas de faux réparateur des lignes téléphoniques. Pas de surveillance. Il s'engagea à gauche dans Sunset. Puis à gauche encore, dans Canyon Boulevard. Marchant lentement, restant près des haies et des plantations. Tourna une troisième fois à gauche dans la rue sinueuse qui passait derrière l'hôtel.

La Crown Vic ocre était juste devant lui.

Garée le long du trottoir d'en face, isolée, à une centaine de mètres de distance. Silencieuse, moteur coupé. Comme O'Donnell l'avait dit, la vitre brisée était bouchée par un sac-poubelle noir bien tendu. Le conducteur était derrière le volant. Assis tranquillement. Sans bouger, sinon pour tourner de temps en temps la tête. Un coup d'œil au rétroviseur central, un coup d'œil devant lui, un coup d'œil au rétroviseur latéral. Un vrai métronome, ce type. Hypnotique. Reacher vit l'éclair de l'agrafe métallique qu'il avait en travers du nez.

Le véhicule donnait l'impression d'être là depuis des heures.

Le type était seul, se contentant de surveiller les lieux et d'attendre.

Mais quoi ?

Reacher fit demi-tour et revint par le même chemin. Regagna le

hall de l'hôtel, regagna son fauteuil. S'assit, le début du commencement d'une nouvelle hypothèse germant dans son esprit.

Sa femme m'a appelée, avait dit Neagley.

Qu'est-ce que la femme de Franz voulait que tu fasses ?

« Rien, avait répondu Neagley. Elle souhaitait juste nous mettre au courant. »

Juste nous mettre au courant.

Et puis : Charlie accroché à la poignée de la porte. Reacher lui avait demandé : *Tu as le droit d'ouvrir la porte tout seul ?* Et le petit garçon avait répondu oui, qu'il pouvait.

Et encore : *Charlie, tu devrais aller jouer dehors.*

Et encore : *Je pense qu'il y a quelque chose que vous ne nous dites pas.*

Reacher resta assis dans le fauteuil en velours du Château Marmont, réfléchissant, attendant que son hypothèse soit confirmée ou infirmée par les premières personnes à entrer dans l'hôtel – son ancienne unité ou une brigade de flics du comté de LA très remontés.

C'est l'ancienne unité qui franchit la porte la première. Ce qu'il en restait, en tout cas. Les survivants. O'Donnell, Dixon, Neagley, tous pressés, la mine anxieuse. Ils s'immobilisèrent en le voyant, surpris, et il leva la main pour les saluer.

« Tu es encore ici, dit O'Donnell.

— Non, je suis une illusion d'optique.

— Admirable.

— Qu'est-ce qu'Angela vous a dit ?

— Rien. Elle ignore tout de ses clients.

— Comment vous l'avez trouvée ?

— Comme une femme qui vient juste de perdre son mari.

— Qu'est-ce que tu penses de Charlie ?

— Sensationnel. Comme son papa. Franz continue à vivre, d'une certaine manière. »

Dixon intervint. « Comment se fait-il que tu sois encore ici ?

— C'est une très bonne question, répondit Reacher.

— Et quelle est la réponse ?

— Le flic est toujours là dehors ? »

Dixon fit oui de la tête. « Nous l'avons vu au bout de la rue.

— Montons. »

Ils se réunirent dans la chambre de Reacher et O'Donnell. Elle était légèrement plus grande que celle de Dixon, avec deux lits. La première chose que fit Reacher fut de récupérer son passeport, sa carte de crédit et son argent dans la valise de O'Donnell.

« On dirait que tu te sens nettement plus tranquille, remarqua O'Donnell.

— Nettement, oui.

— Pourquoi ?

— Parce que Charlie a ouvert la porte tout seul.

— Ce qui veut dire ?

— Angela m'a fait l'impression d'être une très bonne mère. Normale, au pire. Charlie était propre, bien nourri, bien habillé, bien équilibré, bien tout ce que vous voudrez. On peut donc en conclure qu'Angela fait un boulot consciencieux de parent. Et cependant, elle laisse le gosse ouvrir la porte à deux parfaits étrangers.

— Son mari vient d'être tué. Elle était juste un peu distraite, peut-être, fit remarquer Dixon.

— Il y a plus de chances que ce soit le contraire. Son mari a été tué il y a trois semaines. J'estime qu'elle a franchi l'étape de la réaction initiale, quelle qu'elle ait pu être. À présent, elle s'accroche à Charlie plus que jamais, vu que c'est tout ce qui lui reste. Et pourtant, elle laisse le gosse aller ouvrir. Ensuite, elle lui dit d'aller jouer dehors. Elle ne lui a pas dit d'aller jouer dans sa chambre. Elle a bien dit, dehors. À Santa Monica ? Dans un bout de jardin donnant sur une rue animée pleine de passants ? Pourquoi ferait-elle ça ?

— Je ne sais pas.

— Parce qu'elle se savait en sécurité.

— Comment ça ?

— Parce qu'elle savait qu'un flic surveillait la maison.

— Tu crois ?

— Pourquoi a-t-elle attendu quinze jours pour appeler Neagley ?

— Elle pensait à autre chose, objecta à nouveau Dixon.

— C'est possible, admit Reacher. Mais il y a peut-être une autre raison. Peut-être qu'elle ne tenait pas à nous appeler. On était de l'histoire ancienne. Elle préférait la nouvelle vie de Franz. Naturellement, vu qu'elle était la vie actuelle de Franz. Nous, on représentait une autre époque, rude, dangereuse, barbare. Je pense qu'elle désapprouvait. Ou alors, elle était un peu jalouse.

— Je suis d'accord, dit Neagley. C'est l'impression que j'ai eue.

— Dans ce cas, pourquoi t'a-t-elle appelée ?

— Je ne sais pas.

— Penses-y du point de vue des flics. C'est juste un petit bureau de shérif, ils ne sont pas nombreux, ils ont peu de moyens. Ils trouvent un mort dans le désert, ils l'identifient, ils mettent la machine en route. Ils font comme dans le manuel. Première étape, profil de la victime. Ils découvrent qu'il a fait partie d'une unité spéciale d'enquête pas très réglé dans la police militaire. Et ils découvrent aussi que tous ses anciens potes, sauf un, sont en principe vivants et quelque part dans la nature.

— Et ils nous soupçonnent ?

— Non, ils ont dû nous rayer tout de suite de la liste des suspects éventuels. Ils continuent leur boulot. Mais ne débouchent sur rien. Pas d'indices, pas de piste, pas le moindre truc nouveau. Ils sont coincés.

— Et alors ?

— Alors, après deux semaines de frustration, ils ont une idée. Angela leur a tout raconté sur l'ancienne unité, sa loyauté, le vieux slogan, et ils saisissent l'occasion. Ils disposent d'une équipe d'enquêteurs qui n'attendent que le moment d'intervenir. Une équipe brillante, expérimentée, et par-dessus tout, ultramotivée. Ils poussent

donc Angela à nous appeler. Juste pour nous mettre au courant, rien de plus. Parce qu'ils savent que ça revient à mettre un appât sous le nez d'une truite. Qu'on va rappliquer sur les chapeaux de roue. Qu'on va chercher des réponses. Qu'ils n'auront qu'à rester dans l'ombre pour prendre le train en marche le moment voulu.

— C'est ridicule, dit O'Donnell.

— Je pense que c'est pourtant ce qui est arrivé précisément, reprit Reacher. Angela leur a dit qu'elle avait eu Neagley au téléphone, ils ont mis le nom de Neagley sur une liste de surveillance, ils l'ont suivie lorsqu'elle est arrivée en ville et ont attendu à l'aise dans le foin, nous regardant arriver les uns après les autres. Et ils nous ont surveillés depuis le début. Travail de police par procuration. Voilà ce qu'Angela ne nous a pas dit. Les flics lui ont demandé de faire de nous des chevaux de Troie, et elle a dit d'accord. Et c'est pour ça que je suis encore ici. Il n'y a pas d'autre explication. Ils ont estimé qu'un nez cassé était le prix à payer quand on fait ce genre d'affaires.

— C'est dingue.

— Une seule façon de le savoir. Faire le tour du pâté de maisons et parler avec le flic.

— Tu crois ?

— C'est Dixon qui devrait y aller. Elle n'était pas avec nous à Santa Ana. Du coup, si je me trompe, le type ne la descendra probablement pas. »

Dixon quitta la chambre sans un mot. O'Donnell rompit le silence. « Je ne pense pas qu'Angela nous ait caché quoi que ce soit, aujourd'hui. Et donc je ne pense pas non plus que Franz ait eu un client d'une importance quelconque.

— Tu lui as tiré les vers du nez ?

— Non, on n'a pas eu besoin d'insister. C'était clair dès le début. Elle n'avait rien à nous dire. Pour que Franz se fourre dans un truc pareil, il fallait que ce soit au nom d'un très gros client, très ancien et très fidèle, et il est inconcevable qu'il ait eu un tel client sans qu'Angela entende au moins son nom. »

Reacher acquiesça. Puis sourit, brièvement. Il aimait bien sa vieille équipe. Il pouvait se fier à eux, absolument. Pas d'arrière-pensées. Si Neagley, Dixon et O'Donnell partaient avec des questions, ils revenaient avec des réponses à coup sûr. Quel que soit le problème, quels que soient les moyens mis en œuvre. Il pouvait les envoyer à Atlanta, ils reviendraient avec la recette du Coca-Cola.

Neagley demanda : « Et maintenant ?

— Il faut commencer par parler avec les flics. Découvrir en particulier s'ils sont allés à Las Vegas.

— Dans les bureaux de Sanchez et Orozco ? Dixon y est passée. Ils n'avaient pas eu de visite.

— Elle n'est pas allée à leurs domiciles. »

Dixon revint une demi-heure plus tard. « Il ne m'a pas tiré dessus.

— C'est bien, ça, dit Reacher.

— C'est aussi mon avis.

— Il n'a pas fait trop de manières ?

— Il n'a ni confirmé ni nié.

— Il est pas furieux, pour son nez ?

— Fou de rage.

— Alors, qu'est-ce qu'il propose ?

— Il a appelé son patron. Il veut nous rencontrer. Ici, dans une heure.

— Et c'est qui, son patron ?

— Un type du nom de Curtis Mauney. Département du shérif, comté de Los Angeles.

— Très bien, dit Reacher. Faisons comme ça. On verra bien ce qu'il a. On le traitera comme un trou-du-cul de marshal fédéral. Tout prendre et ne rien donner. »

Ils attendirent en bas, dans le hall de l'hôtel. Ni stress ni tension. Le service militaire vous apprend à attendre. O'Donnell, vautré sur un canapé, se faisait les ongles avec son cran d'arrêt. Dixon lut et relut les séries de chiffres pendant un moment, puis les rangea et ferma les yeux. Neagley resta assise, seule, dans un fauteuil placé contre un mur. Reacher s'était installé sous une ancienne photo encadrée de Raquel Welch. Une photo prise devant l'hôtel, tard l'après-midi, et la lumière était aussi dorée que sa peau. L'heure magique, comme disent les photographes. Brève, lumineuse, délicieuse. Comme la gloire elle-même, songea Reacher.

Le quadragénaire aux cheveux aile de corbeau qui se faisait appeler Alan Mason attendait, lui aussi. Il attendait la tenue d'une réunion secrète dans sa chambre du Brown Palace Hotel, dans le centre de Denver. Il était nerveux et mal à l'aise, chose inhabituelle. Trois raisons. La première : sa chambre était mal éclairée et minable. Pas du tout ce à quoi il s'était attendu. La deuxième : la valise qu'il avait appuyée contre le mur, une Samsonite à coque dure gris foncé, sélectionnée avec le même soin que tous ses accessoires, suffisamment coûteuse pour coller avec son allure prospère mais pas assez voyante pour attirer l'attention, contenait des bons au porteur, des diamants taillés et des codes d'accès à des banques suisses, ce qui équivalait à beaucoup d'argent. Soixante-cinq millions de dollars, pour être précis. Et les gens qu'il était sur le point de rencontrer n'étaient pas de ceux qu'on peut laisser en présence d'un pactole aussi anonyme et facile à faire disparaître, quand on était prudent.

La troisième raison était qu'il n'avait pas bien dormi. L'air de la nuit était chargé d'une odeur désagréable. Il avait parcouru une liste de causes possibles et avait cru identifier de la nourriture pour chien. Il y avait forcément une usine pas loin, et le vent soufflait dans la mauvaise direction. Allongé, bien réveillé, il s'inquiétait des ingrédients contenus dans la nourriture pour chien. De la viande, évidemment. Il savait néanmoins que l'odorat est un mécanisme physique dépendant de l'impact réel de molécules sur la paroi nasale. Donc, techniquement, des fragments de viande lui entraient par les narines. Ils étaient en contact avec son corps. Et il y avait des viandes avec lesquelles Azhari Mahmoud ne devait pas entrer en contact, jamais, quelles que soient les circonstances.

Il passa dans la salle de bains. Se lava la figure pour la cinquième fois ce jour-là. Se regarda dans le miroir. Se prit la mâchoire. Il n'était pas Azhari Mahmoud. Pas maintenant. Il était Alan Mason, un Occidental, et il avait un boulot à faire.

Le premier à franchir les portes donnant sur le hall du Château Marmont fut le policier au nez cassé, Thomas Brant en personne. Il avait un sacré bleu à la tempe, et l'agrafe de métal, tel un piercing géant, tirait tellement sur ses pommettes que la peau plissait sous les yeux. Il marchait comme s'il avait mal. Il avait l'air un tiers fou furieux de s'être fait avoir, un tiers mortifié de n'avoir rien vu venir, et un tiers ulcéré d'avoir à ravalé ses sentiments au nom du boulot. Il était suivi d'un type plus âgé qui devait être son patron, Curtis Mauney. Mauney devait approcher la cinquantaine. Il était petit et râblé, avec le genre de regard usé de ceux qui ont trop longtemps fait le même boulot. Il avait les cheveux teints, d'un noir terne qui ne correspondait pas à ses sourcils. Il tenait un porte-documents élimé à la main. « Lequel de votre bande de trous du cul a cogné mon gars ?

— C'est important ? demanda Reacher.

— Ça n'aurait jamais dû arriver.

— Ne lui en voulez pas. Il n'avait aucune chance. Trois contre un. Même si l'un des trois était une fille. »

Neagley lui adressa un regard qui l'aurait rendu aveugle si ses yeux avaient été des poignards. Mauney secoua la tête. « C'est pas la capacité d'autodéfense de mon gars que je critique. Je dis que vous n'avez pas à vous ramener ici et à taper sur les flics. »

Reacher ne se démonta pas. « Il n'était pas dans sa juridiction, il ne s'était pas identifié et se comportait de manière louche. Il l'a cherché.

— Et qu'est-ce que vous foutez ici de toute façon ?

— Pour les funérailles de notre ami.

— Le corps n'a pas encore été rendu.

— On attendra.

— C'est vous qui avez cogné mon gars ? »

Reacher acquiesça. « Je m'excuse. Mais vous auriez pu tout simplement demander.

— Demander quoi ?

— Notre aide. »

L'expression de Mauney resta indéchiffrable. « Vous pensez que nous vous avons fait venir ici pour nous aider ?

— Ce n'est pas le cas ? »

Mauney secoua la tête. « On vous a fait venir ici comme appât. »

Thomas Brant se tenait debout, l'air revêche, répugnant à faire le geste de courtoisie sociale consistant à s'asseoir au milieu d'un groupe. Mais son patron, Curtis Mauney, s'installa dans un fauteuil. Il posa le porte-documents entre ses pieds et mit les coudes sur les genoux.

« Une petite mise au point s'impose, dit-il. Nous sommes les shérifs du comté de Los Angeles. On ne sort pas de la cambrousse, on n'est pas idiots et on n'est pas non plus la cinquième roue du carrosse. Nous sommes rapides, intelligents, entreprenants et réactifs. On était déjà au courant de tous les détails de la vie de Calvin Franz douze heures après avoir retrouvé son corps. Y compris le fait qu'il était l'un des huit survivants d'une unité militaire d'élite. Et vingt-quatre heures plus tard, on savait avec certitude que trois autres membres de cette unité étaient eux aussi portés disparus. Un ici même, à Los Angeles, et les deux autres à Las Vegas. Ce qui remet en question ce qu'on entend exactement par élite, vous ne trouvez pas ? Soit un taux de perte de cinquante pour cent en un battement de cils.

— J'aurais besoin de savoir qui est l'adversaire avant de tirer des conclusions en termes de performance, répliqua Reacher.

— En tout cas, ce n'était pas l'armée Rouge.

— Nous n'avons jamais combattu l'armée Rouge. Nous combattions l'Armée américaine.

— Eh bien, je vais vérifier, dit Mauney. Des fois que la 81^e division aéroportée aurait remporté quelque victoire retentissante.

— Votre hypothèse, c'est que quelqu'un est à nos trousses, à tous les huit ?

— Je ne sais pas quelle est mon hypothèse. Mais c'est certainement une possibilité. C'est la raison pour laquelle j'avais tout intérêt à vous faire sortir du bois. Si vous n'aviez pas débarqué, j'en aurais déduit qu'ils vous avaient peut-être déjà eus, ce qui aurait ajouté des pièces au puzzle. Si vous appliquiez, vous deveniez des appâts. On pourra peut-être vous utiliser pour les faire sortir du bois, *eux*.

— Et s'ils n'étaient pas aux trousses des huit ?

— Dans ce cas, vous pouvez continuer à traîner ici et attendre l'enterrement. Ça ne me dérange pas.

— Vous êtes allé à Las Vegas ?

— Non.

— Alors, comment savez-vous que les deux de Las Vegas ont disparu ?

— Parce que j'ai appelé, répondit Mauney. Nous travaillons beaucoup avec la police du Nevada, et eux travaillent beaucoup avec les flics de Las Vegas. Vos deux gars, Sanchez et Orozco, ont disparu il y a trois semaines et leurs appartements respectifs ont été royalement dévastés. Voilà comment nous le savons. Le téléphone. Une technologie bien pratique.

— Dévastés comme le bureau de Franz ?

— Même genre de boulot.

— Rien ne leur a échappé ?

— Pourquoi voulez-vous... ?

— Des choses nous échappent, parfois.

— Quelque chose leur aurait échappé dans le bureau de Franz ?

Nous aurait échappé ? »

Reacher avait dit : *On le traitera comme un trou-du-cul de marshal fédéral. Tout prendre et rien donner.* Mais ce Mauney valait mieux que n'importe quel trou-duc de marshal fédéral. C'était évident. Il avait l'air d'être un sacré bon flic. Pas idiot. Mais peut-être manipulable. Reacher hocha la tête : « Franz s'envoyait à lui-même, par la poste, des données informatiques. Par sécurité. Elles leur ont échappé. Elles vous ont échappé. Nous les avons.

— Vous les avez prises dans sa boîte postale ? »

Reacher acquiesça.

« C'est un délit fédéral, dit Mauney. Vous auriez dû vous procurer un mandat.

— Je n'aurais pas pu, dit Reacher. Je suis à la retraite.

— Alors il fallait laisser tomber.

— Arrêtez-moi.

— Peux pas, dit Mauney. Je ne suis pas un agent fédéral.

— Qu'est-ce qui leur a échappé, à Las Vegas ?

— On échange des infos ? »

Reacher répondit d'un signe de tête. « C'est à vous, maintenant.

— Très bien, dit Mauney. À Las Vegas, ils n'ont pas remarqué une serviette en papier avec quelque chose d'écrit dessus. Le genre de serviette qu'il y a dans les repas chinois livrés à domicile. Roulée en boule et graisseuse, au fond de la poubelle de Sanchez. Mon interprétation est que Sanchez était en train de manger et que le téléphone a sonné. Il a griffonné une note qu'il a ensuite recopiée dans un calepin ou dans un dossier que nous n'avons pas. Puis il a jeté la serviette à la poubelle parce qu'il n'en avait plus besoin.

— Comment savons-nous si ça a un rapport avec quoi que ce

soit ?

— Nous ne le savons pas, dit Mauney. Mais la chronologie est parlante. Commander ce repas chinois semble bien être la dernière chose que Sanchez ait faite à Las Vegas.

— Et qu'est-ce qu'il y avait d'écrit, sur cette serviette ? »

Mauney se pencha, mit le porte-documents tout éraflé sur ses genoux et fit sauter les fermoirs. Souleva le rabat. Prit une chemise en plastique transparent qui contenait une photocopie en couleur. La photocopie était souillée de noir, là où la serviette n'avait pas complètement recouvert le plateau de l'appareil. Elle reproduisait les plis, les taches de graisse et la texture irrégulière du papier. Et la demi-ligne qu'avait notée Sanchez de son écriture familière : *650 à \$100k per*. Vigoureuse, confiante, penchée en avant, rédigée avec un stylo à pointe bleu, se détachant clairement sur le sépia naturel du papier non blanchi.

650 à \$100k per.

Mauney demanda : « Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Votre hypothèse vaudra la mienne », répondit Reacher. Il regardait les chiffres, sachant que Dixon les regardait, elle aussi. L'abréviation *k* – signifiant *mille* – était d'usage courant dans l'armée américaine à l'époque de la génération de Sanchez, probablement issue des mathématiques, ou des écoles d'ingénieurs, ou résultant d'une expérience de service à l'étranger, où les distances étaient mesurées en kilomètres et non en milles. À un kilomètre (surnommé *klick*), soit mille mètres, correspondaient mille dollars, et *\$100k* signifiait donc cent mille dollars. Le *per* était la préposition latine signifiant chaque.

« Je crois que c'est une proposition ou une enchère, dit Mauney. Du genre, vous pouvez avoir six cent cinquante trucs pour cent mille dollars pièce.

— Ou un compte rendu du marché, intervint O'Donnell. Par exemple, six cent cinquante trucs ont été vendus à cent mille dollars pièce. Valeur totale, soixante-cinq millions de dollars. Une transaction d'une certaine importance. Assez importante, en tout cas, pour avoir fait des morts.

— On a tué des gens pour soixante-cinq cents, dit Mauney. Ça demande pas forcément des millions. »

Karla Dixon gardait le silence. Elle était calme mais avait l'air préoccupée. Reacher comprit qu'elle avait vu dans ce chiffre de 650 quelque chose qui lui avait échappé. Il n'arrivait pas à imaginer quoi. Ce n'était pas un nombre intéressant.

650 à \$100k per.

« Aucune idée géniale ? » demanda Mauney.

Personne ne répondit.

« Qu'est-ce que vous avez trouvé dans la boîte postale de Franz ? reprit le policier.

— Une clé USB, répondit Reacher. Pour un ordinateur.

— Et qu'y a-t-il dessus ?

— On n'en sait rien. On n'a pas pu trouver le mot de passe.

— On pourrait essayer, dit Mauney. Nous avons un labo qui sait faire ça.

— Je me demande. Il ne reste qu'un essai.

— En vérité, vous n'avez pas le choix. Il s'agit d'une preuve matérielle, elle est donc à nous.

— Partagerez-vous l'information ? »

Mauney acquiesça. « Nous sommes apparemment en mode partage, non ?

— Entendu », dit Reacher, qui adressa un signe de tête à Neagley. Elle mit la main dans son sac et en retira le petit objet en plastique argenté. Le lui lança. Reacher le rattrapa et le donna à Mauney. « Bonne chance.

— Un tuyau ?

— Il devrait s'agir de chiffres, répondit Reacher. Franz aimait bien les chiffres.

— OK.

— Ce n'était pas un avion, vous savez.

— Je sais, dit Mauney, c'était juste un truc bidon pour vous appâter. Il s'agissait d'un hélicoptère. Vous savez combien il y a d'hélicoptères privés dont le rayon d'action couvre l'endroit où l'on a retrouvé Franz ?

— Non.

— Plus de neuf mille.

— Vous avez été fouiller dans le bureau de Swan ?

— Il venait d'être viré. Il n'avait plus de bureau.

— Et sa maison ?

— À travers les fenêtres, dit Mauney. Rien n'avait été touché.

— Et par celle de la salle de bains ?

— Verre dépoli.

— Bon, une dernière question, dit Reacher. Vous avez vérifié pour Swan et envoyé les flics du Nevada après Sanchez et Orozco. Pourquoi n'avoir pas appelé Washington, et New York, et l'Illinois pour joindre le reste de la bande ?

— Parce qu'à ce stade on faisait avec ce qu'on avait.

— C'est-à-dire ?

— Ils étaient tous les quatre sur un enregistrement. Franz, Swan, Sanchez et Orozco. Ensemble. Vidéo surveillance, la veille du jour où Franz est parti et n'est jamais revenu. »

Curtis Mauney n'attendit pas qu'on le lui demande. Il ouvrit de nouveau son porte-documents et prit une deuxième chemise en plastique transparent. Elle contenait le tirage en noir et blanc d'une image prise par une caméra de vidéo-surveillance. Quatre hommes, épaule contre épaule, se tenant devant ce qui ressemblait à un comptoir du magasin. Voyant la photo d'un peu loin et à l'envers, Reacher ne distinguait pas grand-chose.

Mauney prit la parole : « Je les ai identifiés en comparant cette image à un paquet de clichés – ils étaient dans une boîte à chaussures du placard de la chambre, chez les Franz. » Puis il passa la photo à Neagley. Elle l'étudia quelques instants, son visage ne reflétant rien, sinon le léger éclat venu du plastique brillant. Elle tendit la photo à Dixon. Dixon l'examina pendant dix longues secondes, cligna une fois des yeux et la transmit à O'Donnell. O'Donnell la prit, l'étudia à son tour, secoua la tête et la passa à Reacher.

Manuel Orozco était sur la gauche de la photo, tourné vers la droite, saisi par la caméra dans son perpétuel état d'agitation. Puis venait Calvin Franz, les mains dans les poches, l'expression patiente. Tony Swan, de face et au milieu, regardait droit devant lui. Et à sa droite se tenait Jorge Sanchez, chemise entièrement boutonnée, pas de cravate, l'index glissé sous le col. Reacher connaissait cette pose. Il l'avait vue des milliers de fois. Elle signifiait que Sanchez s'était rasé une dizaine d'heures auparavant et que la repousse, sur son cou, commençait de nouveau à l'irriter. Même sans l'heure incrustée en bas à droite du cliché, Reacher aurait pu dire que la photo avait été prise en début de soirée.

Ils avaient tous l'air un peu plus âgé. Les cheveux d'Orozco grisonnaient aux tempes et des plis de fatigue cernaient ses yeux. Franz avait peut-être perdu un peu de poids. Fonte musculaire à hauteur des épaules. Swan était aussi large qu'avant, avec sa poitrine en barrique, son ventre encore plus proéminent. Ses cheveux courts avaient reculé d'un ou deux centimètres sur son front. L'expression de mauvaise humeur permanente de Sanchez s'était inscrite de manière définitive dans les deux plis en encadrant sa bouche du nez au menton.

Plus âgés, mais peut-être aussi plus sages. Il y avait beaucoup de talent, d'expérience et de capacité réunis, sur cette photo. Et la camaraderie bon enfant, la confiance mutuelle venait clairement de connaître un renouveau récent. Quatre durs à cuire. De l'avis de Reacher, les meilleurs des huit au monde.

Qui avait bien pu les avoir ? Ou quoi ?

Derrière eux, se perdant au loin, deux allées de petits commerces paraissaient familières.

« Où était la caméra ? demanda Reacher.

— Dans la pharmacie de Culver City, répondit Mauney. À côté du bureau de Franz. Le type derrière le comptoir se souvenait d'eux. Swan lui a acheté de l'aspirine.

— Ça m'étonne de Swan.

— Pour son chien. Il avait de l'arthrite dans les hanches. Il lui donnait un quart de pilule tous les jours. D'après le pharmacien, ça se fait couramment pour les chiens. En particulier les gros.

— Quelle quantité a-t-il acheté ?

— Le flacon économique. Quatre-vingt-seize pilules, un générique.

— À un quart par jour, il en avait pour une année et dix-neuf jours », observa Dixon.

Reacher étudia de nouveau le cliché. Quatre types, l'attitude détendue, pas d'impatience, tout le temps du monde, un achat de routine – destiné à un animal familier et supposé durer une année...

Ils n'ont rien vu venir, à aucun moment.

Qui avait pu les avoir ? Ou quoi ?

« Je peux garder la photo ? demanda-t-il.

— Pourquoi ? voulut savoir Mauney. Vous voyez quelque chose de spécial ?

— Quatre de mes vieux amis. »

Mauney acquiesça. « Gardez-la. C'est une copie.

— Et ensuite ?

— Restez ici », répondit Mauney. Il laissa retomber le couvercle du porte-documents et fit claquer les fermoirs au milieu du silence. « Restez visibles et appelez-moi si vous voyez quelqu'un qui renifle à droite et à gauche. Plus d'initiative indépendante, d'accord ?

— Nous sommes seulement ici pour les funérailles, dit Reacher.

— Mais les funérailles de qui ? »

Reacher ne répondit rien. Il se contenta de se lever, puis se tourna pour regarder à nouveau la photo de Raquel Welch. Le verre qui la protégeait lui renvoyait l'image de Mauney qui se levait derrière lui, imité par les autres. Quand on se lève, on se déplace vers l'avant ; du coup, lorsqu'un groupe de personnes se lève, elles se retrouvent temporairement plus proches les unes des autres que lorsqu'elles

étaient assises. Si bien que le mouvement suivant consiste à faire un pas en arrière, à se tourner et à se disperser pour élargir le cercle, respecter l'espace des autres. Neagley fut la première et la plus rapide, bien entendu. Mauney se tourna vers la porte et s'apprêta à se faufiler au milieu de l'espace réduit des fauteuils. O'Donnell partit dans la direction opposée, vers l'intérieur de l'hôtel. Dixon, petite, leste et agile, se déplaça dans la même direction en contournant une table basse.

Mais Thomas Brant s'avança dans l'autre sens.

Vers l'intérieur du cercle.

Reacher ne quittait pas des yeux la vitre qui protégeait Raquel. Observait le reflet de Brant. Il sut sur-le-champ ce qui allait se produire. Brant allait lui taper sur l'épaule de la main gauche. Sur quoi Reacher serait supposé se retourner pour savoir ce qu'on lui voulait et se prendrait un direct en béton en pleine figure.

Brant avança d'un pas. Reacher se concentra sur l'anneau doré qui reliait les deux parties du soutien-gorge de Raquel. La main gauche de Brant s'avança pendant que la droite reculait. Cette main gauche avait l'index tendu, mais la droite était serrée en un poing d'une taille impressionnante. Technique rudimentaire. Reacher sentit que les pieds de Brant n'étaient pas très bien placés. Brant était un bagarreur de rue, pas un boxeur. Il s'handicapait lui-même à cinquante pour cent.

Brant tapa Reacher sur l'épaule.

Reacher s'y attendait, se tourna beaucoup plus vite que prévu et interrompit, de la paume de la main gauche, la trajectoire du direct du droit à trente centimètres de son visage. Exactement comme un receveur qui intercepte une balle en trajectoire horizontale sur un terrain de base-ball. C'était un coup solide. Avec beaucoup de poids derrière. L'impact était violent. Il picota la paume de Reacher jusqu'aux tendons.

Puis ce ne fut plus qu'une histoire de self-control. Un effort surhumain.

Chaque parcelle de l'instinct animal de Reacher et toute sa mémoire musculaire lui intimaient de porter un coup de boule au nez endommagé de Brant. Un pur réflexe. Tout dans l'adrénaline. Pivoter vers l'avant autour de sa taille, beaucoup d'élan, balancer le front le plus loin possible. Une technique que Reacher avait perfectionnée dès l'âge de cinq ans. Une réaction devenue quasiment incontrôlable une vie plus tard.

Mais il tint bon.

Il ne bougea pas, toujours agrippé au poing serré de Brant. Il regarda le policier dans les yeux, expira, secoua la tête.

« Je me suis excusé une fois, dit-il. Et je m'excuse à nouveau,

maintenant. Si ça ne te suffit pas, pourquoi ne pas attendre que tout soit fini, hein ? Je resterai dans le secteur. Tu peux même rameuter deux de tes copains afin de me sauter à trois dessus pendant que je ne regarderai pas. Correct, non ?

— C'est peut-être ce que je ferai, dit Brant.

— Tu devrais. Mais choisis bien tes copains. Ne prends que ceux qui ont les moyens de se payer six mois d'hosto.

— Et coriace, avec ça.

— C'est pas moi qui ai une agrafe en travers du nez. »

Curtis Mauney était revenu sur ses pas. « Pas de bagarre, dit-il. Ni maintenant ni plus tard. » Il entraîna Brant par le col de son veston. Reacher attendit qu'ils soient tous les deux de l'autre côté de la porte pour grimacer et secouer énergiquement sa main gauche. « Bon Dieu, ça fait mal.

— Mets de la glace dessus, lui dit Neagley.

— Enroule-la plutôt autour d'une bière bien fraîche, conseilla O'Donnell.

— Oublie-la et laisse-moi t'expliquer, pour le nombre six cent cinquante », dit Dixon.

Ils montèrent dans la chambre de Dixon et disposèrent une fois de plus les sept feuilles de papier en ordre sur le lit. « Bon, dit-elle, nous sommes d'accord pour dire que nous avons là une séquence de sept mois de calendrier. Quelque chose comme une analyse de performance. Pour simplifier, disons qu'il y a des coups gagnants et des coups perdants. Les trois premiers mois sont excellents. Beaucoup de coups gagnants, pas trop de perdants. Taux de réussite autour de quatre-vingt-dix pour cent. Un poil au-dessus de quatre-vingt virgule quatre pour cent, pour être précise, comme vous le souhaitez sûrement.

— Avance un peu, dit O'Donnell.

— Puis, au quatrième mois, tout dégringole et ça va en empirant.

— On sait déjà tout ça, dit Neagley.

— Pour les besoins de la cause, prenons les trois premiers mois comme mois de référence. Nous savons que le taux de réussite peut être d'environ quatre-vingt-dix pour cent. Ils en sont capables. Disons qu'ils auraient dû maintenir ce taux indéfiniment.

— Mais ça n'a pas été le cas, dit O'Donnell.

— Exactement. Ils auraient pu, mais ce n'est pas arrivé. Quel est le résultat ?

— Davantage de coups perdants, proposa Neagley.

— Combien de plus ?

— Je ne sais pas.

— Moi si, dit Dixon. Sur l'ensemble, s'ils avaient continué à obtenir le même taux de succès au cours des quatre derniers mois, ils auraient eu exactement six cent cinquante coups gagnants de plus.

— Vraiment ?

— Vraiment. Les chiffres ne mentent pas et les pourcentages sont faits de chiffres. Il s'est produit quelque chose à la fin du troisième mois qui leur a coûté six cent cinquante échecs en principe évitables. »

Reacher hocha la tête. Un total de 183 jours, un total de 2 197 événements, un total de 1 314 réussites et de 883 échecs. Mais une répartition remarquablement inégale. Les trois premiers mois, 897 événements, 802 réussites, 95 échecs. Les quatre mois suivants, 1 300 événements, un lamentable niveau de 512 succès, un niveau d'échec

catastrophique de 780, dont 650 n'auraient jamais dû se produire si quelque chose n'avait pas changé.

« Si seulement on savait ce qu'on cherche, dit-il.

— C'est du sabotage, suggéra O'Donnell. On a payé quelqu'un pour foutre en l'air une opération.

— À cent mille dollars le coup ? dit Neagley. Six cent cinquante fois ? C'est fichtrement bien payé.

— Ça ne peut pas être du sabotage, objecta Reacher. Pour cent billets de mille, tu peux t'offrir l'incendie d'une usine, d'un immeuble de bureaux ou de tout ce que tu voudras, sans problème. Voire de tout un patelin. Tu n'aurais pas à payer à l'unité.

— Alors, de quoi s'agit-il ?

— Je ne sais pas.

— Mais ça se tient, fit observer Dixon, non ? Il y a un lien mathématique indéniable entre ce que Franz savait et ce que Sanchez savait. »

Reacher s'avança jusqu'à la fenêtre de la chambre et se mit à contempler la vue : « Serait-il juste de supposer que ce que savait Sanchez, Orozco le savait aussi ?

— Tout à fait, dit O'Donnell. Et vice-versa, bien entendu. Ils étaient amis. Ils travaillaient ensemble. Ils se parlaient constamment.

— Si bien que ce qui nous manque correspond à ce que savait Swan. Nous avons des fragments venant des trois autres. Rien de lui.

— Sa maison était intacte. Mis à part la chienne.

— C'est donc dans son bureau.

— Il n'avait pas de bureau. Il venait d'être viré.

— Mais c'était très récent. Autrement dit, son bureau est encore inoccupé. Ils dégraissent, ils n'embauchent pas. Ce n'est pas la place qui leur manque. Son bureau est en réserve. Son ordinateur encore à la même place. Et peut-être qu'il y a des notes dans les tiroirs, des trucs comme ça.

— Tu as envie de retourner voir le Dragon femelle ? demanda Neagley.

— Je crois que nous n'avons pas le choix.

— On devrait appeler avant de se taper toute cette route.

— Je préfère la prendre par surprise.

— J'aimerais bien voir où Swan travaillait, dit O'Donnell.

— Moi aussi », dit Dixon.

Dixon prit le volant. La location était à son nom, donc sous sa responsabilité. Elle prit Sunset vers l'est pour gagner la 101. Neagley lui expliqua la suite. Un itinéraire compliqué. Des routes encombrées. Mais la traversée d'Hollywood fut au moins pittoresque. Dixon parut y prendre plaisir. Elle aimait bien Los Angeles.

L'homme en costume bleu foncé au volant de la Chrysler bleu

foncé les fila tout le long du chemin. À hauteur des studios de KTLA, juste avant l'autoroute, il prit son portable. Et dit à son patron : « Ils font route vers l'est. Tous les quatre dans la même voiture.

— Je suis toujours au Colorado, répondit le patron. Surveille-les pour moi, OK ? »

Dixon tourna pour s'engager entre les grilles ouvertes de New Age et se gara dans le parking réservé aux visiteurs que Neagley avait utilisé, la fois précédente, pile devant le cube en béton et en verre poli. Le parking était encore à moitié vide. Pas une feuille des arbres exotiques ne bougeait dans l'air lourd. La même réceptionniste était à son poste avec le même polo et la même réaction à retardement. Elle entendit les portes s'ouvrir mais ne leva la tête qu'au moment où Reacher posa les mains sur le comptoir.

« Je peux vous aider ? marmonna-t-elle.

— Nous avons de nouveau besoin de voir Mme Berenson, dit Reacher. La responsable des ressources humaines.

— Je vais voir si elle est disponible, répondit la femme. Je vous en prie, asseyez-vous. »

O'Donnell et Neagley s'assirent, Reacher et Dixon restèrent debout. Dixon était trop agitée pour rester dans un fauteuil. Reacher resta debout parce que, s'il s'asseyait à côté de Neagley, il serait trop près d'elle, et s'il s'asseyait plus loin, elle se demanderait pourquoi.

Ils durent patienter les mêmes quatre minutes que la première fois avant d'entendre le claquement de talons de Berenson sur l'ardoise. Quand elle déboucha du couloir, elle tourna à l'angle sans hésiter. Se contenta de remercier la réceptionniste d'un hochement de tête et passa devant elle. Elle afficha deux types de sourire : le premier à Reacher et à Neagley, parce qu'elle les avait déjà rencontrés, le second à Dixon et O'Donnell parce qu'elle les voyait pour la première fois. Elle serra la main à tout le monde. Mêmes cicatrices sous le maquillage, même haleine mentholée. Elle ouvrit la porte en aluminium et attendit que tout le monde soit passé devant elle dans la petite salle de réunion.

Ils étaient cinq et il manquait une chaise, si bien que Berenson resta debout devant la fenêtre. Politesse – et domination psychologique. Sa posture obligeait ses visiteurs à lever les yeux vers elle et à les plisser à cause de la lumière qui l'entourait. « Que puis-je pour vous cette fois ? » demanda-t-elle. Il y avait une légère condescendance dans sa voix. Une légère irritation. Un soupçon d'accent mis sur *cette fois*.

« Tony Swan a disparu, dit Reacher.

— Disparu ?

— Oui. Il est introuvable, si vous préférez.

— Je ne comprends pas.

— Ce n'est pas très compliqué à comprendre, pourtant.

— Mais il pourrait être n'importe où. Un nouveau poste, dans un autre État. Ou être parti pour la destination de ses rêves. C'est souvent ce que font les gens, dans les circonstances où se trouvait M. Swan. Histoire de se mettre un peu de baume sur le cœur. »

O'Donnell prit la parole. « Son chien est mort de soif, prisonnier de sa maison. Ce n'est pas exactement du baume sur le cœur. Plutôt le contraire. Swan n'avait prévu d'aller nulle part.

— Son chien ? C'est affreux.

— Exact, dit Dixon.

— Une chienne, Maisi, pour être précise, ajouta Neagley.

— Je ne vois pas en quoi je peux vous aider, dit Berenson. M. Swan est parti il y a plus de trois semaines. Ce problème ne regarde-t-il pas la police ?

— Elle s'en occupe, dit Reacher. Nous aussi.

— Je ne vois pas en quoi je peux vous aider, répéta la femme.

— Nous aimerions voir son bureau. Et son ordinateur. Et son agenda. Il y a peut-être des notes. Des informations, des rendez-vous.

— Des notes sur quoi ?

— Sur la cause de sa disparition.

— Il n'a pas disparu à cause de New Age.

— Peut-être pas. Mais il n'est pas rare que les gens gèrent certaines affaires d'ordre privé pendant les heures de bureau. Il n'est pas rare que les gens jettent des notes sur des choses qui ne relèvent pas de leur vie professionnelle.

— Pas ici.

— Et pourquoi donc ? C'est tout le temps boulot-boulot ?

— Il n'y a aucune note manuscrite, chez nous. Pas de papiers. Ni plumes ni crayons. Sécurité de base. Vous êtes dans un environnement sans aucun papier. Beaucoup plus sûr. C'est une règle. Il suffit de songer à écrire pour être viré. Ici, tout est fait sur ordinateur. Nous disposons d'un réseau indépendant avec des pare-feu sécurisés et un contrôle automatique aléatoire des données.

— Dans ce cas, pouvons-nous au moins voir son ordinateur ? demanda Neagley.

— Le voir, oui, certainement, dit Berenson. Mais cela ne vous servirait à rien. Quelqu'un part d'ici et trente minutes après, son disque dur est retiré de son ordinateur et détruit. Cassé. Matériellement cassé. À coups de marteau. C'est une autre règle de sécurité.

— Au marteau ? demanda Reacher.

— C'est la seule méthode définitive. Sinon, les données risquent d'être récupérées.

— Si bien qu'il ne reste aucune trace de lui ?

— Pas la moindre, j'en ai peur.

— Vous avez des règles particulièrement sévères, ici.

— Je sais. C'est M. Swan qui les a mises au point lui-même. Dès sa première semaine. Elles constituent sa première contribution importante.

— Parlait-il à quelqu'un ? demanda Dixon. Le genre de discussion qu'on a devant la fontaine à eau ? Quelqu'un à qui il aurait pu confier ses soucis ?

— Des soucis personnels ? J'en doute. Cette attitude n'aurait pas convenu. Il tenait le rôle d'un policier, chez nous. Il lui fallait rester un peu inabordable pour être efficace.

— Et avec son patron ? demanda O'Donnell. Il a peut-être partagé certaines choses avec lui. Ils étaient dans le même bateau, sur le plan professionnel.

— Je ne vais pas manquer de lui poser la question, dit Berenson.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Je ne peux vous donner cette information.

— Vous êtes très discrète.

— C'était fortement recommandé par M. Swan.

— Pouvons-nous le rencontrer ?

— Il n'est pas en ville en ce moment.

— Dans ce cas, qui s'occupe de la boutique ?

— M. Swan, d'une certaine manière. Ses procédures sont toujours en place.

— Vous parlait-il ?

— À propos de choses personnelles ? Non, pas vraiment.

— Paraissait-il inquiet ou soucieux, pendant la semaine précédant son départ ?

— Je n'ai rien remarqué.

— Passait-il beaucoup de coups de téléphone ?

— Certainement. Comme nous tous.

— D'après vous, qu'est-ce qui a pu lui arriver ?

— D'après moi ? s'étonna Berenson. Je n'en ai vraiment aucune idée. Je l'ai raccompagné à sa voiture et je lui ai dit que lorsque l'activité reprendrait, je serais pendue au téléphone pour le supplier de revenir ; et il m'a répondu qu'il l'espérait. C'est la dernière fois que je l'ai vu. »

Ils retournèrent à la voiture de Dixon et s'éloignèrent à reculons des parois réfléchissantes. Reacher voyait l'image de la Ford devenir de plus en plus petite.

Neagley dit : « Démarche inutile. Je vous avais bien dit qu'on aurait mieux fait d'appeler.

— Je voulais voir où il travaillait, dit Dixon.

— Travailler n'est pas le bon mot, observa O'Donnell. On se servait de lui ici, c'est tout. Ils ont utilisé son cerveau pendant un an et ils l'ont foutu dehors. On lui a acheté ses idées, pas donné un boulot.

— C'est sûrement l'impression que ça donne, convint Neagley.

— Ils ne fabriquent rien dans cette boutique. Le bâtiment n'est pas sécurisé.

— De toute évidence. Ils doivent avoir une troisième antenne ailleurs. Un atelier à l'écart, pour la fabrication.

— Dans ce cas, comment se fait-il qu'UPS n'ait pas cette adresse ?

— Elle est peut-être secrète. Peut-être qu'ils ne reçoivent aucun courrier ici.

— J'aimerais bien savoir ce qu'ils fabriquent.

— Pourquoi ? demanda Dixon.

— Par simple curiosité. Plus nous en saurons, plus nous aurons de chances.

— Eh bien vas-y, trouve-nous ça, dit Reacher.

— Je ne sais pas à qui demander.

— Moi, si, dit Neagley. Je connais un type au service des fournitures. Au Pentagone.

— Appelle-le », dit Reacher.

Dans sa chambre de l'hôtel de Denver, le quadragénaire à la chevelure aile de corbeau qui se faisait appeler Alan Mason approchait du terme de sa réunion. Son invité était arrivé pile à l'heure, accompagné d'un seul garde du corps. Mason avait interprété ces deux faits comme de bons augures. Il appréciait la ponctualité en affaire. Et se retrouver à un contre deux était un luxe. Il était souvent seul avec cinq ou six autres personnes en face de lui pour négocier.

Un bon début, donc. Suivi de progrès substantiels. Sans excuses boiteuses pour les retards de livraison, ou des quantités insuffisantes, ou autres difficultés. Pas de tentative pour jouer sur ses nerfs. Ou pour renégocier. Pas de prix revu à la hausse. Seulement la vente, telle qu'elle avait été convenue auparavant, six cent cinquante unités à cent mille dollars pièce.

Mason avait ouvert sa valise et son client entreprit le long processus de vérification de son contenu. Les comptes suisses et les bons au porteur ne posaient aucun problème. Ils étaient ce qu'ils prétendaient être. Les diamants constituaient un élément plus subjectif. Le prix moyen du carat était une donnée connue, bien entendu, mais dépendait beaucoup de la taille et de la clarté. Les gens de Mason les avaient d'ailleurs sous-estimés afin de se constituer une marge de négociation. L'invité de Mason l'avait très vite compris. Il se

déclara entièrement satisfait et reconnu que la valise contenait bien soixante-cinq millions de dollars.

La valise était à lui désormais.

En échange, Mason reçut une clé et une feuille en papier.

La clé, petite, ancienne, usée, égratignée, parfaitement ordinaire, ne portait aucune marque distinctive. Elle avait l'air aussi banal que celles qu'on taille chez un quincaillier pendant que le client patiente.

On dit à Mason qu'elle ouvrait le cadenas d'un conteneur se trouvant à l'heure actuelle sur les quais de Los Angeles.

La feuille de papier était le connaissance décrivant le chargement du conteneur : six cent cinquante lecteurs de DVD.

L'invité de Mason et son garde du corps partirent ; Mason passa dans la salle de bains et fit brûler son passeport dans les toilettes. Une demi-heure plus tard, Andrew McBride quittait l'hôtel et retournait à l'aéroport. Il se rendit compte avec étonnement qu'il lui tardait d'entendre à nouveau la musique de jug-band.

Frances Neagley appela Chicago depuis l'arrière de la voiture. Elle demanda à son assistant d'adresser un courriel à son contact au Pentagone, de lui expliquer qu'elle n'était pas dans son bureau mais en Californie, loin de toute ligne sécurisée, et qu'elle avait des questions à lui poser sur la production de New Age. Elle savait que l'homme se sentirait plus à l'aise en répondant par courriel qu'en utilisant une ligne téléphonique non sécurisée.

« Tu as des téléphones sécurisés dans ton bureau ? demanda O'Donnell.

— Bien sûr.

— Impressionnant. Qui est ton contact ?

— Juste un type, dit Neagley. Qui me doit un max.

— Assez pour casquer ?

— Largement. »

Dixon quitta la 101 à hauteur de Sunset et prit la direction de l'hôtel. Ils avançaient au pas ou presque dans les encombrements. Un joggeur serait allé plus vite. Ils finirent par arriver. Une Crown Vic les attendait. Devant l'établissement. Une voiture de police banalisée. Mais pas celle de Thomas Brant. Celle-ci était plus récente, intacte, et d'une autre couleur.

La voiture de Curtis Mauney.

Il en descendit dès que Dixon fut garée. Marcha vers eux, trapu, compact, usé, fatigué. Il s'arrêta directement devant Reacher et fit une courte pause. Puis il demanda : « L'un de vos amis n'avait-il pas un tatouage dans le dos ? »

Il avait parlé avec douceur.

Calme.

Sympathique.

« Ah, bordel », dit Reacher.

Manuel Orozco avait poursuivi des études supérieures grâce à un financement de l'armée et avait laissé entendre qu'il se voyait plus tard officier dans l'infanterie. Sa petite sœur avait été prise d'une panique irrationnelle, sûre et certaine qu'il allait être un jour tué au combat et que son visage serait tellement défiguré qu'on ne pourrait plus l'identifier. Elle ne saurait donc jamais ce qui lui était arrivé. Il lui parla des plaques d'identité. Elle lui répondit qu'elles pouvaient être détruites ou perdues. Il lui parla des empreintes digitales. Il pouvait perdre ses membres. Il lui parla de l'identification par les dents. Toute sa mâchoire pouvait avoir été défoncée. Plus tard, il comprit qu'elle s'inquiétait à un niveau plus profond mais, sur le moment, il crut que la meilleure réponse aux angoisses de la petite consistait à se faire tatouer un grand *Orozco M* en lettres noires dans le haut du dos, avec son numéro matricule aussi gros juste en dessous. Il était retourné à la maison et avait enlevé sa chemise triomphalement, sur quoi il était resté comme deux ronds de flan en voyant la fillette pleurer plus fort que jamais.

Il avait finalement échappé à l'infanterie et s'était retrouvé dans une unité stratégique du 110^e régiment de Police militaire, où Reacher l'avait immédiatement rebaptisé *Kit bag*, son vaste dos olivâtre ressemblant au sac réglementaire des GIs, avec son nom et son numéro de matricule au stencil. Quinze ans plus tard, dans le parking inondé de soleil du Château Marmont, Reacher lâcha : « Vous avez trouvé un autre corps.

- J'en ai bien peur, répondit Mauney.
- Où ?
- Même secteur. Dans une ravine.
- Par hélicoptère ?
- Probablement.
- Orozco, dit Reacher.
- C'est le nom, dans son dos, confirma Mauney.
- Alors pourquoi nous demander ?
- Pour être sûr.
- Tous les cadavres devraient être aussi faciles à identifier.
- Qui est son plus proche parent ?

— Il doit avoir une sœur quelque part. Plus jeune.

— Vous allez donc reconnaître officiellement le corps. Si vous voulez bien. Ce n'est pas exactement le genre de chose que doit voir une petite sœur.

— Depuis combien de temps, dans la ravine ?

— Longtemps. »

Ils remontèrent dans la voiture et Dixon suivit Mauney jusqu'à la morgue du comté, au nord de Glendale. Personne ne parla. Reacher, assis à l'arrière à côté de O'Donnell, faisait la même chose que son camarade – il en était à peu près certain –, à savoir repasser involontairement dans sa tête la longue séquence des souvenirs liés à Orozco. Orozco avait été un comédien, en partie spontanément, en partie par calcul. D'origine mexicaine, né au Texas et ayant grandi au Nouveau-Mexique, il avait prétendu pendant de nombreuses années être australien. Il appelait tout le monde *vieux*. Ses aptitudes au commandement étaient indiscutables, mais il ne donnait jamais véritablement d'ordre. Il attendait qu'un officier plus jeune ou un sous-off ait compris la règle implicite et disait alors, *Si ça ne t'ennuie pas, vieux, s'il te plaît*. La formule avait acquis un prestige aussi universel que *On ne cherche pas des poux aux enquêteurs spéciaux*.

« Du café ?

— *Si ça ne t'ennuie pas, vieux, s'il te plaît*.

— *Cigarette ?*

— *Si ça ne t'ennuie pas, vieux, s'il te plaît*.

— *Tu veux que je descende ta mère ?*

— *Si ça ne t'ennuie pas, vieux, s'il te plaît. »*

O'Donnell dit : « On le savait déjà. Ce n'est pas une surprise. »

Personne ne répondit.

La morgue du comté faisait partie d'un centre médical flambant neuf avec d'un côté un hôpital donnant sur une large avenue tout aussi récente, de l'autre une centrale ultramoderne pour les ambulances destinées aux communautés ne disposant pas de leur propre morgue. C'était un bâtiment en béton blanc, cubique, sur pilotis, haut d'un étage. Les camions à viande froide s'avançaient directement sous le bâtiment jusqu'à des portes d'ascenseur dissimulées. Propre, net, discret. Californien. Mauney se gara dans un des emplacements réservés aux visiteurs, près de quelques arbres. Dixon se rangea à côté de lui. Tout le monde descendit et s'attarda, s'étirant, regardant autour de soi, perdant du temps.

La mission préférée de personne.

Mauney prit la tête. Il y avait un ascenseur pour les vivants au bout d'une allée latérale. Mauney appuya sur le bouton d'appel et la porte de la cabine s'ouvrit avec une bouffée d'air froid sentant le formol. Mauney entra, suivi de Reacher, O'Donnell, Dixon et Neagley.

Le flic appuya sur le quatre.

Le quatrième étage était aussi glacial qu'un frigo de boucher. Il comprenait un pitoyable espace public réservé à l'identification avec une grande cloison vitrée barrée d'un store vénitien. Mauney passa devant et franchit la porte donnant sur la salle de stockage. Des portes de tiroirs réfrigérés s'étaient étalées sur trois murs. Des tiroirs par douzaines. L'air était d'un froid coupant, lourd d'odeurs, plein des reflets agressifs de l'acier inox. Mauney ouvrit un tiroir. Il glissa sans peine sur ses roulements à billes. Jusqu'au bout. Jusqu'à venir frapper les amortisseurs en caoutchouc.

Il contenait un cadavre congelé. Masculin. De type hispanique. Il avait les poignets et les chevilles attachés par une ficelle grossière, profondément incrustée. Les bras derrière le dos. La tête et les épaules avaient subi des dégâts considérables. Il était à peu près méconnaissable, à peine identifiable comme être humain.

« Il est tombé la tête la première, dit doucement Reacher. Inévitable, sans doute, quand on est attaché comme ça. Au cas où vous auriez raison, pour l'hélicoptère.

— Aucune trace de pas dans un sens ou dans l'autre », dit Mauney.

Les autres détails médicaux étaient difficiles à discerner. La décomposition était très avancée, mais étant donné la chaleur et l'air sec du désert, elle relevait davantage de la momification. Le corps était rabougri, rapetissé, effondré sur lui-même, parcheminé. Il paraissait vide. Il avait été attaqué par les animaux, mais superficiellement. Le fait d'avoir été coincé dans la ravine les avait tenus à l'écart.

Mauney demanda : « Vous le reconnaissez ?

— Pas vraiment, dit Reacher.

— Vérifiez le tatouage. »

Reacher resta immobile.

« Vous voulez que j'appelle un employé ? »

Reacher secoua la tête et passa une main sous les épaules gelées du cadavre. Le souleva. Le corps roula pesamment, en bloc, raide comme une bûche. Il retomba à plat ventre, les bras redressés, ficelés et tordus comme si son combat désespéré pour se libérer avait continué jusqu'au dernier instant.

Ce qui avait sans aucun doute dû être le cas, se dit Reacher.

Le tatouage était légèrement déformé et plissé de rides suite au relâchement de la peau et à la compression artificielle exercée par le haut des bras.

Le temps l'avait un peu estompé.

Mais on ne pouvait s'y tromper.

Orozco, M.

Avec, dessous, le numéro de matricule à neuf chiffres.

« C'est bien lui, dit Reacher. Manuel Orozco.

— Je suis vraiment désolé », dit Mauney.

Le silence se prolongea quelques instants. Il n'y avait aucun bruit, sinon celui du souffle glacial de la ventilation forcée venant des conduits en aluminium. Reacher demanda : « Vous fouillez toujours le secteur ?

— Pour les autres ? Pas activement. Ce n'est pas comme pour une disparition d'enfant, répondit Mauney.

— Franz est ici aussi ? Dans l'un de ces foutus tiroirs ?

— Vous tenez à le voir ?

— Non », dit Reacher. Puis son regard revint sur Orozco et il demanda : « Quand l'autopsie doit-elle avoir lieu ?

— Bientôt.

— La ficelle peut-elle nous apprendre quelque chose ?

— Elle est probablement d'un type trop courant.

— A-t-on une estimation du moment où il est mort ? »

Mauney eut un demi-sourire – de flic à flic. « Quand il a touché le sol.

— C'est-à-dire ?

— Il y a trois, quatre semaines. Avant Franz, à notre avis. Mais peut-être ne le saurons-nous jamais avec certitude.

— Si, dit Reacher.

— Comment ça ?

— Je le demanderai à celui qui l'a fait. Et il me le dira. Il me suppliera de le lui demander, à ce stade.

— Pas d'initiative indépendante, hein ?

— Vous pouvez toujours rêver. »

Mauney resta pour remplir les paperasses tandis que Reacher, O'Donnell, Dixon et Neagley prenaient l'ascenseur pour aller retrouver la chaleur et le soleil. Ils se tinrent dans le parking sans rien dire. Sans rien faire. Sinon trembler, frissonner et bouillir de rage retenue. C'est un fait : les soldats voient la mort en face. Ils vivent avec, ils l'acceptent. Ils s'y attendent. Certains même la désirent. Mais tout au fond d'eux-mêmes, ils veulent qu'elle soit *juste*. Moi contre lui, et que le meilleur gagne. Ils veulent qu'elle soit *noble*. Qu'ils perdent ou qu'ils gagnent, ils veulent qu'elle ait un sens.

Un soldat mort les bras ficelés dans le dos était le pire des outrages. C'était synonyme de faiblesse, de soumission, de viol. D'impuissance.

La perte de toutes les illusions.

« Allons-y, dit Dixon. Nous perdons notre temps. »

Une fois à l'hôtel, Reacher étudia un moment les photos que Mauney lui avait données. Les tirages faits à partir des enregistrements de vidéo-surveillance. La pharmacie. Quatre hommes devant le comptoir. Manuel Orozco sur la gauche, jetant un coup d'œil à droite, agité. Puis Calvin Franz, les mains dans les poches, la patience faite homme. Puis Tony Swan, regardant droit devant lui. Et Jorge Sanchez, à droite, l'index passé dans son col de chemise.

Quatre amis.

Deux dont la mort était une certitude.

Et probablement, les quatre.

« On n'est pas dans la merde », dit O'Donnell.

Reacher acquiesça. « Mais on s'en sortira.

— Tu crois ? demanda Neagley. Tu crois qu'on y arrivera, cette fois ?

— On y est toujours arrivé.

— Mais on n'a jamais connu ça avant.

— Mon frère est mort.

— Je sais. Mais c'est pire. »

Reacher acquiesça de nouveau. « Oui, c'est pire.

— J'espérais encore que les trois autres allaient bien.

— Comme nous tous.

— Sauf que non. Ils sont tous morts.

— On dirait bien.

— Nous devons nous mettre au boulot, dit Dixon. C'est tout ce qui nous reste à faire. »

Ils montèrent dans la chambre de Dixon, mais parler de boulot relevait de la figure de style. Ils se retrouvaient dans une impasse sans le moindre grain à moudre. Impression confirmée lorsqu'ils passèrent dans la chambre de Neagley pour y trouver un courriel de son contact au Pentagone : *Désolé, pas moyen. New Age classé secret défense*. Juste ces neuf mots, neutres ; une fin de non-recevoir.

« On dirait qu'il ne te doit pas tant que ça, observa O'Donnell.

— Si, répondit Neagley. Beaucoup plus que tu peux l'imaginer. Ça en dit bien plus sur New Age que sur lui et moi. »

Elle parcourut sa boîte de réception. Puis s'arrêta. Il y avait un

autre message du même type. Une autre version de son nom, une autre adresse Internet.

« Temporaire, dit Neagley. Elle ne sert qu'une fois. »

Elle ouvrit le message. On lisait : *Frances, génial d'avoir de tes nouvelles. Si on se voyait un de ces soirs ? Un dîner et un film, ça t'irait ? Sans compter que je dois te rendre tes CD d'Hendrix. Merci infiniment de me les avoir prêtés. Ils m'ont tous plu. Le sixième morceau du deuxième est dynamique et brillant. Dis-moi quand tu dois venir à Washington. S'il te plaît, appelle vite.*

« Tu possèdes des CD ? demanda Reacher.

— Non, dit Neagley. Et aucun de Jimi Hendrix, en particulier. Je ne l'aime pas.

— Est-ce qu'il t'est arrivé d'aller au cinéma et au restaurant avec ce type ? voulut savoir O'Donnell.

— Non, jamais.

— Il ne te confond pas avec quelqu'un d'autre ?

— Peu de chances, dit Reacher.

— C'est codé, dit Neagley. C'est tout. C'est la réponse à ma question. Ça ne peut pas être autre chose. Une réponse casher depuis son adresse officielle, et une autre depuis une adresse non officielle. Il est couvert dans les deux cas.

— Et quel est le code ? demanda Dixon.

— Il doit y avoir quelque chose en rapport avec le sixième morceau du deuxième album d'Hendrix.

— Et qui est ? demanda Reacher.

— *Electric Ladyland* ? proposa O'Donnell, dubitatif.

— Non, c'était plus tard, dit Dixon. Le premier c'est *Are You Experienced*, non ?

— Lequel avait une fille nue en couverture ?

— *Electric Ladyland*.

— J'adorais cette couverture.

— Tu m'écœures. Tu avais huit ans.

— Presque neuf.

— C'est toujours aussi écœurant. »

Reacher intervint. « *Axis Bold As Love* – c'est le deuxième album.

— Et le sixième morceau ? demanda Dixon.

— Aucune idée.

— Quand ça se complique, on fait les boutiques », dit O'Donnell.

Ils marchèrent longtemps sur Sunset-Est avant de dégoter un magasin de disques. Ils entrèrent pour y trouver l'air conditionné, des jeunes gens, une musique bruyante et la section des H dans l'allée Rock/Pop. Il y avait un bon demi-mètre de disques de Jimi Hendrix. Quatre titres anciens que Reacher reconnut, plus tout un paquet de trucs posthumes. *Axis Bold As Love* était là aussi, en trois exemplaires.

Enveloppés dans un plastique transparent, l'étiquette du magasin collée sur la liste des morceaux.

Pareil sur le deuxième exemplaire.

Et sur le troisième.

« Déchire-la, dit O'Donnell.

— On le vole ?

— Non, déchire juste le plastique.

— Je peux pas. Il n'est pas à nous.

— Tu boxes les flics mais tu ne veux pas endommager la protection d'un disque ?

— C'est différent.

— Qu'est-ce que tu comptes faire, alors ?

— Je vais l'acheter. On pourra l'écouter dans la voiture. Les voitures ont des lecteurs de CD, non ?

— Depuis un bon siècle », dit Dixon.

Reacher prit le CD et alla faire la queue derrière une fille au visage plus percé de métal que si elle s'était fait exploser une grenade en pleine face. Il arriva à la caisse et préleva treize des huit cents dollars qui lui restaient et, pour la première fois de sa vie, devint propriétaire d'un produit numérique.

« Déballe-le », dit O'Donnell.

Le plastique était serré. Reacher l'entama de l'ongle par un coin et se servit de ses dents pour l'arracher. Une fois enlevé, il retourna le disque et parcourut la liste des titres.

« *Little Wing 2* », dit-il.

O'Donnell haussa les épaules. Neagley parut perplexe.

« C'est pas évident, commenta Dixon.

— Je connais l'air, dit Reacher.

— Je t'en prie, ne le chante pas, l'implora Neagley.

— Et qu'est-ce qu'il dit, cet air ? demanda O'Donnell.

— Que New Age fabrique un système d'arme appelé Little Wing.

— Évidemment. On n'est pas plus avancés si on ignore ce qu'est la petite aile en question.

— On dirait qu'on est dans l'aéronautique. Un drone, quelque chose comme ça.

— Personne n'en a entendu parler ? demanda Dixon, personne ? »

O'Donnell secoua négativement la tête.

« Pas moi, dit Neagley.

— Il s'agit donc bien du secret du siècle, conclut Dixon. Pas la moindre fuite depuis Washington ou Wall Street ou parmi les contacts de Neagley. »

Reacher voulut ouvrir le CD mais il était fermé d'une étiquette sur un des bords supérieurs. Il la détacha de l'ongle par petits bouts collants.

« Pas étonnant que l'industrie du disque soit dans la merde, dit-il. Ils font tout pour vous compliquer la vie. »

Dixon demanda : « Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? »

— Que disait le courriel ?

— Tu le sais bien.

— Mais toi ?

— Que veux-tu dire ?

— Qu'est-ce qu'il disait ?

— D'aller voir le sixième morceau sur le deuxième album d'Hendrix.

— Et ?

— Et rien.

— Non, il disait, *s'il te plaît, appelle vite*.

— C'est ridicule, dit Neagley. S'il n'a pas voulu m'en dire plus par courriel, pourquoi me le dirait-il par téléphone ?

— Il n'a pas dit, *s'il te plaît, appelle-moi*. Dans un message codé comme celui-ci, le moindre mot compte.

— Et qui donc devrais-je appeler ?

— Il doit bien y avoir quelqu'un. Il sait que tu connais quelqu'un qui pourrait t'aider.

— Mais qui pourrait m'aider, pour un truc pareil ? Si lui ne peut pas ?

— Qui connaît-il que tu connais aussi ? À Washington, peut-être, puisqu'il a mentionné la capitale et que tous les mots comptent. »

Neagley ouvrit la bouche pour répondre *personne*. Reacher vit la négation se former dans sa gorge. Mais rien ne sortit.

« Il y a bien une femme, dit-elle. Diana Bond. Nous la connaissons tous les deux. Elle fait partie de l'équipe d'un sénateur. Un sénateur qui siège au Comité de la Défense de la Chambre.

— Eh bien voilà ! Qui est ce type ? »

Neagley prononça un nom bien connu et peu aimé.

« Tu as une amie qui travaille pour ce trou-du-cul ? »

— Ce n'est pas exactement une amie.

— J'espère bien.

— Tout le monde a besoin de bosser, Reacher. Sauf toi, apparemment.

— Peu importe. Le fait est que c'est son patron qui signe les chèques, il est donc forcément au courant. Il doit savoir ce qu'est Little Wing. Et donc elle aussi.

— Pas si c'est un secret.

— Ce type-là est pas foutu d'épeler tout seul son propre nom. Crois-moi, s'il le sait, elle le sait aussi.

— Elle ne va jamais me le dire.

— Si. Parce que tu vas lui tordre les bras. Tu vas l'appeler et lui

expliquer que le nom de Little Wing circule partout, que tu es sur le point d'aller raconter aux journaux que la fuite provient du bureau de son patron, et que le prix de ton silence est tout ce qu'elle sait sur la question.

— C'est ignoble.

— C'est de la politique. Elle ne doit pas être vraiment étrangère à ce genre de procédure, si elle travaille pour ce type.

— On a vraiment besoin de faire ça ? Est-ce que le jeu en vaut la chandelle ?

— Plus nous en saurons, plus nous avancerons.

— Je ne tiens pas à l'impliquer.

— Ton copain du Pentagone veut que tu le fasses, remarqua O'Donnell.

— C'est juste une supposition de Reacher.

— Non, c'est plus que ça. Pense au courriel. Il dit que le sixième morceau est *dynamique et brillant*. C'est une phrase bizarre. Il aurait simplement pu dire qu'il était super. Ou génial. Ou brillant. Mais il dit, *dynamique et brillant*. Les lettres *d* et *b*. Comme les initiales de cette Diana Bond. »

Neagley tenait à être seule pour donner son coup de téléphone à Diana Bond. Quand ils furent à l'hôtel, elle se réfugia dans un coin du hall et composa toute une série de numéros. Puis elle parla longuement. Vingt bonnes minutes plus tard, elle était de retour avec une légère expression de dégoût sur le visage. Son langage corporel traduisait un vague malaise. Mais aussi une certaine excitation.

« Il m'a fallu pas mal de temps pour la trouver, dit-elle. Figurez-vous qu'elle n'est pas loin d'ici. Elle doit passer quelques jours à la base Edwards de l'Air Force. Pour une grande présentation.

— Raison pour laquelle ton copain t'a conseillé de l'appeler rapidement, dit O'Donnell. Il savait qu'elle était en Californie. Chaque mot compte.

— Qu'a-t-elle dit ? demanda Reacher.

— Qu'elle allait venir ici. Elle veut me rencontrer personnellement.

— Quand ça ?

— Le temps d'arriver ici.

— Impressionnant.

— Et comment. Little Wing doit être un truc important.

— Tu te sens coupable de lui avoir mis le couteau sous la gorge ? »

Neagley hocha la tête. « Je me sens coupable pour tout. »

Ils montèrent dans la chambre de Neagley, consultèrent les cartes et tentèrent d'évaluer l'heure d'arrivée de Diana Bond. La base Edwards est située de l'autre côté des montagnes San Gabriel, dans le désert de Mojave, à plus de cent kilomètres au nord-est, après Palmdale et Lancaster et à mi-chemin de Fort Irwin. Deux heures à patienter, minimum, à condition que Bond se mette tout de suite en route. Sinon, plus longtemps.

« Je vais faire un tour, dit Reacher.

— Je t'accompagne », répliqua O'Donnell.

Ils s'engagèrent une fois de plus sur Sunset Boulevard, direction est, vers la jonction de Hollywood-Ouest et Hollywood proprement dit. C'était le début de l'après-midi et Reacher sentait la brûlure du soleil sur son crâne presque rasé. À croire que les rayons devenaient

plus intenses, boostés par les particules brillantes de la pollution.

« Je devrais m'acheter une casquette, dit-il.

— Profite de l'occasion pour t'offrir une chemise un peu moins moche, lui suggéra O'Donnell. Tu as les moyens, maintenant.

— Peut-être. »

Ils virent un magasin devant lequel ils étaient passés en allant acheter le disque. Il appartenait à une chaîne quelconque. Sa vitrine était décorée de façon sommaire, mais il était bon marché. On y vendait des vêtements en coton, jeans, pantalons, chemises et T-shirts. Et des casquettes style base-ball. Elles étaient neuves mais paraissaient avoir été déjà portées et lavées mille fois. Reacher en prit une, bleue, sans rien d'écrit dessus. Il n'achetait jamais rien avec quelque chose écrit dessus. Il avait passé trop de temps sous l'uniforme. Les badges nominatifs et la constellation d'insignes et de lettres de l'alphabet, il avait porté ça pendant treize ans. Il régla la languette, à l'arrière de la casquette, et l'essaya.

« Qu'est-ce que tu en penses ? demanda-t-il.

— Trouve-toi une glace, répondit O'Donnell.

— Je m'en fiche, de ce que je vois dans une glace. C'est toi qui te moques de mon look.

— Elle est parfaite. »

Reacher la garda sur la tête et s'avança jusqu'à une table sur laquelle s'empilaient des T-shirts. Au milieu de la table, un mannequin réduit à un buste en portait deux l'un sur l'autre, un vert pâle et un vert foncé. Les manches et le col de celui de dessous dépassaient. Ensemble, les deux couches donnaient une rassurante impression d'épaisseur et de solidité.

« Qu'est-ce que tu en penses ? redemanda Reacher.

— C'est un style.

— Tu crois qu'il faut prendre deux tailles différentes ?

— Probablement pas. »

Reacher choisit un bleu pâle et un bleu foncé, taille XXL. Il enleva la casquette et apporta les trois pièces jusqu'à la caisse. Refusa un sac, arracha l'étiquette avec les dents et enleva sa chemise de joueur de bowling au beau milieu du magasin. Puis attendit patiemment, nu jusqu'à la taille dans l'air froid de la clim.

« Vous n'auriez pas une poubelle ? » demanda-t-il.

La fille derrière le comptoir se pencha et ramena un récipient doublé de plastique. Reacher jeta sa chemise dedans et enfila les T-shirts l'un sur l'autre. Tira dessus, roula des épaules pour se mettre à l'aise, enfonça la casquette sur sa tête. Puis repartit vers la rue et prit à l'est.

O'Donnell demanda : « Qu'est-ce que tu fuis comme ça ?

— Je ne fuis rien du tout.

— Tu aurais pu garder la chemise.

— C'est la mauvaise pente, expliqua Reacher. Je trimballe une chemise de rechange, bientôt je trimballe un pantalon de rechange. Après quoi je vais avoir besoin d'une valise. Et le temps de le dire, je me retrouve avec une baraque, une bagnole et un plan d'épargne. À remplir des formulaires.

— C'est ce que font des tas de gens.

— Pas moi.

— Donc, pour en revenir à ma question, qu'est-ce que tu fuis ?

— L'idée d'être comme les autres, peut-être.

— Moi, je suis comme les autres. J'ai une maison et une voiture et un plan d'épargne. Je remplis des formulaires.

— Du moment que ça te convient.

— Tu crois que je suis un type ordinaire ? »

Reacher hocha la tête. « À ce titre, oui.

— Tout le monde ne peut pas être comme toi.

— Tu poses le problème à l'envers. Le fait est que peu d'entre nous peuvent être comme toi.

— Tu voudrais l'être ?

— La question n'est pas de vouloir. Ce n'est tout simplement pas faisable.

— Et pourquoi pas ?

— Bon, d'accord, je fuis.

— Quoi ? Le fait d'être comme moi ?

— Non, d'être différent de ce que j'étais.

— Nous sommes tous différents de ce que nous avons été.

— On n'est pas obligé d'aimer ça.

— Je n'aime pas spécialement ça, dit O'Donnell. Mais je fais avec. »

Reacher acquiesça. « Et tu t'en sors sacrément bien, Dave. Je parle sérieusement. C'est à mon sujet que je m'inquiète. Je vous ai regardés, toi, Karla et Neagley, et j'ai l'impression d'être un raté.

— Vraiment ?

— Regarde-moi.

— Tout ce que nous avons et que tu n'as pas, ce sont des valoches.

— Mais qu'est-ce que j'ai que vous n'avez pas ? »

O'Donnell ne répondit pas. Ils s'engagèrent sur Vine, au milieu de l'après-midi dans la deuxième plus grande ville des États-Unis, et virent deux types armés de pistolets sauter d'une voiture en marche.

La voiture était une berline Lexus noire flambant neuve. Elle accéléra immédiatement après, laissant les deux types seuls sur le trottoir à une trentaine de mètres. Reacher reconnut le « caissier » et le « porteur » de la petite entreprise qui sévissait derrière le musée de cire. Les pistolets étaient des AMT Hardballer, copies en acier inox du Colt automatique 1911 calibre 45. Les mains qui les tenaient tremblaient un peu en se redressant et en pivotant de quatre-vingt-dix degrés pour pointer dans le style voyou de cinéma.

O'Donnell enfonça les mains dans ses poches.

« C'est nous qu'ils veulent ? demanda-t-il.

— Moi seulement », répondit Reacher. Il jeta un coup d'œil derrière lui. Il ne craignait pas trop d'être atteint par la balle d'un calibre 45 tenu n'importe comment à trente mètres. Il constituait une belle cible mais il avait les statistiques pour lui. Les armes de poing étaient des armes de chambre. Aux mains d'un spécialiste et dans des situations tendues, la distance moyenne de réussite était d'un peu plus de trois mètres. Mais si Reacher lui-même avait peu de chances d'être touché, quelqu'un d'autre pouvait l'être. Ou quelque chose. Un passant au coin de rue suivant, un avion volant bas, peut-être. Dommages collatéraux. Les cibles potentielles ne manquaient pas dans la rue. Des hommes, des femmes, des enfants, sans parler d'individus que Reacher n'aurait su comment classer.

Il se tourna pour faire face aux deux hommes. Ceux-ci n'avaient guère avancé. Deux pas, tout au plus. O'Donnell ne les lâchait pas des yeux.

« Faudrait aller régler ça ailleurs que dans la rue, dit Reacher.

— D'accord là-dessus, répondit O'Donnell.

— On bouge à gauche. » Reacher partit en crabe et risqua un œil sur sa gauche. La porte la plus proche était celle de la minuscule boutique d'une diseuse de bonne aventure. Son esprit travaillait vite, sous haute pression. Il se déplaçait normalement. Le monde semblait avoir ralenti autour de lui. Le trottoir était devenu un diagramme à quatre dimensions. L'avant, l'arrière, les côtés, le temps.

« Un mètre en arrière et à gauche, Dave », dit Reacher.

O'Donnell était comme un aveugle. Il avait les yeux fixés sur les

deux types. Pas question de s'en détourner. Il entendit ce que lui disait Reacher et recula d'un mètre vers la gauche, très vite. Reacher ouvrit la porte de la diseuse de bonne aventure, la tint ouverte et fit passer O'Donnell devant lui. Les deux types rappliquaient. Plus que vingt mètres. Reacher s'engouffra à l'intérieur sur les talons de O'Donnell. Le salon de la voyante était vide, excepté une toute jeune femme assise derrière une table. Une table de salle à manger, d'environ deux mètres de long, recouverte d'un tapis rouge retombant jusqu'au sol. Des jeux de cartes éparpillés dessus. La femme avait de longs cheveux noirs et portait une robe en étamine dont les teintures végétales devaient se décalquer sur sa peau.

« Vous avez une arrière-salle ? demanda Reacher.

— Justes des toilettes, répondit-elle.

— Allez-y et allongez-vous sur le sol.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— À vous de me le dire. »

La femme ne bougea pas jusqu'au moment où O'Donnell sortit les mains de ses poches. Le poing américain à la droite, tel un sourire de requin. Le cran d'arrêt à la gauche. Fermé. Il l'ouvrit avec un bruit d'os qui se brise. La femme bondit sur ses pieds et s'enfuit. Une Angelina qui travaillait sur Vine – elle connaissait les règles du jeu.

O'Donnell demanda : « Qui sont ces types ?

— Ceux qui viennent de me payer mes T-shirts.

— Est-ce que ça peut devenir un problème ?

— Possible.

— Un plan ?

— Ils te plaisent, les Hardballer ?

— Plus que tout.

— OK, dans ce cas. » Reacher souleva un coin du tapis de table, se mit à genoux et passa à reculons sous la table. O'Donnell le suivit à sa gauche et remit le tapis en place. Il l'effleura de son couteau, d'un simple et bref mouvement latéral, et une fente apparut devant lui. Il l'agrandit avec les doigts pour lui donner une forme d'œil. Puis il fit de même devant Reacher. Reacher s'appuya alors sur la paume des mains contre le dessous du plateau. O'Donnell fit passer le couteau dans sa main droite et imita son geste de la gauche.

Ils attendirent.

Les types arrivèrent à la porte huit secondes après. S'arrêtèrent, scrutèrent l'intérieur à travers la vitre, ouvrirent et entrèrent. S'arrêtèrent à nouveau, à moins de deux mètres de la table, l'arme braquée droit devant eux, crosse toujours parallèle au sol.

Ils firent un pas prudent en avant.

S'arrêtèrent une fois de plus.

La main droite de O'Donnell était hérissée du poing américain et

tenait le couteau, mais c'était la seule libre sous la table. Il s'en servit pour le compte à rebours. Pouce, index, majeur. Un, deux, trois.

À trois, les deux hommes soulevèrent la table en la basculant vers l'avant. Ils lui firent décrire un quart de cercle accéléré – un mètre en hauteur, un mètre en avant. Le plateau, en position verticale, cueillit tout d'abord les pistolets et vint percuter violemment les deux types à hauteur de la poitrine et de la tête. La table était lourde. Son bois, solide. Du chêne, peut-être. Les deux hommes dégringolèrent sans problème. Ils tombèrent à la renverse dans un nuage de cartes de tarot et restèrent paralysés sous le plateau, prisonniers des plis du tapis. Reacher bondit sur la table renversée et se tint dessus comme un surfeur sur sa planche. Puis sautilla deux ou trois fois. O'Donnell attendit que Reacher soit en l'air et fit reculer la table à coups de pied sur une vingtaine de centimètres, jusqu'à ce que les deux types soient dégagés jusqu'à la taille, leurs armes à nouveau accessibles. Il prit les Hardballer et, à l'aide de son cran d'arrêt, entailla les pouces des deux hommes dans le gras. Douloureux, et de quoi décourager toute envie de tenir un pistolet tant qu'ils n'auraient pas guéri – ce qui pourrait prendre un certain temps, selon leurs conceptions en matière de nutrition et d'antiseptiques. Reacher sourit brièvement. Cette technique était typique du mode opératoire de leur unité. Puis son sourire s'évanouit car il se rappela que Jorge Sanchez l'avait mise au point et que Jorge Sanchez était mort, quelque part dans le désert.

« Très grave problème, commenta O'Donnell.

— On n'a pas perdu la main », répondit Reacher.

O'Donnell remit sa collection de céramiques dans sa poche et glissa l'un des Hardballer dans sa ceinture, sous son veston. Tendit le second à Reacher, qui le mit dans la poche de son pantalon, rabattant un pan de son T-shirt par-dessus. Puis les deux hommes sortirent au soleil et suivirent Vine jusqu'au carrefour d'Hollywood Boulevard.

Karla Dixon les attendait dans le hall du Château Marmont.

« Curtis Mauney a appelé, dit-elle. Ça lui a plu, le coup du courrier de Franz. Du coup, il s'est arrangé pour que la police de Las Vegas aille fouiller dans le bureau d'Orozco et Sanchez. Et ils ont trouvé quelque chose. »

Mauney lui-même arriva une demi-heure plus tard. Il franchit les portes de l'hôtel, toujours l'air fatigué, tenant toujours son porte-documents esquiné à la main. Il s'assit et demanda : « Qui est Adrian Mount ? »

Reacher leva la tête. *Azhari Mahmoud, Adrian Mount, Alan Mason, Andrew MacBride, Anthony Matthews.* Le Syrien et ses quatre pseudonymes. Une information dont Mauney ignorait qu'ils l'avaient.

« Aucune idée, dit-il.

— Vous êtes sûr ?

— Quasiment, oui. »

Mauney plaça le porte-documents en équilibre sur ses genoux, l'ouvrit et en retira une feuille de papier. La tendit à la ronde. Le texte était brouillé et indistinct. On aurait dit le fax d'une copie de copie de fax. En entête, on lisait : *Department of Homeland Security.* Mais pas dans le style d'un en-tête officiel. On aurait plutôt dit un texte piqué en douce dans un dossier informatique. Écriture DOS caractéristique. Il y était question de l'achat d'une place d'avion par un certain Adrian Mount, British Airways, Londres-New York. La réservation avait été confirmée quinze jours plus tôt, le vol datait de trois jours. Première classe, aller simple, Heathrow à JFK, siège K2, dernier vol du soir, cher, payé par carte bancaire en bonne et due forme. Réservé via le site web de British Airways en Grande-Bretagne, même s'il était impossible de préciser à quel endroit dans le monde, la souris avait cliqué.

« C'est arrivé par courrier ? demanda Reacher.

— Non. C'était dans la mémoire de leur fax. Arrivé il y a deux semaines. La machine n'avait plus de papier. Mais nous savons que Sanchez et Orozco n'étaient plus dans le secteur, il y a deux semaines. Autrement dit, il doit s'agir de la réponse à une requête faite par eux une semaine avant. Nous pensons qu'ils ont dû mettre un paquet de noms sur une liste de veille non officielle.

— Un paquet de noms ?

— Nous avons trouvé ce que nous croyons être la requête initiale. Ils avaient des notes qui circulaient par courriel, exactement comme Franz. Quatre noms. » Mauney tira une deuxième feuille de papier de

son porte-documents. La photocopie d'une feuille ordinaire couverte de l'écriture en pattes de mouche d'Orozco. *Adrian Mount, Alan Mason, Andrew MacBride, Anthony Matthews.* Vérifier avec DHS heure d'arrivée. Griffonné n'importe comment, à toute vitesse – mais l'écriture d'Orozco n'avait jamais été bien lisible.

Quatre noms. Et non cinq. Le véritable nom d'Azhari Mahmoud n'y figurait pas. Reacher se dit qu'Orozco avait dû calculer que le type, quel qu'il soit, voyagerait de toute façon sous un faux nom. Inutile d'avoir des pseudos si c'était pour ne pas s'en servir.

« DHS, reprit Mauney. Le *Department of Homeland Security*. Vous savez combien il est difficile, pour un civil, de convaincre la Homeland de collaborer ? Votre copain devait leur avoir rendu un paquet de services. Ou balancé de sacrés pots-de-vin. J'ai besoin de savoir pour quelle raison.

— Les affaires des casinos, peut-être.

— Possible. Sauf que la sécurité de Las Vegas ne s'inquiète généralement pas beaucoup, quand des truands débarquent à New York. Ceux qui arrivent à New York prennent en général la direction d'Atlantic City. Ce n'est pas leur problème.

— Sauf s'ils collaborent. Ils ont peut-être un réseau. Et les types peuvent passer par le New Jersey avant d'aller à Las Vegas.

— Possible, répéta Mauney.

— Cet Adrian Mount est-il arrivé à New York comme prévu ? »

Mauney acquiesça. « L'ordinateur de l'immigration a noté son arrivée au Terminal Quatre. Le Sept était déjà fermé pour la nuit. Le vol avait eu du retard.

— Et ensuite ?

— Il a pris une chambre dans un hôtel de Madison Avenue.

— Et ensuite ?

— Il disparaît. Plus de trace.

— Mais ?

— Il a sauté d'un cran sur la liste. Alan Mason prend un vol pour Denver, Colorado. Et une chambre dans un hôtel du centre-ville.

— Et ensuite ?

— On ne sait pas encore. On vérifie.

— Vous pensez que c'est le même type ?

— C'est évident. Les initiales le trahissent.

— Ce qui fait de moi le président de la Cour suprême, dit Reacher, j'ai les mêmes que lui.

— À vous voir faire, on pourrait le croire.

— Qui est donc ce type ?

— Aucune idée. L'inspecteur de l'immigration ne s'en souvient pas. Ces types du Terminal Quatre voient défiler dix mille têtes tous les jours. Le personnel de l'hôtel de New York ne s'en souvient pas

davantage. Nous n'avons pas encore parlé avec Denver. Mais ils ne se le rappelleront probablement pas mieux.

— Il n'a pas été photographié, à l'immigration ?

— On fait le maximum pour récupérer la photo. »

Reacher reprit le premier fax. Les informations de la Homeland Security. Celles sur la réservation.

« Il est britannique, observa-t-il.

— Pas nécessairement, dit Mauney. Il avait au moins un passeport britannique, c'est tout ce qu'on peut dire.

— Vous comptez faire quoi ?

— Dresser notre propre liste. Tôt ou tard, Andrew McBride ou Anthony Matthews va faire son apparition quelque part. Nous saurons alors au moins où il va.

— Qu'attendez-vous de nous ?

— Aucun de ces noms ne vous dit quelque chose ?

— Non.

— Aucun ami ayant ces initiales, A et M ?

— Pour autant que je m'en souviennne, non.

— Des ennemis ?

— Je ne crois pas.

— Orozco aurait-il connu quelqu'un avec ces initiales ?

— Je ne sais pas. Ça fait dix ans que je n'ai pas parlé à Orozco.

— Je me suis trompé, dit Mauney, en ce qui concerne la corde avec laquelle il avait les mains et les pieds attachés. Je l'ai faite analyser par un type. Elle n'est pas si courante que ça. Elle est en sisal et provient du sous-continent indien.

— Et où peut-on se la procurer ?

— Elle n'est vendue nulle part aux États-Unis. Elle provient forcément d'un produit quelconque exporté de là-bas.

— Qui serait ?

— Des tapis roulés, des ballots de cotonnade, des trucs comme ça.

— Merci de nous avoir tenus informés.

— Pas de problème. Désolé pour votre ami. »

Mauney repartit et ils montèrent dans la chambre de Dixon. Sans vraie raison. Ils étaient toujours au point mort. Mais il fallait bien se trouver quelque part. O'Donnell nettoya le sang sur la lame de son cran d'arrêt et vérifia l'état des Hardballer avec sa méticulosité habituelle. Ils avaient été fabriqués par AMT à Irwindale, en Californie, non loin de là. Chargeur complet, balles chemisées calibre 45. Des armes en excellent état et parfaitement opérationnelles. Propres, huilées, intactes, ce qui laissait supposer qu'elles avaient été volées très récemment. Les dealers étaient rarement soigneux avec leurs armes. Leur seul inconvénient en tant que fidèles copies d'un modèle conçu vers 1911 était que le magasin ne contenait que sept

cartouches, ce qui devait avoir paru suffisant dans un monde où il n'y avait que des six-coups, mais qui était loin de l'être face aux quinze cartouches ou plus des armes modernes.

« Des merdes, vos trucs, dit Neagley.

— C'est toujours mieux que de lancer des cailloux, objecta O'Donnell.

— Trop grand pour ma main, dit Dixon. Personnellement, je préfère le Glock 19.

— Moi, j'aime tout ce qui fonctionne, dit Reacher.

— Le Glock contient dix-sept cartouches.

— Une par tête de pipe, ça suffit. Je n'ai jamais eu dix-sept personnes aux trousses à la fois.

— On ne sait jamais. »

Le quadragénaire à la chevelure aile de corbeau qui se faisait appeler Andrew McBride était dans le métro qui dessert l'aéroport de Denver. Il avait du temps à tuer et faisait donc des allers-retours entre le terminal principal et la Coursive C, le terminus. La musique de jug-band lui plaisait. Il se sentait plus léger, débarrassé d'un fardeau, libre. Il n'avait plus qu'un minimum de bagages. Plus de valise lourde. Juste un baise-en-ville et un porte-documents. Le connaissance était dans le porte-documents, plié dans un livre. La clé du cadenas en sécurité dans une poche à fermeture Éclair.

L'homme en costume bleu dans la Chrysler bleue composa un numéro sur son portable.

« Ils sont de retour à l'hôtel, dit-il. Tous les quatre.

— Est-ce qu'ils se rapprochent de nous ? demanda son patron.

— Je n'ai aucun moyen de savoir.

— Ton impression ?

— Mon impression est que oui.

— OK. Le moment est venu de s'occuper d'eux. Laisse-les et reviens ici. On va passer à l'action dans deux ou trois heures. »

O'Donnell se leva et alla regarder par la fenêtre de la chambre.
« Qu'est-ce qu'on a ? »

La question faisait partie de la routine, jadis. Elle avait joué un rôle important dans le fonctionnement de l'unité. Une habitude que rien ne pouvait changer. Reacher avait toujours prôné la pratique des récapitulations régulières. Il tenait à ce qu'ils passent les informations accumulées au peigne fin, à ce qu'ils les reformulent, les mettent à l'épreuve, les réexaminent, les envisagent sous de nouveaux éclairages – à la lumière de ce qui était arrivé après. Mais cette fois-ci personne ne répondit, sauf Dixon pour dire : « Quatre de nos amis sont morts. »

Le silence tomba dans la pièce.

« Allons dîner, dit Neagley. Inutile de nous laisser mourir de faim. »

Dîner. Reacher au resto de hamburgers, vingt-quatre heures auparavant. Sunset Boulevard, le bruit, les épais morceaux de viande hachée, la bière fraîche. La table ronde pour quatre personnes. La conversation. La façon dont le centre d'attention se déplacerait librement de l'un à l'autre. Toujours un qui parlait et trois qui écoutaient, une pyramide mobile se déplaçant d'un côté puis de l'autre.

Un qui parlait, trois qui écoutaient.

« Erreur, dit-il.

— Quoi, manger serait une erreur ?

— Non, allez manger si vous voulez. Mais nous commettons une erreur. Une erreur conceptuelle majeure.

— En quoi ?

— C'est entièrement de ma faute. J'ai tiré une mauvaise conclusion trop rapidement.

— Comment ça ?

— Pourquoi est-ce qu'on n'arrive pas à trouver le client de Franz ?

— Je ne sais pas.

— Parce que Franz n'avait pas de client. On a commis une erreur. Le corps de Franz est le premier qu'on a retrouvé, et on a pris pour

acquis que toute cette affaire le concernait, lui. Comme si c'était lui qui avait tout déclenché. Comme si c'était lui qui avait parlé et les autres qui avaient écouté. Et si ce n'était pas lui ?

— Mais qui alors ?

— On est parti de l'hypothèse selon laquelle il ne se serait pas impliqué à moins qu'il ne s'agisse de quelqu'un d'important. Quelqu'un envers qui il aurait eu des obligations, sous une forme ou sous une autre.

— Mais ça revient à dire qu'il était le déclencheur. Lui et son client introuvable.

— Non, on a tout faux, question hiérarchie. On n'a pas nécessairement un, le client, deux, Franz, trois, les autres aidant Franz. Je crois que Franz était moins haut dans l'ordre hiérarchique. Il n'était pas au sommet. Vous voyez ce que je veux dire ? Supposons qu'il ait été là pour aider l'un des autres ? Supposons qu'il faisait partie de ceux qui écoutaient et n'était pas celui qui parlait ? Supposons que cette affaire ait concerné en premier lieu Orozco ? Un des clients d'Orozco ? Ou de Sanchez ? S'ils avaient eu besoin d'aide, qui auraient-ils appelé ?

— Franz et Swan.

— Exactement. On a tout faux depuis le début. Il faut changer d'hypothèse. Imaginez que Franz ait reçu un appel désespéré d'Orozco ou de Sanchez ? Il les considérerait certainement comme importants. Deux personnes envers qui il avait une forme d'obligation. Pas un client, mais des personnes à qui il ne pouvait pas dire non. Il était obligé de s'impliquer et de donner un coup de main, et peu importait ce qu'en pensaient Angela ou Charlie. »

Silence dans la pièce.

« Orozco a contacté la Homeland Security, reprit Reacher. Ce n'est pas facile à faire. C'est leur seule véritable initiative constatée jusqu'ici. C'est plus que ce que Franz a fait.

— L'équipe de Mauney semble penser qu'Orozco est mort avant Franz, dit O'Donnell. Le fait est peut-être significatif.

— Oui, ajouta Dixon. Si l'affaire concernait Franz, pourquoi aurait-il délégué le plus gros boulot à Orozco ? J'imagine qu'il était mieux équipé pour s'en charger lui-même. Voilà qui prouve plus ou moins que la dynamique fonctionnait dans l'autre sens, non ?

— Ça se tient, reconnut Reacher. Mais ne faisons pas deux fois la même erreur. Il pourrait s'agir de Swan.

— Swan ne travaillait plus.

— Sanchez alors, pas Orozco.

— Plus vraisemblablement les deux ensemble. »

Neagley intervint. « Ce qui voudrait dire que le nœud de l'affaire est à Las Vegas, et non pas ici à Los Angeles. Ces chiffres pourraient-ils

avoir un rapport avec les casinos ?

— C'est possible, dit Dixon. Ils pourraient cacher un pourcentage de coups gagnants anormaux, un type ayant réussi à découvrir une martingale.

— Quel genre de truc est joué neuf ou dix ou douze fois par jour ?

— Pratiquement tout. Il n'y a ni minimum ni maximum, en réalité.

— Les cartes ?

— À coup sûr, s'il s'agit d'une martingale. »

O'Donnell acquiesça. « Six cent cinquante mains gagnantes anormales à cent mille dollars le coup, voilà qui attirerait l'attention de n'importe qui.

— Ils ne laisseraient pas un type gagner six cent cinquante fois pendant quatre mois d'affilée, objecta Dixon.

— Il y avait peut-être plusieurs types. Il s'agit peut-être d'un cartel.

— Il faut aller à Las Vegas », dit Neagley.

Le téléphone de Dixon sonna à ce moment-là. Elle décrocha. Après tout, c'était sa chambre, son téléphone. Elle écouta une seconde et tendit l'écouteur à Reacher. « Curtis Mauney. Pour toi. »

Reacher prit le combiné, donna son nom.

« Andrew McBride vient juste de prendre un avion à Denver, dit Mauney. Destination Las Vegas. Je vous le dis uniquement par courtoisie. Pas d'initiative en solo – vous vous rappelez ? »

Ils décidèrent d'aller à Las Vegas en voiture, et non par les airs. Plus facile et plus rapide à organiser, pas de perte de temps, étant donné la distance. Et de toute façon, impossible de transporter les Hardballer par avion. Ils devaient prendre en compte le fait que l'artillerie finirait par se révéler nécessaire, tôt ou tard. Reacher attendit dans le hall pendant que les autres faisaient leurs valises. Neagley descendit la première et alla régler la note de l'hôtel. Elle ne la regarda même pas. Se contenta de signer. Puis elle posa sa valise près de la porte et attendit avec Reacher. O'Donnell arriva ensuite. Puis Dixon, la clé de sa voiture de location à la main.

Ils chargèrent les bagages dans le coffre et prirent place. Dixon et Neagley devant, Reacher et O'Donnell derrière. Dixon s'engagea sur Hollywood Boulevard et batailla dans les embouteillages jusqu'à ce qu'ils aient rejoint la 15. L'autoroute franchissait les montagnes puis quittait l'État au nord-est, direction Las Vegas.

L'itinéraire devait les faire passer non loin de l'endroit où un hélicoptère avait fait du surplace au moins deux fois, un peu plus de trois semaines auparavant, à trois mille pieds du sol, au creux de la nuit, portière ouverte. Reacher était bien décidé à ne pas regarder, mais regarda tout de même. Une fois les dernières collines derrière eux, il se surprit à parcourir des yeux la région plate des « mauvaises terres » couleur ocre, à l'ouest. Il vit O'Donnell faire la même chose. Et Neagley. Et Dixon. Elle quittait de temps en temps la route des yeux, pendant une ou deux secondes, et se tournait vers la gauche, le visage plissé face aux rayons du soleil couchant, lèvres serrées, commissures tournées vers le bas.

Ils s'arrêtèrent pour dîner à Barstow, toujours en Californie, dans un boui-boui minable dont le seul mérite consistait à être là, alors que la route, devant eux, traversait une région désertique. L'établissement était sale, le service lent, la nourriture infecte. Reacher n'avait rien d'un gourmet, mais même lui se sentait volé. Autrefois, soit lui, soit Dixon, soit Neagley, soit certainement O'Donnell se serait plaint ou aurait balancé une chaise dans la vitrine, mais pas un ne moufta ce soir-là. Ils se contentèrent d'avalier leurs trois plats, de boire la lavasse qui tenait lieu de café et de reprendre la route.

L'homme en costume bleu appela depuis le parking du Château Marmont : « Ils ont filé. Quitté l'hôtel. Tous les quatre.

— Pour aller où ? demanda le patron.

— D'après la réceptionniste, Las Vegas. C'est ce qu'elle a cru entendre.

— Excellent. On le fera là-bas. C'est encore mieux. Par la route, pas en avion. »

Le quadragénaire aux cheveux noirs se faisant appeler Andrew McBride quitta le couloir du terminal, à l'intérieur de l'aéroport de Las Vegas, et la première chose qu'il vit fut une rangée de machines à sous. De grandes boîtes noires, ou argentées, ou dorées, clignotant de tous leurs néons. Une vingtaine de machines peut-être, alignées dos à dos, dix et dix. Chaque machine avait un tabouret en vinyle devant elle. Chaque machine avait un rebord étroit, gris, avec un cendrier du côté droit et un espace creux destiné aux gobelets de café du côté gauche. Une douzaine de sièges étaient occupés. Les hommes et les femmes assis là regardaient les écrans, devant eux, avec une concentration un peu lasse.

Andrew McBride décida de tenter sa chance. Décida de voir dans le résultat un présage de ses futurs succès : s'il gagnait, tout se passerait bien.

Et s'il perdait ?

Il sourit. Il savait que s'il perdait, il traiterait le résultat par le mépris. Il n'était pas superstitieux.

Il s'assit sur un tabouret et posa le porte-documents contre sa cheville. Il avait un porte-monnaie dans sa poche. Cela lui permettait de franchir plus vite les systèmes de sécurité et le faisait donc moins remarquer. Il le sortit et le fouilla pour en retirer tous les vingt-cinq cents qu'il avait accumulés. Y en avait pas beaucoup. Ils formaient une courte rangée sur le rebord, entre le cendrier et le porte-gobelet. Il les introduisit dans la machine, les uns après les autres. Ils produisaient un agréable tintement métallique en tombant par la fente. Des diodes rouges lui indiquèrent qu'il disposait d'un crédit de cinq coups. Un gros champignon servait à lancer le jeu. Usé, graisseux du contact de millions de doigts.

Il appuya dessus, une fois, cinq fois.

Les quatre premières fois, il perdit.

La cinquième, il gagna.

Une cloche assourdie retentit, une sirène lança des *woup-woup* assourdis et la machine oscilla légèrement tandis qu'un solide mécanisme, à l'intérieur, comptait cent quarters. Ils tombèrent bruyamment pour s'empiler dans un réceptacle métallique à côté de son genou.

Entre Barstow et Las Vegas, il restait un peu plus de trois cents

kilomètres. De nuit, par la 15, avec tout le respect dû à la police de la route de Californie d'une part et à la police d'État du Nevada d'autre part, ça allait prendre un peu plus de trois heures. Dixon semblait s'amuser à l'idée de conduire jusqu'à Vegas. Elle habitait New York et conduire était une nouveauté pour elle. O'Donnell se mit à somnoler à l'arrière. Reacher regardait par la fenêtre. Neagley dit tout d'un coup : « Bon Dieu, on a complètement oublié Diana Bond. Elle doit venir d'Edwards. Elle va trouver personne.

— C'est sans importance, maintenant, dit Dixon.

— Je devrais l'appeler. » Mais son portable ne captait pas. Ils roulaient au beau milieu du désert de Mojave et le réseau était faible.

Ils arrivèrent à Las Vegas à minuit, précisément l'heure à laquelle on voyait la ville sous son meilleur aspect, songea Reacher. Il y était déjà venu. De jour, Las Vegas avait l'air absurde. Inexplicable, vulgaire, clinquante, exposée à nouveau. Mais de nuit, avec toutes ses lumières, elle avait tout d'un rêve superbe et délirant. Ils arrivèrent par le mauvais bout du Strip et Reacher aperçut un bar, un simple cube de béton sans fenêtres dont la peinture s'effritait, avec une enseigne sans ponctuation : *Bière Pas Chère Filles Cochonnes*. En face, un fouillis de motels poussiéreux et un seul hôtel en hauteur, aux couleurs ternes. C'est dans ce genre de secteur qu'il aurait spontanément cherché des chambres, mais Dixon continua à rouler sans un mot vers les palaces scintillants, à moins d'un kilomètre. Elle s'arrêta devant l'un d'eux, avec un nom italien, et un bataillon de grooms fondit sur eux pour s'emparer de leurs valises et aller garer la voiture. Le hall était tout en dallage, bassins et fontaines, rempli du tapage assourdissant des machines à sous. Neagley alla droit à la réception et prit quatre chambres. Reacher regarda par-dessus son épaule.

« Pas donné, commenta-t-il.

— C'est un tremplin éventuel, lui répondit Neagley. Ils connaissaient peut-être Orozco et Sanchez, ici. C'était même peut-être eux qui assuraient leur sécurité. »

Reacher acquiesça. *De la Grande Machine à ça*. Mais dans leur cas, ça avait été un grand bond vers le haut, au moins en termes de revenus. L'endroit tout entier dégoulinait littéralement de fric. Les bassins et les fontaines avaient une valeur symbolique. Gaspiller autant d'eau en plein désert relevait de la plus extrême extravagance. L'investissement avait dû être faramineux. Le chiffre d'affaires, tout autant. Ça avait dû être quelque chose, pour Orozco et Sanchez, de se retrouver au milieu de tout ça, d'assurer la sécurité de ce genre de gigantesque entreprise. Il se rendit compte qu'il était intensément fier de ses vieux copains. Et en même temps intrigué. Quand il avait quitté l'armée, il avait eu pleinement conscience que ce qui l'attendait était

le début du reste de sa vie, ce qui ne l'avait pas empêché d'avancer au jour le jour. Il n'avait fait aucun plan, ne s'était projeté dans rien.

Les autres, si.

Comment ?

Pourquoi ?

Neagley distribua les cartes à clé et ils décidèrent d'aller se rafraîchir puis de se retrouver dix minutes plus tard pour travailler. Il était minuit passé, mais Las Vegas était en activité vingt-quatre heures sur vingt-quatre. L'heure, ici, n'avait aucune importance. On racontait partout qu'il n'y avait ni fenêtres ni horloges dans les casinos, ce qui était tout à fait vrai, pour ce qu'en savait Reacher. Rien ne devait ralentir les flots d'argent qui coulaient dans la ville. En tout cas, rien d'aussi trivial que l'heure à laquelle un joueur se couchait. Rien de mieux qu'un type fatigué qui continue de perdre de l'argent toute la nuit.

La chambre de Reacher était au septième. Un cube de béton sombre, trafiqué pour avoir l'air d'un salon vénitien vieux de plusieurs siècles. Dans l'ensemble, le résultat n'avait rien de convaincant. Reacher était allé à Venise, à vrai dire. Il déplia sa brosse à dents et la tint bien droite devant le miroir de la salle de bains. Elle représentait son unique bagage. Il s'aspergea le visage d'eau, passa la main dans ses cheveux en brosse et redescendit en éclaircisseur.

Même dans un établissement haut de gamme comme celui-ci, l'essentiel du périmètre, au rez-de-chaussée, était consacré aux machines à sous. Patientes, infatigables, électroniquement contrôlées, elles écumaient en permanence un petit pourcentage du torrent de pièces dont elles étaient abreuvées, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Les cloches tintaient, les bips retentissaient. Des tas de gens gagnaient, mais ceux qui perdaient étaient légèrement plus nombreux. On ne voyait guère d'agents de sécurité dans le hall. Il n'y avait pratiquement pas de possibilités de tricher ou de voler, ici, étant donné la nature mécanique des machines et l'étroite surveillance exercée par l'État du Nevada. Reacher ne repéra que deux membres du personnel sur les centaines de personnes allant et venant dans la salle. Un homme et une femme, habillés comme tout le monde, mais dépourvus de cette folle lueur d'espoir dans le regard.

Il songea que ni Orozco ni Sanchez n'avaient probablement perdu beaucoup de temps sur les machines à sous.

Il continua son exploration à travers les énormes salles, dans le fond, là où on jouait à la roulette, au poker et au black-jack. Il leva la tête et vit des caméras. Il regarda à gauche et à droite et vit des flambeurs, des gardes de sécurité et des prostituées en nombre de plus en plus important.

Il s'arrêta à la table de la roulette. Selon lui, la roulette n'était pas

vraiment différente des machines à sous. En supposant que la roue ne soit pas trafiquée. Les clients fournissaient l'argent, la roue le redistribuait immédiatement à d'autres clients, amputé du petit pourcentage maison automatique, aussi impitoyable et sûr que le mécanisme d'une machine à sous.

Il songea qu'Orozco et Sanchez n'avaient pas dû perdre beaucoup de temps à la roulette non plus.

Il passa aux tables de cartes, là où il y avait vraiment de l'action. Les jeux de cartes étaient les seuls, dans les casinos, où l'intelligence humaine avait véritablement un rôle à jouer. Et là où l'intelligence humaine avait un rôle à jouer, le crime ne tardait pas à suivre. Mais un crime d'une certaine importance ne nécessitait plus qu'un seul joueur. Seul un joueur appliquant une discipline de fer, doté d'une excellente mémoire et d'une connaissance au moins rudimentaire des statistiques pouvait forcer la chance. Mais forcer la chance n'était pas un crime. Et forcer la chance ne pouvait décemment pas rapporter soixante-cinq millions à un type en l'espace de quatre mois. Pas assez de marge. À moins que la mise de départ ne soit l'équivalent du PNB d'un petit pays. Soixante-cinq millions en quatre mois, cela impliquait la complicité du croupier. Sauf qu'un croupier qui perdrait soixante-cinq millions de dollars serait viré au bout d'une semaine. Au bout d'un jour, voire d'une heure. Autrement dit, pour gagner sur quatre mois d'affilée, il fallait avoir organisé un gigantesque coup monté. Des complicités. Une machination. Avec des douzaines de croupiers, des douzaines de joueurs. Des centaines, peut-être.

C'était peut-être le casino qui jouait contre ses investisseurs.

Ou alors la ville tout entière.

Soit une affaire d'une importance telle que des gens méritaient d'être tués.

La sécurité était fortement présente dans la salle. Des caméras étaient braquées sur les joueurs et les croupiers. Certaines étaient grosses et bien visibles, d'autres petites et discrètes. Certaines probablement invisibles. Des hommes et des femmes patrouillaient en tenue de soirée, armés d'oreillettes et de micros au poignet, comme des agents des Services secrets. Il y en avait d'autres, anonymes, en tenue civile. Reacher en repéra cinq en l'espace d'une minute, et supposa qu'il y en avait de nombreux autres qu'il n'avait pas remarqués.

Il rebroussa chemin jusqu'au hall. Tomba nez à nez avec Karla Dixon qui attendait près d'une fontaine. Elle s'était douchée et avait échangé jean et blouson de cuir pour un tailleur-pantalon noir. Elle avait les cheveux encore humides et tirés en arrière. Sa veste était boutonnée et elle ne portait pas de blouse en dessous. Très chic.

« Las Vegas a été fondée par les Mormons, dit-elle. Tu le savais ?

— Non.

— La croissance de la ville est telle, aujourd'hui, qu'on imprime l'annuaire du téléphone deux fois par an.

— Ça non plus, je ne le savais pas.

— Sept cents nouvelles maisons par mois.

— Ils vont finir par manquer d'eau.

— Sans aucun doute. Mais ils vont se faire plein de fric en attendant. Le seul revenu des jeux s'élève à sept milliards de dollars par an.

— On dirait que tu viens de lire un guide. »

Dixon acquiesça. « Il y en avait un dans la chambre.

Trente millions de touristes par an. Ce qui signifie que chacun laisse en moyenne plus de deux cents dollars par visite.

— Deux cent trente-trois dollars et trente-trois cents, calcula Reacher machinalement. Une description assez juste de comportement irrationnel.

— Une description assez juste de l'être humain, le corrigea Dixon. Chacun s'imagine qu'il va tirer le gros lot. »

O'Donnell surgit à ce moment-là : même costume, nouvelle chemise et nouvelle cravate. Ses chaussures brillaient dans la lumière. Il avait peut-être trouvé un nécessaire à chaussures dans la salle de bains.

« Trente millions de visiteurs par an, dit-il.

— Je sais, Dixon vient de me le dire. Elle a lu le même bouquin.

— C'est dix pour cent de la population du pays. Et regarde-moi cet endroit.

— Il te plaît ?

— Ça fait voir Orozco et Sanchez sous un jour entièrement nouveau. »

Reacher acquiesça. « C'est comme je te disais. Vous avez tous été de l'avant, vous avez gravi les échelons. »

Neagley sortit de l'ascenseur. Elle était habillée, comme Dixon, d'un sévère costume noir. Ses cheveux étaient humides et peignés.

« Nous échangeons des informations touristiques, dit Reacher.

— Je n'ai pas lu mon guide, dit Neagley. J'ai appelé Diana Bond, à la place. Elle est venue, elle a attendu une heure et elle est repartie.

— Elle n'était pas furieuse contre nous ?

— Elle est inquiète. Elle n'aime pas que le nom de Little Wing se promène n'importe où. Je lui ai dit que je la rappellerais.

— Pourquoi ?

— Elle a aiguisé ma curiosité. J'aime bien savoir.

— Moi aussi, dit Reacher. Pour l'instant, j'aimerais savoir si quelqu'un n'aurait pas arnaqué soixante-cinq millions, dans cette ville. Et si oui, comment.

— Une sacrée arnaque, dit Dixon. Projetée sur une année, on ne serait pas loin de trois pour cent du bénéfice total de la boîte.

— Deux virgule soixante-dix-huit, dit Reacher, toujours machinalement.

— Allons-y », dit O'Donnell.

Ils commencèrent par le service de conciergerie de l'hôtel, où ils demandèrent à parler au responsable de la sécurité. L'employé de la réception leur demanda s'il y avait un problème et Reacher répondit : « Nous pensons que nous avons des amis communs. »

Il y eut une longue attente. Les visites de courtoisie ne figuraient manifestement pas parmi les priorités du patron de la sécurité. L'homme qui finit par se présenter, de taille moyenne, portait des chaussures italiennes et un costume à mille dollars. Âgé d'une cinquantaine d'années, il paraissait être dans une excellente forme physique, serein et détendu, mais les rides qui entouraient ses yeux laissaient deviner qu'il avait fait autre chose dans sa vie. Une carrière plus dure. Il dissimula très bien son impatience et serra la main de tout le monde. Il dit s'appeler Wright et proposa d'aller s'entretenir dans un coin plus tranquille. Un pur réflexe, pensa Reacher. Son instinct comme sa formation lui conseillaient de déplacer une possible source d'ennuis hors de l'espace public. Rien ne devait perturber la circulation d'argent.

Ils trouvèrent le coin plus tranquille. Pas de chaise, bien entendu. Aucun casino de Las Vegas n'offrirait un endroit confortable à l'écart de l'action. C'est pour cette même raison que l'éclairage des chambres était toujours insuffisant. Un client lisant dans sa chambre n'avait aucune valeur, ici. Ils se tinrent en cercle parfait et O'Donnell montra sa carte professionnelle et l'accréditation qu'il avait obtenue auprès de la police de Washington. Dixon exhiba sa licence de détective privé et une carte de la police de New York. Neagley avait une carte du FBI. Reacher n'avait rien à montrer. Il se contenta de tirer sur son T-shirt pour cacher la forme du revolver, dans sa poche.

Wright dit à Neagley : « J'ai travaillé pour le FBI, à une époque.

— Connaissez-vous Manuel Orozco et Jorge Sanchez ? lui demanda Reacher.

— Si je les connaissais ? Ou si je les connais ?

— Les connaissez, répondit Reacher. Nous savons avec certitude qu'Orozco est mort, et nous pensons que Sanchez l'est aussi.

— Des amis à vous ?

— Du temps de l'armée.

— Je suis tout à fait désolé.

— Nous aussi.

— Morts quand ?

— Il y a trois à quatre semaines.

— Et comment ?

— Nous ne le savons pas. C'est la raison pour laquelle nous sommes ici.

— Je les ai connus, dit Wright. Je les ai même bien connus. Tout le monde les connaissait, dans la sécurité.

— Les avez-vous employés ? Professionnellement ?

— Pas ici. Nous ne faisons pas appel à des entreprises extérieures. Nous sommes trop gros. C'est pareil dans tous les grands établissements.

— Tout est géré par la maison ? »

Wright acquiesça. « C'est ici que les ex-agents du FBI et les ex-lieutenants de police viennent finir leurs jours. Nous n'embauchons que la crème de la crème. Vu les salaires que nous offrons, ils font la queue à la porte. Il ne se passe guère de journée sans que je n'aie un ou deux entretiens avec des types venus passer leurs dernières vacances avant la retraite.

— Mais alors, comment se fait-il que vous ayez connu Orozco et Sanchez ?

— Parce que les endroits qu'ils sont chargés de surveiller sont comme des camps d'entraînement. Quand quelqu'un a une idée nouvelle, on ne l'essaie pas ici. Ce serait idiot. On la perfectionne ailleurs. Alors on chouchoute les types comme Orozco et Sanchez, parce qu'on a besoin de leurs informations. On se retrouve de temps en temps, on parle, conférences, dîners, on prend un verre.

— Étaient-ils très occupés ? Êtes-vous très occupé ?

— Autant qu'un poseur de papier peint manchot.

— Le nom d'Azhari Mahmoud vous dirait-il quelque chose ?

— Non. Qui est-ce ?

— Nous ne le savons pas. Mais on pense qu'il est ici sous un pseudonyme.

— Ici ?

— Quelque part à Las Vegas. Pouvez-vous regarder dans le registre de l'hôtel ?

— Oui, bien entendu. Et je peux aussi passer quelques coups de téléphone.

— Essayez avec les noms d'Andrew McBride et d'Anthony Matthews.

— Subtil. »

Dixon intervint. « Comment vous apercevez-vous qu'un joueur de cartes triche ?

— Quand il gagne, répondit Wright.
— Il faut bien que des gens gagnent.
— Ils gagnent autant qu'on les laisse gagner. Si ça dépasse, c'est qu'ils trichent. C'est une question de statistiques. Les chiffres ne mentent pas. La question est *comment*, pas *si*. »

O'Donnell prit la parole à son tour. « Sanchez avait un papier sur lequel il y avait un chiffre. Soixante-cinq millions de dollars. Cent mille billets, en six cent cinquante occasions séparées, sur une période de quatre mois, pour être précis.

— Et alors ?
— Est-ce que cette fourchette de chiffres vous dit quelque chose ?
— En tant que quoi ?
— En tant qu'arnaque.
— Qu'est-ce que ça représente sur un an ? Près de deux millions ?
— Cent quatre-vingt-quinze, répondit Reacher.
— Ce n'est pas impensable, dit Wright. On essaye de limiter les pertes à moins de huit pour cent. C'est comme un objectif industriel. Si bien qu'on perd bien plus de deux cents millions par an. Mais ceci dit, deux cents millions pour une seule arnaque, ce serait un sacré gros coup. À moins que ce soit un truc nouveau, qui nous dépasse complètement. Auquel cas notre objectif de huit pour cent serait pulvérisé. Auquel cas vous commenceriez à m'inquiéter sérieusement.

— Ça les inquiétait, dit Reacher. Nous pensons que c'est ce qui les a tués.

— Il s'agirait d'un énorme coup, admit Wright. Six cent cinquante millions en quatre mois ? Il faudrait qu'ils aient recruté des croupiers, des patrons de salle, des types de la sécurité. Qu'ils aient bricolé les caméras de surveillance et effacé les bandes. Qu'ils aient maîtrisé les caissiers. Ce serait une arnaque à l'échelle industrielle.

— Ça a peut-être eu lieu.
— Dans ce cas, comment se fait-il que je ne sois pas en train de parler à des flics ?
— On a une petite longueur d'avance sur eux.
— Sur la police de Vegas ? Le Bureau des Jeux ? »

Reacher secoua la tête. « Nos amis sont morts de l'autre côté de la frontière, dans le comté de Los Angeles. Deux shérifs du coin sont sur l'affaire.

— Et vous avez une longueur d'avance sur eux ? Qu'est-ce que ça veut dire ? »

Reacher ne répondit rien. Wright garda le silence et les regarda dans les yeux tour à tour. D'abord Neagley, puis Dixon, puis O'Donnell, puis Reacher.

« Attendez, reprit-il. Ne me dites pas... l'armée ? Vous êtes les enquêteurs spéciaux. Ils parlaient tout le temps de vous.

— Dans ce cas, dit Reacher, vous comprenez notre intérêt. Vous avez travaillé avec des gens, vous aussi...

— Si vous trouvez quelque chose, vous me tiendrez au courant ?

— Méritez-le, dit Reacher.

— Il y a une fille, répondit Wright. Elle travaille dans un endroit infâme avec une fausse cheminée au milieu. Un bar, près de l'endroit où il y avait le Riviera, autrefois. Elle était très proche de Sanchez.

— Sa petite amie ?

— Pas exactement. Dans le temps, peut-être. Mais ils étaient restés proches. Elle en saura plus que moi. »

Wright retourna au travail et Reacher s'adressa à la réception pour savoir où se trouvait le Riviera, autrefois. Il apprit que l'établissement était situé au bout de la zone la moins reluisante du Strip. Ils y retournèrent à pied. L'air était chaud et sec, une nuit du désert. Les étoiles brillaient, sur l'horizon lointain, au-delà des brumes funèbres du smog et de la débauche de lumière des rues. Les trottoirs étaient jonchés de cartes postales colorées – des pubs pour prostituées. Apparemment, la libre concurrence avait ramené le prix de base à cinquante dollars moins un centime. Reacher ne doutait pas que cette somme subissait une inflation vertigineuse dès que la fille entraînait dans la chambre du malheureux micheton. Et si les nanas étaient jolies sur les photos, il ne doutait pas non plus qu'elles l'étaient moins dans la vraie vie. Il s'agissait probablement de clichés de mannequins de Rio ou de Miami posant innocemment pour des maillots de bain. Las Vegas était la ville des arnaques. Sanchez et Orozco avaient sûrement eu du boulot en permanence. *Comme des poseurs de papier peint manchots*, avait dit Wright – et Reacher avait toutes les raisons du monde de le croire.

Arrivés dans le secteur du bar en béton à la peinture écaillée qui proposait des bières à bas prix et des filles cochonnes, ils tournèrent à droite pour s'engager dans un dédale de rues tortueuses flanquées de bâtiments en stuc ocre sans étage. Des motels, des épicerie, des restaurants ou des bars. Tous présentaient le même type d'enseigne, des planches blanches vitrées au sommet d'un haut poteau, avec un rail pour fixer des lettres noires mobiles. Toutes les lettres avaient le même graphisme vertical resserré, et il fallait se concentrer pour distinguer un établissement d'un autre. Les épicerie offraient des packs de soda pour 1,99 dollar, les motels vantaient leur piscine, leur climatisation, leur télé câblée, les restaurants le buffet libre de leur petit déjeuner vingt-quatre heures par jour. Les bars comptaient sur les *happy hours* et les prix cassés des tournées multiples. Tous présentaient le même aspect. Ils passèrent devant cinq ou six enseignes avant d'arriver devant celle qui annonçait : FIRE PIT.

Elle ornait une simple boîte à chaussures en stuc, avare en fenêtres. Ça n'avait rien d'un bar. Il aurait pu s'agir de n'importe quoi.

D'une clinique pour MST ou d'une église improbable. Mais à l'intérieur, c'était sans conteste un bar dans le pur style Vegas. Un décor surchargé, un tapage infernal. Cinq cents personnes qui buvaient, criaient, riaient, parlaient fort, des murs violets, des banquettes rouge foncé. Rien n'était droit ni carré. Le bar lui-même, où s'agglutinait la foule, s'incurvait en un long S. L'extrémité du S s'enroulait autour d'un foyer en creux. Au centre de la fosse, se trouvait une fausse cheminée circulaire. Les flammes étaient représentées par des lambeaux déchiquetés de soie orange dressée par un ventilateur dissimulé en dessous. Ils ondulaient et dansaient dans les rayons d'une brillante lumière rouge. Sinon, la salle était divisée en box en velours rembourré. Tous étaient occupés. Le Fire Pit affichait complet. Il y avait des gens debout partout. De la musique sortait de haut-parleurs cachés. Des serveuses en tenue minimaliste se frayaient habilement un chemin au milieu de la foule, plateau tenu haut.

« Charmant, commenta O'Donnell.

— Appelez la police du goût, ajouta Dixon.

— Trouvons la fille et emmenons là dehors », dit Neagley.

Elle était mal à l'aise dans cette cohue. Mais impossible de trouver la fille. Au bar, Reacher demanda où était la petite amie de Jorge Sanchez ; la fille qui lui répondit semblait très bien savoir de qui il parlait, mais elle lui dit qu'elle avait quitté son travail à minuit. Que le nom de la fille était Milena. Par précaution, Reacher posa la même question à deux autres serveuses et obtint les mêmes réponses. Leur collègue Milena était la copine d'un type de la sécurité du nom de Sanchez, mais elle était partie chez elle se reposer pour être prête à affronter une nouvelle journée de travail de douze heures.

Personne ne voulut lui dire où se trouvait son domicile.

Il laissa son nom aux trois femmes. Puis il joua des coudes pour rejoindre les autres et le groupe se faufila jusqu'à l'extérieur. Vegas à une heure du matin était tout éclairée et en pleine activité, mais après l'intérieur du bar, la ville paraissait aussi calme et paisible que la surface froide et grise de la lune.

« Plan ? demanda Dixon.

— Nous revenons demain matin à onze heures et demie, répondit Reacher. Nous la coinçons avant qu'elle aille au travail.

— Et jusque-là ?

— Rien. Le reste de la nuit est libre. »

Ils retournèrent à pied sur le Strip, à quatre de front sur le trottoir pour regagner leur hôtel d'un pas de promeneur. À quarante mètres derrière eux, au milieu de la circulation, une Chrysler bleue freina brusquement et se gara le long du trottoir.

L'homme en costume bleu foncé appela tout de suite. « Je les ai trouvés. Incroyable. Ils viennent d'apparaître juste sous mon nez.

— Tous les quatre ? demanda le patron.

— Ils sont juste devant moi.

— Tu peux les avoir ?

— Je crois.

— Alors, vas-y. N'attends pas les renforts. Règle la question et rapplique. »

Le type en costard bleu coupa la communication, dégagea du trottoir et se faufila au milieu des quatre voies pour aller se garer de nouveau dans une petite rue, devant une épicerie qui proposait les cigarettes les moins chères de la ville. Il descendit, verrouilla sa voiture et prit la direction du Strip, marchant d'un pas vif, la main droite dans la poche de son veston.

Las Vegas a plus de chambres d'hôtel au mètre carré que n'importe quel endroit sur la planète, mais Azhari Mahmoud n'en voulait aucune. Il occupait une maison dans une banlieue située à cinq kilomètres du Strip. Louée deux ans auparavant, pour une opération jamais exécutée. Une planque sûre à l'époque, une planque sûre aujourd'hui.

Mahmoud était dans la cuisine, l'annuaire des pages jaunes ouvert sur le comptoir. Il étudiait la section des locations de camions, essayant d'imaginer la taille de celui dont il allait avoir besoin.

Le Strip était en état de redéploiement permanent, la vague des reconstructions allant et venant comme de l'eau dans une baignoire. Jadis, le Riviera avait été le point d'ancrage du quartier glamour. Il en était parti une onde d'investissements qui avait remonté l'avenue bloc après bloc. Le temps que le renouveau ait atteint l'autre extrémité, les enjeux avaient beaucoup évolué et le Riviera avait soudain paru vieux et minable, en comparaison des nouveaux immeubles. Si bien que les investissements étaient repartis en sens inverse, courant d'un bloc à l'autre dans l'autre direction. Résultat, il y avait en permanence un secteur en pleine reconstruction séparant les immeubles tout neufs qui venaient juste d'ouvrir des immeubles légèrement plus anciens qui n'allaient pas tarder à être une fois de plus démolis. Les rues latérales

et les trottoirs étaient rectifiés au fur et à mesure. De nouvelles rues s'ouvraient sans cesse. Les anciennes zigzaguaient au milieu des gravats. Pendant un moment, la ville redevenait calme et déserte dans ce secteur transformé en une sorte de no man's land.

C'est exactement à la hauteur de ce no man's land que l'homme en costard bleu arriva derrière ses cibles. Elles avançaient à pas lents, côte à côte, comme si elles avaient une destination mais tout le temps du monde pour s'y rendre. Neagley à gauche, Reacher et O'Donnell au milieu, Dixon à droite. Proches les uns des autres mais sans se toucher. Comme s'ils défilaient, occupant toute la largeur du trottoir. Ensemble, ils constituaient une cible d'environ trois mètres de large. C'était Neagley qui avait choisi le trottoir non rénové. Elle l'avait emprunté arbitrairement et les autres l'avaient simplement suivie.

L'homme au costard sortit son arme de sa poche droite. Un Daewoo DP 51, fabriqué en Corée du Sud, noir, petit, obtenu illégalement, non enregistré, anonyme. Son magasin contenait treize cartouches de neuf millimètres Parabellum. L'homme le portait sur lui de la seule manière sûre, celle qu'on lui avait apprise et qu'il avait toujours pratiquée : chambre vide, cran de sûreté mis. Il appuya sur la détente bloquée par le cran de sûreté et répéta mentalement la séquence. Il décida que sa priorité était les cibles les plus grandes. Son expérience lui avait appris que c'était la meilleure méthode. Donc, viser le dos de Reacher, puis léger mouvement à droite pour celui de O'Donnell, puis grand mouvement à gauche pour Neagley et revenir tout à droite pour Dixon. Quatre coups de feu, peut-être trois secondes, à moins de dix mètres, ce qui était assez près pour tirer à coup sûr sans que l'arc décrit de droite à gauche soit trop grand. L'angle de la trajectoire serait de vingt degrés au maximum. Problème élémentaire de géométrie. Une tâche simple. Pas de lézard.

Il jeta un coup d'œil autour de lui.

Dégagé.

Il regarda derrière lui.

Personne.

Il rabattit la sécurité, saisit le canon de la main gauche et fit glisser la culasse avec la droite. Sentit la première cartouche monter et s'engager impeccablement dans la chambre.

La nuit était loin d'être silencieuse. Les bruits de la ville créaient un fond sonore permanent. La circulation sur le Strip, condensateurs ronronnant au loin sur les toits, extracteurs d'air bourdonnant, la rumeur sourde de centaines de milliers de personnes jouant avec détermination. Reacher entendit cependant le bruit de la culasse, à moins de dix mètres derrière lui. Il l'entendit très clairement. Exactement le genre de bruit qu'il s'était entraîné à toujours repérer. À son oreille, c'était une subtile symphonie d'une fraction de seconde

dont il enregistrerait toutes les composantes avec précision. Le frottement de l'alliage sur l'alliage, son timbre métallique légèrement étouffé par une paume de main, le gras d'un pouce et le côté d'un index, la détente gracieuse du ressort du magasin, le claquement d'une douille de laiton s'engageant dans la culasse, le retour de la partie coulissante. Ces bruits prirent environ un trentième de seconde pour atteindre ses oreilles et il lui fallut peut-être encore un trentième de seconde pour les identifier.

Beaucoup de choses manquaient dans sa vie. Il n'avait jamais connu la stabilité, la normalité, le confort, les conventions. Il n'avait jamais compté sur rien, sinon sur la surprise, l'imprévisibilité, le danger. Il prenait les choses exactement comme elles venaient, exactement pour ce qu'elles étaient. Si bien qu'il entendit le bruit de l'armement de la culasse et ne fut pas désarçonné par le choc. Aucune panique. Aucun moment d'incrédulité. Il lui paraissait parfaitement raisonnable de marcher de nuit dans une rue et d'entendre un homme se préparant à lui tirer dans le dos. Il n'eut pas d'hésitation ni de temps de réflexion, ni de doute, ni d'inhibition. Seul existait un problème purement mécanique posé derrière lui, tel un invisible diagramme à quatre dimensions, un espace-temps de cibles, de balles rapides, de corps lents.

Puis il y eut la réaction, un trentième de seconde plus tard.

Il savait à qui était destinée la première balle. Il savait que tout assaillant raisonnable prendrait comme première cible la plus volumineuse des quatre. Du simple bon sens. Le premier coup de feu devait donc lui être destiné.

Ou à O'Donnell, peut-être.

On n'est jamais trop prudent, dit le proverbe.

Du bras droit, il poussa violemment O'Donnell, le faisant tomber sur Dixon pendant qu'il se laissait lui-même tomber dans la direction opposée, dégringolant sur Neagley. Ils trébuchèrent tous les deux et, à l'instant où ses genoux touchèrent terre, il entendit la détonation derrière lui et la balle qui passait dans l'espace laissé vacant, là où se trouvait son dos une fraction de seconde auparavant.

Il avait le Hardballer à la main avant même de toucher le trottoir. Il calculait déjà angle et trajectoire avant de l'avoir sorti de sa poche. Le Hardballer disposait de deux types de sécurité. Un cran conventionnel à l'arrière gauche du bâti, et une sécurité de crosse qui exigeait que l'arme soit tenue correctement pour pouvoir faire feu.

Avant même de les avoir enlevées, il avait décidé de ne pas tirer.

En tout cas, pas tout de suite.

Il était tombé sur Neagley, côté intérieur du trottoir. Leur attaquant se tenait au milieu du trottoir. Une trajectoire partant de l'intérieur du trottoir vers le centre se prolongerait vers la rue. S'il

manquait le type, il pouvait atteindre une voiture arrivant à ce moment-là. Même s'il touchait sa cible, la balle pouvait poursuivre sa trajectoire. Une balle chemisée de calibre 45 était capable de traverser la chair et l'os. Facile. Beaucoup de puissance. Beaucoup de force de pénétration.

Durant cette fraction de seconde, il décida d'attendre la réaction de O'Donnell. Son angle serait meilleur. Bien meilleur. Il était tombé sur Dixon, côté rue. Côté caniveau. Sa ligne de tir allait vers l'intérieur. Vers les bâtiments en construction. S'il manquait sa cible, si la balle la traversait, personne ne risquait rien. La balle irait se perdre dans un tas de sable.

Il valait mieux laisser O'Donnell tirer.

Reacher roula sur lui-même en touchant le sol. Son esprit était alerte, mais le monde matériel semblait ralenti. Il avait l'impression que son corps était embourbé dans un tonneau de mélasse. Il lui hurlait *bouge bouge bouge*, mais celui-ci réagissait avec la plus extrême répugnance. Un peu plus loin, Neagley frappait le sol à coups de pied avec la précision de la lenteur, soulevant de la poussière. Du coin de l'œil, il vit son épaule heurter le sol puis sa tête osciller sous l'effet du choc comme celle d'une poupée de chiffon. Ce fut un effort colossal de faire bouger la sienne, comme s'il était prisonnier d'énormes poids, et il aperçut Dixon étalée sous O'Donnell.

Puis le bras gauche de O'Donnell se déplaçant avec une exaspérante lenteur. Et sa main. Son pouce qui rabattait le cran de sûreté du Hardballer.

Leur agresseur fit feu de nouveau.

Et rata à nouveau. La balle emprunta la trajectoire prévue, celle du vide où s'était trouvé le dos de O'Donnell. Le type suivait une séquence. Il avait répété. *Tirer-bouger-tirer*. Reacher et O'Donnell en premier. Une séquence logique. Mais le type était incapable de réagir aux contingences inattendues. Un lent des neurones, qui pensait de manière conventionnelle. Son cerveau s'était embrumé. Il était bon, mais pas assez.

Reacher vit la main de O'Donnell étreindre la crosse du pistolet. Vit son index enfoncer la détente. Vit le canon se redresser, se redresser.

Reacher vit O'Donnell tirer.

Un cliché, pris par quelqu'un en train de s'étaler n'importe comment sur le trottoir. Juste avant que sa masse corporelle ne s'immobilise.

Trop bas, pensa Reacher. *Une blessure à la jambe dans le meilleur des cas.*

Il força sa tête à pivoter. Il avait raison. Blessure à la jambe. Mais une blessure à la jambe faite par une balle chemisée de calibre 45 à

grande vélocité n'était pas anodine. Cela revenait à prendre une perceuse de chantier surpuissante, équipée d'une mèche à béton de trente centimètres, et à l'enfoncer dans une cuisse. Tout cela en moins d'un millième de seconde. Les dégâts étaient spectaculaires. Le type prit la balle dans le bas de la cuisse et son fémur explosa de l'intérieur comme si une bombe avait été attachée dessus. Énorme traumatisme. Choc paralysant. Hémorragie instantanée et catastrophique par les artères sectionnées.

Le type resta debout mais la main qui tenait le pistolet retomba et O'Donnell fut instantanément sur ses pieds. Tandis qu'il se relevait, sa main fit un rapide aller-retour dans sa poche ; il couvrit les sept ou huit mètres qui le séparaient de l'homme à toute vitesse et le frappa à la figure avec le coup-de-poing américain. Un direct du droit, porté par une masse de quatre-vingt-dix kilos lancée à toute vitesse. Autant donner un coup de masse dans un melon d'eau.

Le type tomba à la renverse. O'Donnell donna un coup de pied au revolver, s'accroupit à côté de l'homme et lui planta le Hardballer dans la gorge.

Échec et mat.

Reacher aida Dixon à se relever. Neagley se releva toute seule. O'Donnell décrivait des cercles serrés en s'efforçant de ne pas marcher dans la flaque de sang de plus en plus grande alimentée par la jambe du type. Il avait manifestement l'artère fémorale sectionnée. Un cœur humain en bonne santé fait une excellente pompe et il s'activait à déverser toute la réserve de sang de son propriétaire dans la rue. Un gaillard de son gabarit devait avoir dans les sept ou huit litres dans ses vaisseaux. Il en avait déjà perdu la plus grande partie.

« Éloigne-toi, Dave, lança Reacher. Laisse-le crever comme ça. Inutile de saloper une paire de chaussures.

— Qui est-ce ? demanda Dixon.

— On ne le saura peut-être jamais, répondit Neagley. Il est méconnaissable. »

Elle avait raison. Le coup-de-poing américain de O'Donnell lui avait massacré la figure. Le type paraissait avoir été agressé à coups de marteau et de couteau. Après avoir décrit un large cercle jusqu'à sa tête, Reacher le prit par le col et le tira en arrière. Le lac de sang prit une forme de larme. Profitant du trottoir sec, Reacher s'accroupit et fouilla les poches du type.

Rien nulle part.

Pas de portefeuille, aucune pièce d'identité, rien.

Seulement des clés de voiture avec une télécommande sur un anneau d'acier.

Le type était pâle et virait au bleu. Reacher mit un doigt sur son pouls, à hauteur du cou, et sentit des battements incertains et irréguliers. Le sang qui sortait de sa cuisse devenait écumeux. De l'air avait pénétré dans son système vasculaire en quantités importantes. Le sang gicle, l'air rentre. Les lois simples de la physique. La nature a horreur du vide.

« Il va passer l'arme à gauche, dit Reacher.

— Sacrement ajusté, ton tir, Dave, dit Dixon.

— Avec la main gauche. J'espère que vous l'avez remarqué, répondit O'Donnell.

— Et tu es droitier.

— Je suis tombé sur ma main droite.

— Exceptionnel, reconnu Reacher.

— Et toi, qu'est-ce que tu as entendu ?

— La culasse. C'est génétique, chez moi. Comme quand un prédateur marche sur une branchette.

— Comme quoi il y a un avantage à être plus près de l'homme des cavernes que de nous.

— Et comment.

— Mais qui peut bien faire un truc pareil ? Attaquer sans avoir une cartouche déjà engagée ? »

Reacher recula de quelques pas pour avoir une vue d'ensemble.

« Je crois que je le reconnais, dit-il.

— Comment ça ? Sa propre mère ne le reconnaîtrait pas.

— Le costard. J'ai l'impression de l'avoir déjà vu.

— Ici ?

— Je ne sais pas. Quelque part. Je n'arrive pas à me rappeler où.

— Creuse-toi le ciboulot. »

O'Donnell secoua la tête. « Je n'ai jamais vu ce costume.

— Moi non plus, dit Neagley.

— Ni moi, ajouta Dixon. Mais en un sens, c'est bon signe, non ? Personne n'a essayé de nous tirer dessus à Los Angeles. On progresse. »

Reacher lança le pistolet et les clés de voiture du type à Neagley et alla démolir une partie de la palissade qui fermait le site de construction. Il tira l'homme par ce passage aussi vite que possible pour réduire au maximum la trace de sang. Le type en perdait encore un peu. Il continua à le tirer sur le sol inégal, entre de hauts tas de gravier, jusqu'à une tranchée tapissée d'un coffrage en contreplaqué. Elle était profonde d'environ deux mètres cinquante. Il y avait du gravier dans le fond. Le coffrage était censé accueillir le béton des fondations. Reacher fit rouler le type dans la tranchée. Le corps dégringola les deux mètres cinquante et s'écrasa lourdement sur les graviers, s'immobilisant à moitié sur un côté.

« Trouvez des pelles, dit Reacher. Il faut le recouvrir de gravier.

— Il est mort ? demanda Dixon.

— Qu'est-ce qu'on en a à foutre ?

— Il faudrait le mettre sur le dos, remarqua O'Donnell. On aurait besoin de moins de gravier, de cette façon.

— Tu es volontaire ? demanda Reacher.

— J'ai un costume. Et c'est moi qui ai fait le gros boulot, jusqu'ici. »

Reacher haussa les épaules et se laissa tomber dans le trou. Retourna le type sur le dos à coups de pied, l'aplatissant autant que possible et réussissant à l'enfoncer partiellement dans le gravier. Puis il remonta du trou à la force des bras et O'Donnell lui tendit une pelle. À eux deux, il leur fallut une dizaine de voyages jusqu'au tas de

gravier avant que le cadavre ne soit convenablement dissimulé. Neagley trouva un robinet de chantier, l'ouvrit, déroula le tuyau et entreprit de laver le trottoir et de chasser l'eau rougie dans le caniveau. Puis elle attendit et sortit la dernière, à reculons, en effaçant au jet d'eau leurs empreintes dans le sable du site de construction. Reacher rétablit du mieux qu'il put la palissade dans son état primitif. Il s'éloigna et se retourna. *Pas parfait, mais pas si mal.* Il savait qu'il restait plein de choses sur lesquelles de bons techniciens de la police pourraient s'aiguiser les dents, mais rien qui risquait d'attirer l'attention à court terme. Ils disposaient d'une marge de sécurité. De quelques heures, au moins. Peut-être davantage. Avec un peu de chance, le béton serait coulé en début de journée et le type deviendrait juste une personne disparue de plus. Et pas la seule personne disparue à faire partie des fondations d'un bâtiment à Las Vegas, se dit Reacher.

Il laissa échapper un profond soupir.

« OK, dit-il, et maintenant le reste de la nuit est vraiment libre. »

Ils s'époussetèrent, et reprirent leur marche le long du Strip, d'un pas tranquille, côte à côte, prêts à s'amuser. Mais Wright les attendait dans le hall de l'hôtel. Le responsable de la sécurité maison. Pour un habitant de Vegas il n'était pas très fort, question tête impassible de joueur de poker. Manifestement, quelque chose clochait.

Wright se précipita sur eux dès leur arrivée et les conduisit dans le même coin tranquille du hall que la première fois.

« Il n'y a aucun Azhari Mahmoud dans les hôtels de Las Vegas, dit-il. Définitivement. Pas plus que d'Andrew McBride ou d'Anthony Matthews. »

Reacher hocha la tête. « Merci d'avoir vérifié.

— Et j'ai donné quelques coups de fil paniqués à mes collègues et concurrents. C'était mieux que de passer toute la nuit réveillé à me faire du mouron. Et vous savez ce que j'ai trouvé ? Que vous déconnez complètement, les gars. Il est impossible que soixante-cinq millions aient disparu de ce patelin au cours des quatre derniers mois. C'est exclu.

— Vous en êtes certain ? »

Wright acquiesça. « Nous avons tous procédé à un contrôle des comptes d'urgence. Et il n'y a rien de spécial. Les petits trucs habituels, c'est tout. Rien d'autre. Je vais vous envoyer ma facture de Prozac. J'ai frôlé l'overdose, cette nuit. »

Ils allèrent dans le bar qui donnait sur le hall et s'offrirent mutuellement des bières, assis en ligne devant quatre machines à sous silencieuses. Reacher chercha à savoir ce que pouvait être un grand coup gagnant au jackpot, calculant et recalculant, comme s'il était devant une publicité alléchante. Quatre disques se calant sur quatre cerises pendant que des lumières clignotent et se rebondissent sur tout le devant de la machine. Quatre disques, de huit symboles chacun. Une chance infime de gagner, même sans tenir compte de l'intervention clandestine du programmeur. Reacher essaya ensuite de calculer le tonnage de quaters qu'un joueur devait introduire dans la machine avant de pouvoir s'attendre à son premier coup gagnant. Il ignorait cependant le poids exact d'un quarter. Quelque chose comme une vingtaine de grammes, sans doute, ce qui devait s'additionner très vite. Tendons, canal carpien, efforts musculaires répétés, blessures. Il se demanda si les casinos n'avaient pas des actions dans les cliniques orthopédiques. Probable. Dixon prit la parole. « Wright a lui-même imaginé qu'il pourrait s'agir d'une arnaque de proportions industrielles. Il l'a tout de suite dit lui-même. Croupiers, chefs de salle,

types de la sécurité, caméras, enregistrements, caissiers. C'est lancer le bouchon un peu loin d'imaginer qu'on puisse déguiser le circuit du fric. Ils ont peut-être mis en place un programme truqué qui donne l'impression que tout va bien. C'est exactement ce que je ferais, moi.

— Et quand découvrirait-on l'arnaque ? demanda Reacher.

— À la mise à jour des comptes, à la fin de l'exercice financier. À ce stade, soit l'argent est là, soit il n'y est pas.

— Comment Orozco et Sanchez auraient-ils été les premiers informés ?

— Ils ont peut-être ouvert une brèche dans le bas de la chaîne alimentaire avant de la remonter par extrapolation.

— Qui serait impliqué ?

— Des personnages clés.

— Comme Wright lui-même ?

— Possible, dit Dixon.

— Nous lui parlons et une demi-heure plus tard, fit observer O'Donnell, quelqu'un essaie de nous tirer dans le dos.

— Il faut trouver la copine de Sanchez, proposa Neagley. Avant que quelqu'un d'autre ne le fasse.

— Impossible, dit Reacher. Il n'y a pas un bar qui donnerait l'adresse d'une fille à de parfaits étrangers.

— On pourrait leur dire qu'elle court un danger.

— Comme si on ne la leur avait pas déjà faite, celle-là.

— Autre chose, alors. Le coup d'UPS.

— On ne connaît pas son nom de famille.

— Qu'est-ce qu'on fait, alors ?

— On ronge notre frein jusqu'à midi.

— On ne devrait pas changer d'hôtel ? Au cas où Wright serait dans le coup ?

— Inutile. Si c'est le cas, il a des potes partout dans la ville. Fermez simplement vos portes à clé. »

Reacher suivit son propre conseil une fois de retour dans sa chambre. Il poussa le levier de sécurité et mit la chaîne. Défense insuffisante contre un attaquant déterminé, mais cela lui ferait gagner une ou deux secondes et une ou deux secondes suffisaient en général à Reacher.

Il rangea le Hardballer dans le tiroir de la table de nuit. Glissa ses vêtements entre le sommier et le matelas pour les repasser et prit une longue douche chaude. Puis il se mit à penser à Karla Dixon.

Elle était seule.

Cela ne lui plaisait peut-être pas.

Elle apprécierait peut-être un peu de renfort.

Il s'entoura la taille d'une serviette et se dirigea vers le téléphone. Mais on frappa à sa porte. Il changea de direction. Ignore l'œilleton. Il

n'aimait pas coller un œil à ce mouchard alors qu'il était sans défense. Rien de plus facile, pour un agresseur qui serait dans le couloir, que d'attendre que s'obscurcisse la lentille pour tirer une balle de gros calibre à travers. Voilà qui ferait de terribles dégâts. La balle, plus les éclats de verre et les fragments d'acier, le tout passant par l'œil et traversant le cerveau jusqu'à l'occiput. Les œilletons étaient une très mauvaise idée, de l'avis de Reacher.

Il enleva la chaîne, repoussa le cran de sécurité. Ouvrit la porte.

Karla Dixon.

Elle était encore tout habillée. Fallait bien, supposa-t-il, pour se promener dans les couloirs et prendre l'ascenseur. Tailleur noir, pas de blouse dessous.

« Je peux entrer ? demanda-t-elle.

— J'allais t'appeler, répondit Reacher.

— Tiens, pardi.

— J'étais sur le point de décrocher.

— Pourquoi ?

— Solitude.

— Toi ?

— Moi, c'est certain. Toi, j'espérais.

— Alors je peux entrer ? »

Il tint la porte grande ouverte. Elle entra. Moins d'une minute plus tard, il découvrait qu'elle ne s'était pas contentée d'oublier de mettre une blouse sous son tailleur.

Le téléphone, sur la table de nuit, sonna à neuf heures et demie du matin. Neagley.

« Dixon n'est pas dans sa chambre, dit-elle.

— Elle est peut-être allée s'entraîner, dit Reacher. Un jogging, un truc comme ça.

— Dixon ne s'entraîne jamais.

— Alors elle est peut-être sous la douche.

— J'ai essayé deux fois.

— Calme-toi. Je m'en occupe. Petit déjeuner dans une demi-heure, en bas. »

Il coupa la communication puis il tendit le téléphone à Dixon et lui dit de compter jusqu'à soixante, puis d'appeler la chambre de Neagley en lui racontant qu'elle venait de prendre un bain. Une demi-heure plus tard, ils prenaient tous les quatre leur petit déjeuner dans un restaurant plein du vacarme des machines à sous. Une heure après, ils étaient de nouveau sur le Strip, avec le Fire Pit comme objectif.

Las Vegas, le matin, présente un aspect plat, petit, comme mis à nu sous le soleil du désert. La lumière était impitoyable. Elle soulignait tous les défauts, tous les compromis. Ce qui, de nuit, donnait un sentiment d'impressionnisme inspiré, paraissait toc et ridicule de jour. Le Strip lui-même aurait pu être n'importe quelle artère dégradée à quatre voies, n'importe où en Amérique. Cette fois-ci, ils marchèrent en carré, deux devant, deux derrière, formant une cible collective plus petite, en état d'alerte, toujours consciente des gens devant et derrière eux.

Mais il n'y avait personne, ni devant ni derrière. La circulation était réduite, les trottoirs étaient vides. Las Vegas, le matin, est le moment où la ville est le plus calme.

La zone en construction, à mi-chemin, était également calme.

Désertée.

Aucune activité.

« On est dimanche, aujourd'hui ? demanda Reacher

— Non, répondit O'Donnell.

— C'est un jour de congé ?

— Non.

— Dans ce cas, pourquoi ils ne travaillent pas ? »

Il n'y avait pas non plus de flics. Pas de rubans jaunes « scène du crime ». Pas de grande enquête en cours. Rien du tout. Reacher revit l'endroit où il avait défoncé et rafistolé la palissade, pendant la nuit. De l'autre côté, le sable et la terre formaient un magma boueux là où Neagley avait passé le jet d'eau. Le trottoir présentait une vaste tache desséchée. Dans le caniveau coulait encore un mince filet poisseux qui allait se perdre dans une bouche d'égout. Pas très propre, certes, mais les sites de construction ne le sont jamais. *Pas parfait, mais pas si mal.* Il n'y avait rien d'anormal au point d'attirer l'attention de quelqu'un.

« Bizarre, dit Reacher.

— Ils ont peut-être un problème de trésorerie, suggéra O'Donnell.

— Quel dommage. Le type ne va pas tarder à sentir. »

Ils passèrent leur chemin. Cette fois, ils savaient exactement où ils allaient et, à la lumière du jour, ils trouvèrent un raccourci dans l'entrelacs des petites rues sinueuses. Ils arrivèrent au bar avec la

fausse cheminée par un autre chemin. Le bar n'était pas encore ouvert. Ils s'assirent sur un muret et attendirent, plissant les yeux sous le soleil. Il faisait très chaud, presque trop.

« Deux cent onze jours de soleil par an à Vegas, dit Dixon.

— Température maximale, quarante degrés l'été.

— Minimum de trois l'hiver.

— Dix centimètres de pluie par an.

— Trois centimètres de neige, des fois.

— Je n'ai toujours pas ouvert mon guide », dit Neagley.

Le temps que l'horloge interne de Reacher lui signale qu'il était midi moins vingt, les membres du personnel commencèrent à arriver. Ils se présentaient par petits groupes informels, seuls ou par deux, les hommes et les femmes s'avançant sans enthousiasme manifeste. Reacher demanda aux femmes si elles s'appelaient Milena. Toutes répondirent que non.

Puis le trottoir retrouva son calme. À midi moins dix, un autre groupe se présenta. Reacher comprit que les vagues successives étaient ponctuées par les horaires des bus. Trois femmes passèrent devant eux. Jeunes, fatiguées, mal habillées, de grosses chaussures de sport blanches aux pieds.

Aucune d'entre elles ne s'appelait Milena.

L'horloge, dans la tête de Reacher, égrenait les minutes. Plus qu'une avant midi. Neagley consulta sa montre.

« Tu n'es pas inquiet ? demanda-t-elle à Reacher.

— Non », répondit-il, ayant vu, par-dessus l'épaule de Neagley, arriver une fille qui ne pouvait être que celle qu'ils attendaient. Elle était à une cinquantaine de mètres, pressant le pas. Petite, mince, le teint mat, elle portait un jean délavé taille basse et un T-shirt blanc court. Un bijou scintillait dans son nombril. Elle avait un sac à dos en nylon bleu jeté sur une épaule. Ses cheveux longs, d'un noir de jais, encadraient un joli visage – celui d'une ado de dix-sept ans. À en juger par sa manière de bouger, elle devait être plus proche de trente. Elle avait l'air fatiguée et préoccupée.

Elle avait un air malheureux.

Lorsqu'elle ne fut plus qu'à dix mètres d'eux, Reacher se leva. « Milena ? » Elle ralentit, soudain inquiète comme peut l'être une femme qui se fait accoster inopinément dans la rue par un géant qu'elle ne connaît pas. Elle jeta un coup d'œil vers le bar puis un autre vers le trottoir d'en face, comme si elle évaluait ses chances de s'échapper rapidement. Elle trébucha légèrement, apparemment prise entre la nécessité de s'arrêter et son envie de courir.

« Nous sommes des amis de Jorge », dit Reacher.

Elle le regarda, puis regarda les autres, puis revint sur lui. Quelque chose comme une compréhension progressive se manifesta

sur son visage, tout d'abord perplexité, puis espoir, puis incrédulité et finalement acceptation, la même séquence que devait vivre, imagina Reacher, un joueur de poker qui voit le quatrième as arriver dans son jeu.

Puis il vit une sorte de satisfaction contenue dans son regard comme si, contre toute attente, un mythe réconfortant se révélait authentique.

« Vous êtes de l'armée, dit-elle. Il m'avait dit que vous viendriez.

— Quand ça ?

— Tout le temps. Il disait que s'il avait des ennuis, vous finiriez par arriver, à un moment ou un autre.

— Et nous voilà. Où pouvons-nous parler ?

— Laissez-moi juste le temps de leur dire que je vais être en retard aujourd'hui. » Elle sourit un peu timidement, contourna leur groupe et entra dans le bar. En ressortit deux minutes plus tard, d'un pas plus vif, se tenant bien droite, épaules redressées, comme si on venait de leur ôter un poids. Comme si elle n'était plus seule. Elle paraissait jeune mais dégourdie. Elle avait des yeux noisette, une peau fine et les mains sèches et vigoureuses de quelqu'un qui travaille dur depuis dix ans.

« Laissez-moi deviner, dit-elle se tournant vers Neagley. Vous devez être Neagley. » Puis elle se tourna vers Dixon. « Et vous, vous êtes donc Karla. » Puis elle pivota vers Reacher et O'Donnell. « Reacher et O'Donnell, n'est-ce pas ? Le grand costaud et le beau gosse. » O'Donnell lui sourit et elle s'adressa à Reacher. « Ils m'ont dit que vous m'aviez demandée, la nuit dernière.

— Nous voudrions vous parler de Jorge », dit Reacher.

Milena prit une profonde inspiration, déglutit. « Il est mort, n'est-ce pas ?

— Probablement. Nous savons avec certitude qu'Orozco l'est.

— Non...

— Je suis désolé. »

Dixon intervint. « Où pourrions-nous aller parler ?

— Le mieux serait d'aller chez Jorge, répondit la jeune femme. Dans son appartement. Vous devriez le voir.

— On a entendu dire qu'il avait été saccagé.

— J'ai fait un peu de ménage.

— C'est loin ?

— On peut y aller à pied. »

Ils retournèrent sur le Strip tous les cinq, côte à côte. La zone en construction était toujours déserte. Aucune activité. Mais pas d'agitation non plus. Pas de flics. Milena redemanda deux fois si Sanchez était mort, comme si répéter la question pouvait finir par lui valoir la réponse attendue. Par deux fois Reacher lui répondit :

« Probablement.

— Mais vous ne le savez pas avec certitude.

— On n'a pas retrouvé son corps.

— On a retrouvé celui d'Orozco ?

— Oui. Nous l'avons vu.

— Et Calvin Franz et Tony Swan ? Pourquoi ne sont-ils pas avec vous ?

— Franz est mort. Et Swan aussi, probablement.

— Vous en êtes sûrs ?

— Pour Franz, oui.

— Mais pas pour Swan ?

— Non, pas pour Swan.

— Et pour Jorge non plus ?

— Pour Jorge non plus, mais c'est probable.

— OK. » Elle continua de marcher, refusant de se rendre, refusant de renoncer à espérer. Ils passèrent devant les grands hôtels, l'un après l'autre, se déplaçant au milieu d'évocations sommaires des grandes villes du monde en l'espace de quelques centaines de mètres. Puis ils virent des immeubles d'appartements. Milena les fit tourner à droite, puis à gauche, dans une rue parallèle au Strip. Elle s'arrêta à l'ombre d'une marquise, en attendant de passer dans le hall d'entrée de ce qui avait dû être la meilleure adresse en ville, quatre générations d'améliorations plus tôt.

« C'est là, dit-elle. J'ai la clé. »

Elle prit son sac à dos, fouilla dedans et en retira un porte-monnaie. Elle en sortit une clé de porte en laiton terni.

« Depuis combien de temps le connaissiez-vous ? » demanda Reacher.

Elle garda le silence un long moment, paralysée par cet usage du passé, essayant de trouver le moyen de faire paraître la chose moins définitive.

« Nous nous sommes rencontrés il y a quelques années », répondit-elle.

Elle les entraîna dans le hall. Il y avait un portier derrière son comptoir. Il la salua comme s'il la connaissait un peu. Elle poursuivit jusqu'à l'ascenseur. Ils montèrent au dixième étage et tournèrent à droite dans un couloir défraîchi. S'arrêtèrent devant une porte peinte en vert.

Elle donna un tour de clé.

L'appartement n'avait rien de grandiose, mais il n'était pas petit non plus. Deux chambres, un séjour, une cuisine. Un cadre simple, des murs blancs, quelques taches de couleur, un peu démodé. De grandes fenêtres. Jadis, l'endroit devait avoir bénéficié d'une vue superbe sur le désert, mais elles donnaient maintenant directement sur un nouvel

immeuble.

C'était un appartement d'homme, simple, sans décoration, sans recherche.

Il était dans un sale état.

Il avait subi le même genre d'agression que le bureau de Calvin Franz. Murs, sol et plafond étaient en béton et n'avaient donc pas été endommagés. Mais à part ça, le traitement avait été le même. Tous les meubles avaient été mis en pièces. Les chaises, le canapé, un bureau, une table. Livres et papiers étaient éparpillés partout. La télé et la stéréo étaient démolies. Les CD jonchaient le sol. Les tapis avaient été retournés et jetés n'importe comment. Il ne restait pratiquement plus rien de la cuisine.

En guise de rangements, Milena s'était contentée d'entasser les débris dans un coin et de remettre les plumes dans quelques-uns des coussins. Elle avait empilé une partie des livres et des papiers près des étagères brisées. En dehors de ça, elle n'avait pas pu faire grand-chose. La tâche était insurmontable.

Reacher trouva la poubelle dans laquelle, d'après Curtis Mauney, on avait retrouvé la serviette roulée en boule. Le seau avait été arraché au cadre qui le retenait sous l'évier et expédié d'un coup de pied au milieu de la pièce. Des trucs en étaient tombés, d'autres pas.

« Voilà qui traduit plus de la colère qu'une fouille efficace, dit-il. La destruction pour le plaisir de la destruction. Comme s'ils étaient aussi fâchés qu'inquiets.

— Je suis d'accord », dit Neagley.

Reacher ouvrit la porte qui donnait sur la chambre principale. Le lit avait été massacré. Le matelas défoncé. Dans le placard, les vêtements étaient éparpillés par terre. Les tringles avaient été arrachées, les étagères fracassées. Ordonné par tempérament, Sanchez avait renforcé son instinct de l'ordre après avoir vécu pendant des années selon les normes strictes de l'armée. Il ne restait rien de lui dans son appartement. Pas le moindre fragment, pas le moindre écho.

Milena allait et venait, apathique, empilant d'autres choses, s'arrêtant à l'occasion pour feuilleter un livre ou regarder une photo. Des cuisses, elle repoussa le canapé défoncé contre le mur. Pourtant, personne ne pourrait jamais plus s'y rasseoir.

Reacher lui demanda : « Les flics sont passés ici ?

— Oui.

— Ont-ils tiré des conclusions ?

— Ils pensent que les gens qui sont venus se sont fait passer pour des artisans. Le câble, le téléphone.

— OK.

— Pour ma part, je pense qu'ils ont soudoyé le portier. C'était plus facile. »

Reacher acquiesça. *Las Vegas, arnac'ville*. « Les flics ont-ils émis des hypothèses sur leurs motifs ?

— Non.

— Quand avez-vous vu Jorge pour la dernière fois ? demanda-t-il.

— Nous avons dîné ensemble. Ici. Plats chinois à emporter.

— Quand ?

— Sa dernière nuit à Vegas.

— Vous étiez donc présente ce jour-là ?

— On n'était que tous les deux.

— Il a écrit quelque chose sur une serviette en papier dit Reacher.

Milena acquiesça.

« Parce que quelqu'un l'a appelé ? »

Elle hocha de nouveau la tête.

« Qui ?

— Calvin Franz », répondit Milena.

Milena paraissait sous le choc, si bien que Reacher, de l'avant-bras, balaya les débris de vaisselle du comptoir de la cuisine pour lui permettre de s'asseoir. Elle se hissa d'elle-même dessus et s'installa coudes tournés vers l'extérieur, mains posées à plat et sous les cuisses.

Reacher reprit la parole. « Il nous faut savoir sur quelle affaire travaillait Jorge. Nous devons connaître la cause de tout ce qui est arrivé.

— Je ne sais pas ce que c'était.

— Mais vous passiez du temps avec lui.

— Beaucoup.

— Et vous vous connaissiez bien.

— Très bien.

— Depuis des années.

— Avec des hauts et des bas.

— Il devait donc vous parler de son travail.

— Tout le temps.

— Qu'est-ce qui le tracassait ?

— Les affaires n'allaient pas très bien, répondit Milena. Voilà ce qui le tracassait.

— Ses affaires ? Ici, à Vegas ? »

Milena acquiesça. « Au début, c'était sensationnel. Il y a des années, ils avaient tout le temps du travail. Ils avaient plein de contrats. Mais les grandes boîtes les ont laissés tomber, les unes après les autres. Elles ont toutes créé leur propre service de sécurité. Jorge disait que c'était inévitable. Une fois qu'elles atteignent une certaine taille, c'est plus logique.

— Nous avons rencontré un type, dans notre hôtel, qui nous a dit que Jorge était toujours débordé. Comme un poseur de papier peint manchot. »

Milena sourit. « Il voulait se montrer poli. Et Jorge faisait comme si de rien n'était. Manuel Orozco, pareil. Au début ils disaient : on va faire semblant jusqu'à ce qu'on soit tirés d'affaire. Puis ils ont dit : on va faire semblant maintenant qu'on ne s'en sort plus. Ils faisaient bonne figure. Ils étaient trop fiers pour solliciter de l'aide.

— Si j'ai bien compris ce que vous dites, c'était la dégringolade ?

— Une dégringolade rapide. Ils bossaient un peu comme videurs, ici et là. Pour quelques boîtes de nuit. Ou alors ils escortaient un tricheur en dehors de la ville, des trucs comme ça. Consultants pour des hôtels, des fois. Mais plus tellement. Ces gens croient tout savoir, même quand ils n'y connaissent rien.

— Avez-vous vu ce que Jorge avait écrit sur la serviette ?

— Bien sûr. C'est moi qui ai débarrassé, après le repas. Il avait noté des numéros.

— Que signifiaient-ils ?

— Je ne sais pas. Mais ils paraissaient l'avoir beaucoup inquiété.

— Et ensuite, qu'est-ce qu'il a fait ? Après le coup de fil de Franz ?

— Il a appelé Manuel Orozco. Tout de suite. Les numéros ont aussi beaucoup inquiété Orozco.

— Comment tout cela a-t-il commencé ? Qui les avait approchés ?

— Les avait approchés ?

— Qui était leur client, si vous préférez ? », dit Reacher.

Milena le regarda droit dans les yeux. Puis se tourna et regarda O'Donnell, puis Dixon, puis Neagley.

« Vous ne m'écoutez pas, dit-elle. Ils n'avaient pas de clients. Plus vraiment.

— Il a bien dû se passer quelque chose, dit Reacher.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— Que quelqu'un qui avait un problème a dû les approcher. Sur un chantier quelque part, ou au bureau.

— J'ignore qui les a approchés.

— Jorge ne l'a pas dit ?

— Non. Un jour il était là assis à rien faire, le lendemain il était aussi occupé qu'une mouche à cul bleu. C'était comme ça qu'ils disaient d'habitude, une mouche à cul bleu, pas un poseur de papier peint manchot.

— Mais vous ne savez pas pourquoi ? »

Milena secoua la tête. « Ils ne me l'ont pas dit.

— Qui d'autre pourrait le savoir ?

— La femme d'Orozco, peut-être. »

Un grand silence se fit dans l'appartement saccagé, puis Reacher regarda Milena droit dans les yeux et demanda : « Manuel Orozco était marié ? »

Milena acquiesça. « Ils ont trois enfants. »

Reacher se tourna vers Neagley. « Comment se fait-il que nous ne l'ayons pas su ? »

— Je ne suis pas au courant de tout, répondit Neagley.

— Nous avons dit à Mauney que sa parente la plus proche était sa sœur.

— Où habitait Orozco ? voulut savoir Dixon.

— En bas de la rue. Dans le même type d'immeuble. »

Milena les conduisit moins de cinq cents mètres plus loin du centre de la ville jusqu'à un immeuble situé sur le trottoir opposé de la même rue. Le domicile d'Orozco. L'immeuble était très semblable à celui de Sanchez. Même époque, même style, même construction, même taille, une marquise bleue alors que celle de l'immeuble de Sanchez était verte.

Reacher demanda : « Comment s'appelle Mme Orozco ? »

— Tammy, répondit Milena.

— Elle sera chez elle ? »

Milena acquiesça. « Elle doit dormir. Elle travaille de nuit. Dans les casinos. Elle rentre pour mettre ses enfants dans le bus scolaire et se couche aussitôt.

— Il va falloir la réveiller. »

Ce fut le portier de l'immeuble qui s'en chargea. Il l'appela par le téléphone. Il y eut une longue attente avant qu'elle ne décroche. L'homme donna le nom de Milena, puis ceux de Reacher, Neagley, Dixon et O'Donnell. Le type avait compris l'ambiance générale et son ton de voix était sérieux, ne laissait aucun doute sur le fait que cette visite n'était pas synonyme de bonnes nouvelles.

Il y eut une autre longue attente. Reacher imagina que Tammy Orozco rapprochait leurs quatre noms des souvenirs nostalgiques de son mari et additionnait deux et deux. Puis qu'elle enfilait une robe d'intérieur. Il savait comment ça se passait.

« Vous pouvez monter », dit le portier.

Ils prirent l'ascenseur jusqu'au huitième étage, serrés les uns contre les autres dans la cabine étroite. Tournèrent à gauche et s'arrêtèrent devant une porte bleue. Elle était déjà ouverte. Milena frappa néanmoins et précéda le groupe à l'intérieur.

Tammy Orozco se réduisait à une petite silhouette recroquevillée sur un canapé. Cheveux noirs en désordre, teint pâle, robe d'intérieur à motifs. Elle devait avoir la quarantaine mais à ce moment, elle aurait pu avoir cent ans. Elle leva les yeux. Elle ignore complètement Reacher et O'Donnell, Dixon et Neagley. Ne les regarda même pas. Elle suait l'hostilité. Non pas la jalousie ou un vague ressentiment, comme Angela Franz. Mais une véritable colère. Elle regarda directement Milena et dit : « Manuel est mort, c'est ça ? »

Milena s'assit à côté d'elle. « C'est ce qu'ils disent. Je suis absolument désolée.

— Jorge aussi ?

— On ne le sait pas encore. »

Les deux femmes s'étreignirent et fondirent en larmes. Reacher attendit. Il savait comment ça se passait. L'appartement était plus grand que celui de Sanchez. Trois chambres, sans doute, une disposition différente, une autre orientation. Il sentait le renfermé et le gaillon. Tout était en mauvais état et en désordre. Peut-être parce qu'il avait été chamboulé trois semaines auparavant, ou peut-être le chaos régnait-il du fait de la présence de deux adultes et de trois enfants. Reacher n'y connaissait rien en mêmes, mais il supposait que ceux d'Orozco étaient encore jeunes, à voir le genre de livres et de jouets éparpillés, et les vêtements qui traînaient partout. Il y avait des poupées, des nounours, des jeux vidéo, des jeux de construction compliqués faits de pièces en plastique. Il en conclut que les enfants devaient avoir neuf, sept et cinq ans. À quelque chose près. Mais tous jeunes. Tous nés après l'armée. Orozco n'était pas marié, à l'époque. Reacher était à peu près sûr de ça, au moins.

Tammy Orozco leva finalement les yeux et demanda : « Comment c'est arrivé ?

— C'est la police qui a tous les détails, répondit Reacher.

— Il a souffert ?

— Non, il est mort sur le coup », affirma Reacher comme il avait depuis longtemps appris à le dire. Tous les morts en service étaient tués sur le coup, à moins qu'on ne puisse définitivement prouver le contraire. C'était considéré comme une forme de réconfort pour les proches. Et dans le cas d'Orozco, c'était techniquement vrai, pensa Reacher. Du moins après sa capture et les mauvais traitements qu'il avait reçus, après la faim, la soif, la balade en hélicoptère et les vingt secondes convulsives et hurlantes de chute libre.

« Pourquoi ? demanda Tammy.

— C'est ce que nous essayons de découvrir, dit Reacher.
— Vous devez le découvrir. C'est le moins que vous puissiez faire.
— C'est pour cette raison que nous sommes ici.
— Ce n'est pas ici que vous trouverez la réponse.
— Elle doit y être forcément. À commencer par le nom de son client. »

Tammy jeta à Milena un coup d'œil noyé de larmes et intrigué.

« Son client ? s'étonna Tammy. Comment, vous ne savez pas qui c'est ?

— Non, sans quoi on ne vous le demanderait pas, fit observer Reacher.

— Ils n'avaient pas de clients, intervint Milena, comme si elle parlait pour le compte de Tammy. Ils n'en avaient plus. Je vous l'ai déjà dit.

— Il y a bien quelque chose qui a déclenché tout ça, dit Reacher. Quelqu'un a dû les contacter, à leur bureau ou dans l'un des casinos. On a besoin de savoir de qui il s'agit.

— Pas du tout, dit Tammy.

— Ou alors, ils sont tombés tout seuls sur un problème. Auquel cas nous devons savoir où, quand, comment. »

Il y eut un silence prolongé. Puis Tammy dit : « Vous ne comprenez absolument pas, n'est-ce pas ? L'affaire n'avait rien à voir avec eux. Rien du tout. Rien à voir avec Vegas non plus.

— Rien à voir ?

— Non.

— Mais alors, comment tout ça a commencé ?

— Ils ont reçu un coup de téléphone leur demandant de l'aide, répondit Tammy. Un jour, comme ça, tombé du ciel. De l'un de vous, en Californie. De l'un de leurs merveilleux vieux copains de l'armée. »

Azhari Mahmoud balança le passeport d'Andrew McBride dans une benne à ordures et devint Anthony Matthews le temps de se rendre au dépôt des poids lourds. Il avait un paquet de cartes de crédit approvisionnées et un permis de conduire valide à ce nom. Même l'adresse aurait résisté à une analyse poussée. Le bâtiment existait et il était occupé : il ne s'agissait ni d'une boîte aux lettres ni d'un terrain vague. L'adresse de facturation des cartes de crédit y correspondait exactement. Mahmoud avait appris beaucoup de choses, au fil des années.

Il avait décidé de louer un camion de taille moyenne. En général, il préférait les options intermédiaires en tout. Elles se faisaient moins remarquer. Les employés se rappelaient mieux des clients qui demandaient le plus gros ou le plus petit de quoi que ce soit. De toute façon, un camion de taille moyenne suffirait. Sa formation scientifique était réduite, mais il était capable de faire un calcul simple. Il savait que le volume était la résultante de la longueur multipliée par la largeur et la hauteur. Autrement dit, qu'on pouvait empiler six cent cinquante caisses en en mettant dix sur la largeur, treize sur la longueur et cinq en hauteur. Il avait tout d'abord cru que dix dans la largeur dépasseraient les dimensions du camion le plus grand, puis il s'était rendu compte qu'il était possible de la réduire en empilant les caisses sur le côté. Ça marcherait très bien.

En fait, il était certain que tout marcherait sur des roulettes, parce qu'il avait encore sur lui les cent quarters qu'il avait gagnés au bandit manchot de l'aéroport.

Ils présentèrent leurs condoléances à Tammy Orozco et lui communiquèrent le nom de Curtis Mauney, puis la laissèrent recroquevillée sur son canapé. Ils raccompagnèrent ensuite Milena jusqu'au bar à la cheminée factice. Elle avait sa vie à gagner et avait déjà perdu trois heures. Elle leur dit qu'elle risquait d'être virée si elle n'était pas là pour les *happy hours*, plus tard dans l'après-midi. Il y avait un peu plus d'animation sur le Strip – l'heure avançait, mais le secteur en construction était toujours aussi désert. Aucune activité. L'eau poisseuse du caniveau avait fini par sécher. Sinon, rien n'avait changé. Le soleil était haut. Reacher commença à s'inquiéter à l'idée

du peu de terre qui recouvrait le cadavre. Il pensait à la décomposition, aux gaz, aux odeurs, aux animaux curieux.

« Vous avez des coyotes, par ici ? demanda-t-il à Milena.

— En ville ? Je n'en ai jamais vu un seul.

— OK.

— Pourquoi ?

— Je me demandais. »

Ils continuèrent leur marche, prirent le même raccourci que le matin. Arrivèrent devant le bar un peu après quinze heures.

« Tammy était en colère, dit Milena. J'en suis désolée.

— Il fallait s'y attendre, répondit Reacher.

— Elle était là quand les autres salopards sont venus tout fouiller. Elle dormait. Ils l'ont frappée à la tête. Elle ne se souvient de rien. Alors maintenant elle en veut à celui qui a appelé et qui est la cause de tous ses malheurs.

— C'est compréhensible.

— Mais je ne vous fais pas de reproches, moi, observa Milena. Ce n'est pas l'un de vous qui a appelé. Je crois qu'une moitié d'entre vous s'est trouvée impliquée dans l'affaire, mais pas l'autre. »

Elle se glissa dans le bar sans un regard en arrière. La porte se referma sur elle. Reacher s'éloigna et alla s'asseoir sur le muret, là où ils l'avaient attendue, le matin même.

« Je suis désolé, les gars, dit-il. Nous avons perdu beaucoup de temps, c'est tout. C'est entièrement de ma faute. »

Personne ne réagit.

« Neagley devrait prendre la relève, dit-il. J'ai perdu la main.

— Azhari Mahmoud est venu ici, lui fit remarquer Dixon. Pas à Los Angeles.

— Ce n'était probablement qu'une étape. Je parie qu'il est à Los Angeles, en ce moment.

— Pourquoi ne pas y aller directement ?

— Et pourquoi avoir des faux passeports ? Il est prudent, ce type, quel qu'il soit. Il laisse des fausses pistes.

— C'est ici que nous avons été attaqués, observa Dixon. Pas à Los Angeles. Ça n'a pas de sens.

— Venir ici était une décision collective, intervint alors O'Donnell. Personne ne l'a contestée. »

Reacher entendit une sirène sur le Strip. Pas l'aboiement grave d'un véhicule de pompiers, ni les hululements frénétiques d'une ambulance. Une voiture de flic, lancée à pleine vitesse. Il leva les yeux en direction de la zone de construction, à huit cents mètres de là. Il se leva, se déplaça sur sa droite en s'abritant les yeux de la main pour regarder le bout du Strip qu'on pouvait voir de là. Un flic, ce n'était rien, se dit-il. Si un contremaître avait découvert quelque chose sur le

site de construction, il y en aurait tout un bataillon.

Il attendit.

Rien ne se passa. La sirène se tut. Pas de flic, ni de bataillon de flics. Un simple contrôle de voiture, peut-être. Il fit un pas de plus, afin d'élargir son angle de vision, pour être certain. Aperçut un éclat de rouge et de bleu au-delà de l'épicerie qui faisait l'angle. Une voiture, garée au soleil. Le plastique rouge d'un feu de position arrière. Une carrosserie bleu foncé.

Une voiture.

Bleu foncé.

« Je sais où j'ai déjà vu ce type », dit-il.

Ils restèrent prudemment à distance respectueuse de la Chrysler, comme s'il s'agissait d'une pièce de musée d'art moderne exposée derrière des cordes. Une 300C, bleu foncé, plaques californiennes. Elle était garée serrée contre le bord du trottoir, fermée, froide et immobile, portant les salissures d'un long trajet. Neagley prit les clés que Reacher avait trouvées dans les poches du mourant et les tint à bout de bras – comme le type avait tenu son pistolet – puis appuya sur la télécommande.

Les feux de position brillèrent une fois et les portes se déverrouillèrent avec un bruit creux.

« Elle était derrière le Château Marmont, dit Reacher. À attendre. Avec le même type dedans. Son costume était d'un bleu parfaitement coordonné à celui de la carrosserie. J'ai cru que c'était un petit plus pour des limousines de location avec chauffeur.

— Les autres ont dû leur dire qu'on viendrait, dit O'Donnell. D'abord une menace, je suppose. Puis une consolation. Ils ont donc envoyé ce type régler notre compte. Il nous a repérés sur le trottoir, j'imagine, alors qu'on venait juste de débarquer. On était pile en face de lui. Il a eu un coup de pot.

— Un vrai coup de pot, dit Reacher. Puissent tous nos ennemis bénéficier du même genre de coup de pot radical et définitif. »

Il ouvrit la portière du conducteur. L'habitacle sentait le cuir neuf et le plastique. L'intérieur était en excellent état. Il y avait des cartes dans le vide-poche latéral, neuves, correctement pliées. C'était tout. Rien d'autre à voir. Il se glissa derrière le volant et tendit la main vers la boîte à gants. L'ouvrit. En sortit un portefeuille et un téléphone portable. C'était tout ce qu'il y avait dedans. Pas de papiers d'immatriculation, d'attestation d'assurance. Ni de manuel d'instructions. Rien qu'un portefeuille et un téléphone. Le portefeuille était du genre mince, conçu pour être glissé dans une poche-revolver. C'était un rectangle raide en cuir noir avec un fermoir à billet d'un côté et une pochette à cartes de crédit de l'autre. Il y avait un paquet de billets dans le fermoir. Plus de sept cents dollars, en coupures de cinquante et de vingt pour l'essentiel. Reacher prit tout. Le tira du portefeuille et le fourra tranquillement dans sa poche de pantalon.

« Ça me fait deux semaines avant de rechercher un boulot, dit-il. Tout revers a sa médaille. »

La partie pochette était pleine. Un permis de conduire délivré en Californie et quatre cartes de crédit. Deux Visa, une Amex et une MasterCard. Des dates d'expiration très loin dans le futur. Le permis et les quatre cartes étaient au nom d'un certain Saropian. L'adresse du permis donnait un numéro à cinq chiffres pour une maison située dans une rue de Los Angeles dont le code postal ne disait rien à Reacher.

Il laissa tomber le portefeuille sur le siège passager.

Le téléphone portable métallisé était d'un modèle pliable, avec un petit écran rond sur le dessus. La réception était excellente, mais sa batterie était presque à plat. Reacher l'ouvrit et un écran apparut, plus grand et en couleur. Il y avait cinq messages en attente.

Il tendit le téléphone à Neagley.

« Peux-tu récupérer ses messages ? demanda-t-il.

— Pas sans son code.

— Regarde la liste des appels. »

Neagley parcourut le menu et sélectionna options.

« Tous les appels, dans un sens comme dans un autre, vont vers le même numéro ou en viennent. Code 310. C'est-à-dire Los Angeles.

— Ligne fixe ou portable ?

— L'un ou l'autre.

— Un second couteau appelant son patron ? »

Neagley acquiesça. « Et vice versa. Un patron donnant des ordres à son second couteau.

— Est-ce que ton gars de Chicago pourrait mettre un nom et une adresse sur ce patron ?

— Sans doute.

— Mets-le là-dessus tout de suite. Et sur la plaque d'immatriculation, aussi. »

Neagley utilisa son portable pour appeler son bureau. Reacher souleva le repose-bras de la console centrale et ne trouva rien dedans, sinon un stylo à bille et un chargeur de voiture pour le téléphone. Il regarda à l'arrière. Rien là non plus. Il descendit et alla ouvrir le coffre. Roue de secours, cric, manivelle. En dehors de ça, vide.

« Pas de bagages, dit-il. Le type n'avait pas prévu un long voyage. Il a cru que nous serions un gibier facile.

— Il s'en est fallu de peu », remarqua Dixon.

Neagley referma le téléphone du mort et le rendit à Reacher. Reacher le laissa tomber sur le siège de passager, à côté du portefeuille.

Puis il le reprit.

« C'est une situation foutrement paradoxale, dit-il. Vous ne trouvez pas ? Nous ne savons pas qui a envoyé ce type, ni d'où, ni

pour quelle raison.

— Mais ? l'encouragea Dixon.

— Mais qui que ce soit, nous avons son numéro. On pourrait l'appeler et lui dire bonjour, si on voulait.

— Et est-ce qu'on veut ?

— Oui, je crois qu'on veut. »

Ils s'installèrent dans la Chrysler garée pour être au calme. Les portes épaisses, lourdes, hermétiquement fermées, créaient ce silence feutré que les limousines de luxe sont censées offrir. Reacher ouvrit le téléphone du mort et fit défiler les appels enregistrés jusqu'au dernier et appuya sur le bouton de rappel. Puis il porta l'appareil à son oreille et attendit. Et tendit l'oreille. Il n'avait jamais possédé de téléphone portable mais savait comment ils fonctionnaient. Les gens les sentaient vibrer dans leur poche ou les entendaient sonner et les repêchaient pour regarder l'écran et voir qui les appelait, décidant ensuite de répondre ou non. Dans l'ensemble, c'était une procédure plus lente que de décrocher un combiné de ligne fixe. Cela pouvait prendre facilement cinq ou six sonneries.

Le téléphone sonna une fois.

Deux fois.

Trois.

Puis on décrocha vivement.

Une voix s'éleva : « Bon Dieu, où étais-tu passé ? »

Une voix grave. Un homme, plus tout jeune. Ni petit. Derrière l'exaspération et le ton pressé, on décelait un accent civilisé de la côte Ouest, étudié, avec encore un soupçon d'intonations de la rue. Reacher ne répondit pas. Il tendait l'oreille aux bruits de fond. Mais il n'y en avait pas. Pas le moindre. Rien que le silence, celui d'une pièce fermée, d'un bureau tranquille.

La voix reprit : « Allô ? Où étais-tu passé, bon Dieu ? Qu'est-ce qui s'est passé ? »

— Qui êtes-vous ? » demanda Reacher, comme s'il avait parfaitement le droit de poser la question. Comme s'il avait fait accidentellement un mauvais numéro.

Mais le type ne mordit pas à l'hameçon. Il avait vu qui l'appelait.

« Non : qui êtes-vous, vous ? » rétorqua-t-il, lentement.

Reacher attendit une seconde et répondit : « Votre cow-boy s'est planté la nuit dernière. Il est mort et enterré, littéralement. Et maintenant, on va s'occuper de vous. »

Il y eut un silence prolongé. Puis la voix s'éleva de nouveau : « Reacher ? »

— Vous connaissez mon nom ? Ce n'est pas juste que je ne connaisse pas le vôtre.

— Personne n'a jamais prétendu que la vie était juste.

— Exact. Mais juste ou pas, profitez bien de ce qui vous en reste. Achetez-vous une bonne bouteille ou louez un DVD. Mais pas toute une compil. Il vous reste environ deux jours, max.

— Vous n'êtes nulle part.

— Regardez donc par la fenêtre. »

Reacher entendit un brusque mouvement. Le froissement de pans de veste, le grincement huilé d'un siège pivotant. *Un bureau. Un type en costume. Installé face à la porte.*

Il n'y en a qu'un million comme ça dans la zone du code 310.

« Vous n'êtes nulle part, répéta la voix.

— On va se voir bientôt, dit Reacher. On va faire une balade en hélicoptère ensemble. Exactement comme la dernière fois. Mais avec une différence notable. Mes amis n'y sont pas allés de gaieté de cœur, j'imagine. Mais vous, oui. Vous allez nous supplier de sauter. Nous implorer. Je m'y engage de manière catégorique. »

Puis il referma le téléphone et le laissa tomber sur ses genoux.

Silence dans la voiture.

« Première impression ? » demanda Neagley.

Reacher expira.

« Un homme d'affaires, répondit-il. Un type important, un patron. Pas idiot. Une voix ordinaire. Dans un bureau fermé avec une fenêtre.

— Où ?

— Peux pas dire. Il n'y avait aucun bruit de fond. Ni circulation ni avions. Et il ne paraissait pas trop inquiet que nous ayons son numéro de téléphone. Le nom sous lequel il est enregistré est sûrement bidon. Comme les plaques de cette voiture, j'en suis sûr.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— On repart à Los Angeles. On n'aurait jamais dû en partir.

— Cette affaire concerne Swan, dit alors O'Donnell. Au moins par défaut, non ? Rien ne nous prouve que ce soit lié ni à Franz, ni à Sanchez, ni à Orozco, alors qu'est-ce qui reste ? Il doit être tombé sur quelque chose tout de suite après avoir été licencié de New Age. Peut-être y était-il déjà engagé et ça l'attendait. »

Reacher acquiesça. « Il faut aller parler à son ancien patron. Voir s'il ne lui a pas fait part de soucis personnels qu'il aurait eus, avant de partir. » Il se tourna vers Neagley. « Il faut renouer avec cette Diana Bond. La femme de Washington. L'histoire de New Age et de Little Wing. On a besoin de quelque chose à donner en échange. L'ex-patron de Swan sera peut-être plus bavard s'il sait que nous détenons une information explosive que nous garderons sous silence en échange. Sans compter que je suis curieux.

— Moi aussi », dit Neagley.

Ils volèrent la Chrysler. Pour cela, ils n'eurent même pas besoin d'en descendre. Reacher prit la clé des mains de Neagley, démarra et regagna l'hôtel. Il attendit dans l'allée de service tandis que les autres allaient chercher leurs bagages. Il aimait bien cette voiture. Elle était silencieuse et puissante. Il voyait le reflet de la carrosserie, dans les vitres de l'hôtel. Elle avait de l'allure, en bleu. Elle avait un côté carré et abrupt, et l'air aussi subtil qu'un marteau. Une machine à son goût. Il étudia les contrôles et les gadgets puis brancha le téléphone du mort sur le chargeur et referma l'appuie-bras dessus.

Dixon sortit la première du hall de l'hôtel, suivie d'un chasseur portant sa valise tandis qu'un voiturier partait en courant chercher sa voiture. Puis Neagley et O'Donnell arrivèrent ensemble. Neagley rangeait une facturette dans son sac tout en refermant son portable.

« On a une réponse pour la plaque minéralogique, dit-elle. Elle renvoie à une société écran du nom de Walter, avec une boîte postale dans le centre de Los Angeles.

— Trop mignon, dit Reacher. Walter pour Walter Chrysler. Je te parie que le téléphone va être au nom d'Alexander, pour Graham Bell.

— La société Walter loue sept véhicules au total », reprit Neagley.

Reacher acquiesça. « Il ne faudra pas l'oublier. De copieux renforts vont nous attendre quelque part. »

Dixon dit qu'elle allait ramener O'Donnell dans sa voiture de location. Reacher appuya sur le bouton qui ouvrait le coffre et Neagley mit ses bagages dedans avant de se glisser à côté de lui sur le siège de passager.

« On descend où ? demanda Dixon par sa vitre baissée.

— Dans un truc différent, répondit Reacher. Jusqu'ici, ils nous ont vus au Wilshire et au Château Marmont. Il faut changer de catégorie. Trouver le genre d'endroit dans lequel ils ne penseront pas à nous chercher. Essayons le Dunes, sur Sunset.

— C'est quoi ?

— Un motel. Mon genre d'endroit.

— C'est si minable que ça ?

— Mais non. Il y a des lits et les portes ferment. »

Reacher et Neagley partirent les premiers. Il y avait des encombrements jusqu'à la sortie de la ville mais la circulation devint fluide sur la 15, et Reacher prit une vitesse de croisière pour traverser le désert. La Chrysler était silencieuse, rapide, civilisée. Neagley passa les trente premières minutes à jouer à cache-cache avec Edwards Air Force Base pour joindre Diana Bond, mais finalement le signal disparut. Reacher ne l'écouta pas et se concentra sur la route, devant lui. Il conduisait bien, sans plus. Il avait appris à l'armée mais n'avait jamais été dans une auto-école publique. Il n'avait jamais passé son

permis civil. Neagley était bien meilleure conductrice que lui. Elle roulait beaucoup plus vite. Ses coups de téléphone terminés, elle se mit à pianoter avec impatience, ne cessant de jeter des coups d'œil au compteur.

« Roule comme si tu l'avais volée, dit-elle. Ce que tu as fait, d'ailleurs. »

Il accéléra un peu. Commença à doubler d'autres véhicules, y compris un camion de location de taille moyenne qui se traînait sur la voie de droite.

À environ quinze kilomètres de Barstow, Dixon les rattrapa, leur fit des appels de phares et se porta à leur hauteur ; O'Donnell mima le geste de manger depuis le siège de passager. Masochistes malgré eux, ils s'arrêtèrent dans le même boui-boui qu'à l'aller. Aucune autre possibilité avant des kilomètres et ils avaient faim. Ils n'avaient pas déjeuné.

La nourriture fut aussi infecte que la première fois et la conversation se déroula à bâtons rompus. Ils parlèrent surtout de Sanchez et Orozco. De la difficulté de faire marcher une petite entreprise pourtant viable. En particulier pour d'anciens militaires. Ils se retrouvaient dans le monde civil et ils avaient tout faux, question de principes. Ils s'attendaient au même genre de certitudes que celles qu'ils avaient connues jusqu'alors. De la droiture, de la transparence, de l'honnêteté, des sacrifices partagés. Reacher eut l'impression que Dixon et O'Donnell parlaient souvent d'eux-mêmes. Il se demanda dans quelle mesure ils avaient réussi, derrière la façade. Ce qui restait en bas de la feuille, une fois les impôts payés. Et de quoi cette feuille aurait l'air dans un an. Dixon avait des ennuis parce qu'elle avait laissé tomber son précédent boulot. O'Donnell avait pris un congé à cause de sa sœur. Seule Neagley semblait épargnée par ce genre de soucis. Elle avait clairement réussi. Ça en faisait une sur neuf. Taux de réussite à peine supérieur à onze pour cent, pour une poignée des plus remarquables gradés que l'armée ait jamais produits.

Pas fameux.

C'est la vie. On n'est vraiment pas dans le coup, avait dit Dixon.

Je me sens aussi comme ça, d'habitude, avait-il répondu.

Tout ce que nous avons et que tu n'as pas, ce sont des valoches, avait dit O'Donnell.

Mais qu'est-ce que j'ai que vous n'avez pas ? avait-il répliqué.

Quand il eut fini de manger, il était un peu plus près de la réponse.

Après Barstow, il y eut Victorville et le lac Arrowhead. Puis les montagnes s'élevèrent devant eux. Mais avant, cette fois sur leur droite, ils durent franchir les *badlands* au-dessus desquelles avait volé l'hélicoptère. Une fois de plus, Reacher se dit qu'il ne voulait pas

regarder, et une fois de plus il regarda. Il quittait la route des yeux pour se tourner vers le nord-est pendant quelques secondes à chaque fois. Sanchez et Swan étaient quelque part par là, songeait-il. Il ne voyait aucune raison d'espérer qu'il en aille autrement.

Ils passèrent dans une zone de couverture et le portable de Neagley sonna. Diana Bond, prête à quitter la base Edwards à tout moment. Reacher dit à Neagley : « Demande-lui de nous retrouver au Denny's de Sunset. Là où nous nous sommes retrouvés. » Comme Neagley faisait la grimace, il ajouta : « On va se croire à Paris chez Maxim's, après cette gargote. »

Neagley arrangea donc le rendez-vous tandis qu'il changeait de vitesse pour attaquer les premières pentes du mont San Antonio. Moins d'une heure plus tard, ils prenaient des chambres au Dunes Motel.

Le Dunes était le genre d'endroit où le prix des chambres était largement en dessous de trois chiffres et où on demandait aux clients un dépôt de sécurité pour la télécommande que l'on vous remettait, jointe à la clé, en grande cérémonie. Reacher paya les quatre chambres en liquide avec l'argent volé, ce qui évitait d'avoir à donner leurs vrais noms et d'exhiber des pièces d'identité. Ils garèrent les deux voitures de manière à ce qu'elles ne soient pas visibles de la rue, puis ils se regroupèrent dans un salon délabré et obscur, à côté de la laverie, aussi anonymes que pouvaient l'être quatre personnes à Los Angeles.

Le genre d'endroit que Reacher aimait.

Une heure plus tard, Diana Bond appelait pour dire qu'elle se garait dans le parking du Denny's.

Ils remontèrent Sunset sur une courte distance, entrèrent dans la salle d'accueil tout en néon du Denny's et y trouvèrent une grande blonde qui les attendait. Elle était seule. Entièrement habillée en noir. Veste noire, blouse noire, jupe noire, bas noirs, chaussures noires à talons hauts. Carrément style côte Est, quelque peu déplacée en Californie et complètement déplacée dans un Denny's californien. Elle était mince, séduisante, manifestement intelligente et approchait sans doute la quarantaine.

Elle paraissait un peu irritée et préoccupée.

Elle paraissait inquiète.

Neagley fit les présentations. « Voici Diana Bond, dit-elle. De Washington, qui arrive de la base Edwards. »

Diana Bond n'avait rien avec elle en dehors de son sac à main en croco. Pas de porte-documents, même si Reacher ne s'était pas attendu à ce qu'elle arrive avec des notes et des plans. Ils l'entraînèrent dans le restaurant minable et trouvèrent une table ronde dans le fond. À cinq, ils n'auraient pas tenu dans un box. Une serveuse s'approcha et ils commandèrent des cafés. La serveuse revint avec cinq grandes tasses et un pot et fit le service. Tout le monde commença par en boire quelques gorgées en silence. Puis Diana Bond prit la parole. Pas pour faire des politesses. « J'aurais pu tous vous faire arrêter », dit-elle.

Reacher hocha la tête.

« Je suis un peu surpris que vous ne l'ayez pas fait. Je m'attendais plus ou moins à vous voir débarquer avec toute une flopée d'agents.

— Un seul coup de fil au service de renseignement de l'armée, et c'était fait.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas avoir donné ce coup de fil ?

— J'essaie de me montrer civilisée, répondit Diana Bond.

— Et loyale, ajouta Reacher. Vis-à-vis de votre patron.

— Et de mon pays. J'insiste beaucoup pour que vous mettiez fin à cette enquête.

— Dans ce cas, vous venez de faire le voyage pour rien, dit Reacher.

— Je serais très heureuse d'en faire un deuxième.

— L'argent de nos impôts en pleine action.

— Je vous en supplie.

— Je n'ai rien entendu.

— Je fais appel à votre patriotisme. Il s'agit d'une question de sécurité nationale.

— À nous quatre, répliqua Reacher, nous comptons soixante années sous les drapeaux. Combien en comptez-vous, vous ?

— Aucune.

— Et votre patron, combien ?

— Aucune.

— Alors fermez-la sur le patriotisme et la sécurité nationale, d'accord ? Vous n'êtes pas qualifiée.

— Mais au nom du ciel, qu'avez-vous besoin de vous intéresser à Little Wing ?

— Un de nos amis travaillait pour New Age. Nous essayons de compléter son éloge funèbre.

— Il est mort ?

— Probablement.

— J'en suis tout à fait désolée.

— Merci.

— Mais une fois de plus, j'insiste pour que vous laissiez tomber.

— Jamais de la vie. »

Diana Bond garda le silence pendant un bon moment. Puis elle hochla la tête.

« Je vais négocier, dit-elle. Je vais vous donner les grandes lignes du projet et en échange, vous promettez sur vos soixante années de service de ne pas aller plus loin.

— Affaire conclue. »

Il y eut un autre long silence. Comme si Bond luttait avec sa conscience.

« Little Wing est un nouveau modèle de torpille, dit-elle, destinée à la flotte des sous-marins du Pacifique. Elle est dans l'ensemble assez classique, sauf en ce qui concerne ses capacités de contrôle, améliorées grâce à son électronique embarquée. »

Reacher sourit.

« C'est bien essayé, mais nous ne vous croyons pas.

— Et pourquoi ?

— On n'aurait jamais cru votre première réponse, pour commencer. De toute évidence, vous essayez de nous bourrer le mou. Sans compter qu'on a passé l'essentiel de ces soixante années auxquelles vous faisiez allusion à écouter parler des menteurs, et on sait les reconnaître. Toujours au cours de ces soixante années, on a lu toutes sortes de conneries publiées par le Pentagone et on sait comment ils s'expriment. Une nouvelle torpille se serait plus vraisemblablement appelée *Petit Poisson*. New Age est une entreprise

créée de toutes pièces, qui aurait pu s'installer là où elle le voulait, et s'ils avaient travaillé pour la Navy, ils auraient choisi San Diego, ou le Connecticut ou Newport News en Virginie. Mais ils ne l'ont pas fait. À la place, ils se sont installés à l'est de Los Angeles. Et comme par hasard, non loin de bases de l'Air Force, y compris la base Edwards, dont vous venez d'arriver, et le nom de l'appareil est *Petite Aile*, autrement dit un appareil qui vole. »

Diana Bond haussa les épaules.

« Il fallait bien que j'essaie, admit-elle.

— Eh bien, recommencez », lui dit Reacher.

Il y eut un nouveau silence.

« C'est un système d'arme destiné à l'infanterie, c'est-à-dire à l'armée de terre, pas à l'armée de l'air. New Age est installé à Los Angeles-Est pour être près de Fort Irwin, pas d'Edwards. Mais vous avez raison, c'est un appareil volant.

— Plus précisément ?

— Il s'agit d'un missile terre-air portable, qu'on tire de l'épaule. La nouvelle génération.

— Qu'est-ce qu'il fait ? »

Diana Bond secoua la tête. « Je ne peux pas vous le dire.

— Il faudra bien. Ou alors votre patron saute.

— Ce n'est pas correct.

— Comparé à quoi ?

— Tout ce que je vous dirai est que sa conception est révolutionnaire.

— On a déjà entendu ce genre de chanson. Cela veut dire qu'il sera démodé dans un an, au lieu des six mois habituels.

— Nous pensons deux ans, plutôt.

— Qu'est-ce qu'il fait de si nouveau ?

— Vous n'allez pas avertir la presse, tout de même ? Ce serait vendre votre propre pays.

— Mettez-nous à l'épreuve.

— Vous êtes sérieux ?

— Autant qu'un cancer du poumon.

— Je ne vous crois pas.

— Vous devriez. Ou votre patron sera au chômage dès demain. Pour ce qui le concerne, on ferait sans doute une fleur à notre pays.

— Vous ne l'aimez pas.

— Il y en a qui l'aiment ?

— Les journaux n'oseront pas publier ça.

— Rêvez toujours. »

Diana Bond resta silencieuse pendant une minute.

« Promettez-moi que ça n'ira pas plus loin, dit-elle.

— Je l'ai déjà fait, répondit Reacher.

— C'est compliqué.

— Comme la technologie des fusées ?

— Vous connaissez le missile Stinger ? demanda Bond. La génération actuelle. »

Reacher acquiesça. « Je les ai vus en action. Nous les avons tous vus en action.

— Qu'est-ce qu'ils font ?

— Ils chassent la signature thermique des réacteurs.

— Oui, mais d'en dessous. Ce qui est une faiblesse fondamentale. Ils doivent monter et manœuvrer en même temps. Ce qui les rend relativement lents et relativement maladroits. Ils apparaissent sur les radars de surveillance des appareils. Il est possible, pour un pilote, de les éviter. Et ils sont vulnérables aux contre-mesures, comme les leurres thermiques.

— Et donc ?

— Little Wing est révolutionnaire. Comme la plupart des grandes idées, tout part d'un constat très simple. Le missile ignore complètement sa cible pendant sa montée. Il fait tout le travail en redescendant.

— Je vois », dit Reacher.

Bond acquiesça. « Pendant la montée, ce n'est qu'une bête fusée. Mais qui va très, très vite. Il atteint une altitude d'environ quatre-vingt mille pieds, ralentit, s'arrête et retombe. À ce moment-là, l'électronique entre dans la danse et commence à chasser sa cible. L'engin a des moteurs d'appoint pour manœuvrer, des contrôles de surface et comme c'est la gravité qui fait le gros du boulot, la partie manœuvre peut être d'une incroyable précision.

— Il tombe sur sa proie d'en haut, dit Reacher. Comme un faucon. »

Bond acquiesça à nouveau.

« À une vitesse incroyable. Largement supersonique. Il ne peut pas rater son coup. Et on ne peut pas l'intercepter. Les radars défensifs embarqués sont toujours tournés vers le bas. Les leurres toujours lancés vers le bas. Telles que les choses se présentent encore aujourd'hui, les avions sont très vulnérables de dessus. Ils peuvent se le permettre. Très peu de choses les menacent au-dessus d'eux. Mais c'est différent, maintenant. Raison pour laquelle ce programme est ultrasensible. Nous disposons d'une fenêtre de deux ans pendant lesquels tous ceux qui disposeront de nos capacités sol-air seront absolument imbattables. Pendant deux ans, tout utilisateur de Little Wing pourra abattre tout ce qui vole. Pendant plus longtemps, peut-être. Cela dépendra du temps qu'il faudra pour mettre au point des contre-mesures.

— La vitesse devrait rendre les contre-mesures difficiles, observa

Reacher.

— Presque impossibles, confirma Bond. Le temps de réaction humain sera trop long. Les défenses devront donc être automatisées. Ce qui signifie que nous devons nous fier aux ordinateurs pour faire la différence entre un oiseau à cent mètres, un Little Wing à un kilomètre et un satellite à cent. Il y a un risque de chaos. Les avions de ligne vont vouloir des protections, bien entendu, à cause du terrorisme. Mais le ciel, au-dessus des aéroports est plein d'avions. Les fausses alertes seraient la norme et non pas l'exception. Si bien qu'ils devraient couper leur système de protection pour les décollages et les atterrissages, ce qui les rendrait vulnérables au pire moment.

— Le bazar total, dit Dixon.

— Un bazar total théorique, remarqua O'Donnell. Nous avons cru comprendre que Little Wing ne fonctionnait pas très bien.

— Cette conversation ne doit pas aller plus loin, dit Bond.

— On était pourtant d'accord.

— Parce qu'il s'agit de secrets commerciaux, à présent.

— Bien plus importants que les secrets défense.

— Les prototypes ont donné d'excellents résultats. Les essais théoriques aussi. Mais ils ont eu des problèmes de production.

— Concernant la fusée, l'électronique, ou les deux ?

— L'électronique, répondit Bond. La technologie des fusées est vieille de quarante ans. Ils pourraient fabriquer des fusées en dormant. Ça, c'est à Denver. Ce sont les ordinateurs embarqués qui leur donnent des soucis. Ici, à Los Angeles. Ils n'ont même pas encore commencé la production en série. Ils en sont toujours à l'assemblage à la main. Et même ça, ça déconne. »

Reacher hocha la tête mais ne dit rien. Il regarda un moment par la fenêtre, prit des serviettes en papier dans le distributeur, les éparpilla sur la table puis les remit en une pile parfaite. Les écrasa avec le sucrier. Le restaurant s'était presque vidé. Il ne restait que deux types solitaires à l'autre bout de la salle. Des jardiniers municipaux, fatigués, le dos voûté. En dehors d'eux, personne. À l'extérieur, la lumière de la fin d'après-midi déclinait. Le rouge et le jaune de l'énorme enseigne au néon du restaurant devenaient comparativement de plus en plus brillants. Certaines des voitures circulaient déjà avec les phares sur le boulevard.

« Si bien que Little Wing n'est qu'une fois de plus la bonne vieille histoire, dit O'Donnell, rompant le silence. Un rêve en couleurs du Pentagone bon qu'à brûler des dollars.

— Normalement, dit Bond, ça n'aurait pas dû se passer ainsi.

— C'est toujours ce qu'on dit.

— Ce n'est pas un échec total. Certaines des unités fonctionnent.

— Ils disaient la même chose pour le M-16. Ce qui était d'un

grand réconfort quand on partait en patrouille avec ce flingue.

— Mais le M-16 a fini par être perfectionné. Little Wing le sera aussi. Et ça aura valu la peine d'attendre. Vous savez quel est l'avion le mieux protégé au monde ?

— Air Force One j'imagine, dit Dixon, l'avion du Président. Le cul des politiciens passe toujours en premier.

— Little Wing pourrait l'avoir comme ça, dit Bond en claquant des doigts.

— On ne perdrait pas grand-chose.

— Vous devriez lire le *Patriot Act*. On pourrait vous arrêter pour avoir tenu de tels propos – pour l'avoir seulement pensé.

— Il n'y aurait pas assez de prisons », répliqua O'Donnell.

Leur serveuse revint rôder autour d'eux. Elle espérait manifestement qu'une table comme la leur commanderait quelque chose de plus lucratif que cinq tasses de café. Dixon et Neagley comprirent et commandèrent des glaces. Diana Bond s'abstint. O'Donnell demanda un hamburger. La serveuse regarda Reacher. Lui ne la voyait pas. Il jouait toujours avec son tas de serviettes. L'écrasant avec le sucrier, soulevant celui-ci, recommençant.

« Monsieur ? dit la serveuse.

— Une tarte aux pommes. Avec une boule de crème glacée. Et du café. »

La fille s'éloigna et Reacher revint à son tas de serviettes. Diana Bond reprit le sac qu'elle avait posé par terre et l'épousseta ostensiblement.

« Je dois repartir, dit-elle.

— Très bien, dit Reacher. Merci beaucoup d'être venue. »

Diana Bond refit donc le long trajet qui devait la ramener à Edwards et Reacher empila de nouveau impeccablement ses serviettes, posant le sucrier dessus, exactement au centre. Les desserts arrivèrent avec du café et le hamburger de O'Donnell. Reacher en était à la moitié de sa tarte lorsqu'il s'arrêta soudain de manger. Il garda le silence un instant, tourné une fois de plus vers la fenêtre. Puis, avec un brusque mouvement, il montra le sucrier, regarda Neagley droit dans les yeux et lui demanda : « Tu sais ce que c'est ? »

— Du sucre.

— Non, un presse-papier, dit-il.

— Et alors ?

— Qui porte son arme de poing sans cartouche dans la chambre ?

— Quelqu'un qui a appris à le faire.

— Un flic, par exemple. Ou un ex-flic. Un ex du LAPD, peut-être.

— Et alors ?

— Le Dragon femelle de New Age nous a menti. Les gens prennent des notes. Font de petits dessins. Ils travaillent mieux avec du papier et un crayon. Ça n'existe pas, un environnement complètement dépourvu de papier.

— Les choses ont peut-être changé depuis la dernière fois que tu as eu un boulot, remarqua O'Donnell.

— La première fois qu'on lui a parlé, elle nous a dit que Swan utilisait son morceau du mur de Berlin comme presse-papier. Ça ne doit pas être facile d'utiliser un presse-papier dans un environnement sans papier, non ?

— Il s'agit peut-être d'une figure de style. Presse-papier, souvenir, ornement de bureau, quelle différence ? dit O'Donnell.

— La première fois qu'on y a été, on a dû attendre avant de pouvoir entrer dans le parking, vous vous souvenez ? »

Neagley hocha la tête. « Un camion était en train de franchir le portail.

— Quel genre de camion ?

— Livraison ou réparation de photocopieur.

— Pas évident d'utiliser un photocopieur dans un environnement sans papier, non ? »

Neagley ne répondit rien.

« Si elle a menti pour ça, reprit Reacher, elle nous a peut-être menti pour un tas d'autres choses. »

Personne ne dit mot.

Reacher continua. « Le directeur de la sécurité de New Age est un ancien du LAPD. Je suis prêt à parier que la plupart de ses petits soldats en sont issus aussi. Sécurité mise, chambre vide. Formation de base. »

Personne ne dit mot.

« Rappelle Diana Bond. Fais-la revenir, tout de suite.

— Elle vient juste de partir, dit Neagley.

— Elle n'est donc pas très loin. Elle n'a qu'à faire demi-tour. Je suis certain que sa voiture a un volant.

— Elle ne va pas vouloir.

— Faudra bien. Dis-lui que si elle ne revient pas, il y aura beaucoup plus de choses que le nom de son patron dans les journaux. »

Il fallut un peu plus de trente-cinq minutes à Diana Bond pour revenir. Circulation dense, sorties d'autoroute peu pratiques. Ils virent sa voiture entrer dans le parking. Une minute plus tard, elle était à leur table. Debout, refusant de s'asseoir. Furieuse.

« Nous étions tombés d'accord, dit-elle. Je vous parlais une fois, vous me fichiez la paix.

— Encore six questions, lui dit Reacher. Et on vous fichera la paix.

— Allez au diable.

— C'est important.

— Pas pour moi.

— Vous êtes revenue. Vous auriez pu continuer. Vous auriez pu appeler les services secrets de l'armée. Mais vous ne l'avez pas fait. Alors arrêtez de faire semblant. Vous allez nous répondre. »

Silence dans la salle. Pas un bruit, sinon le chuintement des pneus sur le boulevard et un bourdonnement lointain en provenance de la cuisine. Un lave-vaisselle, sans doute.

« Six questions ? dit Bond. Bon, d'accord, mais je vais les compter.

— Asseyez-vous et prenez un dessert.

— Je n'ai aucune envie d'un dessert. Pas ici. » Elle s'assit néanmoins, sur la chaise qu'elle avait occupée auparavant.

« Première question, reprit Reacher. Est-ce que New Age a un concurrent ? Quelqu'un, quelque part qui travaille sur une technologie similaire ?

— Non, répondit Diana Bond.

— Personne d'amer et de frustré ayant perdu un appel d'offres ?

- Non, répéta Bond. La proposition de New Age était la seule.
- D'accord. Deuxième question. Est-ce que le gouvernement tient vraiment à ce que Little Wing fonctionne ?
- Au nom du ciel, pourquoi ne le voudrait-il pas ?
- Parce qu'un gouvernement peut devenir nerveux à l'idée de mettre au point de nouveaux moyens d'attaque sans disposer au préalable d'un système de défense approprié.
- C'est une chose que je n'ai jamais entendu mentionner.
- Vraiment ? Supposez que Little Wing tombe entre d'autres mains et soit copié ? Le Pentagone sait l'étendue des dégâts qu'il peut provoquer. Seront-ils contents de voir leur joujou retourné contre eux ?
- Ce n'est pas un problème, répondit Bond. On ne ferait jamais rien, si on raisonnait de la sorte. Le projet Manhattan ³ aurait été annulé, les chasseurs supersoniques, tout.
- D'accord, dit Reacher. Maintenant, parlez-nous de la chaîne de montage de New Age.
- C'est la troisième question ?
- Oui.
- Quoi, la chaîne de montage ?
- Dites-moi comment elle fonctionne, en gros. Je n'ai jamais travaillé dans l'électronique.
- Le montage est manuel, répondit Bond. Des femmes, dans des laboratoires stériles avec une charlotte sur la tête, des loupes et des fers à souder.
- Lent.
- Évidemment. Une douzaine d'unités par jour au lieu de plusieurs centaines ou plusieurs milliers.
- Une douzaine ?
- C'est la moyenne, en ce moment même. De neuf à treize par jour.
- À quel moment la chaîne de montage a-t-elle démarré ?
- C'est la quatrième question ?
- Oui.
- La chaîne de montage a démarré il y a environ sept mois.
- Comment ça s'est passé ?
- C'est la cinquième question ?
- Non, la suite de la précédente.
- Très bien, pendant les trois premiers mois. Les objectifs étaient atteints.
- Six jours par semaine, exact ?
- Oui.
- Quand ont-ils commencé à avoir des problèmes ?
- C'est la dernière question ?

- Non, toujours la suite.
- Après leur assemblage, les unités sont testées. Elles étaient de plus en plus défectueuses.
- Qui les contrôlait ?
- Ils ont un directeur de contrôle de la qualité.
- Indépendant ?
- Non. C'est l'ingénieur à l'origine du projet. À ce stade, il est le seul qui peut les tester, car il est le seul qui sait comment elles sont supposées fonctionner.
- Que fait-on des unités rejetées ?
- On les détruit. »

Reacher garda le silence.

« Je dois vraiment y aller, maintenant, dit Diana Bond.

— Dernière question, reprit Reacher. Avez-vous revu leur financement à la baisse à cause de ces problèmes ? Ont-ils viré du personnel ?

— Bien sûr que non. Vous êtes fou ! Ce n'est pas comme ça que ça marche. Leur budget est resté inchangé. Ils ont gardé leur personnel. Nous devons le faire. Ils devaient le faire. Ce truc-là doit fonctionner. »

Diana Bond les quitta pour la seconde fois et Reacher retourna à sa tarte. Les pommes étaient froides, la croûte coriace et la crème glacée avait fondu dans l'assiette. Mais il s'en fichait. Il ne faisait pas attention à ce qu'il mangeait.

O'Donnell prit la parole. « Il faudrait fêter ça.

— Tu crois ? demanda Reacher.

— Bien sûr. Maintenant on sait ce qui s'est passé.

— Et ça veut dire qu'on devrait fêter ça ?

— Eh bien, il me semble, non ?

— Alors explique-moi ce qui s'est passé.

— OK. Swan n'était pas aux prises avec un problème personnel dans cette histoire. Il enquêtait sur sa propre entreprise. Il essayait de savoir pourquoi le taux de réussite avait dégringolé autant au bout de trois mois. Il soupçonnait des complicités internes. Il avait besoin d'appuis logistiques extérieurs, à cause des risques d'écoute et de contrôles inopinés dans son bureau. C'est pourquoi il a recruté Franz, Sanchez et Orozco. En qui d'autre aurait-il pu avoir confiance ?

— Et donc ?

— Ils ont commencé par analyser les données de production. Soit tous ces chiffres que nous avons trouvés. Sept mois, six jours par semaine. Ils ont exclu le sabotage. New Age n'avait aucun concurrent et le Pentagone ne manigançait rien.

— Ensuite ?

— Que leur restait-il ? Ils ont conclu que le responsable de la qualité avait déclaré non fonctionnels six cent cinquante missiles en parfait état et que la société les avait classés comme pièces à détruire, mais qu'elle les revendait en réalité en douce pour cent mille dollars l'unité à un type du nom d'Azhari Mahmoud, alias tout ce que vous voudrez. D'où la liste de noms et la note sur la serviette de Sanchez.

— Et ?

— Ils ont abattu leurs cartes trop tôt et ça leur a coûté la vie. L'entreprise a concocté une histoire pour expliquer la disparition de Swan et le Dragon femelle a été chargé de te la faire avaler.

— Et du coup, on devrait fêter ça ?

— On sait ce qui s'est passé, Reacher. On fêtait toujours ça

avant. »

Reacher garda le silence.

« C'est un coup gagnant, reprit O'Donnell, pas vrai ? Et tu sais quoi ? C'est presque marrant. Tu as dit qu'on devrait parler à son ancien patron, tu te rappelles ? Eh bien, je pense qu'on l'a déjà fait. Qui d'autre pouvait répondre au téléphone, sinon le responsable de la sécurité de New Age ?

— C'est probable.

— Alors, où est le problème ?

— Que disais-tu dans la chambre d'hôtel de Beverly Hills ?

— Je ne sais plus. Des tas de trucs.

— Tu as dit que tu voulais aller pisser sur la tombe de leurs ancêtres.

— Et je le ferai.

— Non, tu ne le feras pas. Ni moi ni aucun de nous. Et c'est bien dommage. Raison pour laquelle nous ne pouvons pas faire la fête.

— Mais ils sont ici, quelque part en ville ! À attendre de se faire canarder !

— Ils ont vendu six cent cinquante unités électroniques en sous-main. Ce qui a certaines conséquences. Si des gens avaient voulu la technologie, ils auraient acheté une unité pour la copier. S'ils en achètent six cent cinquante, c'est parce que ce sont les missiles eux-mêmes qu'ils veulent. Ils ne vont donc pas se contenter d'acheter l'électronique ici s'ils n'achètent pas aussi les lanceurs fabriqués au Colorado. C'est ça, l'histoire. Un type du nom d'Azhari Mahmoud possède maintenant six cent cinquante missiles air-sol de la dernière génération. Qui que soit ce type, on peut se faire une idée de l'usage qu'il veut en faire. Ce sera quelque chose d'énorme, absolument énorme. Il faut avertir quelqu'un, les gars. »

Personne ne dit mot.

« Et à la minute même où on aura sonné l'alarme, on va se retrouver noyés dans une marée d'agents fédéraux. On ne pourra pas traverser la rue sans permission, sans parler d'attraper ces types. On va se retrouver parmi les spectateurs pour les regarder engager des avocats et descendre tranquillement leurs trois repas par jour pendant dix ans, d'appel en appel. »

Personne ne dit mot.

« Voilà pourquoi nous n'avons rien à fêter, dit Reacher. Ils ont cherché des poux aux enquêteurs spéciaux et nous ne pouvons même pas les approcher. »

Reacher ne ferma pas l'œil de la nuit. Même pas une minute, même pas une seconde. *Ils ont cherché des poux aux enquêteurs spéciaux et on ne peut même pas les approcher.* Il se tournait et se retournait dans son lit, bien réveillé, tandis que les heures se traînaient. Il avait les yeux grands ouverts, ce qui n'empêchait pas des images et des hallucinations fiévreuses de venir le hanter. Calvin Franz, qui marchait, parlait, riait, plein d'entrain et d'énergie, de sympathie et d'attentions. Jorge Sanchez, les yeux plissés, l'esquisse d'un sourire, la dent en or, son cynisme sans merci, finalement aussi rassurant qu'une bonne humeur permanente. Tony Swan, aussi large que haut, massif, sincère, le type correct par excellence. Manuel Orozco, son absurde tatouage, son accent affecté, ses blagues, le claquement métallique du Zippo qu'il avait toujours dans la main.

Tous des amis.

Tous attendant d'être vengés.

Des amis abandonnés.

Puis d'autres images se profilèrent, aussi réelles que si elles planaient juste en dessous du plafond. Angela Franz, soignée, impeccablement mise, les yeux agrandis par la panique. Le petit Charlie, se balançant dans son minuscule rocking-chair. Milena, glissant tel un fantôme de la dure lumière du soleil arizonien à la pénombre du bar. Tammy Orozco sur son canapé. Ses trois enfants, hébétés, errant dans l'appartement saccagé, cherchant leur père. Reacher se représentait deux filles et un garçon de neuf, sept et cinq ans, alors qu'il ne les avait jamais rencontrés. Et le chien de Swan aussi était là, avec sa longue queue qui s'agitait, ses aboiements graves. Même la boîte aux lettres de Swan figurait dans le tableau, aveuglante de blancheur dans la lumière de Santa Ana.

Reacher renonça à cinq heures, se rhabilla et sortit faire un tour. Il prit à l'ouest sur Sunset et marcha d'un pas rageur sur près de deux kilomètres, espérant contre toute logique que quelqu'un le heurterait, le bousculerait ou se mettrait d'une manière ou d'une autre dans son chemin afin de pouvoir râler, crier et l'insulter pour évacuer sa frustration. Mais les trottoirs étaient déserts. Personne ne marchait à Los Angeles, en particulier à cinq heures du matin, et certainement

personne n'aurait approché un inconnu de son gabarit manifestement en colère. Le boulevard lui-même était calme. Pas de circulation, sinon, de temps en temps, la modeste berline d'occasion d'un employé allant au travail et une Harley solitaire qui passa en pétaradant, un crétin obèse grisonnant en tenue de cuir au guidon. Offensé par le tapage, Reacher lui tendit le majeur. La moto ralentit et pendant un moment exquis, Reacher crut que le type allait s'arrêter et faire du foin. Pas de chance. Un seul regard, et il mit la poignée dans le coin pour dégager au plus vite.

Devant lui, sur la droite, Reacher vit, à l'angle de la rue, un terrain vague fermé par un grillage. À un arrêt de bus, dans la rue latérale, il y avait un petit groupe de travailleurs matinaux attendant le soleil, attendant d'aller bosser, petits hommes bruns au visage fatigué et stoïque. Ils buvaient du café offert par une association humanitaire, devant une sorte de centre communautaire. Reacher se dirigea vers eux et préleva cent dollars sur l'argent volé pour payer sa tasse de café, disant que c'était un don. La femme qui présidait à la distribution les accepta sans broncher. Ils avaient dû en voir d'encore plus bizarres à Hollywood, supposa-t-il.

Le café était bon. Aussi bon que celui du Denny's. Il le sirota lentement, appuyé contre le grillage du terrain vague. Le fil de fer céda légèrement sous son poids, avec la résistance d'un trampoline. Il se laissa flotter là, pas tout à fait debout, le café dans la bouche, du brouillard dans la tête.

Puis le brouillard se dissipa et il commença à réfléchir.

À Neagley, principalement, et à son mystérieux contact au Pentagone. *Il me doit un max*, lui avait-elle dit.

Le temps qu'il finisse son café et se soit débarrassé du gobelet vide, un vague et faible espoir venait de naître en lui, l'esquisse d'un nouveau plan. Chances de succès, à peu près une sur deux. Mieux que la roulette.

Il était de retour au motel à six heures du matin. Il ne réussit pas à réveiller les autres. Personne ne répondait. Il retourna donc sur Sunset et les trouva au Denny's, dans le même box qu'avait pris Neagley tout au début. Il se glissa dans la place restante et la serveuse disposa devant lui un set de table en papier, des couverts et une tasse qu'elle fit claquer. Il commanda du café, des crêpes, du bacon, de la saucisse, des œufs, des toasts, de la gelée.

« Tu as faim, constata Dixon.

— Je suis affamé.

— Où étais-tu passé ?

— J'ai été marcher.

— T'as pas dormi ?

— Même pas fermé l'œil. »

La serveuse revint et remplit sa tasse. Il prit une longue gorgée. Les autres gardaient le silence. Ils chipotaient dans leur assiette. Ils avaient l'air fatigués et démoralisés. Il se douta qu'aucun d'eux n'avait dû bien dormir, si tant est qu'ils aient dormi.

O'Donnell demanda : « Quand est-ce qu'on sonne le tocsin ?

— On ne va peut-être pas le faire. »

Personne ne réagit.

« Avant toute chose, reprit Reacher, il y a un point sur lequel nous devons tomber d'accord. Si Mahmoud détient les missiles, cette affaire nous dépasse largement. On est obligés de s'écraser et de dégager. Il y a trop en jeu. Soit c'est un paramilitaire qui veut plomber tout le Moyen-Orient d'une interdiction de survol, soit c'est un terroriste qui prépare une journée d'action à côté de laquelle les Tours jumelles auront l'air d'avoir été une journée à la plage. Dans un cas comme dans l'autre, il faut s'attendre à des centaines sinon des milliers de pertes humaines. Peut-être même des dizaines de milliers. De tels chiffres rendent dérisoires les intérêts que nous pourrions avoir. On est d'accord ? »

Dixon et Neagley hochèrent affirmativement la tête et détournèrent les yeux.

O'Donnell remarqua : « Il n'y a pas de si. Il faut partir du principe que Mahmoud détient les missiles.

— Non, dit Reacher. Du principe qu'il détient les unités électroniques. Nous ignorons s'il a déjà les fusées et les tubes de lancement. On est à une chance sur deux. Soit il a récupéré la quincaillerie en premier, soit l'électronique. Il faut qu'il ait les deux en sa possession avant qu'on sonne le tocsin.

— Et comment le savoir ?

— Neagley contacte son type du Pentagone. Elle emploie le moyen de pression, quel qu'il soit, dont elle dispose. Il organise une sorte d'audit au Colorado. Si quelque chose manque là-bas, la partie est finie pour nous. Mais si tout est encore sur place sans une pièce qui manque, alors on continue. »

Neagley consulta sa montre. Un peu plus de six heures à l'ouest, un peu plus de neuf heures à l'est. Le Pentagone devait être une ruche depuis une heure. Elle prit son téléphone et composa un numéro.

Le pote de Neagley n'était pas idiot. Il insista pour rappeler depuis l'extérieur du bâtiment et sans utiliser son propre portable. Et il était même assez malin pour se douter que toutes les cabines téléphoniques, dans un rayon de deux kilomètres autour du Pentagone, devaient être sur écoute permanente. Si bien qu'il y eut un délai de plus d'une heure, le temps qu'il traverse le Potomac et la moitié de la ville, et trouve une cabine à l'extérieur d'une bodega, sur New York Avenue.

Ce fut le coup d'envoi des festivités.

Neagley lui dit ce qu'elle voulait. Il lui opposa toutes sortes de raisons pour montrer que c'était impossible. Elle utilisa ses moyens de pression, les uns après les autres. Le type lui devait beaucoup de faveurs, vraiment beaucoup. C'était évident. Reacher se sentait une certaine sympathie pour lui. Quand on a les couilles dans un étau, il vaut mieux ne pas avoir Neagley aux manettes. Le type finit par céder au bout de dix minutes. La discussion porta ensuite sur des questions de logistique. Comment devait être fait le boulot, par qui, ce qui pourrait être considéré comme preuve valable. Neagley suggéra qu'une commission militaire déboule à l'improviste et compare les données des registres avec l'inventaire matériel. Le type dit d'accord et demanda une semaine. Neagley lui donna quatre heures.

Reacher passa les quatre heures à dormir. Une fois le plan réglé et la décision prise, il se détendit au point de ne pouvoir garder les yeux ouverts. Il retourna dans sa chambre et s'allongea. Une femme de ménage le déranga au bout d'une heure. Il la renvoya et se rendormit. Puis Dixon frappa à sa porte. Elle lui dit que Neagley attendait à la réception avec des nouvelles.

Les nouvelles de Neagley n'étaient ni bonnes ni mauvaises. Un peu des deux. New Age n'avait pas d'usine au Colorado. Seulement un bureau. La boîte sous-traitait la fabrication de la quincaillerie avec l'une des entreprises aérospatiales installées à Denver. Ce fabricant avait un certain nombre de Little Wing disponibles pour une inspection. Un officier des services de l'intendance de l'armée les avait vus et comptés, et le résultat auquel il était parvenu correspondait exactement à ce qu'il devait être. Tous étaient là, impec, dûment

enregistrés. À ce détail près que six cent cinquante unités étaient actuellement remisées ailleurs, dans un entrepôt sécurisé, mis en caisse et attendant d'être transportés jusqu'à un atelier du Nevada où ils devaient être déclassés et détruits.

« Pourquoi ? demanda O'Donnell.

— La production actuelle est labellisée Série Deux, répondit Neagley. Ils bazardent tout ce qui reste de la Série Un.

— Laquelle compte comme par hasard exactement six cent cinquante unités.

— Tu as pigé.

— Et quelle est la différence ?

— Les Série Deux ont une petite flèche fluorescente peinte dessus. Pour rendre leur chargement plus facile dans le noir.

— C'est tout ?

— Affirmatif.

— C'est du pipeau.

— Évidemment que c'est du pipeau. Une manière de donner une apparence légale aux documents lorsque les gens de Mahmoud franchiront le portail de l'entrepôt. »

Reacher acquiesça. Les types du poste de garde se battraient à mort pour empêcher un retrait de matériel sans autorisation. Mais si on exhibait des documents en bonne et due forme, le chargement passerait avec un sourire et un salut joyeux. Même si la bonne et due forme en question était l'absence d'une petite flèche fluo sur un objet qui coûtait plus d'un an de bon salaire. Reacher avait vu des trucs mis au rebut pour moins que ça.

« Comment on fixe l'électronique sur les fusées ? demanda Reacher.

— Dedans. Pas dessus, répondit Neagley. Il y a un volet mobile sur le côté. On le dévisse et on installe l'unité. Après quoi il faut procéder à des tests et à un calibrage.

— Je pourrais le faire ?

— J'en doute. Il faudrait que tu aies suivi une formation. C'est un boulot de spécialiste.

— Autrement dit, Mahmoud ne pourra pas le faire lui-même. Ni aucun de ses gens.

— Nous devons supposer qu'il a quelqu'un. Ils ne s'amuseraient pas à dépenser soixante-cinq millions de dollars sans savoir comment on rend ce truc opérationnel.

— Est-ce qu'on peut faire annuler l'ordre de transport ?

— Pas sans donner l'alarme. Ce qui reviendrait à sonner le tocsin.

— Il te reste des moyens de pression sur ton type ?

— Deux ou trois.

— Demande lui que quelqu'un t'appelle dès l'instant où ces unités

sortent de leur entrepôt.

— Et jusque-là ?

— Jusque-là, Mahmoud n'a pas les missiles. Jusque-là, nous avons une complète liberté d'action. »

À partir de cet instant, ce fut une course contre la montre. Au moment où s'ouvriraient les portes d'un entrepôt au Colorado, une porte d'un genre différent se refermerait sèchement à Los Angeles. Il y avait néanmoins beaucoup de choses à préparer entre-temps. Beaucoup de choses à découvrir. Y compris les emplacements précis. Il était clair que le cube de verre et d'acier de Los Angeles-Est n'était le centre de rien du tout. La meilleure preuve étant l'absence d'hélicoptère sur place.

Et ils avaient besoin des identités exactes.

Ils avaient besoin de savoir qui savait, et qui faisait de l'hélico.

« Je les veux tous, dit Reacher.

— Y compris le Dragon femelle ? demanda Neagley.

— À commencer par le Dragon femelle. Elle m'a menti. »

Ils avaient besoin de matériel, de vêtements, de moyens de communication, de véhicules de réserve.

Et d'entraînement, songea Neagley.

« Nous sommes vieux, nous sommes lents, nous sommes rouillés, dit-elle. Nous sommes à mille lieues de ce que nous étions.

— On n'est pas si mal, protesta O'Donnell.

— Il y a eu une époque où tu aurais logé deux balles dans la tête de ce type. Au lieu de tirer trop bas et par hasard dans la cuisse. »

Ils étaient assis dans le hall d'accueil du motel comme quatre péquenots venus en ville discutant de ce qu'ils allaient faire de leur journée. Question matos, ils avaient les deux Hardballer et le Daewoo DP 51 de Las Vegas. Treize cartouches pour les Hardballer, onze pour le Daewoo. Très loin d'être suffisant. O'Donnell, Dixon et Neagley avaient chacun un téléphone portable à leur vrai nom et à leur véritable adresse ; Reacher n'avait rien. Très loin d'être suffisant. Ils disposaient d'une Ford 500 de location louée au nom de Dixon et de la Chrysler prise de guerre. Très loin d'être suffisant. O'Donnell portait un costume à mille dollars fait sur mesure dans l'Est et Neagley et Dixon avaient des jeans, des vestes et des tenues habillées. Très loin d'être suffisant.

Neagley jura que le budget n'était pas un problème. Ce qui ne changeait rien au facteur temps. Il leur fallait quatre téléphones de

location ne laissant pas de trace, quatre véhicules anonymes et des vêtements de travail. Une journée d'emplètes. Puis ils avaient besoin d'armes de poing et de munitions. Dans le meilleur des cas, chacun choisirait son modèle et aurait beaucoup de chargeurs de réserve. Dans le pire, une arme de plus – n'importe laquelle – et quelques munitions. Une autre journée d'emplètes. Comme la plupart des grandes villes, Los Angeles avait un marché noir florissant en armes anonymes, mais il fallait du temps pour le pénétrer.

Deux journées de préparation matérielle.

Peut-être deux jours de surveillance et de recherche.

« Nous n'avons pas le temps de nous entraîner », dit Reacher.

Azhari Mahmoud, lui, avait le temps de déjeuner tranquillement. Il choisit une terrasse de café de Laguna Beach. Il occupait une maison louée, pas loin. Tout à fait sûre. Le bail était authentique. Le lotissement comptait beaucoup de résidents temporaires. Il n'était pas inhabituel de voir des camions de location garés pour la nuit. Celui de Mahmoud se trouvait à deux rues de là, dans un parking, verrouillé et vide.

Vide, il n'allait pas le rester longtemps.

Ses contacts à New Age lui avaient fait promettre que les Little Wing ne seraient pas utilisés à l'intérieur des États-Unis. Il avait promis tout ce qu'ils avaient voulu. Il avait prétendu que les armes seraient utilisées au Cachemire, à la frontière, contre les appareils de l'Armée de l'air indienne. Il avait menti, bien entendu. Il avait été stupéfait d'avoir pu leur faire croire qu'il était pakistanais. Il avait été stupéfait de les voir s'inquiéter de ses intentions. Ils étaient peut-être patriotes. Ou peut-être avaient-ils des parents qui prenaient souvent des vols intérieurs.

Mais il avait été de bonne guerre d'accepter leurs conditions. D'où l'inconvénient temporaire des conteneurs d'expédition maritime et de l'emplacement sur un quai de port. Mais il y avait une solution facile. Les travailleurs qui se louaient à la journée ne manquaient pas en Californie du Sud. Mahmoud avait calculé qu'il leur faudrait un peu moins d'une demi-heure pour charger le camion.

Ils estimèrent que les vêtements et les téléphones ne leur poseraient aucun problème. N'importe quel centre commercial aurait ce qu'il leur fallait. Les armes étaient les armes, et pouvaient être obtenues à temps – ou pas. Dixon voulait un Glock 19. Neagley avait de plus grandes mains et vota pour un Glock 17. O'Donnell était un incondtionnel des Beretta. Reacher s'en fichait. Il n'avait prévu de tirer sur personne. Il avait prévu de se servir de ses mains nues. Il dit cependant qu'il prendrait un Glock, ou un SIG, ou un Beretta, ou un H & K, pourvu qu'il puisse tirer des 9 mm Parabellum. De cette manière, tout le monde utiliserait les mêmes munitions. Plus efficace.

C'était les voitures qui représentaient la plus grande difficulté. Il était difficile de se procurer un véhicule vraiment anonyme. Finalement, O'Donnell suggéra que le mieux était de se rabattre sur des fusées à riz – les petites berlines japonaises, ou les coupés, équipés de gros échappements, de suspensions surbaissées, de pneus à jantes radiales et de phares à iode. Et de vitres teintées. Des modèles vieux de trois ou quatre ans ne seraient pas chers et on en voyait partout dans les rues. Quasiment invisibles, en Californie du Sud. O'Donnell ajouta qu'elles constitueraient un excellent camouflage, d'un point de vue psychologique. Elles étaient tellement associées, dans l'esprit public, aux bandes de voyous latinos, que personne ne penserait qu'un ex-militaire blanc se trouvait au volant derrière les vitres teintées.

Ils donnèrent la priorité aux voitures et aux téléphones par rapport aux armes. De cette façon, deux ou trois d'entre eux pourraient au moins commencer la surveillance. Et quant à aller dans un Radio Shack pour les téléphones, autant passer par un Gap ou une boutique de jeans pour les vêtements. Après quoi, connectés et fringués couleur des murs, ils pourraient se séparer et courir les marchands de voitures d'occasion jusqu'à ce qu'ils aient trouvé les caisses dont ils avaient besoin.

Tout cela réclamait pas mal d'argent en liquide. Beaucoup, même. Ce qui exigeait une visite à la banque de Neagley. Reacher la conduisit dans la Chrysler « prise de guerre » et l'attendit devant une banque de Beverly Hills. Un quart d'heure plus tard, elle en sortait lestée de cinquante mille dollars dans un sac à sandwich. Quatre-vingt-dix minutes plus tard, ils avaient les vêtements et les téléphones. Les téléphones étaient des modèles de base à péage, sans fonction photo, sans jeux, sans calculatrice. Ils avaient acheté des chargeurs de voiture et des oreillettes pour aller avec. Les vêtements étaient des chemises et des pantalons en toile de jean grise et des coupe-vent en toile noire, le tout trouvé dans un dégriffé de Santa Monica Boulevard, deux ensembles pour Dixon, Neagley et O'Donnell, un seul pour Reacher, plus des gants, des casquettes et des bottes venus d'une boutique de matériel de randonnée sur Melrose.

Ils se changèrent au motel et passèrent une dizaine de minutes dans le hall, à pré-programmer leurs numéros mutuels et à apprendre comment organiser un appel multiple. Puis ils se rendirent sur Van Nuys Boulevard pour chercher des voitures. Toutes les villes ont au minimum un quartier plein de vendeurs de véhicules d'occasion et Los Angeles en a plus d'un. Los Angeles en a beaucoup. Mais O'Donnell avait entendu dire que Van Nuys, au nord de l'autoroute de Ventura, était le meilleur endroit. On ne l'avait pas trompé. C'était une corne d'abondance. Choix illimité, neuves ou d'occasion, bon marché ou chères, pas de questions gênantes. Quatre heures après leur

arrivée, le budget véhicule de Neagley était presque épuisé et ils se trouvaient à la tête d'une flottille de quatre Honda. Deux Prelude gonflés et deux Civic gonflées, deux argentées, deux blanches. Elles avaient toutes les quatre pas mal d'heures de vol et étaient en bonne voie pour la casse. Mais elles démarraient au quart de tour, s'arrêtaient et tournaient, et personne n'y prêterait la moindre attention.

En comptant la Chrysler récupérée, ils avaient cinq voitures à ramener sur Sunset mais seulement quatre conducteurs, ce qui les obligea à faire deux voyages. Puis chacun monta dans sa Honda et prit la direction de Los Angeles-Est pour faire un tour du côté du cube en verre de New Age. Mais il était tard quand ils y arrivèrent à cause de la circulation. L'endroit était fermé et déserté. Rien à en tirer.

Ils se consultèrent par télé-conférence et décidèrent d'aller dîner à Pasadena. Ils trouvèrent un restaurant à hamburgers dans une rue animée et s'installèrent à une table de quatre, en vis-à-vis par deux, épaule contre épaule dans leur nouvelle tenue grise. Un uniforme, en quelque sorte. Personne ne l'aurait admis, mais Reacher comprit qu'ils se sentaient tous bien. Concentrés, pleins d'énergie, en action, confrontés à un enjeu élevé. Ils parlèrent du passé. Virées, coups fumants, scandales, sales affaires. Les années s'estompèrent et Reacher changea mentalement le gris en vert et Pasadena pour Heidelberg, Manille ou Séoul.

L'ancienne unité reconstituée.

Presque.

De retour sur Sunset deux heures plus tard, O'Donnell et Neagley se portèrent volontaires pour assurer le premier tour de garde à New Age. Ils prévoyaient d'arriver sur place avant cinq heures du matin. Reacher et Dixon auraient pour tâche de se procurer des armes. Avant d'aller se coucher, Reacher prit le téléphone du mort, dans la Chrysler, et rappela le même numéro qu'à Las Vegas. Personne ne décrocha. Rien qu'une boîte vocale. Il ne laissa pas de message.

Reacher savait par expérience que le meilleur moyen de se procurer une arme parfaitement anonyme était de la voler à quelqu'un l'ayant lui-même volée. Ou à quelqu'un qui la possédait de façon illégale. Ainsi, on ne risquait aucun retour de bâton officiel. On pouvait parfois avoir droit à des poursuites non officielles, comme avec les types qui dealaient derrière le musée de cire, mais il était possible de s'en débarrasser sans trop de peine.

Mettre la main sur quatre armes bien précises était une autre paire de manches. Il est toujours plus difficile d'équiper un groupe qu'un individu. S'en tenir à un seul type de munition rendait la chose encore plus compliquée. Comme de veiller à ce que les armes soient en état et bien entretenues. Avec sa première tasse de café du matin, il se livra à quelques calculs sommaires. Les cartouches de 9 mm Parabellum étaient certes très employées, mais les .380, les .45, les .357 et les .40 couraient aussi les rues, avec leurs nombreuses variantes. Si bien que s'il y avait, disons, une chance sur quatre qu'un vol quelconque lui vaille un pistolet utilisant des cartouches de 9 mm Parabellum et une sur trois que sa prise soit dans un état de vétusté irrémédiable, il lui faudrait envisager quarante-huit vols différents pour obtenir ce qu'il voulait. Il allait en avoir pour la journée. Ce serait une vague criminelle en soi.

Il envisagea ensuite de trouver un adjudant de l'armée corrompu. Fort Irwin n'était pas loin. Ou mieux encore, un adjudant des Marine's corrompu. Camp Pendleton était plus loin que Fort Irwin, mais les routes étaient meilleures et la base était donc plus proche, en un sens. Et dans le corps des Marine's, on croyait dur comme fer que le Beretta M9 n'était pas une arme fiable. Les armuriers ne demandaient pas mieux que de les déclarer défectueuses. Certaines l'étaient, d'autres non. Celles qui ne l'étaient pas sortaient par la porte du fond à cent dollars pièce. Même principe que pour l'arnaque de New Age. Mais organiser un tel achat pouvait prendre des jours. Sinon des semaines. Il fallait gagner la confiance de quelqu'un. Pas facile. Des années auparavant, il l'avait fait clandestinement, à plusieurs reprises. Beaucoup de travail pour des résultats qui n'avaient guère été probants.

Karla Dixon pensa avoir une meilleure idée. Elle la détailla pendant le petit déjeuner. Il n'était évidemment pas question d'aller dans un magasin et d'acheter légalement des armes. Ni elle ni Reacher ne connaissaient précisément les lois de Californie en la matière, mais ils supposaient qu'ils devraient exhiber des pièces d'identité et être enregistrés, et qu'il y aurait même un délai d'attente. Dixon proposait donc de se rendre dans un comté où les électeurs républicains étaient majoritaires, autrement dit en termes pratiques, au sud, dans le comté d'Orange. Puis il faudrait trouver une boutique de prêteur sur gages et ne pas mégoter avec l'argent de Neagley pour contourner les règlements moins stricts qui devaient régir les choses là-bas. Elle estimait que le respect local pour le Deuxième Amendement – autorisant les Américains à porter une arme – plus la perspective d'une marge bénéficiaire accrue, feraient l'affaire. Et qu'il y aurait un grand choix de marchandise. Qu'ils pourraient choisir sans peine ce qu'ils voudraient.

Reacher n'en était pas aussi sûr qu'elle mais accepta néanmoins. Il suggéra à Dixon de se changer et de mettre son ensemble noir. Et qu'elle prenne la Chrysler bleue et non l'une des Honda. Cela lui donnerait l'air d'une citoyenne de la classe moyenne soucieuse de sa sécurité. Elle éveillerait moins les soupçons. Elle n'achèterait qu'une arme à la fois. Il jouerait le rôle de conseiller. Son voisin, par exemple, fort de son expérience antérieure en matière d'armes de ce type.

« Les autres ont été jusque-là, n'est-ce pas ? demanda Dixon.

— Plus loin encore », dit Reacher.

Elle acquiesça. « Ils savaient tout. Qui, quoi, où, quand, pourquoi et comment. Mais quelque chose a mal tourné. Quoi donc ?

— Je n'en sais rien », répondit Reacher. Il s'était posé la même question un nombre incalculable de fois, ces derniers jours.

Ils partirent pour le comté d'Orange tout de suite après le petit déjeuner. Ils ignoraient à quelle heure ouvraient les boutiques de prêteurs sur gages, mais ils supposaient que les choses seraient plus calmes tôt le matin. Reacher conduisit, empruntant la 101 puis la 5, le même itinéraire que celui du GPS de la voiture de O'Donnell quand ils s'étaient rendus chez Swan. Cette fois-ci, ils restèrent cependant sur l'autoroute un peu plus longtemps et sortirent de l'autre côté, vers l'est. Dixon voulait commencer par Tustin. Elle en avait entendu dire du mal. Ou du bien, selon le point de vue que l'on adoptait.

Elle lui demanda : « Qu'est-ce que tu vas faire quand tout sera terminé ?

— Faudrait d'abord que j'y survive.

— Tu crains que non ?

— Neagley l'a dit : on n'est plus ce qu'on était. Les autres ne l'étaient pas non plus, c'est clair.

- On s'en sortira.
- Je l'espère.
- T'aurais pas envie de passer par New York, après, par hasard ?
- J'aimerais bien.
- Mais ?
- Je ne fais pas de projets, Karla.
- Pourquoi pas ?
- J'ai déjà eu cette conversation avec Dave.
- Les gens en ont bien, des projets.

— Je sais. Des gens comme Calvin Franz. Et Jorge Sanchez, et Manuel Orozco. Et Tony Swan. Qui avait prévu de donner tous les jours un cachet d'aspirine à son chien pendant cinquante-quatre semaines et demie. »

Ils fouinèrent dans les rues parallèles à l'autoroute. Commerces, stations d'essence et guichets de banques pour les voitures étaient plongés dans la torpeur et la somnolence sous le soleil matinal. Marchands de matelas, de meubles et salons de bronzage n'avaient pas un seul client.

« Je me demande qui peut avoir besoin d'aller dans un salon de bronzage en Californie du Sud », dit Dixon.

Ils trouvèrent leur premier prêteur sur gages-brocantier près d'une librairie, dans un quartier de boutiques plutôt chic. Mais ils avaient tout faux. Pour commencer, la boutique était fermée. Des treillis métalliques étaient tirés devant les vitrines. Ensuite, on n'y voyait pas le genre de marchandise qu'ils cherchaient. En devanture, rien que de l'argenterie et des bijoux anciens. De la vaisselle, des coupes à fruits, des ronds de serviette, des épingles, des pendants au bout de chaînes délicates, des cadres de tableaux surchargés. Pas un seul Glock en vue. Ni de SIG-Sauer, ni de Beretta, ni de H & K.

Ils poursuivirent leur chemin. Pensèrent avoir trouvé ce qu'ils cherchaient. La boutique était ouverte. Ses vitrines étaient pleines de guitares électriques, de bagues masculines massives en or neuf carats avec inclusions d'éclats de diamant, de montres bon marché.

Et d'armes.

Pas dans la vitrine elle-même, mais nettement visibles dans le long présentoir vitré qui faisait office de comptoir. Une cinquantaine d'armes à poing, peut-être, revolvers et automatiques, noirs ou nickelés, finition des poignées en caoutchouc ou en bois, tous bien alignés. Le bon endroit.

Mais pas le bon propriétaire.

C'était un homme honnête. Respectueux des lois. Blanc, la trentaine, en surcharge pondérale – de bons gènes salopés par trop de bouffe. Il avait une licence de vendeur d'armes bien en vue derrière lui. Il détailla les obligations qu'elle lui imposait tel un prêtre

célébrant sa vingt millième messe. Pour commencer, un acheteur doit fournir un certificat de sécurité pour armes à poing, qui est une sorte de licence permettant l'achat. Puis il doit se soumettre à trois contrôles différents d'antécédents, le premier pour vérifier qu'il ne cherche pas à acheter plus d'une arme pendant la même période de trente jours, le deuxième visant à éplucher les archives de l'État au cas où il aurait un casier judiciaire, et le troisième pour faire exactement la même chose au niveau fédéral via l'ordinateur du NCIC (National Crime Information Center).

Après quoi, il fallait attendre dix jours avant de pouvoir prendre possession de son achat, juste au cas où l'acheteur envisagerait un crime passionnel.

Dixon ouvrit son sac et fit en sorte que le type voie bien le paquet de billets, à l'intérieur. Cela ne l'ébranla pas. Il jeta un coup d'œil et détourna les yeux.

Ils repartirent.

À une cinquantaine de kilomètres au nord-ouest, Azhari Mahmoud se tenait sous le soleil, légèrement transpirant, et regardait le conteneur maritime se vider tandis que se remplissait son camion. Les caisses étaient plus petites qu'il ne l'avait imaginé. Inévitable, supposa-t-il : les unités qu'elles contenaient n'étaient pas plus grosses qu'un paquet de cigarettes. Les enregistrer comme du matériel audiovisuel avait été de la folie. À moins de pouvoir les faire passer pour une collection personnelle de DVD. Le genre de choses que les gens transportent en avion. Ou des lecteurs MP3, peut-être, avec leurs fils blancs et leurs écouteurs minuscules. Les MP3 auraient été plus plausibles.

Puis il sourit pour lui-même. *Les avions.*

Reacher s'éloigna vers l'est, naviguant au hasard des panneaux publicitaires, à la recherche du quartier le meilleur marché de la ville. Il était sûr qu'il y avait des tas d'endroits où pesaient les contraintes financières, entre Beverly Hills et Malibu, mais ils étaient discrets, là-bas. Dans certains secteurs de Tustin, en revanche, tout s'étalait au grand jour. Dès qu'il vit des magasins franchisés qui offraient quatre pneus à structure radiale pour moins de cent dollars, il se mit à faire plus attention. Et il fut récompensé presque aussitôt. Il repéra un brocanteur sur la gauche au moment où Dixon en repérait un sur la droite. Celui de Dixon paraissait plus important et ils allèrent au carrefour suivant pour faire demi-tour, voyant trois autres magasins semblables en chemin.

« Ce n'est pas le choix qui manque, dit Reacher. On peut se permettre de petites expériences.

— Quel genre d'expérience ?

— L'approche directe. Mais il va falloir que tu restes dans la

voiture. Tu ressembles trop à un flic.

— C'est toi qui m'as dit de m'habiller comme ça.

— Changement de plan. »

Il gara la Chrysler à un endroit où elle n'était pas directement visible du magasin. Il prit le paquet de billets du sac de Dixon et le fourra dans sa poche. Puis il alla à pied examiner les lieux. Le magasin était vaste, pour un prêteur sur gages. Il avait davantage l'habitude des boutiques poussiéreuses du centre-ville. Là, il avait affaire à un entrepôt de la taille d'un magasin de moquette. Les vitrines débordaient d'électronique, d'appareils photo, d'instruments de musique, de bijoux. Et de fusils. Il y avait une douzaine d'armes de chasse disposées horizontalement derrière une forêt de manches de guitare. Des armes correctes, même si leur côté sportif échappait à Reacher. Rien de très sportif à se planquer derrière un arbre avec une boîte de cartouches à haute vélocité pour attendre qu'un cerf passe à moins de cent mètres. Il aurait été beaucoup plus sportif, selon lui, de se coiffer d'andouillers et d'aller l'affronter bois contre bois. Voilà qui aurait donné une chance au malheureux animal, raison pour laquelle les chasseurs, se dit-il, étaient trop froussards pour s'y risquer.

Il s'avança jusqu'à la porte et regarda à l'intérieur. Et renonça sur-le-champ. Trop grand. Trop de personnel. L'approche directe ne pouvait marcher que dans l'intimité d'un tête-à-tête. Il revint à la voiture. « Erreur de ma part, dit-il. Il nous faut un endroit plus petit.

— De l'autre côté de la rue », dit Dixon.

Ils quittèrent leur emplacement, parcoururent une centaine de mètres, firent demi-tour et allèrent se garer dans le parking au béton craquelé d'un magasin de bière. Il y avait à côté une boutique de vitamines, un truc sans nom, et un autre brocanteur. Rien de la boutique chic du centre, mais un seul volume et pour ce qui était d'être poussiéreuse, on n'était pas déçu. Les vitrines étaient pleines de gadgets habituels. Des montres, des batteries, des cymbales, des guitares. Et tout juste visible dans la pénombre qui régnait à l'intérieur, un présentoir en verre renforcé qui occupait tout le mur du fond. Il était rempli d'armes à poing. Peut-être trois cents. Toutes accrochées verticalement sur un clou par le pontet de détente. Un type se tenait derrière le comptoir, solitaire.

« Davantage mon genre », murmura Reacher.

Il y entra seul. Au premier coup d'œil, le propriétaire ressemblait beaucoup au premier type auquel ils s'étaient adressés. Blanc, la trentaine, costaud. Ils auraient pu être frères. Sauf que celui-ci aurait été le mouton noir de la famille. Là où le premier avait une peau d'un rose éclatant de santé, le second présentait une pâleur grisâtre due à des choix peu judicieux dans les produits qu'il ingérait, et les tatouages baveux bleus et violets des maisons de redressement ou des

prisons. Ou de la Navy. Ses yeux rougis tressaillaient en permanence dans leur orbite comme s'il était branché sur l'électricité.

Facile, pensa Reacher.

Il prit l'essentiel du paquet de billets de sa poche, les étala puis les empila de nouveau avant de les laisser tomber d'assez haut sur le comptoir pour qu'ils fassent un bruit bien rond. Les billets usagés en quantité suffisante sont plus lourds qu'on pourrait le penser. Le papier, l'encre, la crasse, le gras. Le propriétaire les fixa assez longtemps des yeux pour avoir tout le temps de les évaluer puis dit, « Peux vous aider ? »

— Certainement, dit Reacher. On vient juste de me donner une leçon de civisme à l'autre bout de la rue. Paraît que si on veut s'acheter quatre pistolets à la fois, on est obligé de franchir je ne sais combien d'obstacles.

— Comme vous dites », répondit l'homme en pointant le pouce derrière lui. Il y avait une licence de vendeur d'armes encadrée sur le mur, tout comme chez le commerçant précédent.

« Et au lieu de les franchir, on peut pas en faire le tour ? demanda Reacher. Ou passer par-dessous ? Ou par-dessus ? »

— Non, dit le type. Les obstacles sont les obstacles. » Puis il sourit, comme s'il venait de dire quelque chose de particulièrement profond. Pendant une fraction de seconde, Reacher eut envie de l'agripper par le cou et de se servir de sa tête pour briser la vitrine du présentoir. Puis le type regarda à nouveau le paquet de billets. « Je dois respecter les lois de Californie. » Mais à sa manière de prononcer les mots, à son regard qui s'adoucissait, Reacher se dit que les choses allaient bien tourner.

« Vous êtes avocat ? demanda le type.

— Est-ce que j'ai l'air d'un avocat ? rétorqua Reacher.

— J'ai parlé à un avocat, une fois. »

Bien plus d'une fois, pensa Reacher. *Et surtout dans des pièces fermées à clé, avec la table et les chaises boulonnées au sol.*

« Il y a une disposition dans le règlement...

— Ah bon ?

— Un détail technique. » Le type dut s'y reprendre à deux fois avant de prononcer correctement le terme. Il avait du mal avec les consonnes rudes. « Ni vous ni moi ni personne n'a le droit de vendre une arme sans toutes ces formalités.

— Mais ?

— Mais vous et moi et n'importe qui d'autre a le droit d'en prêter une. Un prêt temporaire et exceptionnel qui ne doit pas excéder trente jours, c'est permis.

— C'est vrai ?

— C'est dans le règlement.

— Intéressant.

— Comme entre les membres d'une famille, reprit le type. Le mari à sa femme, le père à sa fille.

— Je vois.

— Ou entre amis. Un type peut prêter une arme à un ami, du moment que c'est pour moins de trente jours.

— Nous sommes amis ? demanda Reacher.

— On pourrait l'être.

— Quelles sont les choses qui peuvent créer des liens d'amitié ?

— Se prêter des choses, peut-être. Par exemple, l'un prête son pistolet, l'autre prête un peu d'argent.

— Mais seulement de manière temporaire, continua Reacher. Trente jours.

— Sauf que des fois, un prêt tourne mal. Des fois, faut le faire passer par pertes et profits. C'est un risque. Les gens déménagent, ils disparaissent. On peut jamais dire, avec les amis. »

Reacher laissa l'argent là où il était. Se dirigea vers la vitrine en verre blindé. Il y avait de la camelote. Mais aussi du bon matos. Moitié revolvers, moitié automatiques, en gros. Les automatiques étaient environ un tiers moins chers et pour un tiers du premier choix. Et dans ces premiers choix, un sur quatre environ était du neuf millimètres.

Soit en tout treize pistolets convenables. Sur un stock d'environ trois cents armes à poing. Entre quatre et cinq pour cent. Encore pire que dans le calcul qu'il avait fait pendant le petit déjeuner – presque deux fois moins.

Sept des pistolets convenables étaient des Glock. Ils avaient été incontestablement à la mode, autrefois, mais ils ne l'étaient plus. Il y avait un 19. Les six autres étaient des 17. D'après leur aspect, ils allaient de bons à parfaits.

« Supposons que vous me prêtiez quatre Glock, dit Reacher.

— Supposons que je ne vous les prête pas », répliqua le type.

Reacher fit volte-face. L'argent avait disparu du comptoir. Il s'y était attendu. Il y avait un pistolet dans la main du type. Il ne s'y était pas attendu.

Nous sommes vieux, nous sommes lents, nous sommes rouillés, avait dit Neagley. *Nous sommes à mille lieues de ce que nous étions.*

Et comment, pensa Reacher.

Le pistolet était un Colt Python. Acier au carbone bleui, poignée en noyer, calibre 357 Magnum, barillet de huit cartouches. Pas l'arme à poing la plus monstrueuse au monde, mais pas loin. Sûrement pas le plus petit revolver. Et probablement l'un des plus précis.

« Ce n'est pas très amical, remarqua Reacher.

— Nous ne sommes pas amis.

— C'est aussi très idiot. Je suis de très mauvaise humeur, en ce moment.

— Remballe-la, ta mauvaise humeur. Et garde tes mains là où je peux les voir. »

Reacher resta immobile, puis leva les mains, pas très haut, paumes ouvertes et doigts écartés, rien de menaçant. « Fais gaffe à ce que la porte te botte pas les fesses en sortant », reprit le type.

La boutique était étroite. Reacher se trouvait tout au fond. Le type se tenait derrière son comptoir, à un tiers de distance de la porte. Le passage était encombré. Le soleil brillait dans la vitrine.

« Barre-toi d'ici, Elvis. »

Reacher resta immobile encore un moment. Tendit l'oreille. Jeta un coup d'œil à gauche, un coup d'œil à droite, regarda derrière lui. Il y avait une porte au fond à gauche. Des toilettes, très certainement. Pas un bureau. Il y avait des paperasses empilées derrière le comptoir. On n'empile pas les paperasses derrière son comptoir quand on a une pièce réservée au secrétariat. Donc le type était seul. Pas d'associé, pas de renforts.

Fini les surprises.

Reacher adopta le genre de mimique qu'il avait vue à Las Vegas. Le perdant mélancolique. *Ça valait le coup d'essayer. Faut bien, si on veut avoir une chance de gagner.* Puis, les mains toujours au niveau des épaules, il s'avança. Un pas. Deux. Trois. Au quatrième, il était à hauteur du type. Seule la largeur du comptoir les séparait. Reacher faisait face à la porte. Le type était à quatre-vingt-dix degrés sur sa gauche.

Le comptoir mesurait quelque chose comme soixante-quinze centimètres de large.

Le bras gauche de Reacher se détendit directement de côté. La portée du bras de Muhammad Ali avait été estimée à environ un mètre. Distance que son poing parcourait à la vitesse moyenne (que l'on avait mesurée un jour) de plus de cent vingt kilomètres à l'heure. Reacher n'était pas Ali. Loin de là, même. En particulier de son côté le plus faible. Sa main gauche se déplaçait à cent kilomètres à l'heure, maximum. Mais cent kilomètres à l'heure, c'est presque l'équivalent de trente mètres par seconde. Ce qui veut dire que la main de Reacher avait besoin de moins d'un trente millième de seconde pour franchir le comptoir. Et en chemin, elle s'était fermée en poing.

Un trente millième de seconde était un intervalle de temps beaucoup trop bref pour que le type puisse enfoncer la détente du Python. Un revolver est un mécanisme complexe, et un modèle aussi gros que celui-là demande d'y mettre plus de force que pour les autres. Guère susceptible de partir accidentellement. Le doigt du type n'eut même pas le temps de se contracter. Il prit le poing de Reacher en

pleine figure avant même que son cerveau se soit rendu compte qu'il bougeait. Reacher était bien plus lent que Muhammad Ali, mais ses bras étaient plus longs. Ce qui signifie que la tête du type continua à accélérer sur trente centimètres avant que le bras de Reacher ne soit complètement détendu. Et la tête du type accélérant toujours alla s'écraser contre le mur, derrière le comptoir, et fit voler en éclats le verre protecteur de sa licence.

Elle arrêta alors d'accélérer pour entamer sa lente descente jusqu'au plancher.

Reacher avait sauté par-dessus le comptoir avant même que le type ait atteint le sol. Il éloigna le Python d'un coup de pied et brisa les doigts du type à coups de talons. Les doigts des deux mains. Indispensable, au milieu de toutes ces armes, et plus rapide que de lui attacher les poignets. Puis il récupéra l'argent de Neagley dans la poche du type et trouva ses clés. Bondit de nouveau par-dessus le comptoir et alla ouvrir la vitrine en verre blindé, dans le fond du magasin. Il prit les sept Glock, tira une mallette d'un présentoir et s'en servit pour entasser les armes. Enfin, il effaça les empreintes de ses doigts et de ses paumes des clés et du comptoir et sortit dans le soleil.

Ils s'arrêtèrent chez un marchand d'armes de Tustin tout à fait en règle et achetèrent des munitions. Beaucoup. Apparemment, il n'y avait aucune restriction sur ce genre d'achat. Puis ils reprirent la route du nord. La circulation était laborieuse. Alors qu'ils arrivaient à Anaheim, O'Donnell les appela de Los Angeles-Est.

« Il ne se passe rien, ici.

— Rien ?

— Pas la moindre activité. Tu n'aurais pas dû donner ce coup de téléphone de Las Vegas. Tu les as paniqués. Ils sont passés en mode hibernation. »

Reacher et Dixon restèrent sur la 101 jusqu'à Hollywood, où ils abandonnèrent la Chrysler dans le parking de l'hôtel et prirent chacun leur Honda pour gagner Los Angeles-Est. Celle de Reacher était un coupé Prelude métallisé, équipé d'un quatre cylindres trafiqué nerveux. Avec des pneus à ceinture large qui subissaient un effet de rail sur revêtement déformé, la Prelude émettait un grondement opulent qui l'amusa pendant dix minutes puis se mit à lui casser les oreilles. La sellerie empestait le nettoyeur et il y avait une fissure dans le pare-brise qui s'allongeait de manière perceptible à chaque cahot. Mais le siège se reculait suffisamment pour sa taille et la climatisation fonctionnait. Dans l'ensemble pas si mal, comme véhicule de surveillance. Il en avait conduit de bien pires, souvent.

Ils tinrent une conférence téléphonique à quatre, garés loin les uns des autres. Reacher se trouvait à deux coins de rue de l'immeuble de New Age et avait, à une soixantaine de mètres de distance, une vue partielle de l'entrée qui lui permettait d'apercevoir, en diagonale, un bâtiment qui devait faire office de remise et un entrepôt tout gris. Le portail était fermé et le parking paraissait presque vide. Les portes donnant sur la réception étaient fermées. Le calme le plus complet semblait régner.

« Qui se trouve là-dedans ? demanda Reacher.

— Personne, peut-être, répondit O'Donnell. Nous sommes ici depuis cinq heures et nous n'avons pas vu le moindre quidam entrer.

— Pas même le Dragon femelle ?

— Négatif.

— Pas de réceptionniste ?

— Négatif.

— On a leur numéro de téléphone ? »

Neagley prit la parole. « J'ai celui du standard. » Elle le lui donna et Reacher coupa la communication, composa le numéro et appuya sur le bouton vert.

Sonnerie.

Personne ne décroche.

Il retourna à la conférence téléphonique.

« J'espérais pouvoir suivre quelqu'un jusqu'à l'atelier de

fabrication.

— J'ai peur que ce soit raté », dit O'Donnell.

Le silence régna sur la ligne. Pas le moindre mouvement du côté du cube de verre.

Cinq minutes. Dix. Vingt.

« Ça suffit, dit Reacher. On retourne à la base. Le dernier arrivé paie le déjeuner. »

Le dernier fut Reacher. Il ne conduisait pas vite. Les trois autres Honda étaient déjà dans le parking quand il arriva. Il gara la Prelude dans un coin discret et alla prendre la mallette de pistolets volés dans le coffre de la Chrysler pour aller la mettre sous clé dans sa chambre. Puis il se rendit à pied au Denny's. La première chose qu'il vit fut la voiture de police banalisée de Curtis Mauney dans le parking. La Crown Vic. Le shérif du comté de Los Angeles. La deuxième fut Mauney lui-même, à travers les vitres, assis autour d'une table avec Neagley, O'Donnell et Dixon. La même table qu'ils avaient partagée avec Diana Bond. Cinq chaises, l'une d'elles vide. Rien sur la table. Même pas un pichet d'eau, des serviettes ou des couverts. Ils n'avaient pas commandé. Ils n'étaient pas là depuis longtemps. Reacher entra, alla s'asseoir et il y eut quelques instants de silence tendu. Puis Mauney dit : « Rebonjour. »

Un ton de voix posé.

Calme.

Plein de sympathie.

« Sanchez ou Swan ? » demanda Reacher.

Mauney ne répondit pas.

« Quoi, les deux ? »

— Nous allons y venir. Tout d'abord, dites-moi pourquoi vous vous cachez.

— Qui a prétendu qu'on se cachait ?

— Vous avez quitté Vegas. Vous n'êtes enregistré dans aucun hôtel de Los Angeles.

— Ça ne veut pas dire que nous nous cachons.

— Vous êtes dans une taule de Hollywood-Ouest sous des faux noms. L'employé vous a donnés. En tant que groupe, vous ne passez pas exactement inaperçus, physiquement. Ça n'a pas été dur de vous trouver. Et il était facile de deviner que vous viendriez ici pour déjeuner. Sinon, je serais revenu pour le dîner. Ou pour le petit déjeuner, demain matin.

— Jorge Sanchez ou Tony Swan ? demanda Reacher.

— Tony Swan. »

« On a appris un truc ou deux, au cours des dernières semaines, dit Mauney. On laisse les vautours travailler pour nous, à présent. On est sur place comme des ornithologues dès qu'on a une demi-heure de libre. Il suffit de monter sur le toit de la voiture avec des jumelles et on voit tout ce qu'on a besoin de voir, en général. Deux volatiles qui décrivent des cercles, c'est probablement un coyote mordu par un serpent. Plus de deux, c'est probablement plus intéressant.

— Où ? demanda Reacher.

— Même secteur, en gros.

— Quand ?

— Il y a quelque temps.

— Hélicoptère ?

— Pas d'autre explication.

— Aucun doute sur l'identité ?

— Il était sur le dos. Les mains attachées derrière lui. Ses empreintes étaient en bon état. Il avait son portefeuille dans la poche. Je suis sincèrement désolé. »

La serveuse apparut. La même que les autres fois. Elle s'arrêta à proximité de la table, saisit l'ambiance et fit demi-tour.

Mauney demanda : « Pourquoi vous planquez-vous ?

— On ne se planque pas, répondit Reacher. On attend juste les funérailles.

— Dans ce cas, pourquoi prendre de faux noms ?

— Vous nous avez fait venir comme appâts. Quels qu'ils soient, les autres, on n'a pas envie de leur faciliter la tâche.

— Vous ne savez toujours pas de qui il s'agit ?

— Et vous ?

— Pas d'initiative indépendante, d'accord ?

— Le Denny's est sur Sunset Boulevard, répliqua Reacher. Le territoire du Los Angeles Police Department. Vous parlez en leur nom ?

— Simple conseil amical, dit Mauney.

— C'est noté.

— Andrew McBride a disparu à Las Vegas. Il est arrivé, n'a pris aucune chambre d'hôtel, n'a pas loué de voiture ni pris de billet

d'avion. L'impasse. »

Reacher hochait la tête. « Vous ne trouvez pas ça désagréable ?

— Sauf qu'un type du nom d'Anthony Matthews a loué un camion.

— Le dernier nom sur la liste d'Orozco. »

Ce fut au tour de Mauney de hocher la tête. « Fin de partie.

— Et où est-il allé ?

— Aucune idée. » Le shérif retira quatre cartes professionnelles de sa poche de poitrine. Il les déploya sur la table, soigneusement alignées. Elles comportaient son nom et deux numéros de téléphone. « Appelez-moi. Je parle sérieusement. Vous pourriez avoir besoin d'aide. Vous n'avez pas affaire à des amateurs, dans cette histoire. Tony Swan avait tout l'air d'un coriace. Enfin, pour ce qu'il en restait. »

Mauney repartit et la serveuse vint tourner autour d'eux cinq minutes plus tard. Reacher se doutait que personne n'avait très faim, mais tous commandèrent, quand même. Les vieilles habitudes. Mange quand tu peux, ne risque pas d'être à court d'énergie plus tard. Swan aurait approuvé. Swan mangeait n'importe où, n'importe quand, tout le temps. Autopsies, exhumations, scènes de crime. Reacher était à peu près certain que Swan était en train de manger un sandwich au rosbif quand ils avaient découvert Doug, le cadavre en putréfaction avec la pelle enfoncée dans le crâne.

Personne ne le confirma.

Personne n'ouvrit la bouche. Il faisait un soleil éclatant, de l'autre côté de la fenêtre. Une journée superbe. Ciel bleu, petits nuages blancs. Les voitures passaient sur le boulevard, les clients entraient et sortaient. Des téléphones sonnaient, postes fixes dans la cuisine et portables dans la poche des consommateurs. Reacher mangeait méthodiquement, machinalement, sans avoir la moindre idée de ce qu'il y avait dans son assiette.

« On ne devrait pas déménager ? demanda Dixon. Maintenant que Mauney sait où nous sommes ?

— Ça ne me plaît pas du tout que l'employé nous ait dénoncés, dit O'Donnell. On devrait lui piquer ses foutues télécommandes.

— Inutile de déménager, dit Reacher. Mauney n'est pas un danger pour nous. Et je veux qu'il nous tienne au courant quand il trouvera Sanchez.

— Étape suivante, alors ? demanda Dixon.

— Repos. On bouge après la tombée de la nuit. Pour faire une petite visite à New Age. La surveillance ne mène à rien, il est donc temps de passer à l'action. »

Il laissa dix dollars sur la table pour la serveuse et alla payer la note à la caisse. Puis ils sortirent tous sous le soleil et restèrent

quelques instants à cligner des yeux dans le parking avant de prendre la direction du Dunes.

Reacher alla récupérer sa mallette et tous se retrouvèrent dans la chambre de O'Donnell pour passer en revue les Glock volés. Dixon prit le 19 et déclara qu'il lui allait très bien. O'Donnell étudia les six calibre 17 restants et sélectionna les trois meilleurs. Il y ajouta les chargeurs de ceux qu'il avait rejetés, si bien que Reacher, Neagley et lui pourraient recharger rapidement une fois leur premier chargeur vidé. Dixon devrait recharger à la main, une fois ses dix-sept cartouches tirées. Pas un gros problème. Si un échange de coups de feu à l'arme à poing n'était pas terminé au bout du dix-septième, c'est que quelqu'un ne faisait pas attention et Reacher était sûr que Dixon faisait attention. Elle l'avait toujours fait, par le passé.

Reacher demanda : « À quel genre de système de sécurité on doit s'attendre, autour du bâtiment ?

— Des serrures premier choix, répondit Neagley. Une alarme-intrusion dès le portail. J'imagine que l'ouvre-porte de la réception doit être branché à un capteur, le soir. Plus une deuxième alarme-intrusion. Plus des détecteurs de mouvements partout dans l'immeuble. Plus des alarmes-intrusion aux portes de certains bureaux, peut-être. Tout ça branché sur les lignes téléphoniques. Avec éventuellement un système de sécurité sans fil, peut-être même un lien satellite.

— Et qui va rappliquer ?

— C'est une très bonne question. Pas les flics, à mon avis. Trop bas de gamme. Je suis prête à parier que ça va réveiller leur propre sécurité.

— Pas le gouvernement ?

— Ce serait normal, évidemment. Le Pentagone dépense un fric fou là-dedans, et on pourrait donc penser en toute logique que le gouvernement veut avoir son mot à dire. Mais j'en doute. Les choses ne sont pas forcément logiques, de nos jours. On confie la sécurité des aéroports à des entreprises privées. Et le bureau de la DIA le plus proche est au diable. J'en conclus que la sécurité de New Age est assurée en interne, en dépit de tout ce que représente Little Wing.

— De combien de temps disposera-t-on après avoir forcé le portail ?

— Qui a dit qu'on allait le faire ? Nous n'avons pas les clés et on ne force pas ce genre de serrure avec un vieux clou rouillé. J'ai bien peur qu'on soit impuissant devant leur système.

— Les serrures, je m'en occuperai. De combien de temps disposerons-nous, une fois à l'intérieur ?

— Deux minutes, dit Neagley. Dans une situation de ce genre, la règle des deux minutes est à mon avis la seule à laquelle on puisse se

fier.

— OK, dit Reacher. On ira à une heure du matin. Dîner à dix-huit heures. Reposez-vous un peu en attendant. »

Les trois autres se dirigèrent vers la porte. Il les suivit, tenant les clés de la Chrysler à la main. Neagley le regarda d'un air interrogateur.

« On n'en a plus besoin, lui dit-il. Je vais la rendre. Mais avant, je vais la faire nettoyer. Il faut essayer de se montrer civilisé. »

Reacher se rendit avec la Chrysler sur Van Nuys Boulevard, au nord de l'autoroute de Ventura. Dans le secteur où les vendeurs de toutes sortes de véhicules sont au rendez-vous. Non seulement des vendeurs de voitures, neuves et usagées, chères ou bon marché, tapageuses ou discrètes, mais également des marchands de pneus, de jantes, des ateliers de tôlerie, de vidange, de pots d'échappement, d'accessoires.

Et des lavages de voitures.

Il y avait l'embarras du choix. Lavage au portique, lavage manuel sans brosse, nettoyage du châssis à la vapeur, cire trois couches, nettoyage complet de l'habitacle. En moins de deux kilomètres aller et retour, il avait repéré quatre établissements qui offraient tous ces services. Il s'arrêta au premier d'entre eux et demanda la totale. Une escouade de types en salopette fondit sur la Chrysler pendant qu'il les regardait faire, debout sous le soleil. L'intérieur fut d'abord passé à l'aspirateur ; puis la voiture s'engagea dans un tunnel mobile dans lequel elle fut aspergée par toute une série d'ajutages d'eau, de mousse et de fluides divers. Des types équipés d'éponge s'occupèrent de la carrosserie et briquèrent le toit. Puis la voiture passa sous un séchoir rugissant avant d'être conduite sur une plate-forme où l'attendaient d'autres types avec des bombes aérosol et des chiffons. Ils n'oublièrent pas un centimètre carré et lui rendirent une Chrysler étincelante, immaculée, encore humide de résidus huileux. Reacher paya, donna un pourboire, sortit ses gants, les enfila et repartit avec la voiture.

Il s'arrêta cent mètres plus loin au deuxième établissement du même genre qu'il avait repéré et demanda que tout le processus soit refait. Le type de l'accueil parut intrigué, un instant, puis il haussa les épaules et fit signe à une équipe. Reacher se tint de nouveau sous le soleil et regarda le spectacle. L'aspirateur, la mousse, l'intérieur, les aérosols et les chiffons. Il paya, donna un pourboire, remit ses gants et retourna au motel.

Il laissa la Chrysler dans un parking au soleil, où elle sécherait. Puis il partit à pied jusqu'après Fountain Avenue. Trouva ce qui avait été autrefois une vraie pharmacie et qui était devenue une quincaillerie. Il entra et acheta trois torches électriques. Des Maglite à trois piles, noires, assez puissantes pour éclairer vraiment, assez

petites pour être faciles à manœuvrer, mais assez grosses pour faire office de massue au besoin. La fille qui le servit les mit dans un sac blanc sur lequel était écrit *I love L.A.*, trois lettres en majuscules avec un cœur rouge au milieu. Reacher revint au motel avec le sac qui se balançait doucement au bout de son bras, écoutant le paisible frottement du plastique.

Pas question de retourner une fois de plus au Denny's pour dîner. Ils commandèrent des pizzas à un Domino's, à la place, et les mangèrent dans le salon miteux du motel, à côté de la laverie. Ils les accompagnèrent de sodas pris dans une machine bruyante, à la porte. Un repas parfait, pour ce qu'ils avaient prévu de faire. Quelques calories vides, de la graisse, des hydrates de carbone. De l'énergie à libération progressive, bonne pour environ douze heures. Un médecin militaire leur avait expliqué tout ça, bien des années auparavant.

« Objectifs, pour cette nuit ? demanda O'Donnell.

— Trois, répondit Reacher. Un, Dixon fouille le bureau de la réception et récupère tout ce qui pourrait être utile. Deux, Neagley trouve le bureau du Dragon femelle et fait pareil. Toi et moi, on fait le ménage dans les autres bureaux. Cent vingt secondes, tout compris. Et trois, on identifie les types de la sécurité quand ils rappliquent.

— On attend dans le secteur, ensuite ?

— Seulement moi, dit Reacher. Vous autres, vous rentrez. »

Reacher monta dans sa chambre, se brossa les dents et prit une longue douche bien chaude. Puis il s'étendit sur le lit et fit une sieste. Son horloge interne le réveilla à minuit et demi. Il s'étira, se brossa à nouveau les dents et s'habilla. Pantalon en toile de jean gris, chemise grise, coupe-vent noir, fermé jusqu'en haut. Des bottes lacées serrées. Des gants. Les clés de la Chrysler dans une des poches du pantalon, le chargeur supplémentaire du Glock dans l'autre. La Maglite dans la poche gauche du coupe-vent, le Glock lui-même dans la droite. Rien d'autre.

Il se retrouva dans le parking à une heure moins dix. Les autres étaient déjà là, trio d'ombres soigneusement éloigné de toute flaque de lumière.

« OK », dit-il. Il se tourna vers O'Donnell et Neagley. « Vous, vous prenez vos Honda. » Il se tourna vers Dixon. « Karla, tu prends la mienne. Tu te gares pas trop loin, direction ouest, et tu laisses les clés dessus. Tu reviendras avec Dave.

— Tu vas vraiment laisser la Chrysler là-bas ? demanda Dixon.

— Nous n'en avons plus besoin :

— Elle est pleine de nos cheveux et de nos empreintes partout.

— Plus maintenant. Tout un tas de types de Van Nuys viennent juste de s'en occuper. Et maintenant, allons-y. »

Ils entrechoquèrent leurs poings, comme les membres d'une

équipe de sport, un vieux rituel, puis se dispersèrent pour monter chacun dans leur voiture. Reacher se glissa derrière le volant de la Chrysler et lança le moteur ; le gros V-8 pulsa lentement et puissamment dans la nuit. Il entendit les Honda démarrer. Les moteurs plus petits crachotant et pétaradant depuis leurs pots d'échappement surdimensionnés. Il fit marche arrière, tourna et prit la direction de la sortie. Dans le rétroviseur, il vit l'éclat de trois paires de phares bleuâtres s'aligner derrière lui. Il tourna sur Sunset direction est, puis vers le sud sur La Brea, puis de nouveau vers l'est sur Wilshire, toujours suivi par les autres, petit convoi improbable et solidaire entre les feux rouges de la circulation de nuit.

La Grande Ville devint calme une fois qu'ils eurent franchi le MacArthur Park et rejoint la 110. Sur leur droite, le centre paraissait silencieux et désert. Il y avait des lumières dans Chinatown, mais aucune activité visible. Dans l'autre direction, l'énorme masse du Dodger Stadium était noire et vide. Puis ils quittèrent la voie rapide pour plonger dans le dédale des rues, côté est. Se repérer là-dedans, c'était déjà difficile en plein jour, mais encore plus la nuit. Mais Reacher était déjà venu trois fois, deux fois en tant que passager et une fois en tant que conducteur, et pensait qu'il saurait où il fallait tourner.

Et ce fut le cas, sans problème. Il ralentit trois blocs avant le bâtiment de New Age et laissa les autres se rapprocher de lui. Puis il leur fit décrire un grand cercle, par précaution, toujours à deux blocs de New Age ; puis un cercle plus étroit, à un coin de rue. Il y avait de la brume dans l'air. Le cube de verre paraissait plongé dans l'obscurité, désert. Les arbres ornementaux étaient éclairés d'en dessous par des projecteurs et la lumière allait se refléter dans les parois vitrées du bâtiment ; à part ça, il ne bénéficiait d'aucun éclairage particulier. Le fil de fer barbelé qui surmontait le grillage avait une nuance gris foncé dans la nuit et le portail principal était fermé. Reacher s'arrêta à sa hauteur, baissa sa vitre, passa le bras dehors et fit un geste circulaire de sa main gantée, tel un arbitre de base-ball signalant un point gagnant. *Encore un tour.* Il leur fit parcourir trois côtés, puis leur indiqua le trottoir le long duquel il voulait les voir se garer. Tout d'abord Neagley, puis O'Donnell, puis Dixon au volant de la Prelude de Reacher. Ils suivirent ses instructions et, quand il porta la main horizontalement à hauteur de sa gorge, coupèrent les moteurs et descendirent. O'Donnell alla jusqu'au portail et, en revenant, déclara que la serrure était effectivement très grosse. Reacher était toujours au volant de la Chrysler tournant au ralenti. « Plus elles sont grosses, plus vite elles explosent, lui répondit-il.

— On n'attaque pas en douceur ?

— Pas vraiment, dit Reacher. Je vous retrouve là-bas. »

Ils partirent à pied devant et il mit la Chrysler en première pour les suivre, roulant au pas. Les rues, tout autour du bloc dont New Age

faisait partie, étaient de la largeur réglementaire de six mètres trente, comme presque toujours dans les centres d'affaires paysagés nouvellement créés. Pratiquement pas de trottoir. Los Angeles. Plus de trente mille kilomètres de rues, moins de trente mille kilomètres de vrais trottoirs. Le portail de New Age était placé dans une demi-lune d'environ six mètres de profondeur afin que les véhicules qui arrivaient puissent quitter la chaussée et attendre. Distance totale entre le portail et l'autre côté de la rue : douze mètres trente. 1 280 centimètres, exactement, en mesures européennes, calcula machinalement son esprit obsessionnel. Il entra dans la demi-lune et s'arrêta, le pare-chocs avant de la Chrysler à deux centimètres du portail. Puis il repartit tout droit en marche arrière, jusqu'à ce qu'il sente les roues arrière atteindre la bordure qui délimitait la chaussée, de l'autre côté de la rue. Il enfonça la pédale de frein, mit le levier de vitesse en marche avant et fit descendre les quatre vitres. L'air nocturne entra dans l'habitacle, coupant et froid. Les autres le regardèrent tandis qu'il pointait les endroits où il voulait les voir se placer, deux sur la gauche du portail et un sur la droite.

« Démarrez le compte à rebours, dit-il. Deux minutes. »

Il garda le pied gauche sur le frein tout en appuyant sur l'accélérateur jusqu'à ce que la transmission soit bien en prise et que la voiture se mette à vibrer et à se cabrer. Puis il libéra le frein et écrasa l'accélérateur, et la voiture bondit en avant. Elle couvrit les douze mètres trente en faisant hurler et fumer les pneus arrière et heurta le portail bille en tête. La serrure se rompit instantanément, les deux vantaux sautèrent, se rabattant brutalement sur les côtés, tandis qu'une bonne douzaine d'airbags explosaient dans la Chrysler – du volant, du tableau de bord, du dos des sièges, des côtés, de partout. Reacher s'était tenu prêt. Il conduisait d'une main, tenant l'autre devant sa figure. Son coude arrêta l'airbag du conducteur. Pas de problème. Les quatre vitres baissées atténuèrent l'onde de choc, laissant ses tympan intacts. Mais le bruit n'en fut pas moins assourdissant. Comme si quelqu'un lui avait tiré un coup de feu depuis le siège voisin. Devant lui, sur la façade du bâtiment, un gyrophare bleu se mit à tourner de manière frénétique. Une sirène l'accompagnait-elle ? Il n'entendait rien.

Il continua d'enfoncer l'accélérateur. La voiture oscilla un peu pendant une fraction de seconde après l'impact, puis se remit à foncer, déposant de la gomme sur toute la longueur du parking. Il rectifia sa trajectoire et risqua un coup d'œil dans le rétroviseur ; il vit les autres qui couraient à toute vitesse derrière lui. Puis il revint face à l'avant, les deux mains agrippées au volant, visant la double porte du hall de réception.

Il n'était pas loin de quatre-vingts kilomètres à l'heure lorsqu'il

l'atteignit. Les roues avant heurtèrent la marche de faible hauteur et toute la voiture se propulsa dans les portes à une trentaine de centimètres du sol. Les vitres explosèrent, les chambranles furent complètement arrachés aux murs, et la voiture continua sur sa trajectoire, à peine ralentie. Elle retomba sur le sol dallé d'ardoise, freins bloqués, et fit une embardée qui se termina dans le comptoir de la réception qu'elle démolit complètement avant d'enfoncer le mur, derrière, dans lequel elle s'enfonça jusqu'au pare-brise, au milieu des gravats, encadrée par ce qui restait du comptoir réduit en miettes.

Ce qui va rendre difficiles les recherches de Dixon, pensa Reacher.

Puis il chassa ce problème de son esprit, défit sa ceinture et dut forcer pour ouvrir la portière. Se laissa glisser sur le sol et s'éloigna à quatre pattes. Tout autour de lui, de minuscules éclairs d'alarmes. Son ouïe lui revenait. Une sirène retentissait, assourdissante. Il se remit debout et vit les autres qui bondissaient par-dessus les débris de la porte et se précipitaient à l'intérieur. Dixon se dirigea droit vers le fond du hall tandis que Neagley et O'Donnell obliquaient vers l'entrée du couloir dans lequel avait surgi par deux fois le Dragon femelle. Ils avaient branché leurs torches, et des cônes de lumière brillante dansaient et tressautaient devant eux, au milieu de nuages tourbillonnant d'une poussière blanche.

Vingt et une secondes écoulées, pensa-t-il.

Il y avait deux ascenseurs au milieu du couloir. D'après leur tableau de commande, l'immeuble n'avait que deux étages. Il n'appela pas les cabines. Il supposait que l'alarme devait les avoir déjà immobilisées. Au lieu de ça, il ouvrit la porte adjacente et se jeta dans l'escalier. Monta quatre à quatre directement jusqu'au second étage. Le vacarme de la sirène était insupportable, dans la cage d'escalier. Il fit irruption dans le couloir du second. Il n'avait pas besoin de sa torche. Les éclairs des systèmes d'alarme illuminaient l'endroit comme dans une discothèque. Des portes en érable, séparées d'environ six mètres, s'ouvraient de part et d'autre du couloir. Des bureaux. Les portes comportaient des plaques nominales. De longs rectangles en plastique noir, gravés en lettres blanches. Juste devant lui, Neagley était fort occupée à démolir à coups de pied celle marquée *Margaret Berenson*. L'effet stroboscopique des alarmes donnait l'impression que ses mouvements étaient bizarrement hachés. La porte ne céda pas. Elle prit son Glock et tira trois coups de feu en plein dans la serrure. Trois détonations puissantes. Les douilles de laiton s'éjectèrent de la culasse et roulèrent sur la moquette, immobilisées par les éclairs stroboscopiques en une longue chaîne dorée. Neagley donna un nouveau coup de pied et la porte s'ouvrit, pendant sur ses gonds. Elle entra.

Reacher avança. *Cinquante-deux secondes*, songea-t-il.

Il passa devant une porte marquée *Allen Lamaison*. Puis six mètres de couloir moqueté plus loin, en vit une autre : *Anthony Swan*. Il prit appui sur le mur en face, se concentra et donna un puissant coup de pied juste au-dessus de la serrure. L'érable se fendit et la porte se déforma, mais la serrure ne céda pas. Il acheva le travail d'un violent coup du plat de sa main gantée et entra en trébuchant.

Soixante-trois secondes.

Il s'immobilisa et fit courir le rayon de sa torche dans tout le bureau de son ami. Il était intact. Comme si Swan venait juste d'en sortir pour aller aux toilettes ou déjeuner. Un vêtement était accroché à un portemanteau. Un coupe-vent kaki, vieux, usagé, avec des motifs prince-de-galles comme une veste de golf, court et large. Il vit des classeurs. Des téléphones. Un fauteuil en cuir, tassé par le poids d'un homme corpulent. Un ordinateur était posé sur le bureau. Ainsi qu'un carnet de notes tout neuf, immaculé. Des stylos et des crayons. Une agrafeuse. Une horloge. Une petite pile de papiers.

Et un presse-papier sur les papiers. Un bloc de béton soviétique, de forme irrégulière, de la taille d'un poing, gris et paré de reflets grasseyeux à force d'avoir été manipulé, un côté plat portant encore les restes de peinture bleu et rouge d'un graffiti fait à la bombe.

Reacher s'avança jusqu'au bureau et mit le bloc de béton dans sa poche. S'empara de la pile de papiers en dessous, les roula serrés et les glissa dans son autre poche. Prit soudain conscience de quelque chose de souple sous ses pieds. Il braqua la torche vers le bas. Vit d'opulents reflets rouges. Des motifs complexes. Une matière épaisse. Un tapis oriental. Tout neuf. Il se souvint des ficelles qui maintenaient les poignets et les chevilles d'Orozco et des paroles de Curtis Mauney : *Elle n'est pas si courante que ça. Elle est en sisal et provient du sous-continent indien. Elle provient forcément d'un produit quelconque exporté de là-bas.*

Quatre-vingt-neuf secondes écoulées. Encore trente et une.

Il s'avança jusqu'à la fenêtre. Vit Karla Dixon en bas, dans la pénombre, déjà sur le point de sortir du parking. Son pantalon et son blouson étaient déchirés et couverts de poussière blanche. Elle avait l'air d'un fantôme. D'avoir rampé dans les débris du mur, pensa-t-il. Elle portait des papiers et une sorte de classeur à trois fermoirs. Elle était éclairée par les brefs éclairs bleus de l'alarme stroboscopique située sur le devant du bâtiment.

Vingt-six secondes restantes.

Il vit surgir O'Donnell, courant comme s'il fuyait une maison en feu, à grandes enjambées, portant des trucs serrés contre sa poitrine. Puis Neagley, une seconde plus tard, qui fonçait aussi, ses longs cheveux noirs à l'horizontale derrière elle, les bras comme des pistons, étreignant un gros paquet de chemises vertes dans chaque main.

Dix-neuf secondes.

Il traversa le bureau, toucha la veste sur le portemanteau, doucement, à l'épaule, comme si Swan était toujours dedans. Puis passa derrière le bureau et s'assit dans le fauteuil. Le siège émit un craquement. Il l'entendit nettement, en dépit de la sirène.

Douze secondes.

Il regarda en direction des éclairs magiques, dans le couloir, et sut qu'il ne pouvait traîner plus longtemps. Tôt ou tard, peut-être dans moins d'une minute, les hommes qui avaient tué ses amis allaient débarquer. Tant qu'ils seraient moins de vingt-quatre, il pourrait rester assis et les avoir les uns après les autres, un par un.

Cinq secondes.

Sauf qu'il n'en était pas question, bien sûr. Personne n'était idiot à ce point. Lorsque les trois premiers cadavres seraient empilés dans le passage, les autres se regroupaient dans le couloir et commenceraient à penser gaz lacrymogènes, renforts, gilets pare-balles. Ils penseraient même peut-être à appeler les flics ou le FBI. Et Reacher comprenait qu'il n'avait aucun moyen de savoir s'il aurait descendu les types qu'il fallait avant de perdre un siège de deux ou trois jours contre toute une escouade de types surentraînés pour ce genre de situation.

Encore une seconde.

Il jaillit de son siège, sauta par la porte fracassée, fonça à gauche dans le couloir, à droite dans l'escalier. Neagley avait laissé la porte coincée en position ouverte pour lui. Il atteignit le rez-de-chaussée avec dix secondes de retard. Il contourna la Chrysler inerte dans l'entrée et se retrouva sur le parking. Quinze secondes de retard. Franchit le portail défoncé, déboucha dans la rue. Quarante secondes de retard. Puis il courut vers le reflet sourd de la Prelude métallisée. Elle était à cent mètres, loin, innocente, solitaire. Les deux autres Honda étaient déjà parties. Il couvrit les cent mètres en vingt secondes et se jeta à l'intérieur de la voiture. Il claqua la portière et se redressa sur le siège. Il respirait fort, bouche grande ouverte. Il tourna la tête et vit une série de phares au loin, se déplaçant très vite, venant dans sa direction, virant serré aux angles de rues, se tassant sous l'effet du freinage.

En tout, trois véhicules surgirent. Arrivés vite, ils s'arrêtèrent brusquement à hauteur du portail défoncé, restant sur la chaussée, rangés n'importe comment, moteurs en marche, leurs phares trouant la nuit brumeuse. Trois Chrysler 300C flambant neuves bleu foncé, pratiquement identiques à celle déjà garée dans le hall d'entrée de New Age.

Cinq types en tout descendirent des trois voitures. Deux de la première, un de la deuxième, deux de la troisième. À une centaine de mètres, Reacher les observait à travers son pare-brise teinté et l'angle du grillage qui entourait New Age mais, aveuglé par les six phares, il ne pouvait pas distinguer grand-chose. Le type arrivé seul paraissait être aux commandes. Un homme mince, portant un imperméable qui paraissait noir. Avec dessous sans doute un T-shirt blanc. Il contempla le portail défoncé et ordonna aux autres de rester à l'écart, comme s'il pouvait y avoir danger.

Un ancien flic, pensa Reacher. Qui répugne par instinct à contaminer une scène de crime.

Puis les cinq types se regroupèrent en une formation serrée en forme de pointe de flèche, l'homme à l'imper à la pointe. Ils avancèrent ainsi vers l'épave du portail, lentement, sur leurs gardes, un pas après l'autre, penchés en avant, têtes redressées comme s'ils étaient intrigués par ce qu'ils voyaient. Puis ils s'arrêtèrent et revinrent d'un pas pressé vers leurs voitures. Les moteurs furent coupés, les lumières éteintes et la scène se trouva plongée dans le noir.

Pas complètement idiots, se dit Reacher. Ils pensent à une embuscade. Ils pensent que nous risquons d'être encore dedans.

Sans les quitter des yeux, il attendit que sa vision nocturne lui revienne. Puis il prit le portable qu'il avait ramené de Las Vegas et passa par le menu pour trouver le dernier numéro entrant. Il appuya sur le bouton de rappel, porta le téléphone à son oreille et regarda par la fenêtre pour voir lequel des types allait répondre.

Il aurait parié sur l'homme à l'imperméable.

Erreur.

Aucun des cinq types ne répondit.

Aucun ne réagit. Aucun ne tira un téléphone de sa poche pour

vérifier qui appelait. Aucun ne bougea. La sonnerie continua dans l'oreille de Reacher jusqu'à ce que son appel soit basculé sur la messagerie. Il coupa, recommença, et la même chose se produisit. Il regarda, et personne n'eut le moindre mouvement suspect. Il était inconcevable que le directeur de la sécurité soit en intervention urgente sans son portable en service. Il était inconcevable qu'un directeur de la sécurité ignore un appel dans de telles circonstances. Autrement dit, aucune de ces cinq personnes n'était le directeur de la sécurité. Pas même le type à l'imper. Il n'était que le troisième sur le mât de totem, au mieux, en admettant que Swan ait été numéro deux. Et il se comportait comme un type de troisième rang. Avec lenteur, pesamment. Il n'avait aucun instinct tactique. N'importe qui avec un peu de jugeote aurait imaginé les mesures à prendre depuis un bon moment. Un petit bâtiment cubique, l'éventualité d'intrus armés et hostiles à l'intérieur, trois solides berlines à sa disposition, il aurait déjà dû résoudre son problème. Les trois voitures entrent, foncent dans des directions différentes, encerclent le bâtiment, ouvrent le feu, deux types devant, deux types derrière, coup de sifflet final.

Des civils, pensa Reacher.

Il attendit. Finalement, l'homme à l'imper prit la bonne décision. Ce fut lent et laborieux, mais il y parvint. Il ordonna à ses gens de remonter dans leurs voitures. Ils manœuvrèrent puis foncèrent dans le parking à toute vitesse. Reacher les regarda faire par deux fois le tour du bâtiment, puis alluma le moteur de la Honda et prit la direction de l'ouest.

Il resta dans le dédale des petites rues pour ne pas emprunter l'autoroute. Il avait observé que les flics grouillaient sur les voies rapides, la nuit, et il n'en avait jamais vu ailleurs. Il préférait jouer la prudence. Il se perdit du côté du Dodger Stadium et se retrouva décrivant, au petit bonheur la chance, un grand cercle qui le conduisit jusqu'à l'Académie de police de Los Angeles. Il s'arrêta à Echo Park et appela les autres. Ils étaient presque arrivés, faisant route vers l'ouest à un train de sénateur, tels des bombardiers revenant d'une mission nocturne.

Ils se regroupèrent dans la chambre de O'Donnell à trois heures pile du matin. Les paperasses récupérées furent disposées sur le lit en trois piles bien nettes. Reacher déroula les feuilles prises dans le bureau de Swan et en fit une quatrième. Elles n'avaient rien d'intéressant. Il s'agissait d'un mémo sur des heures supplémentaires à prévoir pour le personnel du secrétariat. Le reste était constitué de pièces justificatives pour les heures supplémentaires déjà effectuées.

La collection de O'Donnell n'était guère plus intéressante, mais se montra instructive par défaut. Elle prouvait que le cube de verre n'était qu'un centre administratif, rien de plus. Le niveau de sécurité

n'y était pas très élevé parce qu'on n'y trouvait presque rien qui mérite d'être volé. Une partie mineure du travail de conception avait bien lieu ici, certains composants y étaient assemblés, mais le gros des mètres carrés était consacré à la gestion. Des histoires de personnel, des histoires de financement, des histoires de transport, de maintenance, de bureaucratie. Rien n'ayant de valeur en soi.

Ce qui rendait d'autant plus important le fait de découvrir l'emplacement des ateliers de construction.

C'est alors que ce qu'avait récupéré Dixon fit toute la différence. Elle s'était acharnée à fouiller les ruines de la réception, rampant jusque sous la Chrysler emboutie, et en cinquante secondes chrono en avait ramené un trésor. Dans les restes d'un tiroir explosé, elle avait trouvé l'annuaire téléphonique interne de New Age. Il était à présent posé sur le lit, pile épaisse de feuilles sous une reliure rigide blanche à trois anneaux quelque peu abîmée et couverte de poussière. Le logo était imprimé sur la couverture et la plupart des pages comportaient des noms, suivis des quatre chiffres de leur ligne téléphonique directe, qui ne signifiaient rien pour eux. Mais en première page, il y avait un organigramme détaillant les différentes divisions de la société. Les noms étaient imprimés dans des cartouches et des lignes reliaient ces cartouches en fonction de la hiérarchie. La division sécurité avait à sa tête un type du nom d'Allen Lamaison. Son numéro deux avait bien été Tony Swan. Sous Swan, deux lignes conduisaient à deux autres types, et dessous, cinq autres lignes se déployaient vers cinq autres dont l'un portait le nom de Saropian et était aussi mort que Tony Swan, dans les fondations d'un hôtel de Las Vegas. Total : neuf personnes, deux tuées, restaient sept survivants.

« Regarde vers la fin », dit Dixon.

La dernière section donnait les numéros de compte auprès des transporteurs : FedEx, UPS, DHL. Plus des adresses complètes et des numéros de téléphones fixes pour deux des sites de New Age, bref, tout ce dont un service de courrier avait besoin. Le cube de verre de Los Angeles-Est, les bureaux du Colorado.

Puis, bizarrement, une troisième adresse, accompagnée d'une note imprimée en majuscules et soulignée :

AUCUNE LIVRAISON À CETTE ADRESSE.

Cette troisième adresse était celle d'un atelier de fabrication de pièces électroniques.

Elle se trouvait à Highland Park, à mi-chemin entre Glendale et Pasadena-Sud. À dix kilomètres du centre de Los Angeles, à quatorze kilomètres de l'endroit où eux-mêmes se trouvaient.

Si près qu'ils auraient pu y être en quelques minutes.

« Et maintenant, reviens en arrière de quelques pages », dit Dixon.

Reacher revint en arrière. Il y avait toute une section consacrée

aux extensions de ligne entre les sites.

« Regarde à P. »

Ça commençait par un type du nom de Pascoe et se terminait par un autre qui s'appelait Purcell. Et au milieu : *Pilote*.

« Nous avons trouvé l'hélicoptère », reprit Dixon.

Reacher hocha la tête. Lui sourit. Se la représenta courant dans un sens avec la torche à la main, puis courant dans l'autre cinquante secondes plus tard, couverte de poussière. Sa bonne vieille équipe. *Il pouvait les envoyer à Atlanta, ils reviendraient avec la recette du Coca-Cola.*

Neagley avait des dossiers concernant le personnel de toute la division sécurité. Neuf chemises vertes. Il y avait celle de Saropian, celle de Tony Swan. Reacher ne regarda ni l'une ni l'autre. Inutile. Il commença par le chef de meute, Allen Lamaison. Un Polaroid était agrafé à la première page. Lamaison était un type massif à cou de taureau, aux yeux sombres sans expression et à la bouche trop petite pour sa mâchoire carrée. Son CV, sur la feuille suivante, montrait qu'il avait travaillé vingt ans au Los Angeles Police Department, les douze dernières dans le service vols et homicides. Il avait quarante-neuf ans.

Ensuite venaient les deux types sur le troisième barreau de l'échelle. Le premier s'appelait Lennox. Quarante et un ans, ancien du LAPD, coupe de cheveux en brosse grisonnante, corpulent, visage gras et rouge.

Le deuxième était l'homme à l'imperméable. Il s'appelait Parker. Quarante-deux ans, ancien du LAPD, grand, mince, visage pâle enlaidi par un nez cassé.

« Pas un qui ne soit un ex du LAPD, dit Neagley. D'après leurs infos, ils semblent avoir tous donné leur démission à la même époque.

— Après un scandale ?

— Il y a toujours un scandale. Il est statistiquement difficile de quitter le LAPD autrement.

— Ton type de Chicago pourrait-il nous avoir leur bio ? »

Neagley haussa les épaules. « On pourrait peut-être pénétrer leurs ordinateurs. Et nous connaissons quelques personnes. On pourrait aussi avoir des infos de bouche à oreille.

— Qu'as-tu trouvé dans le bureau de Berenson ?

— Un tapis oriental tout neuf. De style persan, mais presque certainement une copie venue du Pakistan. »

Reacher hocha la tête. « Dans le bureau de Swan, aussi. Ils venaient sans doute de refaire tout l'étage de la direction. »

Neagley prit son téléphone pour laisser un message sur la boîte vocale de son assistant de Chicago tandis que Reacher mettait de côté les renseignements concernant Parker et étudiait les photos des quatre petits soldats restants. Puis il referma les dossiers et les ajusta en une

pile bien nette sur celui de Parker, comme s'il voulait les distinguer.

« J'ai vu ces cinq types cette nuit, dit-il.

— De quoi avaient-ils l'air ? demanda O'Donnell.

— De nuls. Vraiment lents et stupides.

— Où sont les deux autres ?

— À Highland Park, je suppose. Là où se trouve la vraie camelote. »

O'Donnell tira à lui les cinq dossiers et demanda : « Comment se fait-il que quatre des nôtres se soient fait avoir par des pieds nickelés ?

— Je ne sais pas », répondit Reacher.

Finalement, comme il savait qu'il le ferait, Reacher ouvrit le dossier personnel de Tony Swan venu de New Age. Il s'arrêta sur la photo. Elle datait d'un an et n'avait rien de la qualité d'un cliché de studio, mais elle était beaucoup plus claire que celle tirée à partir des caméras de surveillance que lui avait montrée Mauney. Swan avait les cheveux plus courts qu'autrefois. À l'époque, la mode des crânes rasés sévissait déjà parmi les hommes de troupe mais n'avait pas encore gagné les officiers. Swan avait porté les cheveux la raie sur le côté, peignés, d'une longueur normale. Mais avec les années, il avait dû commencer à les perdre et opté pour une coupe à la César de moins de deux centimètres. À l'armée, ils avaient été brun clair. Ils étaient maintenant d'un gris poudreux. Il avait des poches sous les yeux et de petits renflements de graisse à la jointure des mâchoires. Son cou était plus puissant que jamais. Reacher trouvait sidérant qu'il puisse trouver des cols de chemise à sa taille. Des cols taille pneus d'automobile, oui.

« Et maintenant quoi ? » demanda Dixon, rompant le silence. Reacher savait que la question était intentionnelle. Elle essayait juste de l'empêcher de lire. De lui épargner cette souffrance. Il referma le dossier. Le laissa tomber sur le lit, loin des autres, une catégorie à lui tout seul. Swan méritait mieux que d'être associé à ses derniers collègues, même sur le papier.

« Qui était au courant, qui a pris l'hélico, répondit Reacher. Voilà ce qu'il faut découvrir pour que les autres vivent un petit peu plus longtemps.

— Et quand va-t-on savoir ?

— Plus tard dans la journée. Toi et Dave, vous allez en repérage à Highland Park. Neagley et moi, on retourne à Los Angeles-Est. Dans une heure. Profitez-en pour dormir un peu. »

Reacher et Neagley quittèrent le motel à cinq heures du matin, chacun dans sa Honda, conduisant d'une main et se parlant au téléphone de l'autre, comme tous ceux qui bossent. Reacher dit qu'à son avis, lorsque l'alarme s'était déclenchée, Lamaison et Lennox s'étaient rendus directement à Highland Park. Le protocole logique en cas d'alerte, estimait-il, car Highland Park était le site le plus sensible. L'attaque de Los Angeles-Est aurait pu être faite pour détourner

l'attention. Mais aucun événement ne s'étant produit de la nuit et tout danger semblant écarté, ils avaient dû se rendre à l'aube sur les lieux où avait eu lieu l'effraction. Ils déclareraient le cube de verre hors d'usage et donneraient congé à tout le monde pour la journée. Sauf aux chefs de département, qui seraient appelés pour faire l'inventaire des dégâts et établir la liste de ce qui manquait.

Neagley était d'accord avec son analyse. Et elle comprit la suite du plan sans avoir à poser la question, une des raisons pour lesquelles Reacher l'appréciait tellement.

Ils se garèrent à une centaine de mètres l'un de l'autre, dans des rues différentes, cachés mais à découvert. Le soleil venait de passer au-dessus de l'horizon et l'aube était grise. Reacher, qui avait pris position à une cinquantaine de mètres de l'immeuble de New Age, voyait le reflet de sa voiture dans le vitrage réfléchissant, minuscule, distante, anonyme, au milieu des centaines d'autres garées tout autour. Un camion à plate-forme était positionné en marche arrière devant ce qui restait de l'entrée. Un câble d'acier se faufilait à l'intérieur, dans la pénombre. Le type qui s'appelait Parker avait toujours son imper sur lui. Il dirigeait les opérations. Il avait un de ses sous-fifres avec lui. Reacher supposa que les trois autres avaient été envoyés à Highland Park pour prendre le relais de Lamaison et Lennox.

Le câble du camion tressaillit, se tendit et commença à tracter. La Chrysler sortit en marche arrière du hall d'entrée, beaucoup plus lentement que lorsqu'elle y était entrée. Elle avait la peinture éraflée et quelques dommages à l'avant. Son pare-brise était étoilé et avait pris une forme légèrement concave. Mais dans l'ensemble, la voiture paraissait en excellent état. Aussi subtile qu'un marteau, aussi peu vulnérable qu'un marteau. Une fois montée sur la plate-forme, le conducteur la fixa par les roues et partit. À peine avait-il quitté le parking qu'une sœur jumelle de la Chrysler, intacte, y entra. Une autre 300C, puissante, inspirant confiance. Elle s'arrêta une fois les ruines du portail franchies et Allen Lamaison descendit inspecter ce qu'il en restait.

Reacher le reconnut aussitôt grâce à la photo du dossier. En chair et en os, il mesurait un peu plus d'un mètre quatre-vingts et devait peser dans les cent kilos. Épaules larges, hanches étroites, jambes longues. Il donnait une impression de rapidité et d'agilité. Il était habillé d'un costume gris avec chemise blanche et cravate rouge. Il retenait sa cravate en l'aplatissant de la main contre sa poitrine, bien qu'il n'y ait pas de vent. Il jeta un rapide coup d'œil au portail détruit, remonta dans la Chrysler et s'avança dans le parking. Il s'arrêta non loin des portes démolies, descendit, Parker le rejoignit et les deux hommes commencèrent à parler.

Juste pour confirmation, Reacher prit le portable qu'il avait ramené de Las Vegas et refit le numéro. À cinquante mètres, la main de Lamaison alla droit dans sa poche et en ressortit avec le téléphone. Il jeta un coup d'œil à l'identification de l'appel et se pétrifia.

Je t'ai eu, pensa Reacher.

Il ne pensait pas que l'homme répondrait. Mais il se trompait. Lamaison ouvrit l'appareil et le porta à son oreille.

« Quoi ?

— Alors, comment s'annonce la journée ? demanda Reacher.

— Elle vient juste de commencer.

— Et comment a été la nuit ?

— Je vais vous tuer.

— Des tas de gens ont essayé, répliqua Reacher. Je suis encore là. Eux, non.

— Où êtes-vous ?

— On a quitté la ville. Ça nous a paru plus prudent. Mais nous reviendrons. Peut-être la semaine prochaine, peut-être le mois prochain, peut-être l'année prochaine. Vous seriez bien inspiré de prendre tout de suite l'habitude de regarder par-dessus votre épaule. Vous allez être obligé de le faire très souvent.

— Vous ne me faites pas peur.

— Alors, c'est que vous êtes fou », dit Reacher, coupant la communication. Il vit Lamaison regarder le téléphone, puis composer un autre numéro. Pas un rappel. Il attendit, mais son portable resta silencieux et Lamaison se mit à parler avec quelqu'un d'autre.

Dix minutes plus tard, Lennox fit son apparition, également dans une Chrysler 300C bleue. Costume noir, coupe en brosse grise, corpulent, figure épaisse et rougeaude. L'autre numéro trois, le subordonné de Swan, l'égal de Parker. Il portait un plateau chargé de gobelets de café et disparut dans le bâtiment. Encore cinquante minutes, et Margaret Berenson arriva à son tour. Le Dragon femelle. Ressources humaines. Sept heures du matin. Elle était au volant d'une Toyota métallisée de moyenne gamme. Elle quitta l'allée centrale, tourna à droite et alla se ranger impeccablement dans le parking, non loin de l'entrée. Puis elle se faufila au milieu des gravats et entra. Lamaison sortit un instant et envoya le reste de ses sous-fifres monter la garde à l'entrée. Parker constituait la deuxième ligne de défense, à la porte. Il avait toujours son imperméable sur lui. Deux autres responsables firent leur apparition. Probablement ceux des services financiers et de la logistique, supposa Reacher. Les sentinelles leur firent signe de passer par le portail démolí et Parker les contrôla à la porte. Puis ce fut au tour d'un des patrons. Un type âgé, une berline Jaguar, déférence au portail, Parker au garde-à-vous. Le vieux se contenta de parler avec Parker par sa vitre baissée, puis repartit. Il

avait manifestement un style décontracté, question management.

Puis plus rien ne se passa, et les choses en allèrent ainsi pendant plus de deux heures.

Pendant qu'il attendait, Dixon appela de Highland Park. Elle était planquée là-bas avec O'Donnell depuis six heures du matin. Ils avaient vu arriver trois sous-fifres. Ils avaient vu Lamaison et Lennox partir. Ils avaient vu des ouvriers arriver. Ils avaient aussi fait le tour de l'usine, sur un rayon de deux blocs, pour se faire une idée d'ensemble.

« C'est là que les choses se passent, dit Dixon. Plusieurs bâtiments, enceinte impressionnante, excellente sécurité. Et il y a une plate-forme pour hélico derrière. Avec un hélicoptère dessus. Un Bell 222 tout blanc. »

À neuf heures et demie du matin, le Dragon femelle partit. Elle s'avança avec précaution au milieu des gravats, resta un instant immobile sur la marche de faible hauteur, devant l'entrée, puis retourna à sa Toyota. Le portable de Reacher sonna. L'appareil de location, pas celui du type de Vegas.

« On y va ? demanda-t-elle.

— Tout à fait, répondit Reacher. Toi devant, moi en retrait. »

Il enfila ses gants et lança la Honda au moment où Berenson lançait sa Toyota. Elle avait tourné à droite en entrant, elle allait donc tourner à gauche en sortant. Reacher dégagea, parcourut une vingtaine de mètres et fit demi-tour grâce à l'évasement d'une rue perpendiculaire. Il était ankylosé à force d'attendre. Il revint lentement, longeant la grille de New Age. Berenson fonçait dans le parking. À un coin de rue, il vit la Honda de Neagley, roulant au pas, traînant un nuage de vapeur blanche. Berenson atteignit l'épave du portail et le franchit sans s'arrêter. Tourna à gauche. Neagley fit de même et se plaça à une vingtaine de mètres du Dragon femelle. Reacher ralentit, attendit et tourna à son tour pour se placer à environ soixante-dix mètres de Neagley, soit à quatre-vingt-dix mètres de Berenson.

La Prelude était un coupé à assiette basse et, du coup, Reacher n'avait pas la meilleure visibilité du monde ; mais la plupart du temps, il voyait suffisamment bien la Toyota, loin devant. Berenson roulait très en dessous de la limite de vitesse. Elle avait peut-être perdu des points de permis. Ou alors elle pensait à autre chose. Ou peut-être les cicatrices de son accident de voiture étaient-elles plus à vif dans son souvenir qu'elles n'étaient visibles sur ses traits. Elle tourna à droite dans une rue qui s'appelait Huntington Drive et qui, Reacher en était à peu près sûr, avait fait autrefois partie de la Route 66. Il se mit à fredonner, histoire de se donner le moral. Puis s'arrêta. Berenson ralentissait et avait mis son clignotant. Elle s'apprêtait à tourner à gauche. Elle prenait la direction de South Pasadena.

Son téléphone sonna. Neagley.

« Cela fait trop longtemps que je suis derrière elle, dit-elle. Je vais faire un à droite et deux à gauche. Tu prends ma place pour un tour. »

Il laissa l'appareil ouvert et accéléra. Berenson s'était engagée dans une petite rue appelée Van Horne Avenue. Il était à cinquante mètres derrière elle quand il s'y engagea. Il ne la voyait plus. La rue était trop incurvée. Il accéléra à nouveau puis ralentit, arriva à la fin de la courbe et la vit à une quarantaine de mètres devant. Il continua et, dans son rétroviseur, aperçut Neagley derrière lui.

Monterey Hills laissa la place à South Pasadena et, aux limites de municipalité, la rue devint Vial Del Rey. Joli nom, bel endroit. Le rêve californien. Collines basses, rues en courbe, arbres, printemps perpétuel, fleurs toute l'année. Reacher avait grandi dans de sinistres bases militaires en Europe et dans le Pacifique, et on lui avait donné des livres d'images pour lui montrer à quoi ressemblait son pays. La plupart de ces images ressemblaient exactement à South Pasadena.

Berenson tourna à gauche et alla s'arrêter dans une paisible impasse résidentielle. Reacher aperçut de coquettes maisons baignées dans le soleil matinal. Il ne suivit pas. La Honda gonflée était des plus anonymes dans la plupart des quartiers de Los Angeles, mais pas dans une rue comme celle-ci. Il freina et s'arrêta trente mètres plus loin. Neagley se rangea derrière lui.

« Maintenant ? » demanda-t-elle au téléphone.

Il y a deux méthodes principales pour rendre visite à des gens qui rentrent chez eux. Soit on les laisse s'installer et on trouve une raison indiscutable pour qu'ils vous laissent entrer plus tard, soit on les talonne et on se précipite quand ils ont encore les clés dans la main ou la porte ouverte.

« Maintenant », répondit Reacher.

Ils descendirent de voiture, fermèrent les portières et se mirent à courir. Rien de suspect. Un homme seul, en train de courir, pouvait l'être. Une femme courant seule, c'était plutôt rare. Un homme et une femme courant ensemble étaient en général pris pour des amis faisant leur jogging à deux, ou pour un couple qui s'amusait.

Ils débouchèrent dans l'impasse et ne virent rien, sur le coup. La rue montait et tournait. Ils arrivèrent à la sortie du tournant juste à temps pour voir une porte de garage s'ouvrir près d'une maison située sur la droite, à un tiers de la fin de la rue. La Toyota métallisée de Berenson attendait dans l'allée goudronnée. La maison était petite et impeccable. Façade de brique. Parements peints. Le jardin, devant, était fait de rochers, de gravier et de massifs colorés de fleurs de toutes sortes. Il y avait un panier de basket au-dessus du garage. La porte, en se soulevant, laissa entrer assez de lumière pour qu'on puisse voir des trucs de gosse empilés contre un mur. Une bicyclette, un skateboard, une batte de base-ball, des protège-genoux, des casques, des gants.

Les feux de stop de la Toyota s'éteignirent et la voiture avança lentement. Neagley piqua un sprint. Elle était beaucoup plus rapide que Reacher. Elle entra dans le garage à l'instant où la porte se refermait. Reacher arriva dix secondes après elle et, du pied, enclencha le mécanisme de sécurité. Il attendit que la porte se relève à hauteur de la taille et se glissa dessous.

Margaret Berenson était déjà descendue de voiture. Neagley la tenait par les cheveux d'une de ses mains gantées, retenant de l'autre les deux poignets de la femme dans son dos. Berenson se débattait, mais pas tant que ça. Elle s'arrêta quand Neagley la courba vers l'avant pour lui taper la tête deux fois contre la carrosserie. À ce stade, elle cessa de résister et se mit à crier. Elle s'arrêta de crier une seconde plus tard, après avoir été redressée et tournée vers Reacher, quand elle reçut de celui-ci un coup de poing – un seul – au plexus solaire, pas trop fort, juste assez pour lui couper la respiration.

Puis Reacher s'écarta pour aller appuyer sur le bouton de fermeture de la porte. Une ampoule de faible puissance pendait du plafond et une lueur jaunâtre anémique vint remplacer la lumière éclatante du soleil. Au fond à droite du garage, une porte donnait sur l'extérieur tandis qu'une autre, à gauche, devait conduire à l'intérieur de la maison. Il y avait un clavier de système d'alarme à côté.

« C'est branché ? demanda Reacher.

— Oui, répondit Berenson, hors d'haleine.

— Non », dit Neagley. Elle eut un mouvement de tête vers la bicyclette et le skateboard. « Le gosse doit avoir douze ans. Maman est partie tôt, ce matin. Le gosse a pris tout seul le bus scolaire, pour une fois. Inhabituel, probablement. Brancher l'alarme ne doit pas faire partie de sa routine.

— Papa l'a peut-être mise.

— Papa s'est tiré depuis longtemps. Maman n'a pas d'alliance.

— Un petit copain ?

— Tu plaisantes. »

Reacher essaya la porte. Fermée à clé. Il prit le trousseau, sur le contact de la Toyota, l'examina et trouva ce qu'il cherchait. La porte s'ouvrit. Pas de bips d'avertissement. Trente secondes plus tard, pas de sirène, rien.

« Vous racontez beaucoup de mensonges, Mme Berenson », dit-il.

Berenson ne répondit rien.

« Elle travaille aux ressources humaines. C'est leur boulot. »

Reacher tint la porte ouverte et Neagley poussa Berenson, à travers une buanderie, jusque dans la cuisine. La maison avait été construite avant que les promoteurs ne commencent à faire des cuisines grandes comme des hangars à avion, et il ne s'agissait donc que d'une petite pièce carrée, pleine de placards et d'appareils ménagers démodés de quelques années. Il y avait une table et deux chaises. Neagley força Berenson à s'asseoir sur l'une d'elles tandis que Reacher retournait au garage et le fouillait jusqu'à ce qu'il trouve un rouleau entamé d'adhésif, sur une étagère. Avec les gants, il ne put décoller le bout et il revint donc dans la cuisine où il utilisa un couteau qu'il prit dans un support en bois d'érable. Il attacha solidement Berenson à la chaise – buste, bras, jambes : rapide et efficace.

« On était dans l'armée, lui dit-il. On vous l'a déjà mentionné, je crois ? Quand on avait besoin d'informations, on s'adressait en premier à la réception. Aujourd'hui, la réception c'est vous. Alors parlez.

— Vous êtes cinglé, répondit Berenson.

— Parlez-moi de votre accident de voiture.

— De quoi ?

— Vos cicatrices.

— C'était il y a longtemps.

— C'était dur ?

— Affreux.

— Eh bien, ça pourrait être pire. » Reacher posa le couteau de cuisine sur la table, y joignit le Glock qu'il sortit d'une poche et le bloc

de béton de Swan qu'il sortit d'une autre. « Blessures à l'arme blanche, blessures par balle, traumatismes par percussion. Vous avez le choix. »

Berenson se mit à pleurer. Des sanglots et des gémissements impuissants, désespérés. Des secousses agitèrent ses épaules, sa tête retomba et des larmes atterrirent sur ses genoux.

« Inutile. Pleurnicher est sans effet sur moi. »

Berenson releva la tête et se tourna pour regarder Neagley. Le visage de Neagley était à peu près aussi expressif que le morceau de béton de Swan.

« Parlez, dit Reacher.

— Je peux pas, dit Berenson. Ils feraient du mal à mon fils.

— Qui ça ?

— Je peux pas vous le dire.

— Lamaison ?

— Je peux pas vous le dire.

— Il est temps de vous décider, Margaret. Nous voulons savoir qui est au courant et qui est monté dans l'hélico. Pour l'instant, vous faites partie du groupe. Si vous voulez en sortir, il va falloir nous répondre sérieusement.

— Ils feront du mal à mon fils.

— Qui ça ? Lamaison ?

— Je ne peux pas dire qui.

— Voyez les choses de notre point de vue, Margaret. Si nous avons un doute, nous vous liquiderons. »

Berenson ne dit rien.

« Montrez-vous intelligente, Margaret, reprit Reacher. Quelle que soit la personne qui menace votre fils, si vous avez un bon dossier contre lui, il est mort. Et il ne pourra donc plus vous faire de mal.

— Je ne peux pas me fier à ça.

— Descends-la, dit Neagley. Elle nous fait perdre notre temps. »

Reacher s'approcha du réfrigérateur et l'ouvrit. S'empara d'une bouteille d'Évian en plastique. Non gazeuse, française, trois fois le prix de l'essence. Il dévissa le bouchon et prit une longue rasade. Tendit la bouteille à Neagley. Elle secoua la tête. Il vida le reste de la bouteille dans l'évier, revint à la table et, à l'aide du couteau, découpa un ovale dans le fond de la bouteille. Il glissa ensuite celle-ci sur le canon du Glock. L'ajusta de manière à ce qu'il soit aligné sur l'ouverture du goulot.

« Un silencieux maison, expliqua-t-il. Les voisins n'entendront rien. Ça ne marche qu'une fois, mais une fois, c'est tout ce qu'il faut. »

Il tint le canon à environ cinquante centimètres du visage de Berenson de manière à ce que son œil droit plonge directement dans la bouteille.

Berenson commença à parler.

Rétrospectivement, c'est une histoire dont Reacher aurait pu écrire le scénario d'avance. L'ingénieur à l'origine du projet – actuellement directeur du contrôle qualité – avait commencé à manifester des signes sérieux de stress. Il s'appelait Edward Dean et habitait loin dans le nord, au-delà des montagnes. Heureusement, son compte rendu annuel de résultat devait être remis trois semaines après qu'il avait commencé à se comporter bizarrement. Formée à ce genre de cas, Margaret Berenson avait remarqué que quelque chose n'allait pas et avait enquêté.

Dean avait tout d'abord prétendu que son installation dans le nord était à l'origine du problème. Il avait voulu mener une vie tranquille et avait acheté plusieurs hectares de terre dans le désert, un peu au sud de Palmdale. Les allers et retours le tuaient. Berenson n'y croyait pas. Les Angelinos passent leur vie dans une circulation infernale. Dean affirma alors que ses voisins lui posaient problème. Il y avait une bande de motards hors-la-loi et des labos de méthadone à côté de chez lui. Berenson jugea cette explication plus crédible. Les histoires sur la région des *badlands*, les « mauvaises terres », étaient légion. Mais une réflexion anodine de Dean sur sa fille la conduisit à soupçonner que la gamine était, pour une raison ou une autre, le véritable problème. Elle avait quatorze ans. Berenson ajouta deux à deux et obtint cinq. Elle imagina que la gosse traînait peut-être avec les motards ou touchait au crystal et causait des ennuis à la maison.

Puis elle était revenue sur son interprétation. Les problèmes de qualité à Highland Park avaient fini par être connus de tous dans la société. Berenson savait que Dean avait du mal avec sa double casquette. En tant que directeur, il avait la responsabilité des financiers. Mais il avait aussi vis-à-vis du Pentagone la responsabilité de veiller à ce que New Age lui vende un produit parfait. Berenson imagina que ce conflit intérieur était à l'origine de son état dépressif. Il faisait cependant ce qu'il avait à faire, d'un point de vue légal, aussi avait-elle choisi de mettre ses inquiétudes de côté.

Et sur ces entrefaites, Tony Swan avait disparu.

Purement et simplement évanoui dans la nature. Un jour il était là, le lendemain, disparu. En professionnelle avertie, Margaret

Berenson avait remarqué son absence. Elle avait voulu en connaître le motif. Elle aussi avait des responsabilités contradictoires. Swan avait accès à des informations classées secrètes, qui impliquaient la sécurité nationale. Elle avait foncé comme un chien qui flaire un os et avait posé toutes sortes de questions à toutes sortes de personnes.

Puis un jour, en arrivant chez elle, elle avait trouvé Allen Lamaison qui l'attendait dans l'allée, jouant au basket avec son fils.

Berenson avait peur de Lamaison. Elle en avait toujours eu peur. À quel point, elle n'en prit conscience que lorsqu'elle le vit qui ébouriffait les cheveux de son fils de douze ans d'une patte assez grosse pour broyer le petit crâne. Il suggéra que le garçon reste dehors à s'entraîner pendant qu'il entrait pour avoir une importante discussion avec Maman.

Discussion qui commença par une confession. Lamaison raconta ce qui était exactement arrivé à Swan. Lui donna tous les détails. Et fit allusion à la raison pour laquelle ils en étaient arrivés là. Cette fois-ci, lorsque Berenson additionna deux et deux, elle obtint quatre. Elle se rappela l'état dépressif de Dean. De fil en aiguille, Lamaison lui révéla que Dean coopérait à un projet spécial parce que, s'il avait refusé, sa fille aurait disparu et il ne l'aurait retrouvée que bien des semaines plus tard, couverte de sang jusqu'aux chevilles, au milieu d'une joyeuse bande de motards.

À moins, bien sûr, qu'il ne la retrouve pas du tout.

Sur quoi Lamaison suggéra que la même chose, exactement, pouvait arriver à son fils. Il expliqua que beaucoup de ces motards hors-la-loi ne détestaient pas passer de la voile à la vapeur. La plupart d'entre eux avaient fait de la prison, et la prison a des effets déformants sur vos inclinations.

Il lui avait donné un avertissement et deux consignes. L'avertissement était que tôt ou tard, deux hommes et deux femmes se présenteraient et commenceraient à poser des questions. De vieux amis de Swan du temps où il était à l'armée. La première consigne était de s'en débarrasser, fermement, poliment et définitivement. La deuxième consigne était de ne devoir jamais rien révéler de cette conversation.

Puis il obligea Berenson à monter au premier étage et lui fit exécuter un certain acte sexuel. Pour sceller leur accord, expliqua-t-il.

Sur ce, il était ressorti et avait fait quelques paniers avec son fils.

Et il était reparti.

Reacher la crut. Il avait souvent entendu des gens raconter des mensonges, au cours de sa vie, moins souvent la vérité. Il savait distinguer les premiers de la seconde. Il savait à quoi il pouvait prêter foi ou non. D'un cynisme qui frôlait l'absolu, il avait néanmoins conservé une parcelle d'ouverture d'esprit. Il croyait à l'histoire du

basket, à l'allusion à la prison, à l'acte sexuel. Des personnes comme Margaret Berenson n'inventent pas ce genre de détails. Elles ne pourraient pas. Leur univers mental n'était pas assez vaste. Il prit le couteau de cuisine et coupa l'adhésif qui la retenait et l'aida à se remettre debout.

« Bon. Qui est au courant ? demanda-t-il.

— Lamaison, répondit-elle. Lennox, Parker et Saropian.

— C'est tout ?

— Oui.

— Et les quatre autres anciens du LAPD ?

— C'est différent. Ils sont d'une autre génération et viennent d'ailleurs. Lamaison ne leur ferait pas confiance pour une affaire pareille.

— Dans ce cas, pourquoi les a-t-il engagés ?

— Pour la figuration. Pour le nombre. Et il a confiance en eux pour tout le reste. Ils font ce qu'il leur dit de faire.

— Mais pourquoi avoir embauché Tony Swan ? Il aurait dû savoir qu'il serait toujours l'empêcheur de danser en rond.

— Ce n'est pas Lamaison qui l'a engagé. Il n'en voulait pas. Mais j'ai convaincu notre PDG que nous avions besoin d'un peu de diversité en matière de cursus. Qu'il était malsain que tout le monde ait le même parcours.

— C'est donc vous qui l'avez engagé ?

— En un sens, oui. Je suis désolée.

— À quel endroit les choses ont-elles commencé à mal tourner ?

— À Highland Park. L'hélicoptère est là-bas. Il y a plusieurs bâtiments. C'est un site important.

— Connaissez-vous un endroit où vous pourriez vous réfugier ? lui demanda Reacher.

— Me réfugier ?

— Pour deux ou trois jours, jusqu'à ce que ce soit terminé.

— Ce ne sera pas terminé. Vous ne connaissez pas Lamaison. Vous ne pourrez pas le battre. »

Reacher se tourna vers Neagley.

« Nous ne pourrons pas le battre ?

— Si, comme un tambour, répondit-elle.

— Mais ils sont quatre, remarqua Berenson.

— Trois, dit Reacher. Nous avons déjà eu Saropian. Ils sont trois, nous sommes quatre.

— Vous êtes cinglé.

— C'est ce qu'ils vont penser. Sûr et certain. Ils vont me prendre pour un grand psychotique. »

Berenson garda le silence pendant un long moment.

« Je pourrais aller dans un hôtel, dit-elle.

— À quelle heure votre fils revient-il de l'école ?

— Je vais aller le chercher. »

Reacher acquiesça. « Faites votre valise.

— Tout de suite.

— Qui était dans l'hélico ? demanda Reacher.

— Lamaison, Lennox et Parker. Seulement ces trois-là.

— Et le pilote, dit Reacher. Ça fait quatre. »

Berenson monta au premier faire sa valise et Reacher rangea le couteau de cuisine. Puis il remit le bloc de béton de Swan dans sa poche et retira le Glock de la bouteille d'Évian.

« Ce truc aurait vraiment marché ? demanda Neagley. Comme silencieux ?

— J'en doute, répondit Reacher. J'ai lu ça quelque part. Sur le papier, ça fonctionnait. Mais dans la réalité, je suppose que la bouteille aurait explosé et m'aurait aveuglé avec des éclats de plastique. Un stratagème efficace, non ? Un petit plus. Mieux que de se contenter de pointer l'arme sur elle. »

Son téléphone sonna. Celui en location, pas le portable de Saropian. C'était Dixon. Elle et O'Donnell avaient planqué à Highland Park pendant quatre heures et demie. Ils avaient vu tout ce qu'il y avait à voir et commençaient à se sentir eux-mêmes un peu trop voyants.

« Rentrez au motel, répondit-il. On a eu ce qu'on voulait. »

Le téléphone de Neagley sonna à son tour. Son téléphone personnel, cette fois. Son assistant de Chicago. Dix heures trente à Los Angeles, l'heure du déjeuner dans l'Illinois. Elle écouta, sans bouger, sans poser de questions, se contentant d'absorber les informations. Puis elle coupa la ligne.

« Premières informations via les rumeurs qui courent au LAPD, dit-elle. En vingt-huit ans de maison, Lamaison a dû faire face dix-huit fois à des enquêtes internes et a toujours été blanchi.

— Motifs ?

— T'as le choix. Emploi abusif de la force, pots-de-vin, corruption, disparition de drogues saisies, d'argent saisi. C'est un salopard, mais intelligent.

— Comment un type comme ça arrive-t-il à décrocher un boulot dans une boîte qui travaille pour la défense ?

— Et comment en a-t-il décroché un au LAPD, pour commencer ? Comment a-t-il pu avoir des promotions jusqu'en haut de l'échelle ? En se bâtissant une façade et en travaillant dur pour que son dossier reste vierge, voilà comment. Et en ayant un collègue qui savait quand et comment se taire.

— Son collègue devait être le même genre de salopard. C'est comme ça, en général.

— Tu devrais le savoir », répondit Neagley.

Quarante minutes plus tard, Berenson redescendit avec deux bagages. Une petite valise chic en cuir noir et un sac de voyage en synthétique d'un vert éclatant, avec un logo de sport dessus. Ses affaires dans l'une et celles de son fils dans l'autre, en déduisit sans peine Reacher. Elle les chargea dans le coffre de la Toyota. Reacher et Neagley rejoignirent leurs véhicules et les ramenèrent pour se mettre en formation serrée de convoi de protection. Même méthode que pour la surveillance, objectif différent. Neagley restait proche, Reacher à distance. Au bout de deux kilomètres, il conclut que O'Donnell avait eu tort en estimant que les Honda bricolées étaient les voitures les plus invisibles de Californie. La Toyota répondait beaucoup mieux à ce critère. Il regardait droit devant lui et pouvait à peine la voir.

Berenson s'arrêta devant une école. C'était un grand bâtiment ocre plongé dans ce trou noir de silence qui règne lorsque tous les enfants sont en classe. Au bout de vingt minutes, elle en ressortit accompagnée d'un garçonnet aux cheveux bruns. Il était petit. Il atteignait à peine l'épaule de sa mère. Il paraissait un peu intrigué, mais plutôt content d'avoir à quitter l'école.

Puis Berenson alla prendre la 110 et sortit à Pasadena, où elle arrêta son choix sur une auberge, dans une voie tranquille. Reacher approuva ce choix. L'auberge avait un parking, à l'arrière, où la Toyota ne serait pas visible de la rue, un portier à l'entrée et deux femmes derrière un comptoir, à l'intérieur. Beaucoup d'yeux vigilants entre les ascenseurs et les chambres. Mieux qu'un motel.

Reacher et Neagley restèrent sur place, le temps que Berenson et son fils s'installent. Dix minutes suffiraient. Ils en profitèrent pour déjeuner rapidement au bar de l'hôtel. Des clubs sandwiches, du café pour Reacher, un soda pour Neagley. Il aimait bien se curer les dents ensuite avec la pique qui servait à tenir les tranches de pain. Il n'avait pas envie de parler aux gens avec des débris de poulet entre les incisives.

Son téléphone sonna alors qu'il finissait son café. De nouveau Dixon. Elle et O'Donnell étaient de retour au motel. Un message urgent les y attendait. De Curtis Mauney.

« Il nous demande d'aller le retrouver au même endroit, au nord de Glendale.

— Là où on est allés pour Orozco ?

— Oui.

— Ils ont retrouvé Sanchez ?

— Il ne le dit pas. Mais il ne nous demande pas de le rejoindre à la morgue, Reacher. Il faut aller à l'hôpital, de l'autre côté de la rue. Alors si c'est Sanchez, il est encore en vie. »

Dixon et O'Donnell quittèrent le Motel Dunes et Reacher et Neagley l'auberge de Pasadena. Les deux endroits étaient à la même distance de l'hôpital, au nord de Glendale. Soit seize kilomètres, deux longs côtés d'un triangle isocèle.

Reacher s'attendait à ce que lui et Neagley arrivent les premiers. Alignées sur le flanc des montagnes San Gabriel, les voies rapides les menaient directement à Pasadena. Dixon et Neagley, roulant en direction nord-est, à angle droit par rapport aux autoroutes, avaient un itinéraire plus compliqué à suivre, obligés qu'ils seraient de se frayer un chemin par les petites rues encombrées.

Mais il y avait un embouteillage sur la 210. À cent mètres de la rampe d'accès, ils se trouvèrent complètement arrêtés. Un océan de voitures immobilisées s'incurvait au loin, scintillant sous le soleil, brûlant de l'essence et n'allant nulle part. Un classique à Los Angeles. Reacher regarda dans son rétroviseur et vit la Honda de Neagley juste derrière lui. C'était une Civic, blanche, d'environ quatre ans. Il ne la voyait pas elle-même au volant. Le pare-brise était trop fortement teinté. Il avait en outre une bande de plastique en haut, bleu foncé, avec les mots *même pas peur* écrits dessus en lettres argentées hachées. Tout à fait appropriés, pensa-t-il, en ce qui concernait Neagley.

Il l'appela par téléphone.

« Il y a eu un accident plus loin, dit-elle. Je l'ai entendu à la radio.

— Génial.

— Si Sanchez a tenu jusqu'à maintenant, il pourra bien s'accrocher encore quelques minutes. »

Reacher demanda : « Qu'est-ce qui est allé de travers ?

— Je ne sais pas. Ce n'était pourtant pas le truc le plus dur qu'ils aient eu à affronter.

— Ils se sont donc fait piéger. Par quelque chose d'imprévisible. Par qui Swan a commencé, à ton avis ?

— Par Dean, répondit Neagley. Le type du contrôle qualité. Son comportement a dû être le déclencheur. De mauvais chiffres ne signifient pas forcément grand-chose en eux-mêmes. Mais de mauvais chiffres et un patron du contrôle qualité qui pète les plombs, si.

— Dean lui aurait tout débarrassé ?

— Probablement pas. Mais suffisamment pour qu'il remplisse les vides. Swan était beaucoup plus malin que Berenson.

— Et quelle a été son étape suivante ?

— Deux choses en parallèle, répondit Neagley. Il a sécurisé la situation de Dean et il a commencé à chercher de quoi corroborer ses soupçons.

— Avec l'aide des autres.

— Plus que de l'aide, lui fit observer Neagley. Il en avait fait ses sous-traitants. Bien obligé ; car sa situation n'était pas sûre, sur place.

— Il n'a parlé à Lamaison à aucun moment ?

— Certainement pas. Première règle, ne faire confiance à personne.

— Mais alors, comment s'est-il fait piéger ?

— Je ne sais pas.

— Comment penses-tu que Swan s'y est pris, pour sécuriser la situation de Dean ?

— Il a dû en parler aux flics du coin. Leur demander d'assurer sa protection, ou au moins qu'une patrouille passe régulièrement.

— Lamaison est un ex du LAPD. Il a peut-être encore des copains dans la place. Ils ont pu le tuyauter.

— Ça ne colle pas, dit Neagley. Swan ne s'est pas adressé au LAPD. Dean habitait au diable, en dehors de sa juridiction. »

Reacher réfléchit un instant.

« Ce qui veut dire aussi que Swan n'a parlé à personne, vu que c'est le royaume de Curtis Mauney, là-haut, et qu'il ignorait tout de Dean et de New Age. Ou même de Swan, mis à part ce qu'il en savait par Franz.

— Swan n'aurait pas laissé Dean sans protection.

— Dans ce cas, Dean n'a pas été l'élément déclencheur. Swan ne savait peut-être rien de lui. Il est peut-être tombé sur l'affaire d'une manière différente.

— À savoir ? demanda Neagley.

— Aucune idée. Sanchez pourra peut-être nous le dire.

— Tu crois qu'il est vivant ?

— Espérer le meilleur.

— Et se préparer au pire. »

Ils coupèrent la communication. Leur file avança de quelques mètres. Au cours de la minute et quinze secondes de leur conversation, ils avaient parcouru l'équivalent de cinq longueurs de voiture. Au cours des cinq minutes de silence qui suivirent, ils avancèrent du double, environ, soit six fois plus lentement qu'un marcheur. Tout autour d'eux, les gens prenaient leur mal en patience. Ils parlaient au téléphone, lisaient, se rasaient, se maquillaient,

fumaient, mangeaient, écoutaient de la musique. Certains se faisaient bronzer. Ils avaient remonté leur manche de chemise et passé le bras par la vitre baissée.

Le portable de location de Reacher sonna. Encore Neagley.

« Des nouvelles de Chicago, dit-elle. Nous sommes entrés dans le système du LAPD. Lennox et Parker ne valaient pas mieux que Lamaison. Ces deux-là faisaient équipe. Ils ont démissionné plutôt que d'affronter leur deuxième enquête interne en douze ans. Ils ont dû rester une semaine au chômage, puis Lamaison les a engagés à New Age.

— Je suis content de ne pas avoir d'actions dans la boîte.

— Tu en as. C'est l'argent du Pentagone. D'où crois-tu donc qu'il vient ?

— Pas de ma poche », dit Reacher.

Deux cents mètres plus loin, l'autoroute présentait une ligne droite montante et ils purent apercevoir l'origine de l'embouteillage au loin, dans la brume. Une voiture en panne sur la voie de gauche. Un incident mineur, mais toute l'autoroute était bloquée. Reacher raccrocha et composa le numéro de Dixon.

« Vous êtes arrivés ? demanda-t-il.

— On doit en avoir pour dix minutes, à peu près.

— Nous sommes coincés dans un embouteillage. Appelle-nous si tu as de bonnes nouvelles. Et si tu en as de mauvaises aussi, bien sûr. »

Il fallut attendre encore un quart d'heure pour atteindre la voiture en panne, puis effectuer quelques audacieux changements de voie pour s'en dégager. Après quoi le flot des véhicules se libéra et tout le monde se remit à rouler à cent dix à l'heure comme si rien ne s'était passé. Reacher et Neagley arrivèrent à leur destination dix minutes plus tard. Seize kilomètres en quarante minutes. Un peu plus de vingt kilomètres à l'heure de moyenne. Pas terrible.

Délaissant la morgue, ils se garèrent dans le parking de l'hôpital réservé aux visiteurs. Sous le soleil, ils allèrent jusqu'à l'entrée principale. Reacher vit la Honda de O'Donnell dans le parking, puis celle de Dixon. Ils se retrouvèrent dans un hall plein de chaises en plastique rouge. Certaines étaient occupées. La plupart étaient vides. L'endroit était plutôt tranquille. Aucun signe de Dixon ni de O'Donnell. Ni de Curtis Mauney. Il y avait un long comptoir avec des gens derrière. Pas des infirmières, justes des employés de bureau. Reacher demanda Mauney sans succès. Demanda Jorge Sanchez sans plus de succès. Il demanda alors où étaient les urgences pour monsieur tout-le-monde, et on l'orienta sur un autre comptoir à un coude de couloir de là.

Au nouveau comptoir, on lui dit qu'il n'y avait eu aucune admission récente au nom de Jorge Sanchez et qu'on ne savait rien

d'un shérif du comté de LA du nom de Curtis Mauney. Reacher sortit son téléphone, mais on lui dit qu'il ne pouvait pas l'utiliser à l'intérieur du bâtiment au cas où son signal brouillerait un matériel médical hypersensible. Il sortit dans le parking et appela Dixon.

Pas de réponse.

Il essaya le numéro de O'Donnell.

Pas de réponse.

« Ils ont peut-être coupé leur appareil, dit Neagley. Parce qu'ils sont en soins intensifs, ou quelque chose comme ça.

— Et avec qui ? Ils n'ont jamais entendu parler de Sanchez, ici.

— Il faut bien qu'ils soient quelque part. Ils viennent d'arriver.

— J'aime pas trop ça », dit Reacher.

Neagley prit la carte de Mauney dans sa poche. La lui tendit. Reacher composa le numéro de Mauney sur son portable.

Pas de réponse.

Sa ligne fixe.

Pas de réponse.

Puis le téléphone de Neagley sonna. Son téléphone personnel, pas le portable de location. Elle décrocha. Écouta. Son visage devint pâle. Se vida littéralement de son sang, comme de la cire.

« C'était Chicago, dit-elle. Curtis Mauney faisait autrefois équipe avec Allen Lamaison. Ils ont été douze ans ensemble au LAPD. »

Ils se sont donc fait piéger. Par quelque chose d'imprévisible. Neagley avait eu raison, mais seulement à moitié. Dean avait constitué un élément majeur, mais pas l'élément déclencheur. Swan était parvenu jusqu'à lui bien plus tard dans son enquête, par une autre voie, alors que les autres étaient déjà dans le coup. Pas d'autre manière d'expliquer l'étendue du désastre. Reacher, debout dans le parking de l'hôpital, ferma les yeux et se représenta la scène. Vit Swan parler à Dean, la dernière pièce du puzzle, chez lui, au nord des montagnes, dans sa propriété au milieu du désert près de Palmdale, un paradis pour réfugiés de la ville, un sanctuaire, une jeune fille passant en silence devant une porte-fenêtre ouverte, la peur sur le visage de Dean, l'inquiétude sur celui de Swan. Reacher le vit lui soutirant toute l'histoire, rassurant, solide, confiant, comme toujours. Puis Reacher l'imagina se rendant directement dans quelque bureau poussiéreux de shérif, parlant à Mauney, donnant des explications, demandant de l'aide, l'exigeant. Puis Swan partait et Mauney décrochait son téléphone. Scellant le sort de Swan là, dans l'instant. Et celui de Franz, et celui d'Orozco, et celui de Sanchez.

Quelque chose d'imprévisible.

Reacher rouvrit les yeux. « Nous n'allons pas en perdre deux autres. Pas tant que je vivrai. »

Ils abandonnèrent la Civic de Neagley dans le parking de l'hôpital et prirent la Prelude de Reacher. Ils n'avaient nulle part où aller. Ils se déplaçaient juste pour le principe. Et parlaient aussi pour le principe. « Ils savaient que nous finirions par débarquer à un moment ou un autre, dit Neagley. Le suspense les tuait. Ils ont donc pris les devants. Mauney a poussé Angela Franz à me joindre. Il nous a sorti son histoire pour garder Thomas Brant sur le coup. Il nous a suivis pas à pas et nous a donné des choses que nous avions déjà pour mieux nous surveiller, nous demandant ce que nous avions trouvé et attendant de voir si on laissait tomber et si on leur lâchait les baskets. Et comme on n'a pas lâché le morceau, ils ont décidé de passer à l'action et de nous supprimer. D'abord à Vegas, et maintenant ici. »

Ils retournèrent sur la 210. La circulation était fluide et rapide.

« Un plan ? demanda Neagley.

— Pas de plan », répondit Reacher.

L'annuaire interne de New Age récupéré par Dixon se trouvait dans la chambre de O'Donnell au motel, mais ils n'avaient aucune envie d'approcher Sunset Boulevard. Pas au point où en étaient les choses. Ils confrontèrent les souvenirs qu'ils avaient de l'adresse de Highland Park et prirent cette direction.

Ils n'eurent aucun mal à rejoindre Highland Park. C'était une agglomération agréable, avec des rues, des maisons, des centres d'affaires et de petites usines propres de haute technologie. Il fut plus difficile de trouver l'emplacement exact de New Age. Ils ne s'attendaient pas à voir le nom écrit en grandes lettres et ne virent rien de tel. Ils cherchèrent au contraire les sites sans identification, mais dotés d'une clôture solide et d'une piste pour hélicoptère. Ils en trouvèrent plusieurs. C'était le genre, dans le secteur.

« D'après Dixon, l'hélicoptère était un Bell 222, dit Reacher. Saurais-tu en reconnaître un ?

— Je viens d'en voir trois dans les cinq dernières minutes, répondit Neagley.

— Blanc.

— Deux dans les cinq dernières minutes.

— Où ça ?

— Le deuxième est à un peu moins de deux kilomètres derrière nous. Deux fois à gauche, une fois à droite. Et le premier, trois croisements plus bas.

— Clôturés ?

— Oui.

— Bâtiments sur rue ?

— Les deux. »

Reacher freina, exécuta un demi-tour complet en franchissant la bande blanche continue, profitant de la largeur de la rue, et reprit le chemin en sens inverse. Ils tournèrent deux fois à gauche et une fois à droite, ralentirent, et Neagley lui montra une série de bâtiments gris, alignés derrière une clôture qui n'aurait pas déparé dans une prison de haute sécurité. Elle mesurait au moins deux mètres cinquante de haut pour une largeur dépassant un mètre, avec deux épaisseurs de fil de fer barbelé et des rouleaux géants de fil de fer rasoir déployés entre les deux, des accordéons du même acabit surmontant le tout. Une sacrée barrière. Il y avait quatre bâtiments derrière. L'un d'eux était un grand hangar, les autres des édifices plus petits. Ils virent aussi un grand rectangle de béton sur lequel était garé un hélicoptère à long nez, blanc, à l'arrêt.

« C'est un Bell 222 ? demanda Reacher.

— Incontestablement, répondit Neagley.

— Tu crois que c'est l'endroit ?

— Difficile à dire. »

À côté de la piste à hélicos, la manche à air orange pendait en haut de son mât. Inerte, dans l'air chaud et sec. On comptait treize voitures dans le parking. Des véhicules modestes. Pas de Chrysler bleues.

« Dans quoi rouleraient des ouvriers qualifiés ? demanda Reacher.

— Dans des voitures comme celles-ci. »

Reacher continua sa route, passa devant un site, puis devant un autre. Le troisième s'avéra très semblable au premier. Une clôture solide, quatre bâtiments neutres à parois métalliques grises, un parking plein de voitures bas de gamme, une piste à hélicos, un Bell 222 garé dessus, blanc. Pas de nom, pas de logo, pas de panneau.

Reacher reprit la parole. « Nous avons besoin de l'adresse exacte.

— Nous n'avons pas le temps. Le Dunes est au diable.

— Mais pas Pasadena. »

Ils parcoururent York Boulevard sur une courte distance et prirent la 110. Se garèrent un quart d'heure plus tard devant l'auberge de Pasadena. Et se retrouvèrent cinq minutes plus tard dans la chambre de Margaret Berenson. Ils lui dirent ce qu'ils voulaient bien lui dire. Ils ne lui dirent pas pourquoi. Ils voulaient garder un semblant de compétence à ses yeux.

Berenson leur dit que le premier endroit était le bon.

Un quart d'heure plus tard, ils patrouillaient devant le premier site. La clôture avait de quoi faire peur. Brutale. Un char d'assaut l'aurait sans doute enfoncée. Une voiture n'y serait certainement pas parvenue. En tout cas, pas une Honda Prelude. Et pas même une grosse baleine comme la Chrysler. Ni un poids lourd. C'était une affaire de résilience. Le fil de fer barbelé extérieur se tendrait comme une corde de guitare avant de se rompre, absorbant l'impact, ralentissant le véhicule, le privant de son énergie cinétique. Puis les rouleaux intérieurs seraient comprimés. Comme une éponge. Comme un ressort. Le véhicule s'y emmêlerait, ralentirait, calerait. Impossible sur quatre roues. Et impossible à pied. Un type équipé d'une cisaille saignerait à mort avant d'avoir fait le quart du chemin. Et impossible aussi en passant par-dessus. Les boudins en accordéon étaient trop larges et trop mollement déroulés pour permettre l'ascension avec une échelle.

Reacher fit tout le tour du bloc. Le site occupait une superficie d'un peu moins d'un hectare. Il était à peu près carré, avec des côtés de moins de cent mètres. Quatre bâtiments, un grand, trois petits. Des pelouses brunâtres et des allées en béton entre eux. La clôture faisait près de quatre cents mètres en tout et ne présentait aucun point faible. Un seul portail. Un grand assemblage d'acier qui glissait latéralement sur des roues. Soudés au sommet, il y avait d'autres accordéons en fil

de fer barbelé. Il était flanqué d'une guérite.

« Une exigence du Pentagone, dit Neagley. C'est logique. »

Il y avait un gardien dans la guérite. Un vieux type, cheveux gris. Uniforme gris. Un ceinturon autour de la taille, le pistolet dans son étui. Un boulot simple. Avec le bon passe et les bons documents, il appuyait sur un bouton et le portail roulait sur son rail. Pas de passe ni de documents, il n'appuierait pas et le portail ne s'ouvrirait pas. Il y avait une ampoule au dessus de la tête du type. Elle s'allumerait à la tombée de la nuit. Elle projetterait un halo jaunâtre dans un rayon de six ou sept mètres.

« Aucun moyen d'entrer, dit Reacher.

— Sont-ils seulement ici ? s'inquiéta Neagley.

— Forcément. C'est comme une prison privée. Plus sûr que de les planquer ailleurs. Et c'est là qu'ils ont dû mettre les autres.

— Comment ça s'est passé ?

— Mauney les a arrêtés dans le parking de l'hôpital. Peut-être avec l'aide des types de Lamaison. Un endroit plein de monde, surprise totale, qu'est-ce qu'ils pouvaient faire ? »

Reacher continua à rouler. La Prelude était un véhicule qui ne se faisait pas remarquer mais il ne tenait pas à être vu trop de fois au même endroit. Il tourna à l'angle et alla se garer à environ quatre cents mètres. Sans rien dire. Parce qu'il n'avait rien à dire.

Le téléphone de Neagley sonna à nouveau. Son appareil personnel. Elle répondit. Écouta. Coupa la ligne. Ferma les yeux.

« Mon type du Pentagone, dit-elle. Les missiles viennent juste de franchir le portail, au Colorado. »

Si Mahmoud détient les missiles, cette affaire nous dépasse largement. Nous devons nous écraser et dégager. Reacher regarda Neagley. Elle ouvrit de grands yeux et lui rendit son regard.

« Combien pèsent-ils ? demanda Reacher.

— Pèsent ?

— Oui, leur poids. En kilogrammes.

— Je ne sais pas. Ils sont nouveaux. Je n'en ai jamais vu.

— À ton avis ?

— Plus lourds qu'un Stinger. Parce qu'ils ont une mission plus longue. Mais ils sont portables par définition. Emballés, avec le tube de lancement et les pièces de rechange, je dirais dans les vingt, vingt-deux kilos.

— Ce qui nous fait dans les treize, quatorze tonnes.

— Un semi-remorque.

— Vitesse moyenne sur les nationales, autour de quatre-vingts kilomètres à l'heure, non ?

— Probablement.

— De la I-25 à la I-80, cela fait dans les mille quatre cents kilomètres jusqu'au Nevada. Nous disposons donc de dix-huit heures. Disons vingt-quatre, parce que le chauffeur aura besoin de se reposer.

— Ils n'iront pas au Nevada, dit Neagley. Le Nevada, c'est du pipeau, puisqu'ils veulent utiliser ces trucs et non pas les détruire.

— Peu importe, la seule destination d'importance est à dix-huit heures de Denver. »

Neagley secoua la tête. « C'est du délire. Nous ne pouvons pas attendre vingt-quatre heures. Ni même dix-huit. Tu l'as dit toi-même, il pourrait y avoir jusqu'à dix mille victimes.

— Mais pas tout de suite.

— On ne peut pas attendre, répéta Neagley. Il sera plus facile d'arrêter ce camion au moment où il quittera Denver. Il peut prendre n'importe quelle direction. Il pourrait aller à New York, à l'aéroport JFK, ou à La Guardia. Ou à Chicago. Tu imagines un déploiement de Little Wing au-dessus de O'Hare ?

— Pas vraiment.

— Chaque minute perdue rend ce tacot plus difficile à trouver.

— Dilemme moral, dit Reacher. Deux personnes que nous connaissons, ou dix mille que nous ne connaissons pas.

— Il faut aller le dire à quelqu'un. »

Reacher ne répondit rien.

« Il le faut, Reacher.

— Ils risquent de ne pas nous croire. Ils ne l'ont pas cru, pour le 11 septembre.

— Tu t'accroches à des chimères. Ils ont changé. Il faut avertir quelqu'un.

— On va le faire, dit Reacher. Mais pas tout de suite.

— Karla et Dave auront de meilleures chances de s'en tirer s'ils ont une ou deux unités d'intervention avec eux.

— Tu plaisantes. Ils seront transformés en dommages collatéraux le temps de le dire.

— Nous ne pouvons même pas franchir la clôture, lui fit remarquer Neagley. Dixon va mourir, O'Donnell va mourir, dix mille autres personnes vont mourir et nous aussi.

— Tu tiens tant que ça à vivre éternellement ?

— Je ne veux pas mourir aujourd'hui. Toi, si ?

— Je me fiche autant de l'un que de l'autre, pour tout te dire.

— Sérieusement ?

— J'ai toujours été comme ça. Pourquoi devrais-je m'en faire ?

— Tu es un vrai psychotique.

— Regarde le bon côté des choses.

— Qui est ?

— Que nos pires prédictions ne se réaliseront peut-être pas.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que nous allons peut-être gagner. Toi et moi.

— Ici ? Peut-être. Mais plus tard ? Rêve toujours. Nous n'avons aucune idée de l'endroit où va se rendre ce camion.

— Nous pourrons le découvrir plus tard.

— Tu crois ?

— C'est là qu'on est bons.

— Assez bons pour jouer deux vies contre dix mille ?

— J'espère », répondit Reacher.

Il parcourut près de deux kilomètres et se gara dans une rue en courbe devant une boutique Harley-Davidson. Au loin, ils voyaient la piste d'hélicoptère de New Age.

« D'après toi, à quoi ressemble leur système de sécurité ? demanda-t-il.

— En temps normal ? Des détecteurs de mouvement à hauteur de la clôture, de grosses serrures sur toutes les portes et un type en sentinelle dans la guérite vingt-quatre heures sur vingt-quatre. C'est tout ce dont ils ont besoin, en temps normal. Mais aujourd'hui, les

choses ne vont pas être normales. Il ne faut pas l'oublier. Ils savent que nous sommes quelque part dans la nature. Toute la sécurité de New Age va être sur place, claquemurée, armée jusqu'aux dents.

— Sept hommes.

— Ceux que nous connaissons. Il y en a peut-être plus.

— Peut-être.

— Et ils vont être dedans. On sera dehors.

— La clôture, j'en fais mon affaire.

— Il n'y a aucun moyen de la franchir.

— Ce ne sera pas nécessaire. Il y a un portail. À quelle heure fait-il nuit noire ?

— Disons à partir de vingt et une heures, pour être sûr.

— Ils ne voleront pas avant. Nous disposons de sept heures. Sept, sur les vingt-quatre.

— On n'a jamais eu vingt-quatre heures.

— Tu m'as élu chef d'opération. On a ce que je dis qu'on a.

— Ils pourraient déjà les avoir abattus tous les deux.

— Ils n'ont abattu ni Franz, ni Orozco, ni Swan. Ils ont trop peur de la balistique.

— C'est de la folie furieuse.

— Je ne veux pas en perdre encore deux », dit Reacher.

Ils firent une fois de plus le tour de New Age, rapides et discrets, s'imprégnant de sa topographie. Le portail était au milieu, sur le côté façade du carré. Le bâtiment principal était en face, au centre du site, au bout d'une courte allée. Les trois autres bâtiments étaient dispersés derrière. L'un était proche de la piste de l'hélicoptère. L'autre un peu plus loin. Le dernier était plus à l'écart, à une trentaine de mètres du voisin le plus proche. Les quatre constructions s'élevaient sur un dallage en béton. Les parois extérieures étaient en tôle galvanisée grise. Ni panneau ni logo. Un établissement sévère, fonctionnel. Pas un seul arbre. Le terrain n'avait pas été paysagé. Rien qu'une herbe brunâtre irrégulière, des allées en terre compactée et un parking.

« Où sont passées les Chrysler ? demanda Reacher.

— En patrouille, répondit Neagley. Elles nous cherchent. »

Ils retournèrent à l'hôpital de Glendale où Neagley récupéra sa voiture. Ils s'arrêtèrent dans un supermarché. Achetèrent un paquet d'allumettes de cuisine. Et deux packs d'eau d'Évian. Douze bouteilles d'un litre regroupées par six dans une enveloppe en plastique. Ils s'arrêtèrent un peu plus loin, chez un revendeur de pièces pour automobiles. Là, ils se procurèrent un bidon à essence de cinq gallons et un sac de chiffons à polir.

Puis ils passèrent par une station-service où ils firent le plein des voitures et du bidon d'essence.

Ils prirent la direction du sud-ouest par Glendale, pour rejoindre

Silver Lake. Reacher appela Neagley au téléphone. « On devrait passer au motel, maintenant.

— Il n'est pas impossible qu'ils le surveillent encore, lui fit remarquer Neagley.

— Précisément la raison pour laquelle nous devons y passer. Si on peut s'en faire un tout de suite, on en aura un de moins sur les bras plus tard.

— Il pourrait y en avoir plus d'un.

— Parfait. Plus on est de fous, plus on rit. »

Sunset Boulevard traversait tout Silver Lake, au sud du réservoir. C'était un très long trajet. Reacher s'y engagea et, dix kilomètres plus loin, passa devant le motel sans ralentir. Neagley était à vingt mètres derrière lui dans sa Civic. Elle le suivit quand il tourna à gauche un coin de rue plus loin pour aller se garer. Des allées de service leur permettaient d'arriver au motel par-derrière. Ils s'engagèrent dans l'une d'elles, à cinq mètres l'un de l'autre. Inutile de faire une seule cible de deux personnes. Reacher était en tête, une main tenant le Glock dans sa poche. Il entra d'un pas lent dans le parking du motel, par le fond, empruntant un passage étroit bordé de bennes à ordures. Le parking avait l'air parfaitement normal. Huit voitures, cinq avec des plaques d'autres États, pas de Chrysler bleues. Personne dans les ombres. Il prit par la droite. Il savait que Neagley prendrait à gauche. C'était leur convention, mise au point bien des années auparavant. Il fit le tour de la moitié du bâtiment. Ne vit personne qui ne soit à sa place. Rien de suspect. Personne dans le salon, personne dans la buanderie. De l'autre côté du parking, il apercevait l'employé de la réception tout seul dans son bureau.

Il gagna le trottoir pour jeter un coup d'œil sur le boulevard. Il était dégagé. Un peu d'activité, mais rien de spécial. Quelques voitures, aucune ne lui paraissant suspecte. Il retourna dans le parking et attendit que Neagley ait terminé son propre demi-tour par l'autre côté. Elle étudia le trottoir, étudia la rue, étudia la réception. Rien. Elle secoua la tête et ils se dirigèrent vers la chambre de O'Donnell par deux itinéraires différents, toujours séparés de plusieurs mètres, juste au cas où.

La serrure de la chambre de O'Donnell avait été forcée.

Ou plus exactement, la serrure était intacte, mais le chambranle défoncé. Le bois avait éclaté. On avait utilisé une barre à mine ou un démonte-pneu pour faire levier. Reacher sortit le Glock de sa poche et se plaça côté gonds, Neagley prenant position côté poignée. Elle lui adressa un hochement de tête et il enfonça le battant d'un coup de pied tandis qu'elle tombait à genoux et faisait décrire un demi-cercle à son arme braquée devant elle. Autre convention établie entre eux. Celui qui était côté gonds ouvrait la porte, celui côté poignée entrait

en position accroupie pour présenter une cible plus réduite. D'une manière générale, s'il y avait une personne armée cachée dans la pièce, elle visait haut, là où la masse principale aurait dû se trouver.

Mais personne ne se cachait dans la chambre.

Elle était complètement vide. Et complètement dévastée. Fouillée et saccagée. Tous les documents pris à New Age avaient disparu, de même que les Glock 17 rejetés, les munitions, les Hardballer, le Daewoo DP 51 de Saropian et les torches Maglite. Les vêtements de O'Donnell étaient éparpillés partout dans la pièce. Son costard à mille dollars avait été arraché à son cintre et piétiné. Ses objets de toilette jetés partout.

La chambre de Dixon était dans le même état. Vide, mais saccagée.

Comme celle de Neagley.

Et celle de Reacher. Sa brosse à dents pliante était par terre, écrasée d'un coup de talon.

« Les salopards », dit-il.

Ils procédèrent à une dernière inspection des lieux et de tout le motel, puis firent le tour du pâté de maisons. Personne. « Ils nous attendent tous à Highland Park », dit Neagley.

Reacher acquiesça. À eux deux, ils disposaient de deux Glock et de soixante-huit cartouches. Plus les achats qu'ils venaient de faire, dans le coffre de la Prelude.

Deux contre sept, ou plus.

Pas le moindre sursis.

Pas d'élément de surprise.

Un site fortifié sans moyen d'accès.

Une situation désespérée.

« On est bon pour y aller », dit Reacher.

Attendre que tombe la nuit, ça n'en finissait jamais. Parfois, la Terre paraissait tourner vite, parfois elle paraissait tourner lentement. Là, elle faisait du surplace. Ils étaient garés dans une voie tranquille, à trois pâtés de maisons de l'usine de New Age, sur les côtés opposés de la rue, la Civic de Neagley tournée vers l'ouest, la Prelude de Reacher vers l'est. Ils avaient vue tous les deux sur le site. Des choses avaient changé, derrière la clôture. Les voitures des ouvriers n'étaient plus dans le parking. À leur place, il y avait six Chrysler 300C bleues. Le travail avait manifestement cessé pour la journée. On avait fait le ménage sur le pont en vue de la bataille. Au-delà des voitures ils apercevaient l'hélicoptère, à environ quatre cents mètres. Rien qu'une petite silhouette blanche, mais si jamais il démarrait, ils pourraient probablement s'en rendre compte. Et s'il démarrait, c'était fichu.

Reacher avait mis ses deux téléphones sur vibreur. Neagley l'appela deux fois, pour passer le temps. Elle était en fait assez proche et aurait pu baisser sa vitre et crier, mais elle ne tenait pas à attirer l'attention.

La première fois, elle lui demanda s'il avait couché avec Karla.

« Quand ça ? demanda-t-il pour gagner du temps.

— Depuis que nous nous sommes retrouvés.

— Deux fois, dit-il, c'est tout.

— J'en suis contente.

— Merci.

— Vous en avez toujours eu envie, tous les deux. »

La seconde fois, un quart d'heure après, elle voulut savoir s'il avait fait un testament.

« Aucun intérêt, dit-il. Maintenant qu'ils ont cassé ma brosse à dents, je ne possède plus rien.

— Comment tu te sens ?

— Mal. J'aimais bien cette brosse à dents. Ça fait un bon moment qu'elle me tient compagnie.

— Non, je parle du reste.

— Oh, ça va. Je n'ai pas l'impression que Karla et Dave soient plus heureux que moi.

— Sûrement pas, en ce moment.

— Ils savent qu'on arrive.

— Savoir qu'on va tous se faire descendre ensemble va sans aucun doute leur remonter le moral.

— C'est mieux que de se faire descendre tout seul », répondit Reacher.

Un gros semi-remorque roulait sur la I-70, au Colorado, en direction de l'Utah. Il n'était même pas à moitié plein – quatorze tonnes pour une charge utile pouvant en atteindre trente-cinq. S'il roulait léger, il roulait lentement, à cause des montagnes. Et il roulerait lentement jusqu'à ce qu'il ait obliqué au sud, sur la I-15. Il pourrait alors prendre un peu de vitesse sur le reste du trajet jusqu'en Californie. Son conducteur avait compté sur une vitesse moyenne de quatre-vingts kilomètres à l'heure pour tout le voyage. Dix-huit heures maximum, de porte à porte. Pas question de se reposer. Ce n'était pas imaginable. Il avait une mission, pas le temps de s'arrêter pour de telles bagatelles.

Azhari Mahmoud étudia sa carte pour la troisième fois. Il se dit qu'il en avait pour trois heures. Ou peut-être un peu plus. Il devait traverser pratiquement tout Los Angeles, du sud au nord. Il ne s'attendait pas à ce que ce soit facile. Le semi-remorque était lent et se manœuvrait comme une péniche, et la circulation, il en était sûr, allait être affreuse. Il décida qu'il valait mieux compter quatre heures. S'il arrivait en avance, il n'aurait qu'à attendre. Ce n'était pas un problème. Il régla son alarme, s'allongea sur le lit et essaya de dormir.

Reacher regardait droit devant lui, vers l'horizon oriental, essayant d'estimer la lumière. Le pare-brise en verre teinté ne l'aidait pas. Il était trop optimiste, optiquement parlant. Le ciel paraissait plus sombre qu'il ne l'était réellement. Il baissa la vitre et passa la tête dehors. Effectivement, ce n'était pas bon. Il y en avait pour au moins encore une heure de jour. Puis pour encore une heure de crépuscule. Puis viendrait la nuit noire. Il remonta sa vitre, s'installa confortablement pour se reposer. Obligea ses battements de cœur à s'espacer, sa respiration à ralentir, son corps à se détendre.

Il resta détendu jusqu'au moment où Allen Lamaison l'appela.

Allen Lamaison l'appela sur le portable de location, pas sur l'appareil de Saropian récupéré à Las Vegas. D'après l'écran, il se servait du téléphone de Karla Dixon. Ouvertement provocateur. Il y avait beaucoup de satisfaction et de contentement de soi dans sa voix.

« Reacher ? Nous devons parler.

— Eh bien, parlez.

— Vous ne valez rien.

— Vous croyez ?

— Vous avez perdu toutes les manches, jusqu'ici.

— Sauf celle de Vegas.

— Exact, admit Lamaison. Et ça ne me fait pas du tout plaisir.

— Faudra pourtant vous y habituer. Parce que vous allez en perdre encore six autres, après quoi vous et moi allons valser ensemble.

— Non, dit Lamaison. Les choses ne vont pas se passer comme ça. Nous allons conclure un arrangement.

— Cause toujours.

— Les termes en sont excellents. Vous ne voulez pas les connaître ?

— Vous feriez mieux d'aller vite. Je suis en ville en ce moment. J'ai un rendez-vous avec le FBI. Je vais tout leur raconter, pour Little Wing.

— Leur raconter quoi ? Il n'y a rien à raconter, dit Lamaison. Nous avons eu quelques pièces défectueuses que nous avons détruites. C'est écrit noir sur blanc, sur des documents à en-tête du Pentagone. »

Reacher garda le silence.

« Peu importe, de toute façon vous n'allez pas contacter le FBI, reprit Lamaison. Vous travaillez en solo pour récupérer vos amis.

— Vous croyez ?

— Vous ne feriez pas confiance au FBI pour leur sécurité.

— Vous me prenez pour quelqu'un qui en aurait quelque chose à foutre.

— Vous ne seriez pas ici si vous n'en aviez rien à foutre. Tony Swan, Calvin Franz, Manuel Orozco, Jorge Sanchez – ils ont tous parlé. Avant de mourir. Si j'ai bien compris, on ne doit pas chercher

des poux aux enquêteurs spéciaux.

— C'était juste un slogan. Il était déjà périmé à l'époque, alors maintenant...

— Ils misaient encore pas mal dessus. Comme le font aussi Mme Dixon et M. O'Donnell. Leur foi en vous est tout à fait touchante. Alors parlons de notre affaire. Vous pouvez épargner à vos amis un monde de souffrances.

— Comment ?

— Vous et Mme Neagley venez immédiatement et nous vous détiendrons tous pendant une semaine. Jusqu'à ce que toute cette agitation retombe. Puis on vous relâchera. Tous les quatre.

— Ou alors ?

— Alors on casse les bras et les jambes de O'Donnell et on se sert de son cran d'arrêt sur Dixon. Après que les mecs se seront un peu amusés avec elle. Puis on les fait monter dans l'hélicoptère. »

Reacher garda le silence.

« Ne vous en faites pas pour Little Wing, enchaîna Lamaison. C'est une affaire réglée. On ne peut plus l'arrêter. Ils les emportent au Cachemire, de toute façon. Vous n'y êtes jamais allé ? C'est une décharge. Un vrai trou de chiotte. Des bandes d'enturbannés qui s'entre-tuent. Qu'est-ce que ça peut bien vous foutre ? »

Reacher garda le silence.

« Alors on est d'accord ?

— Non.

— Vous devriez y réfléchir. Dixon ne va pas apprécier ce que nous avons en réserve pour elle.

— Pourquoi devrais-je vous faire confiance ? Le temps de passer la porte et vous m'envoyez une balle dans la tête.

— Je reconnais que c'est un risque, dit Lamaison, mais je pense que vous allez le courir. Parce que vous êtes responsable de la situation dans laquelle se trouve votre équipe. Vous les avez laissés tomber. Vous êtes leur chef, et vous avez déconné. J'ai beaucoup entendu parler de vous. En fait, j'en ai jusque-là d'entendre votre nom. Vous ferez ce qu'il faut pour les aider.

— Où êtes-vous ? demanda Reacher.

— Je suis sûr que vous le savez. »

Reacher regarda devant lui, à travers le pare-brise. Tint compte du facteur *vitres teintées* et essaya d'estimer la lumière.

« Nous, on est à deux heures de vous, dit-il avec un peu de tension dans la voix.

— Où ça ?

— Au sud de Palmdale.

— Pourquoi ?

— On avait prévu d'aller rendre visite à Dean. Pour reconstituer

toute l'affaire, comme Swan l'a fait.

— Faites demi-tour, dit Lamaison. Tout de suite. Pour le bien de Mme Dixon. Je parie que c'est une bruyante. Mes types vont tous se la taper. Je brancherai le téléphone et vous pourrez écouter. »

Reacher attendit une ou deux secondes.

« Dans deux heures, dit-il. Je vous rappellerai. »

Il coupa la communication et appela Neagley.

« Nous y allons dans soixante minutes », dit-il.

Puis il se laissa aller dans son siège et ferma les yeux.

Soixante minutes plus tard, le ciel, à l'est, était d'un bleu marine tirant sur le noir. La visibilité décroissait rapidement. Il y avait bien longtemps, une maîtresse d'école quelque peu pédante, dans le Pacifique, avait expliqué à Reacher que le crépuscule venait d'abord, puis la brune, puis la nuit. Elle était formelle – *le crépuscule* et *la brune* n'étaient pas la même chose. Et s'il avait besoin d'une expression englobant tout cela, il fallait parler de la tombée de la nuit.

Ce qu'il avait en ce moment, c'était une tombée de la nuit qui n'en finissait pas. La nuit tombait, mais pas autant qu'il l'aurait voulu.

Il composa le numéro de Neagley mais raccrocha après la première sonnerie. La vitre de la Civic se baissa et elle agita la main. Une petite chose pâle dans l'obscurité. Il lança le moteur et dégagaa du trottoir. Sans lumières. Vers l'est, vers la nuit qui arrivait, tourna à droite et, trois blocs plus loin, il longeait la clôture de New Age, dans le sens des aiguilles d'une montre, par l'arrière. Encore un virage à droite et il se trouva sur l'un des côtés et alla se garer aux deux tiers de la distance. Si New Age avait été un cadran d'horloge, il aurait été arrêté sur quatre. Légèrement sud-est, sur une boussole.

Il descendit, resta immobile et tendit l'oreille. N'entendit rien. Ne vit rien. Highland Park était un secteur peuplé, mais New Age se trouvait dans une zone d'activité industrielle. La journée de travail était terminée. Les gens étaient partis. Les rues étaient sombres et tranquilles.

Il ouvrit le coffre de la Prelude. Cassa la lumière d'un coup de poing. Entama du pouce le plastique qui entourait les bouteilles d'Évian. Il en prit une, la dévissa et avala une grande rasade d'eau. Puis il vida le reste dans le caniveau. Posa la bouteille bien droite dans le coffre. Et recommença avec les onze autres. Se retrouva avec une rangée impeccablement alignée de douze bouteilles d'un litre vides.

Puis il prit le bidon d'essence.

Cinq gallons, mesure américaine, cela faisait un peu moins de dix-neuf litres. Il remplit les bouteilles avec le plus grand soin. Le parfum de l'essence sans plomb lui parvint. Il l'aimait bien. C'était l'une des plus sensationnelles odeurs au monde. Une fois la douzième bouteille pleine, il posa le bidon sur le sol. Il y restait encore sept litres.

Il déchira le sac des chiffons à polir.

C'étaient des carrés de coton blanc en maille. Un tissu de sous-vêtements. Il les roula serrés, comme des cigares, et les glissa par le goulot des bouteilles. Une moitié dedans, une moitié pendant dehors. L'essence remonta dedans, pâle, sans couleur.

Des cocktails Molotov. Une arme rudimentaire mais efficace, inventée par les fascistes pendant la guerre civile en Espagne, et baptisée ainsi par les Finlandais pendant leur affrontement avec l'armée Rouge, en 1939, par provocation pour Viatcheslav Molotov, le ministre soviétique des Affaires étrangères. *Je n'aurais jamais imaginé qu'un tank mettait autant de temps à brûler*, avait déclaré un jour un ancien combattant finlandais.

Tank ou bâtiment, c'était pareil pour Reacher.

Il roula un treizième chiffon et le posa sur le sol. Fit couler de l'essence dessus jusqu'à ce qu'il soit bien imbibé. Il trouva la boîte d'allumettes de cuisine et la fourra dans sa poche. Retira les douze bouteilles pleines d'essence du coffre, une à une, avec précaution, et les posa debout sur le sol à deux mètres du pare-chocs arrière de la Prelude. Puis il prit le treizième chiffon et referma le coffre dessus, la partie la plus longue à l'extérieur. Dans la pénombre, on aurait dit que la voiture avait une minuscule queue. Comme celle d'un agneau d'argent.

Que le spectacle commence, pensa-t-il.

Il craqua une allumette et l'approcha du chiffon coincé par le bord du coffre jusqu'à ce qu'il ait pris feu. Il jeta l'allumette et ramassa son premier cocktail Molotov. Alluma la mèche au chiffon du coffre, prit du recul et jeta la bouteille haut en l'air, par-dessus la clôture. Elle décrivit un arc paresseux, incandescent, et éclata au pied du mur latéral du bâtiment principal. L'essence explosa, lançant une grande flamme avant de se réduire à une petite flaque en feu.

Il lança sa deuxième bombe. Même procédure. Allumer la mèche au chiffon en feu, reculer, lancer de toutes ses forces. La bouteille décrivit le même arc, atterrit au même endroit et explosa. Il y eut une brève poussée de flammes éclatantes, puis la flaque s'étala un peu plus largement. Le feu commençait à lécher le revêtement de tôle.

Il lança son troisième projectile directement dans le feu. Ainsi que le quatrième. Il dirigea le cinquième un peu à gauche, ce qui déclencha un nouveau foyer. Puis le sixième et le septième. Il commençait à avoir mal à l'épaule, tant l'effort du lancer était violent. L'herbe, tout autour de cette partie du bâtiment, avait commencé à prendre feu. De la fumée se mit à s'élever. Il expédia la huitième bouteille entre les deux premiers foyers. Elle retomba un peu court et communiqua le feu à l'herbe, à environ deux mètres cinquante du mur. Il y avait maintenant tout un secteur de forme irrégulière en feu,

faisant peut-être trois mètres de large sur deux mètres cinquante de profondeur. De plus d'un mètre de haut, rouge, orange et vert à cause des accélérateurs chimiques.

Il lança la neuvième bouteille plus loin à gauche en y mettant toutes ses forces. Elle explosa près de la porte du bâtiment. La dixième suivit le même chemin. Elle n'explosa pas. Elle roula et répandit l'essence enflammée qui se mit à courir et à craquer dans l'herbe. Il souffla un instant, visa bien et se servit de la onzième bouteille pour combler le vide avec l'angle du bâtiment. La douzième et dernière bouteille atterrit au même endroit. Il y mit toute son énergie et elle alla heurter le métal, très haut, avant d'exploser, le gaz en feu se répandant tout le long du mur.

Reacher ouvrit alors le coffre, fit tomber le chiffon en feu sur le sol et l'éteignit en le piétinant. Puis il s'avança jusqu'au grillage et scruta la scène. L'herbe au pied du bâtiment, sur le mur du côté et le mur de façade jusqu'à l'entrée, brûlait intensément. Les flammes montaient haut et la fumée s'élevait en tourbillons. Le bâtiment lui-même, construit en métal, résistait bien. Mais il devait commencer à faire chaud à l'intérieur.

Et il ne va pas tarder à faire plus chaud encore, se dit Reacher.

Il reboucha alors le bidon d'essence et l'expédia à la manière d'un discobole. Le contenant passa par-dessus la clôture, tournoyant dans l'air avant d'aller retomber directement dans les flammes. Un plastique rouge, fin, inflammable, contenant deux gallons d'essence. Pendant une fraction de seconde il ne se passa rien, puis le bidon explosa en une énorme boule de feu. Un instant, on aurait dit que tout le bâtiment était en feu. Et quand la boule de feu finit par mourir, les flammes qu'elle laissa derrière elle étaient deux fois plus hautes qu'avant, tandis que la peinture des murs prenait feu à son tour.

Reacher revint à la Prelude, démarra, exécuta un demi-tour en zigzaguant et repartit par où il était arrivé. Le pot d'échappement pétaradait. Il espéra que Dixon et O'Donnell pouvaient l'entendre, où qu'ils soient. Trois blocs plus loin, il avait regagné son point de départ. Il se rangea derrière la Civic de Neagley, coupa le moteur et resta assis derrière le volant, regardant par la fenêtre. Il voyait la lueur de l'incendie au loin sur sa gauche. Des nuages d'une fumée noire tourbillonnaient et dérivait, éclairés par l'éclat des flammes, en dessous. Un assez bel incendie, qui s'aggravait de minute en minute.

Impressionnant.

Il leva un verre imaginaire au camarade Molotov.

Puis il se carra confortablement dans son siège et attendit l'arrivée des pompiers.

Les pompiers déboulèrent en moins de quatre minutes. New Age disposait manifestement d'un système d'alarme directement relié à la caserne la plus proche. Une exigence du Pentagone, supposa Reacher, tout comme le poste de garde à l'entrée. Au loin sur sa droite il entendit l'abolement bas des sirènes, vit les éclairs bleus des gyrophares se détacher sur l'horizon. Neagley démarra le moteur et passa une vitesse. Il fit de même. Et attendit. Les sirènes devinrent plus bruyantes. Elles se transformèrent en un hurlement maniaque, une fois, deux fois, pour franchir des carrefours encombrés. Puis reprirent leurs aboiements irréguliers. Les lumières bleues devinrent plus éclatantes. Les véhicules étaient à deux coins de rue. Leurs phares étaient aveuglants dans la pénombre. Neagley dégagea du trottoir. Reacher la suivit. Elle s'arrêta à hauteur du stop. Reacher se tenait juste derrière elle. Les véhicules des pompiers n'étaient plus qu'à un bloc et fondaient, roulant vite, dans le tapage des sirènes et les éclairs des gyrophares. Neagley démarra et prit à gauche, en plein devant le convoi. Reacher dans sa roue, pneus hurlant, se retrouva à seulement quelques mètres devant le premier camion. Il eut droit à une protestation coléreuse par sirène interposée. Neagley parcourut les deux cents premiers mètres. Un pâté de maisons. Deux. Déboucha sur le périmètre de New Age. Se mit à longer la clôture, côté façade. Reacher toujours dans sa roue. Les sirènes, derrière lui, hululaient furieusement. Puis Neagley se rangea telle une bonne citoyenne. Reacher se colla derrière elle. Les camions obliquèrent et les dépassèrent. Pour freiner presque tout de suite après et braquer afin de se présenter devant le portail de New Age. Trois véhicules. Toute une compagnie. Un client prioritaire.

Le portail de New Age roula sur son rail. Parce qu'une alerte incendie valait mieux que n'importe quel passe ou document.

Puis Neagley abandonna son véhicule à l'entrée d'une rue latérale, bondit de son siège et se mit à courir à toute vitesse dans l'obscurité. Reacher la suivait toujours. Ils traversèrent la rue, lancés à fond, et rattrapèrent le dernier camion de pompiers au moment où celui-ci ralentissait pour tourner. Ils restèrent sur sa gauche, le côté aveugle – la guérite étant à droite, comme l'incendie. Le côté vers

lequel n'était pas tournée l'attention. Ils durent donner tout ce qu'ils avaient pour rester à hauteur du camion. Ils franchirent ainsi le portail, cachés par sa masse. Sa sirène aboyait toujours. Son moteur rugissait. C'était assourdissant. La fumée qui montait des flammes répandait une odeur âcre et suffocante dans la nuit. Le camion fila tout droit. Neagley tourna sèchement à gauche et se retrouva courant le long de l'intérieur de la clôture. Reacher, lui, courut sur l'herbe, à quarante-cinq degrés par rapport à la clôture. Il produisit dix longues secondes d'un effort intense, puis se jeta au sol, roula sur lui-même et s'aplatit au maximum, à plat ventre, le nez dans la terre.

Une minute plus tard, il releva la tête.

Il était à une soixantaine de mètres de l'incendie. Entre celui-ci et lui, il y avait les trois camions, énormes, bruyants, gyrophares tournant toujours, pleins phares. Au-delà de leurs silhouettes, Reacher voyait les flammes. Des gens qui couraient à droite et à gauche. La sécurité de New Age. Ils s'étaient précipités vers la clôture, côté opposé, essayant de voir qui avait provoqué l'incendie. Ils s'approchaient du feu mais devaient battre en retraite, chassés par la chaleur. Les pompiers couraient partout, portant leur matériel, déroulant des tuyaux.

Le chaos.

Reacher tourna la tête et plissa les yeux pour distinguer quelque chose dans l'obscurité. Devina une forme bosselée dans l'herbe, à une douzaine de mètres, qui ne pouvait être que Neagley.

Ils étaient à l'intérieur du site.

Sans avoir été repérés.

Il fallut huit minutes aux plus courageux ⁴ de Los Angeles pour venir à bout de l'incendie. Puis ils passèrent une demi-heure de plus à noyer les cendres, à prendre des notes et à suivre leur procédure. Durée totale de leur visite : trente-neuf minutes. Reacher passa les vingt premières à étudier les bâtiments d'aussi près qu'il osa. Puis les dix-neuf dernières à ramper le plus loin qu'il pût. Le temps que les camions en aient terminé et soient repassés par le portail, il était pelotonné dans l'angle le plus éloigné du périmètre, soit à cent cinquante mètres de l'action.

L'hélicoptère était l'objet le plus proche de lui. Toujours sur sa dalle de béton, au milieu, à peu près, de la diagonale du site, soit à environ soixante-dix mètres de sa propre position. Au-delà se trouvait le plus proche des petits bâtiments extérieurs. Sans doute le bureau du pilote, supposa Reacher. Il avait vu un type en blouson de cuir sortir en courant de la porte. Derrière lui, éclairés par l'incendie, il avait aperçu des cartes et des graphiques punaisés à un mur.

À distance égale de l'hélicoptère et du bureau du pilote, au sud des deux, s'étendait le parking. Les six Chrysler étaient toujours là,

immobiles et silencieuses.

Au-delà du bureau du pilote s'élevait le deuxième petit bâtiment extérieur. Une sorte de remise, supposa Reacher. On avait permis au chef des pompiers d'y jeter un rapide coup d'œil.

Puis venait le bâtiment principal. Le cœur du système. La chaîne de montage. Là où des femmes en bonnet de douche trimaient sur des paillasses de laboratoire. Tout autour, des gens continuaient à aller et venir. Reacher était à peu près certain d'avoir reconnu Lamaison, par sa taille et sa silhouette, s'agitant au milieu des dernières volutes de fumée, hurlant ses ordres, dirigeant les opérations. Lennox et Parker étaient là, eux aussi. Plus quelques autres. Il était difficile de dire combien. Trop de pénombre, de désordre, d'agitation. Au moins trois. Peut-être quatre, sinon cinq.

Le troisième petit bâtiment extérieur était situé loin derrière, loin de tout, dans le coin directement opposé à celui où se tenait Reacher. Sa porte n'avait été ouverte à aucun moment et personne ne s'en était approché. Ni Lamaison, ni ses hommes, ni les pompiers.

La prison, en déduisit Reacher.

Le portail donnant sur la rue était de nouveau fermé. Il avait roulé sur son rail avec des crissements aigus dès que le dernier camion des pompiers l'avait franchi, et l'impact avait fait trembloter tout le rouleau de barbelé soudé au sommet. Le gardien n'avait pas bougé de sa guérite. On voyait nettement sa silhouette à travers la vitre. L'ampoule, au-dessus de sa tête, diffusait un cercle de lumière parfait, de quelques mètres de diamètre, coupé seulement par l'ombre portée des montants du vitrage.

Au-delà du bâtiment principal, les types de la sécurité continuaient à chercher quelque chose. Lamaison en avait réuni quatre pour un briefing. Il les sépara en deux groupes de deux et les envoya vérifier la clôture, chacun tournant en sens inverse de l'autre. Ils marchaient lentement, parallèlement au grillage, écrasant l'herbe sous leurs pieds, regardant le sol, regardant en l'air, examinant les fils de fer. À cent cinquante mètres d'eux, Reacher roula sur le dos. Il étudia le ciel. L'obscurité était presque totale. Le smog, de couleur ocre de jour, était maintenant d'un noir éteint, comme une couverture. Il n'y avait pas de lune. Pas de lumières, sinon les ultimes et presque imperceptibles éclats du jour et des reflets orange épars venus des lumières de la ville.

Reacher se remit à plat ventre. Les types de la sécurité continuaient à avancer lentement. Lamaison entra dans le bâtiment principal. Parker et Lennox étaient invisibles. Déjà dedans, pensa Reacher. Il étudia les équipes de recherche. Le premier duo, puis le second. Ceux qui se dirigeaient dans le sens des aiguilles d'une montre étaient pour Neagley. Ceux qui allaient en sens inverse étaient pour

lui. Ils avaient encore cent cinquante mètres à parcourir avant de lui tomber dessus. Un peu plus de quatre minutes, à l'allure à laquelle ils allaient. Ils se concentraient sur la clôture et sur la bande de cinq mètres de large qui la longeait. Comme la piste qui délimite un terrain de base-ball. Ils n'avaient pas de lampes torches. Ils effectuaient leurs recherches au jugé. Ils allaient devoir littéralement trébucher sur quelque chose pour le trouver. Reacher rampa de quelques mètres vers l'intérieur du site. Trouva une dépression derrière un léger relief de terrain et s'y tassa. No man's land. Le périmètre couvrait dans les 9 600 mètres carrés, d'après ses calculs. Il en occupait deux. Neagley, à peu près pareil. Quatre mètres carrés sur 9 600. Une chance sur 2 400 d'être découverts par hasard. À condition qu'elle et lui restent silencieux et sans bouger.

Ce que Reacher ne pouvait s'autoriser.

Car l'horloge dans sa tête avait commencé à égrener les deux heures du compte à rebours. Il se mit sur les coudes et composa le numéro de Dixon.

Posté à un peu plus de cent mètres, Lamaison décrocha. Reacher garda le pouce sur la petite fenêtre brillante au dos du portable. Il voulait non seulement protéger sa vision nocturne, mais surtout empêcher que l'un des patrouilleurs ne relève la tête et ne voie un minuscule visage désincarné dans une lointaine lueur bleuâtre. Il parla aussi normalement qu'il le put.

« Nous sommes coincés sur la 210, dit-il. Il y a une voiture en panne devant nous.

— Des conneries, répondit Lamaison. Vous êtes ici, quelque part dans le voisinage. C'est vous qui avez lancé des bombes d'essence par-dessus ma barrière. » Il parlait d'un ton fort, coléreux. Via les circuits électroniques, sa voix paraissait tendue et pénétrante. Un peu rauque et déformée. Reacher mit le bout de son index sur l'écouteur et regarda vers les patrouilleurs. Ils étaient à cent vingt mètres. Ils n'avaient pas réagi.

« Quelles bombes ? dit-il dans le téléphone.

— Vous m'avez bien entendu.

— Nous sommes sur l'autoroute. Je ne comprends rien à ce que vous me racontez.

— Arrêtez vos conneries, Reacher. Vous êtes ici. Vous avez déclenché un incendie. Vraiment pitoyable. Il leur a fallu cinq minutes pour l'éteindre. Je suis sûr que vous les avez vus faire. »

Huit minutes, en réalité, pensa Reacher. *Reconnaissez au moins ça*. Mais il ne dit rien. Se contenta de jeter un coup d'œil à ses deux types en patrouille. Cent dix mètres.

« L'accord est caduc, dit Lamaison.

— Attendez, dit Reacher. Je suis encore en train d'y réfléchir. Mais je ne suis pas idiot. Je veux une preuve de vie. Vous les avez peut-être déjà descendus.

— Ils sont encore vivants.

— Prouvez-le-moi.

— Comment ?

— Je vous avertirai, quand nous nous serons sortis de cet embouteillage. Vous n'aurez qu'à les amener jusqu'au portail.

— Pas question. Ils restent où ils sont.

— Alors pas d'accord.

— Je vais leur poser une question de votre part », proposa Lamaison.

Les fouilleurs étaient à quatre-vingt-dix mètres.

« Comment ça, une question ?

— Pensez à demander une chose qu'ils sont seuls à connaître. On leur posera la question et on vous rappellera.

— C'est moi qui rappellerai, dit Reacher. Je ne réponds pas au téléphone en conduisant.

— Vous ne conduisez pas. Alors, la question ?

— Demandez-leur où ils étaient avant de rejoindre le 110^e de Police militaire. » Puis il coupa le téléphone et le remit dans sa poche.

Les patrouilleurs étaient à environ soixante-dix mètres. Reacher rampa d'une dizaine de mètres supplémentaires vers l'intérieur, lentement, avec précaution, en restant parallèle à la clôture. Pendant ce temps, des patrouilleurs parcoururent une dizaine de mètres de plus. Ils étaient maintenant à une quarantaine de mètres, avançant toujours à pas lents, à un mètre cinquante l'un de l'autre, frottant l'herbe du pied, scrutant le grillage à la recherche d'une brèche.

Reacher vit de la lumière à l'entrée du bâtiment principal. La porte s'ouvrait. Une haute silhouette s'y encadra. Parker, probablement. Il referma la porte derrière lui, contourna le bâtiment par l'angle le plus proche et prit la direction de la construction extérieure la plus lointaine, à une trentaine de mètres plus loin. Il déverrouilla la porte, entra, ressortit moins d'une minute plus tard, referma à clé.

La prison, se dit Reacher. Merci.

Les patrouilleurs n'étaient plus qu'à vingt mètres. Deux cents décimètres, deux mille centimètres. Reacher s'avança un peu. S'en rapprocha. Les types continuaient leur inspection. Moins de dix mètres en diagonale, peut-être huit à la gauche de Reacher.

Le téléphone vibra dans sa poche.

Il le prit et le tint au creux de sa main. L'identificateur disait « Dixon », ce qui voulait dire Lamaison. Les réponses à sa question que venait de relayer Parker.

J'ai dit que je te rappellerai, pensa Reacher. Peux pas parler maintenant.

Il remit le téléphone dans sa poche et attendit. Les deux types étaient presque à sa hauteur, à un peu moins de huit mètres sur sa gauche. Progressaient toujours. Reacher se tortilla pour décrire en silence un demi-cercle sur le sol. Les patrouilleurs progressaient. Reacher acheva de décrire son cercle. Il était à présent derrière eux. Il se mit debout sans faire le moindre bruit. Avança de quelques pas silencieux, levant haut le pied pour que ses semelles ne frottent pas

sur l'herbe et n'émettent pas un bruit de froissement qui l'aurait trahi. Il fut à trois mètres derrière les types, puis à deux mètres cinquante, puis à deux mètres, se tenant exactement entre les deux. Ils étaient d'un gabarit imposant. Pas loin d'un mètre quatre-vingt-dix, dans les quatre-vingt-dix kilos, pâles, costauds. Costume bleu, chemise blanche, coupe en brosse. Épaules larges, cou épais.

Il frappa le premier d'un direct massif en pleine nuque, cent huit kilos et des journées de rage derrière l'impact. Les vertèbres du type craquèrent, lancées vers l'avant, tandis que sa tête était rejetée en arrière, rebondissait sur le poing de Reacher et basculait de nouveau jusqu'à ce que son menton vienne toucher sa poitrine. Un coup de fouet. Comme un mannequin de crash-test se faisant renverser par un camion. Le type s'effondra en tas, son copain se tourna, surpris, et Reacher, après avoir fait deux petits pas de danse, lui porta un coup de boule en pleine figure. Il sut qu'il ne l'avait pas raté rien qu'en entendant le bruit. Os, cartilages, chairs – le bruit caractéristique de dégâts sérieux. Le type resta debout mais inconscient pendant une seconde avant de s'étaler.

Reacher fit rouler le premier sur le dos, s'assit sur sa poitrine, lui pinça le nez d'une main et obtura sa bouche de l'autre. Et attendit que le type suffoque. Cela ne prit pas longtemps. Moins d'une minute. Puis il fit la même chose avec le second. Une autre minute.

Il fouilla ensuite leurs poches. Le premier avait un portable, un pistolet, un portefeuille plein de billets et des cartes de crédit. Reacher prit l'arme et l'argent, laissa le téléphone et les cartes de crédit. Le pistolet était un SIG P226 neuf millimètres. Quant à l'argent, il y en avait pour un peu moins de deux cents dollars. Le deuxième type avait un autre téléphone, un autre SIG, un autre portefeuille.

Plus le poing américain en céramique de O'Donnell.

Là, dans la poche de sa veste. Soit une récompense pour le bon travail exécuté, lors de l'enlèvement à l'hôpital, soit un souvenir volé. Butin de guerre. Reacher le mit dans sa propre poche, glissa les deux SIG dans sa ceinture, mit l'argent dans sa poche arrière. Puis il s'essuya les mains sur la veste du deuxième type et s'éloigna rapidement, plié en deux, scrutant l'obscurité dans la direction où se trouvait probablement Neagley. Il n'avait rien entendu venant de cette direction. Absolument rien. Mais il n'était pas inquiet. Neagley contre deux types dans l'obscurité, c'était aussi prévisible que le soleil se couchant à l'ouest.

Il trouva une autre dépression de terrain suffisamment large dans l'herbe et s'y allongea sur les coudes, prenant son téléphone. Composa le numéro de Dixon.

« Qu'est-ce que vous foutiez ? demanda Lamaison.

— Je vous l'ai dit. Je ne décroche pas quand je suis au volant.

— Vous n'êtes pas au volant.

— Alors pourquoi je n'aurais pas répondu ?

— Peu importe, répondit Lamaison. Où êtes-vous, maintenant ?

— Près.

— Avant d'être au 110^e, Dixon a dit qu'elle était au 53^e et O'Donnell qu'il était au 131^e.

— Très bien, dit Reacher. Je vous rappelle dans dix minutes. Quand on arrive. »

Il coupa la communication et s'assit en tailleur dans l'herbe. Il détenait ses preuves de vie – depuis qu'il avait vu Parker aller les chercher. Le seul problème, c'est qu'aucune des deux réponses n'était vraie – pas même un peu.

Reacher progressa courbé dans l'herbe en direction du sud, recherchant Neagley dans l'obscurité. Il parcourut rapidement cinquante mètres et, à la place, trouva un cadavre. Tomba littéralement dessus, tout d'abord à genoux, puis sur les mains. Un homme, refroidissant vite. Costume bleu, chemise blanche. Cou rompu.

« Neagley ? murmura-t-il.

— Ici », répondit-elle sur le même ton.

Elle ne se trouvait qu'à quelques mètres, allongée de côté sur un coude.

« Ça va ?

— Ça fait du bien.

— Il n'y en avait pas un autre ?

— Derrière toi, à ta droite. »

Reacher se tourna. Même genre de type, même genre de costume, même genre de cravate.

Même genre de blessure.

« Aucun problème ? demanda-t-il.

— Facile. Et j'ai fait moins de bruit que toi. J'ai entendu ton coup de boule jusqu'ici. »

Ils entrechoquèrent leurs poings dans l'obscurité, le vieux rituel et à peu près le seul contact physique qu'elle permettait.

« Lamaison croit qu'on est à l'extérieur, et qu'on l'observe, dit Reacher. Il a essayé de nous piéger avec un soi-disant accord. Si on se rend, ils nous enferment tous pendant une semaine et nous relâchent lorsque les choses se sont calmées.

— Comme si on allait avaler un truc pareil.

— L'un des miens avait le poing américain de Dave dans sa poche.

— Ce n'est pas bon signe.

— Ils vont bien, jusqu'à présent. J'ai demandé une preuve de vie. Des questions personnelles. Dixon a fait répondre qu'elle était dans le 53^e avant d'être mutée au 110^e et O'Donnell a dit qu'il était au 131^e.

— C'est n'importe quoi. Il n'y a pas de 53^e dans la Police militaire. Et quant à Dave, il est allé tout droit au 110^e en sortant de

l'école d'officiers.

— Ils ont voulu nous dire quelque chose, dit Reacher. Cinquante-trois est un nombre premier. Karla savait que je comprendrais.

— Comprendrais quoi ?

— Cinq et trois font huit. Elle nous fait savoir qu'il y a huit individus hostiles.

— Plus que quatre, alors. Lennox, Parker et Lamaison. Plus un. Qui est le quatrième ?

— C'est le message de Dave. Lui, c'est plutôt les mots. Un-trois-un. Treizième lettre de l'alphabet, première lettre de l'alphabet.

— M et A, dit Neagley.

— Mauney. Curtis Mauney est ici aussi.

— C'est parfait. On n'aura pas à lui courir après. »

Ils entrechoquèrent de nouveau leurs poings. Puis deux téléphones portables se mirent à sonner. Puissants, stridents et insistants. Des tonalités différentes et non synchronisées. Dans une poche, sur chacun des deux morts. Reacher devinait que la même chose se produisait cinquante mètres plus loin. Deux autres types morts, deux autres poches, deux autres téléphones en train de sonner. Un appel en conférence. Lamaison reprenait contact avec sa patrouille.

Quelque chose d'imprévisible.

Les téléphones sonnèrent six fois chacun et s'arrêtèrent. Le silence retomba.

« Qu'est-ce que tu ferais maintenant ? demanda Reacher. Si tu étais Lamaison ?

— Je ferais monter mes gars dans les Chrysler, pleins phares, et je m'organiserais une petite patrouille motorisée. Je nous retrouverais dans moins d'une minute. »

Reacher acquiesça. Pour un homme à pied, le périmètre donnait l'impression d'être grand. Avec une voiture, il semblait petit. Avec plusieurs voitures, minuscule. Dans l'obscurité, il donnait une impression de sécurité. Avec des faisceaux de lumière au xénon trouant la nuit, le site devenait un bocal à poisson rouge. Il se représenta les voitures cahotant sur le sol inégal, se vit lui-même pris dans le rayon des phares, filant à gauche, filant à droite, s'abritant les yeux, une voiture qui le poursuivait, deux qui convergeaient vers lui.

Il jeta un coup d'œil à la clôture.

« Exact, dit Neagley. L'enceinte nous empêche autant de sortir qu'elle nous empêchait d'entrer. Nous sommes deux boules sur une table de billard et quelqu'un s'apprête à brancher les lumières et à prendre une queue.

— Que vont-ils faire s'ils ne nous trouvent pas ?

— Et comment feront-ils, pour ne pas nous trouver ?

— Devine. »

Neagley haussa les épaules. « Ils vont penser qu'on est parvenu à sortir d'une manière ou d'une autre.

— Et ensuite ?

— Ils vont se mettre à paniquer.

— En faisant quoi ?

— Ils vont tuer Karla et Dave et se planquer. » Reacher hochla la tête.

« C'est aussi ce que je pense », dit-il.

Il se leva et partit en courant. Neagley le suivit.

Reacher courut droit sur l'hélicoptère. Il était à une soixantaine de mètres, grand, blanc, lumineux dans la lueur nocturne diffusée par la ville. Neagley trottnait patiemment à ses côtés. Reacher n'avait rien d'un sprinter. Il était lent et lourd. Et il avait des choses qui sautaient dans ses poches. N'importe quel athlète un peu entraîné aurait parcouru ces soixante mètres en sept ou huit secondes. Neagley en aurait mis neuf. Il en fallut pratiquement quinze à Reacher. Mais il atteignit son objectif. Il l'atteignit au moment même où la porte du bâtiment principal s'ouvrait à la volée et où des hommes en sortaient. Il fit un écart à gauche et mit l'hélico entre eux et lui. Neagley le serrait de près. Trois types prenaient la direction du parking d'un pas précipité. Parker et Lennox. Et Lamaison. Tous à fond de train. Pour chaque mètre qu'ils couvraient, Reacher et Neagley se déplaçaient des deux ou trois centimètres correspondants autour du Bell, dans le sens des aiguilles d'une montre, effleurant son ventre du bout des doigts, utilisant sa masse comme bouclier. Il était froid et recouvert de brume nocturne, comme une voiture garée dans la rue. Il donnait l'impression d'être gluant. Il empestait l'huile et le kérosène.

À trente mètres de là, trois Chrysler démarrèrent. Trois moteurs V-8 crevant le silence. Trois transmissions se mirent en prise. Trois paires de phares s'allumèrent. Ils étaient d'un éclat incroyable dans l'obscurité. Ils avaient un côté défini, concentré, coupant, plus blanc que blanc. Et pire : des codes, ils passèrent pleins phares les uns après les autres. D'énormes cônes d'une lumière aveuglante commencèrent à osciller et à rebondir lorsque les voitures s'ébranlèrent. Reacher et Neagley contournèrent le long nez pointu du Bell et se collèrent contre son autre flanc. Les voitures se séparèrent comme un coquillage qui s'ouvre brusquement, accélérèrent et partirent dans des directions au hasard.

En moins de dix secondes, ils avaient trouvé les quatre types morts.

Les voitures s'arrêtèrent brutalement à hauteur des deux emplacements séparés d'une cinquantaine de mètres. L'une à l'endroit où Neagley avait opéré, deux là où c'était Reacher. Les phares s'immobilisèrent et projetèrent l'ombre quadruple grotesquement

déformée des quatre formes allongées. Trois silhouettes coururent autour, passant en un instant du plus extrême éclat à l'obscurité totale à chaque fois qu'elles traversaient les faisceaux.

« On ne peut pas rester ici, dit Neagley. Ils vont revenir et nous éclairer comme si on était sur scène au Hollywood Bowl.

— Combien de temps avons-nous ?

— Ils vont vérifier très attentivement l'état de la clôture. Je dirais quatre minutes.

— Commence à compter », dit Reacher. Il se dégagea du flanc de l'hélicoptère et courut jusqu'au bâtiment principal. Quarante mètres, dix secondes. La porte avait été laissée entrouverte. Les lumières allumées. Reacher s'arrêta un instant. Puis il partit droit devant lui, d'un pas silencieux, la main sur le Glock au fond de sa poche. Ne vit personne à l'intérieur. L'endroit paraissait avoir été déserté. Il y avait de petits bureaux en cubicule, sur la droite, une aire d'open space sur la gauche, derrière une paroi vitrée allant du sol au plafond. On y voyait de longues paillasses de laboratoire, des lumières brillantes, toute une tuyauterie complexe au plafond pour évacuer les poussières, une grille de métal au sol pour contrôler l'électricité statique. L'air qui en sortait sentait la silicone chauffée. Comme une télé flambant neuve.

Les bureaux, sur la droite, se réduisaient à de minuscules espaces de deux mètres quarante sur deux mètres quarante, entre des parois d'un mètre quatre-vingts de haut, avec une porte. Sur la première il lut *Edward Dean*. L'ingénieur à l'origine du projet. Aujourd'hui, responsable qualité. La porte suivante portait : *Margaret Berenson*. Le Dragon femelle. Pour un usage occasionnel, supposa Reacher, lorsqu'elle pouvait régler un problème de ressources humaines sans avoir à faire venir tous les employés jusqu'au cube de verre de Los Angeles-Est. La porte suivante était celle de Tony Swan. Même principe. Deux sites, deux bureaux.

La suivante, celle d'Allen Lamaison.

Elle était ouverte.

Reacher prit sa respiration. Sortit le Glock de sa poche. S'avança dans l'encadrement. S'immobilisa. Un petit cube, un bureau, une chaise, des parois recouvertes de tissu, des téléphones, des classeurs, des piles de papier, des mémos.

Rien d'inhabituel, d'incongru.

Sauf Curtis Mauney, derrière le bureau.

Et un porte-documents appuyé contre une paroi.

Neagley s'avança à son tour. « Soixante secondes », dit-elle.

Mauney se contenta de rester assis où il était, sans faire un mouvement. Une sorte de résignation neutre sur le visage, comme un homme qui, après un mauvais diagnostic, attend un second avis en sachant qu'il ne sera pas meilleur. Il avait les mains vides. Posées l'une

sur l'autre, sur le bureau, comme deux crabes qui copulent.

« Lamaison était mon collègue », dit-il en guise d'excuse.

Reacher acquiesça.

« La loyauté, dit-il. C'est la merde, hein ? »

Le porte-documents était un Samsonite à coque rigide gris foncé, bien rangé contre la paroi, à hauteur du bureau. Banal, de taille normale. Rien à voir avec les géants que certaines personnes se coltinent dans les aéroports. Mais pas petit, non plus. Pas un simple baise-en-ville. Il avait des initiales en plastique autocollant dans un petit creux, près des fermoirs. Ces initiales étaient : A. M.

« Soixante-dix secondes.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? demanda Mauney.

— De vous ? dit Reacher. Rien pour le moment. Détendez-vous. »

Neagley braqua son pistolet sur la figure du policier tandis que Reacher s'avavançait sur le côté du bureau et s'agenouillait pour poser le porte-documents à plat sur la moquette. Il essaya les fermoirs. Verrouillés. Il posa le Glock à côté de lui, passa les index sous la pointe des fermoirs, tendit ses pouces et raidit ses épaules, et souleva. Reacher contre deux languettes de métal embouti. Jeu inégal. Les serrures se rompirent tout de suite.

Il souleva le couvercle.

« Quatre-vingts secondes.

— Jour de paye », dit Reacher.

La mallette était pleine de certificats gravés de décors fantaisistes, de lettres de banques étrangères et de petits sacs en suédine fermés par un lacet et lourds dans la main.

« Soixante-cinq millions de dollars », dit Neagley par-dessus l'épaule de Reacher.

Celui-ci tourna la tête et regarda Mauney. « Et quelle est votre part, là-dedans ?

— Une fraction, répondit-il. Pas beaucoup, j'en ai peur. »

Reacher replia soigneusement les documents et les tendit à Neagley. Il fit suivre les sacs en suédine. Neagley glissa tout dans ses poches. Reacher abandonna le porte-documents là où il était, à plat sur le sol, vide, le couvercle relevé comme une huître qui bâille. Puis il reprit son arme, se releva et se tourna vers Mauney.

« Erreur, dit-il. Il n'y a rien à vous là-dedans.

— Deux minutes, dit Neagley.

— Vos amis sont ici, dit Mauney.

— Je sais.

— Lamaison était mon collègue.

— Vous me l'avez déjà expliqué.

— C'était juste pour dire.

— Et les autres, ils savent que vous êtes ici ?

- Je suis déjà venu sur place, répondit Mauney. Bien souvent.
 - Décrochez le téléphone.
 - Et si je refuse ?
 - Je vous tire une balle dans la tête.
 - De toute façon, vous allez le faire.
 - Je devrais, dit Reacher. Vous avez vendu six de mes amis. »
- Le flic hocha la tête.

« Je savais comment tout ça finirait, dit-il. Quand on vous a loupés à l'hôpital.

- La circulation à Los Angeles, dit Reacher. Une vraie galère.
- Deux minutes quinze.
- C'est un compromis, que vous proposez ?
- Décrochez.
- Et ensuite ?
- Dites au gardien qui est à la porte d'ouvrir dans exactement une minute. »

Mauney hésita. Reacher appuya le canon du Glock contre la tempe du flic. Mauney prit le téléphone. Composa un numéro. Reacher tendit l'oreille et entendit la tonalité venue du combiné, ainsi que le moteur des Chrysler tournant au ralenti et une sonnerie lointaine, celle de la guérite, à quarante mètres de là.

Le gardien décrocha. « C'est Mauney. Ouvrez le portail dans une minute exactement, à partir de maintenant. » Puis il reposa le combiné. Reacher se tourna vers Neagley.

« Je suis bien ton chef d'opération ?

- Oui, répondit-elle.
- Alors écoute. Quand le portail s'ouvrira, on court jusqu'à nos voitures et on se tire d'ici aussi vite que possible.
- Et ensuite ?
- On revient plus tard.
- Mais pas trop tard ? »

Reacher acquiesça. « On arrivera à temps si on est rapide maintenant. Ils sont déjà dans leurs voitures. Il faut vraiment y aller. Tu es beaucoup plus rapide que moi. Je serai donc derrière toi. Mais ne m'attends pas. Ne regarde même pas derrière toi. On ne peut se permettre de perdre un seul mètre, ni toi ni moi.

— Bien compris, dit-elle. Trois minutes écoulées. »

Reacher empoigna Mauney par le col et le souleva. Le tira de derrière le bureau, l'entraîna hors de son cagibi, dans le couloir, jusqu'à l'espace d'accueil. Puis lui fit franchir l'entrée. Et avancer d'un mètre dehors, dans la nuit. L'odeur de cendre mouillée était puissante. Les trois Chrysler patrouillaient toujours au loin. Elles décrivaient de petits cercles serrés, sur la partie dégagée du site, et dessinaient des motifs aléatoires contre la clôture avec le faisceau de leurs phares,

comme des projecteurs dans une prison de cinéma.

« Attends le signal », dit Reacher à Neagley.

Il regarda vers le portail. Vit le gardien sortir de sa guérite, vit les rouleaux de barbelés trembloter, entendit le grincement torturé des roues sur le rail métallique. Vit le portail s'ébranler. Il appuya le Glock sur la tempe de Mauney et pressa la détente. Le crâne du flic explosa et Reacher et Neagley s'élancèrent à toute vitesse, comme des sprinters jaillissant des starting-blocks.

Neagley fut en tête dès la deuxième foulée. Reacher s'arrêta brusquement et la regarda filer. Elle vola dans la flaque de lumière de la guérite et contourna l'extrémité du portail encore en mouvement comme un chevreuil en fuite. Elle courut dans la rue. Puis il la perdit de vue.

Reacher se tourna et s'élança dans la direction opposée. Quinze secondes plus tard, il était de retour à son point de départ, derrière le long nez du Bell.

Ils avaient peut-être vu Neagley s'enfuir et supposé que Reacher était en avance sur elle. Ou peut-être avaient-ils simplement vu le portail s'ouvrir, ou entendu ses grincements par les vitres baissées. Ils avaient certainement entendu la détonation. Pas impossible qu'ils aient imaginé le reste. Mais ils mordirent néanmoins à l'hameçon. Ils réagirent sur-le-champ. Les trois Chrysler freinèrent, manœuvrèrent et accélérèrent pour rejoindre la rue, dérapant follement en queues-de-poisson et soulevant de hautes gerbes de terre et de gravier dans les airs. Quand elles franchirent le portail, on aurait dit des stock-cars prenant un virage. Leurs phares éclairèrent la rue comme en plein jour.

Reacher les regarda partir.

Il attendit que la nuit redevienne noire et silencieuse. Puis il compta jusqu'à dix et longea le Bell côté tribord. Il ignore la portière du cockpit. Passa devant et alla poser la main sur la poignée de la portière arrière.

Il l'essaya.

Elle n'était pas verrouillée.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, en direction de la baraque du pilote. Aucun mouvement dans cette direction. Il abaissa la poignée. La portière s'ouvrit. Elle était large, légère, métallique. Comme le panneau coulissant d'un van. Pas du tout ce à quoi il s'était attendu. Pas lourde et pneumatique comme celle d'un avion de ligne.

Il tint le battant entrouvert, se coula derrière et monta à l'intérieur. Tira la portière derrière lui et la referma d'un petit claquement sec et déterminé. S'effaçant le plus possible, il regarda par la vitre en direction de la baraque du pilote.

Pas de réaction.

Il se tourna en position accroupie et s'agenouilla sur le sol de la cabine, dans l'obscurité. Vu de l'intérieur, le Bell faisait penser à un minivan, en légèrement plus grand. Un peu plus large et un peu plus long que les engins des mamans qui amènent leurs gosses jouer au foot dans les pubs, à la télévision. Moins carré. Un peu plus labyrinthique. Plus étroit devant, plus large au niveau du sol, resserré à hauteur de la tête, plus étroit à l'arrière. Il aurait dû y avoir sept

sièges, deux dans le cockpit, trois au milieu, deux à l'arrière, si ce n'est que la rangée du milieu manquait. Les sièges étaient tous de gros fauteuils réglables à sellerie de cuir noir. Avec des repose-tête et des accoudoirs. Des sièges de chef. Et des harnais de sécurité. Les parois étaient recouvertes d'un capitonnage noir sur une hauteur d'un mètre. Au-dessus, elles étaient matelassées en vinyle noir. Très hommes d'affaires, tout ça. Mais un peu démodé. D'occasion, en leasing, supposa Reacher. La cabine sentait légèrement le kérosène.

Il y avait de l'espace restant derrière la dernière rangée de sièges. Pour les bagages, supposa Reacher. Exactement comme dans un minivan. Un espace pas bien grand. Il trouva le levier et fit basculer le dossier des sièges. Les enjamba et s'assit sur le sol, en travers, jambes tendues devant lui et adossé à la paroi latérale. Il sortit les SIG récupérés de sa ceinture et les posa sur le plancher, près de ses genoux. Puis se pencha en avant pour relever les dossiers. Ils se verrouillèrent en position avec un clic. Ensuite, il se baissa pour vérifier s'il pouvait se tenir de manière à être invisible.

Probablement, conclut-il.

Il releva la tête. Les vitres étaient embuées de rosée. Sombres, grises, ne révélant rien. Comme des écrans de télévision coupés. Dehors, il ne se passait rien. Les bruits lui parvenaient assourdis. Manifestement, moquette et parois matelassées de vinyle faisaient aussi office d'insonorisation.

Il attendit.

Cinq minutes.

Dix.

Puis les vitres embuées s'animèrent de formes mobiles éclairées et d'ombres. Les voitures, qui revenaient. Trois paires de phares dont les faisceaux oscillaient et tournaient. Ils jouèrent contre les vitres pendant un moment, puis s'immobilisèrent. Et disparurent complètement. Les Chrysler étaient dans le parking. Garées.

Reacher tendit l'oreille attentivement.

Il n'entendit rien, sinon des pas et des conciliabules à voix basse. Pas d'agitation, pas de triomphe. Les intonations caractéristiques d'un échec.

La poursuite était terminée.

Elle avait échoué.

Il attendait.

Il attendit, gagné peu à peu par le froid ankylosant. Il se représenta la scène qui se déroulait à quarante mètres : le corps de Mauney devant l'entrée, la mallette Samsonite vide dans le bureau, discussion, dispute, allées et venues, panique, confusion, appréhension. Il avait la joue à quelques centimètres du dossier qui le cachait. Assez proche pour sentir l'odeur du cuir. Normalement, il aurait dû se trouver dans un état proche de la panique. Il avait les espaces confinés en horreur. La claustrophobie était ce qu'il avait éprouvé de plus comparable à la peur. Mais pour l'instant, il avait d'autres choses à l'esprit.

Il attendit.

Vingt longues minutes.

Puis une portière s'ouvrit à l'avant, et l'appareil plongea et se stabilisa sur son train d'atterrissage comprimé. Quelqu'un venait de monter à bord. La portière se referma. Un siège craqua. Une boucle de harnais se ferma avec un clic. Des interrupteurs claquèrent. Des lumières orange discrètes se réveillèrent sur des douzaines d'instruments, projetant soudain des ombres au plafond. Une pompe à carburant se mit à gémir et caqueter. Reacher se pencha en avant jusqu'à ce que son œil soit à hauteur du vide qui séparait les deux sièges. Il aperçut la manche en cuir du pilote. Rien de plus. Le reste du bonhomme était invisible derrière la masse du siège. Ses mains dansaient au-dessus du tableau de bord et touchaient les cadrans un à un, déroulant sa check-list. Il se parlait à voix basse, récitant la longue liste des contrôles, telle une incantation.

Reacher redressa la tête.

Puis il y eut un bruit incroyablement fort.

Entre la détonation d'un coup de fusil et une violente détente d'air comprimé. Et à nouveau, encore et encore, de plus en plus vite. Le mécanisme du démarrage obligeait le rotor à se mettre en mouvement. Le plancher trembla. Puis les moteurs démarrèrent, les engrenages s'enclenchèrent et le rotor se mit à tourner, s'installant dans les *woup-woup* paresseux du ralenti. L'effet de ciseau secouait tout l'appareil sur son train, en rythme, comme s'il dansait. Un bourdonnement assourdissant emplissait la carlingue. Les pales

sifflaient dans l'air, au-dessus. Les échappements poussaient leur gémissement aigu, perçant. Reacher glissa les canons des SIG sous ses jambes pour les empêcher de glisser et de tressauter. Il sortit le Glock de sa poche et le tint contre lui.

Il attendait.

Une minute plus tard, la portière arrière fut brutalement ouverte. Le vacarme envahit soudain l'intérieur de l'appareil. Après le bruit, vint l'odeur âcre du kérosène. Après le kérosène, vint Karla Dixon. Reacher se déplaça de deux ou trois centimètres et vit qu'on la jetait sur le sol, la tête la première, comme une bûche. Elle resta allongée sur le flanc, le visage tourné de l'autre côté. Elle avait les poings et les chevilles liés par de grossières ficelles de sisal. Les mains derrière le dos. La dernière fois qu'il l'avait vue à l'horizontale, c'était dans son lit, à Las Vegas.

Deux minutes plus tard, O'Donnell subissait le même sort, mais les pieds en avant. Plus grand et plus lourd, il tomba plus brutalement. Il était attaché de la même manière que Dixon. Il roula contre elle, à plat ventre, ses pieds à hauteur de la tête. Ils restèrent là ensemble comme des fagots, bougeant un peu, luttant contre leurs liens.

Puis la carlingue dansa encore un peu sur son train d'atterrissage et Lennox et Parker montèrent à bord. Ils refermèrent leurs portières et se laissèrent tomber dans les sièges du fond. Le dossier à hauteur de Reacher céda sous le poids et vint toucher sa joue. Il rencogna sa tête encore plus dans l'angle. Son crâne frotta la moquette.

Le rotor tournait toujours lentement, *woup-woup-woup*.

La suspension ployait et se redressait, ployait et se redressait, dans un mouvement de danse qui allait de gauche à droite, sur à peine deux centimètres.

Reacher attendait.

Puis l'autre portière avant s'ouvrit, Allen Lamaison se laissa tomber dans le siège à côté de celui du pilote et dit : « On y va. » Reacher entendit les turbines monter en puissance, sentit l'excitation et la vibration remplir la carlingue, entendit la note du rotor s'élever dans une accélération progressive qui les transforma en *wip-wip-wip*, sentit tout l'appareil s'alléger sur ses roues.

Et ils furent en l'air.

Reacher se sentit poussé par le plancher. Il entendit les roues remonter dans leur logement. Il sentit qu'ils tournaient et s'élevaient en une longue et régulière ascension, puis le plancher s'inclina vers l'avant tandis que le nez plongeait et que l'appareil prenait de la vitesse. Il se retint de ses doigts écartés pour ne pas glisser contre le siège, devant lui. Il entendit le moteur se stabiliser avec un gémissement assourdi, puis la sensation unique de pendule que donne le transport en hélicoptère lui revint tout d'un coup. Il avait parcouru

bon nombre de trajets par hélicoptère, souvent assis à même le sol.
Une expérience familière.
Pour le moment.

D'après l'horloge interne de Reacher, le vol dura exactement vingt minutes, à peu près ce qu'il avait prévu. Il avait supposé qu'un appareil civil moderne serait un peu plus rapide que les Huey qu'il avait connus dans l'armée. Qu'un AH-1 militaire aurait mis un peu plus de vingt minutes pour franchir les montagnes, si bien que vingt minutes précises lui parurent raisonnables pour un engin à sièges en cuir noir et moquette.

Il passa ces vingt minutes la tête rentrée dans les épaules. Un instinct animal, vieux d'un million d'années et encore présent chez les animaux et les enfants : *Si je ne peux pas les voir, ils ne peuvent pas me voir*. Il ne cessait de bouger bras et jambes sur un ou deux centimètres et de tendre et détendre ses muscles, dans une version bizarre et miniaturisée d'exercices de gymnastique. Il n'avait plus froid, mais ne voulait pas s'ankyloser davantage. Le bruit était fort, dans la carlingue, mais pas assourdissant. Le gémissement du moteur s'éloignait derrière eux, avec la vitesse. Les claquements du rotor se confondaient avec le grondement de l'air et on arrivait à en faire abstraction. Il n'y avait aucune conversation. Reacher n'entendit personne prononcer un mot.

Jusqu'à ce que se termine le vol de vingt minutes.

Jusqu'au moment où il comprit que l'hélicoptère ralentissait. Où il sentit le plancher revenir à l'horizontale, puis se redresser légèrement tandis que le nez se cabrait de quelques degrés. L'appareil obliqua légèrement sur la gauche. Tel un cheval qu'on retient dans un western. La carlingue devint plus bruyante. Ils volaient plus lentement, prisonniers de leur propre bulle de bruit.

Il se pencha de nouveau à hauteur de la fente entre les dossiers, et vit Lamaïson qui se tenait le front appuyé contre sa vitre. Puis qui changeait de position et se tournait vers le pilote. Il l'entendit parler. Ou peut-être imagina seulement l'avoir entendu parler. Il avait mille fois reconstitué dans sa tête les ordres donnés, depuis qu'il avait ouvert le dossier de Franz, quelques jours auparavant. Il avait l'impression de bien les connaître, mot à mot, dans tout ce qu'ils avaient de cruel et d'inéluctable.

« Où sommes-nous ? demanda Lamaïson, dans l'esprit de Reacher

mais aussi, peut-être, dans la réalité.

— Au-dessus des *badlands*, répondit le pilote.

— Qu'est-ce qu'on a en dessous ?

— Du sable.

— Altitude ?

— Trois mille pieds.

— Atmosphère ?

— Calme. Quelques ascendances thermiques, pas de vent.

— Aucun danger ?

— D'un point de vue aéronautique, non.

— Alors allons-y. »

Reacher sentit l'hélicoptère se placer en vol stationnaire. Le moteur passa dans un registre plus grave et le rotor se mit à mouliner plus bruyamment. Le plancher décrivait de minuscules cercles instables, comme une toupie juste avant de s'arrêter. Lamaison se tourna dans son siège et adressa un signe de tête à Lennox et un autre à Parker. Reacher entendit cliqueter les harnais de sécurité, puis les poids qui avaient écrasé les sièges, devant lui, disparurent. Les coussins de cuir inhalèrent, les ressorts fatigués reprirent de la vigueur et écartèrent les dossiers de son visage de trois précieux centimètres. Il n'y avait pas d'autre éclairage, dans la carlingue, que la lumière orange diffuse qui venait du tableau de bord. Parker était à gauche et Lennox à droite. Ils se tenaient tous les deux dans une position bizarre, à demi accroupis, genoux pliés et tête rentrée dans les épaules à cause du plafond bas, pieds écartés pour mieux tenir l'équilibre sur le plancher mouvant, bras tendus en avant pour la même raison. L'un d'eux allait mourir sans peine, l'autre avec.

Tout dépendait de qui allait ouvrir la portière.

Lennox.

Il fit un quart de tour pour s'emparer de son harnais de sécurité et s'y accrocher solidement de la main gauche. Puis il avança en crabe et, de la main droite, tâtonna pour trouver la poignée intérieure de la portière. Quand il y parvint, il la manœuvra et poussa. Le battant se mit en position entrouverte et le vent et le vacarme s'engouffrèrent en hurlant. Le pilote était à demi tourné sur son siège, regardant par-dessus son épaule, et il inclina légèrement l'appareil de manière à ce que la portière continue de s'ouvrir, entraînée par son propre poids. Puis il reprit une assiette horizontale et entama un lent mouvement dans le sens des aiguilles d'une montre, de façon à ce que l'inertie et la pression de l'air gardent la portière grande ouverte sur ses gonds.

Lennox se tourna. Gros, rougeaud, charnu, accroupi comme un singe, la main gauche agrippée à son harnais, la droite battant l'air comme s'il était sur de la glace.

Reacher se pencha et, de la main gauche, chercha le levier

commandant le dossier. Il plaça le pouce sous l'axe et tourna. Le dossier se rabattit en avant. Toujours avec la main gauche, il appuya dessus pour le mettre complètement à l'horizontale et le maintint ainsi. Les coussins exhalèrent à nouveau. Avec le Glock dans la main droite, il se tourna à hauteur de la taille, l'avant-bras droit posé à plat sur le dossier. Ferma un œil et choisit un endroit juste au-dessus du nombril de Lennox.

Et appuya sur la détente.

La détonation fut assourdie par le tintamarre général. Audible, mais rien à voir avec un coup de feu tiré dans une bibliothèque. La balle atteignit Lennox au milieu du corps. Reacher supposa qu'elle n'avait fait que passer. Inévitable, à une distance d'environ un mètre vingt. Raison pour laquelle il avait choisi de tirer sur Lennox et non sur Parker. Reacher n'avait nullement peur de voler, mais préférait que l'appareil dans lequel il était reste intact. Une balle dans le corps de Parker aurait pu finir sa course en sectionnant une ligne hydraulique ou un câble électrique. À travers Lennox, elle était passée tout droit par la portière ouverte et s'était perdue dans la nuit, sans faire le moindre dégât.

Lennox resta dans son inconfortable position à moitié accroupie. Une fleur ensanglantée vint s'épanouir autour du trou, dans sa chemise. Elle paraissait noire, dans la faible lumière orange. Sa main gauche lâcha le harnais et se mit à griffer l'air, image parfaitement symétrique de la droite. Il resta ainsi, en équilibre, bien droit, à trente centimètres du seuil de la portière, rien derrière lui sinon le vide, un état de choc absurde inscrit sur son visage.

Reacher déplaça très légèrement le Glock et tira une deuxième fois, cette fois à hauteur du sternum. Il supposait que vu le gabarit et l'âge de Lennox, son sternum devait être une plaque bien calcifiée, d'au moins un centimètre d'épaisseur. La balle la transpercerait sans peine, mais non sans avoir dissipé dans la cible une partie de son énergie cinétique en écrasant l'os. L'effet, en somme, d'un petit coup de poing. Avec peut-être assez d'impact et d'énergie pour le faire tomber à la renverse, plutôt que s'effondrer sur place comme l'aurait fait une balle en pleine tête. Il y avait trop de souplesse dans un cou humain pour qu'une balle dans la tête permette d'obtenir le résultat voulu par Reacher.

Ce furent cependant ses genoux qui trahirent Lennox, pas son sternum. Il tomba, pas tout à fait à la verticale, comme s'il voulait s'accroupir sur ses talons. Mais il était gros et lourd, il avait quarante et un ans et les genoux raides. Ils se plièrent à un peu plus de quatre-vingt-dix degrés – puis arrêterent de plier. La masse de son buste fut projetée en arrière par l'interruption soudaine du mouvement, son derrière heurta le rebord, sa tête roula en pivot et l'entraîna droit dans

la nuit à travers la portière. En dernier, Reacher vit la semelle de ses chaussures, encore très écartées, s'agitant dans l'obscurité venteuse comme des arrière-pensées.

À cet instant-là, il avait rabattu le dossier à peine deux secondes plus tôt, même si Reacher avait l'impression que l'affaire avait duré deux vies. Celles de Franz et d'Orozco, peut-être. Il se sentait incroyablement mou et languide. Il flottait dans un état de grâce tourmentée, prévoyant ses coups comme aux échecs, parfaitement conscient des possibilités, des mouvements en retrait, des menaces, des occasions. Les autres personnes présentes dans l'appareil n'avaient pratiquement pas réagi. O'Donnell était à plat ventre, essayant de soulever suffisamment sa tête pour la tourner. Dixon s'efforçait de se mettre sur le dos. Le pilote était toujours à demi tourné, immobile dans son siège. Parker était resté pétrifié dans son absurde position à demi accroupie. Lamaison regardait, incrédule, le vide là où Lennox s'était trouvé, comme s'il était totalement incapable de comprendre ce qui venait d'arriver.

C'est alors que Reacher fit basculer le second dossier et le franchit, telle une apparition de cauchemar, silhouette géante sortie de nulle part se profilant, silencieuse, dans la pénombre orangée et bruyante. Puis il s'immobilisa, presque complètement debout, s'appuyant de toutes ses forces de la tête contre le plafond, les pieds à un mètre l'un de l'autre, parfaitement triangulé pour obtenir le plus de stabilité possible. Sa main gauche tenait un SIG pointé directement sur la figure de Parker. Sa main droite le Glock pointé directement sur celle de Lamaison. Les deux pistolets gardaient une immobilité parfaite. Le visage de Reacher était sans expression. Le rotor continuait à brasser l'air. Le Bell, à décrire son lent mouvement giratoire. La portière était toujours grande ouverte, repoussée comme une voile. Des rafales de bruit, de vent et de puanteur de kérosène arrivaient par bouffées.

O'Donnell arqua le dos et souleva suffisamment la tête pour se tourner. Ses yeux vinrent se poser sur les bottes de Reacher et se fermèrent pendant une seconde. Dixon retomba sur le dos, roula sur elle-même, bras attachés, et s'immobilisa sur une épaule, face à l'arrière.

Le pilote ouvrait des yeux ronds. Parker ouvrait des yeux ronds. Lamaison ouvrait des yeux ronds.

L'instant du plus grand danger.

Reacher ne pouvait se permettre de tirer vers l'avant. Le risque de toucher quelque élément essentiel dans les instruments du cockpit était beaucoup trop grand. Il ne pouvait non plus se permettre de poser l'une de ses armes pour libérer O'Donnell ou Dixon de leurs liens, car Parker était au milieu de la cabine, à plus d'un mètre de lui

à peine. Et il ne pouvait se défaire de Parker avec les mains – il ne pouvait même pas bouger. Il n’y avait aucun dégagement. Dixon et O’Donnell occupaient entièrement l’espace.

Lamaison était toujours attaché sur son siège. Le pilote était toujours attaché sur le sien. Tout ce que le pilote avait à faire était de se lancer dans des acrobaties jusqu’à ce que tout le monde, à l’arrière, ait dégringolé. Cela reviendrait à sacrifier Parker, mais Reacher ne voyait pas Lamaison perdant le sommeil du fait de cette décision.

Impasse, s’ils comprenaient.

Victoire, s’ils en profitaient.

Ils ne comprirent pas mais ne profitèrent pas de l'occasion. En revanche, O'Donnell souleva pieds et tête du sol et se cabra comme un dauphin, ce qui le fit se rapprocher d'une quinzaine de centimètres des pieds de Reacher, tandis que Dixon roulait sur elle-même dans l'autre direction, dégageant un espace étroit mais précieux entre eux. Reacher avança d'un pied et frappa Parker au ventre avec le canon du SIG. L'ex-flic eut la respiration coupée, se plia en deux et fit d'instinct un pas dans le passage que venaient de créer Dixon et O'Donnell. Reacher l'évita comme un matador, planta la semelle de sa botte sur les fesses de Parker et le poussa, le faisant trébucher à travers la cabine sur ses jambes raides, franchir aveuglément la porte grande ouverte et disparaître dans la nuit. Son cri était encore audible que Reacher avait déjà croché son bras gauche autour du cou de Lamaison, lui enfonçant le Glock brutalement dans la nuque tandis qu'il gardait le SIG pointé sur le pilote.

Après quoi, les choses devinrent plus faciles.

Le pilote restait pétrifié, concentré sur ses commandes. Le Bell continuait son sur-place bruyant. Le rotor brassait l'air de ses claquements féroces et tout l'appareil continuait à tourner lentement sur lui-même. La portière restait repoussée, maintenue par la pression de l'air, son ouverture large et avenante. Reacher raffermi sa prise sur le cou de Lamaison et le tira à la fois en arrière et vers le haut, jusqu'à ce que son harnais de sécurité lui entre dans les épaules. Il posa alors le Glock sur le plancher et récupéra le poing américain de O'Donnell au fond de sa poche. Il le tint comme un outil et jeta un coup d'œil derrière lui. Il tendit un bras, remit Dixon à plat ventre et se servit des féroces dentelures du poing américain pour effranger les liens qui retenaient ses poignets. Elle tendit les bras et les fibres de sisal se rompirent lentement, une à une. Reacher sentait très nettement chacune de ces ruptures via la céramique ultra-dure, de minuscules *ping* harmoniques, parfois simultanés. Lamaison essaya de se débattre et Reacher serra un peu plus son coude, ce qui avait l'avantage de rendre l'ex-flic plus docile en l'étouffant mais l'obligeait à braquer le SIG derrière le pilote au lieu de l'orienter droit sur lui. Mais l'homme aux manettes ne fit rien pour en tirer profit. Il se

contenta de rester assis, les mains sur le manche, les pieds sur les pédales, et de maintenir l'hélicoptère en lente giration stationnaire.

Reacher continua à scier le lien à l'aveugle. Une minute. Deux. Dixon ne cessait de bouger les bras, de lui tendre de nouveaux brins, de tester les progrès. Lamaison se débattait plus vigoureusement. C'était un solide gaillard, fort, puissant, au cou de taureau, aux larges épaules. Mais Reacher était plus fort, et Reacher était en colère. Plus en colère que Lamaison n'avait peur. Reacher resserra son bras. Lamaison se débattit. Reacher hésita à le frapper, mais il tenait à le garder conscient pour plus tard. Si bien qu'il continua à s'acharner sur les cordelettes et, soudain, tout un écheveau de sisal se rompit, les poignets de Dixon se libérèrent et elle se mit toute seule en position agenouillée. Reacher lui donna le poing américain et le Glock et fit passer le SIG de la main gauche à la droite.

Après quoi, tout devint beaucoup plus facile.

Dixon eut la bonne idée de délaissier le coup-de-poing américain et de se déplacer dans la cabine en sauts de carpe, comme une sirène, jusqu'aux poches de Lamaison, où elle trouva un portefeuille, un autre SIG et le couteau à cran d'arrêt de O'Donnell. Deux secondes plus tard, ses pieds étaient libres et cinq secondes plus tard, O'Donnell l'était à son tour. Tous les deux étaient attachés depuis des heures ; ils étaient raides et ankylosés et leurs mains tremblaient comme des feuilles. Mais aucune tâche difficile ne les attendait. Il n'y avait que le pilote à tenir en respect. O'Donnell prit le type par le col d'une main et enfonça le canon du SIG sous son menton de l'autre. Aucune chance de le manquer s'il tirait à bout touchant, quel que soit le tremblement de ses mains. Aucune. Le pilote le comprit très bien. Il resta passif. Reacher planta son SIG dans l'oreille de Lamaison, se pencha vers le pilote et lui demanda : « Altitude ? »

Le pilote déglutit avant de répondre. « Trois mille pieds.

— Montons un peu, dit Reacher. Essayons depuis cinq mille. »

L'ascension interrompit le mouvement de giration du Bell et la portière, après avoir claqué plusieurs fois, finit par se refermer. La carlingue devint moins bruyante. Presque silencieuse, en comparaison. O'Donnell braquait toujours son pistolet sur la tête du pilote. Reacher tirait toujours Lamaïson en arrière sur son siège. L'ex-flic tenait l'avant-bras de Reacher à deux mains, tentant de se dégager, mais sans conviction. Il était devenu étrangement passif et inerte. Comme s'il pressentait exactement quelle était la menace mais ne parvenait pas à croire qu'elle allait vraiment se concrétiser.

Comme Swan, se dit Reacher, *comme Orozco*, *comme Franz* et *comme Sanchez*.

Il sentit le Bell reprendre une assiette horizontale. Entendit le rotor qui brassait l'air en position stationnaire, les turbines se caler sur un gémissement strident. Le pilote regarda dans sa direction et hocha la tête.

« Un peu plus haut, dit Reacher. Encore deux cent quatre-vingts pieds. Un nautique, pour faire un compte rond. »

Le bruit du moteur changea, le bruit du rotor changea et l'appareil reprit son ascension, lentement, avec précision. Il tourna un peu et revint en vol stationnaire.

« Un nautique, dit le pilote.

— C'est quoi, dessous ? demanda Reacher.

— Du sable. »

Reacher se tourna vers Dixon. « Ouvre la portière. »

Lamaïson eut un sursaut d'énergie. Il se tordit et se débattit sur son siège et dit : « Non, je vous en prie, non. »

Reacher resserra sa prise et demanda : « Mes amis vous ont-ils supplié ? »

Lamaïson se contenta de secouer la tête.

« Non, ils ne l'ont pas fait. Trop fiers. »

Dixon se déplaça pour aller prendre le harnais de Lennox de la main gauche. Elle s'y agrippa solidement et chercha la poignée de la porte de la droite. Elle était plus petite que Lennox et elle devait s'étirer davantage. Mais elle y parvint. Elle appuya dessus, repoussa le battant de ses doigts tendus, et celui-ci s'ouvrit. Reacher se tourna vers

le pilote. « Recommence ton truc de tourner lentement. » Le pilote obtempéra et le mouvement de giration finit d'ouvrir la portière, qui resta calée contre l'extérieur de la carlingue. Un bruit assourdissant accompagna l'air glacé de la nuit qui s'engouffrait dans la cabine. Les montagnes se détachaient sur l'horizon, noires. Au-delà, à quatre-vingts kilomètres, le halo lumineux émis par Los Angeles était bien visible. Un million de petites lumières prisonnières d'une atmosphère aussi épaisse que de la soupe. Puis la vue changea, remplacée par les ténèbres du désert.

Dixon s'assit sur le siège replié de Parker. O'Donnell raffermi sa prise sur le col du pilote. Reacher tordit le cou de Lamaison tout en tirant vers le haut, lui enfonçant en même temps le coude dans le cou. Tirant au maximum les limites du harnais. Puis avec l'autre main, il se servit du canon du SIG pour frapper la boucle du harnais. Celui-ci se libéra. Reacher fit carrément passer Lamaison par-dessus le siège et le laissa tomber sur le sol.

Lamaison vit sa chance et voulut la saisir. Il se mit en position assise et tenta de faire passer ses pieds sous lui en poussant des talons contre la moquette. Mais Reacher était prêt. Plus prêt qu'il ne l'avait jamais été. Il donna un violent coup de pied dans les côtes à l'ex-flic et lui porta un coup de coude qui l'atteignit à l'oreille. Puis il le retourna à plat ventre, plaça un genou entre ses omoplates et lui enfonça le canon du SIG entre les vertèbres cervicales. Reacher savait que l'homme, qui avait le menton redressé, regardait dans le vide. Ses pieds tambourinaient contre la moquette. Il hurlait. Reacher l'entendait très bien, en dépit du vacarme. Il sentait sa poitrine se soulever.

Trop tard, songea Reacher. Tu récoltes ce que tu as semé.

Lamaison essaya de porter des coups de poing, à l'envers, qui n'effleurèrent même pas leur cible. Il posa alors les mains à plat sur le sol et essaya de désarçonner Reacher. *Aucune chance*, se dit Reacher. *Sauf si tu es capable de faire des pompes avec cent kilos sur le dos.* Certains types en étaient capables. Reacher l'avait vu faire. Mais Lamaison, non. Il était fort, mais pas assez. Il essaya une fois, s'effondra.

Reacher fit passer le SIG dans sa main gauche et prit Lamaison par la nuque de sa main droite, comme avec une pince. Lamaison avait un cou puissant, mais Reacher avait de grandes mains. Il enfonça son pouce et le bout de son majeur dans les creux, derrière les oreilles de l'ex-flic, et appuya. Fort. Les artères comprimées, le cerveau privé d'oxygène, Lamaison arrêta de frapper des pieds et de hurler. Reacher maintint la pression pendant une minute de plus, puis fit rouler le corps de l'homme sur le dos, le mettant en position assise, comme un ivrogne.

Le prit par le col et la ceinture. Le poussa sur les fesses, les pieds les premiers.

Le poussa ainsi jusqu'au seuil de la portière ouverte, lui tenant les mains clouées dans le dos. L'hélicoptère tournait lentement sur lui-même. Les moteurs gémissaient et le rotor émettait ses claquements bas et réguliers. Reacher les sentait tous dans sa poitrine, comme des battements de cœur. Les minutes passaient, l'air froid soufflait et Lamaison se réveilla pour se retrouver assis sur le rebord, les pieds pendant dans le vide comme s'il était perché en haut d'un mur.

Un mur d'un nautique au-dessus du désert. Six mille soixante-seize pieds.

Reacher avait répété un discours. Il avait commencé à le préparer dans le Denny's, sur Sunset, le dossier de Franz entre les mains. Il l'avait perfectionné au cours des jours suivants. Il était plein de grandes phrases sur la loyauté et le châtiment, d'éloges funèbres pour ses autres amis morts. Mais le moment venu, il ne dit pas grand-chose. Inutile. Lamaison n'en aurait pas saisi un mot. Il était fou de terreur et il y avait trop de bruit. Une cacophonie. En fin de compte, Reacher se pencha, approcha la bouche de l'oreille de Lamaison et dit : « Tu as commis une grave erreur. Tu as cherché des poux aux mauvaises personnes. Maintenant, il est temps de payer. »

Puis il redressa les bras de Lamaison dans son dos et poussa. L'homme glissa de deux ou trois centimètres et se pencha en avant pour essayer de caler ses fesses sur le rebord. Reacher poussa encore. Lamaison se recroquevilla sur lui-même, genoux contre la poitrine. Il regardait droit dans les ténèbres. Un nautique. Une voiture mettrait plus d'une minute à parcourir cette distance en roulant vite.

Reacher poussa. Lamaison laissa retomber les épaules. Rien pour faire levier.

Reacher appuya son talon contre le bas du dos de Lamaison.

Plia la jambe.

Lâcha les bras de Lamaison.

Et redressa la jambe, sèchement et d'un mouvement coulé.

Lamaison bascula par-dessus le rebord et disparut dans la nuit.

Il n'y eut aucun hurlement. Ou peut-être que si. Peut-être fut-il perdu dans le bruit du rotor. O'Donnell donna un petit coup au pilote qui fit faire une embardée à l'hélicoptère, inversant le mouvement de giration, et la portière se referma sans bavure. La carlingue redevint plus calme. Silencieuse, en comparaison. Dixon serra Reacher de toutes ses forces dans ses bras. O'Donnell lui dit : « Tu as vraiment attendu la dernière minute, hein ?

— Je me demandais si je n'allais pas les laisser te balancer dehors avant de sauver Karla. Décision difficile. Ça m'a pris un certain temps.

— Où est Neagley ?

— Au boulot, j'espère. Les missiles sont sortis de leur hangar du Colorado il y a huit heures. Et nous ne savons pas où ils vont. »

Le pilote ne pouvait rien leur faire sans se tuer lui-même et ils le laissèrent donc tranquille dans le cockpit. Mais pas avant d'avoir vérifié le niveau de carburant. Il était bas. Il leur restait beaucoup moins d'une heure de vol. Il n'y avait pas de signal pour les téléphones portables. Reacher dit au pilote de perdre de l'altitude et de se diriger vers le sud pour retrouver un signal. Dixon et O'Donnell redressèrent les dossiers des sièges arrière et s'assirent. Ils ne s'attachèrent pas. Reacher pensa qu'ils en avaient largement assez d'avoir été ficelés. Il était allongé sur le dos, à même la moquette, bras et jambes écartés comme une impression de corps dans la neige. Il était fatigué et démoralisé. Lamaison n'était plus là, mais personne n'était revenu.

O'Donnell demanda : « Où irais-tu fourguer six cent cinquante missiles SAM ? »

— Au Moyen-Orient, répondit Dixon. Et par bateau. L'électronique par Los Angeles et les tubes par Seattle. »

Reacher leva la tête.

« Lamaison a dit qu'ils étaient destinés au Cachemire.

— Tu l'as cru ?

— Oui et non. Je pense qu'il avait choisi de croire un mensonge pour soulager sa conscience. Il était tout ce qu'on voudra, mais c'était un citoyen. Il ne voulait pas connaître la vérité.

— Qui est ?

— Des attentats terroristes ici, aux États-Unis. Il ne peut pas s'agir d'autre chose. C'est évident. Le Cachemire est l'objet d'une querelle entre deux États. Les États ont des missions d'achat. Ils ne se baladent pas avec des valises Samsonite bourrées de bons au porteur, de codes d'accès de banque et de diamants.

— C'est ce que tu as trouvé ? demanda Dixon.

— À Highland Park. Il y en a pour soixante-cinq millions de dollars. C'est Neagley qui a tout. Il faudra que tu convertisses ça pour nous, Karla.

— À condition qu'on s'en sorte. L'avion qui doit me ramener à New York va peut-être exploser en vol. »

Reacher acquiesça. « Et si ce n'est pas demain, ce sera après-demain, ou le jour suivant.

— Comment va-t-on les trouver ? Huit heures à une moyenne de quatre-vingts kilomètres à l'heure, ça fait déjà un rayon de six cent quarante kilomètres. Soit un cercle de près d'un million trois cent mille kilomètres carrés.

— Un million deux cent quatre-vingt-six mille et des poussières, dit Reacher machinalement. Mais c'est le compromis qu'on a choisi. Soit on les arrêtaient quand le cercle était petit, soit on venait vous chercher tous les deux.

— Merci, dit O'Donnell.

— Hé, j'ai voté pour arrêter le camion. Neagley n'était pas d'accord.

— Et comment on s'y prend ?

— Vous avez jamais vu un bon joueur de base-ball ? Il ne court jamais après la balle. Il court jusqu'à l'endroit où va tomber la balle. Comme Mickey Mantle.

— Tu ne l'as jamais vu jouer.

— J'ai vu des films.

— Les États-Unis ont une superficie de près de neuf millions quatre cent mille kilomètres carrés. C'est un peu plus grand que le terrain de base-ball du Yankee Stadium.

— Mais pas tellement, dit Reacher.

— Bon, mais où courons-nous ?

— Mahmoud n'est pas un idiot. Il me donne au contraire l'impression d'être un type particulièrement intelligent et prudent. Il vient de dépenser soixante-cinq millions pour une simple collection de composants, pour l'instant. Il doit avoir exigé, pendant la négociation, que quelqu'un lui montre comment assembler tout ce foutu bidule.

— Mais qui ?

— Qu'est-ce que nous a raconté l'amie de Neagley ? La politicienne ? Diana Bond ?

— Des tas de trucs.

— Elle nous a raconté que l'ingénieur en chef du projet de New Age était aussi le contrôleur qualité, parce qu'il était jusqu'à maintenant le seul type au monde à savoir comment Little Wing devait théoriquement fonctionner.

— Et Lamaison devait le tenir d'une manière ou d'une autre, ajouta Dixon.

— Il menaçait de s'en prendre à sa fille.

— Lamaison allait lui forcer la main. Il voulait sans doute l'amener quelque part, dit O'Donnell. Et tu as balancé Lamaison de ce foutu hélicoptère avant de lui avoir posé la question. »

Reacher secoua la tête. « Lamaison a parlé de toute l'affaire comme si elle était de l'histoire ancienne. Il a dit que tout était réglé. Il y avait quelque chose, dans sa voix. Lamaison n'allait conduire

personne nulle part.

— Alors qui ?

— Pas *qui*. La question est *où* ?

— S'il n'y a qu'un type, observa Dixon, et si Lamaison n'avait pas prévu de l'amener quelque part, alors il faudrait que les missiles viennent à lui.

— Ce qui est ridicule, protesta O'Donnell. Tu ne vas pas t'amener avec un bahut plein de missiles dans un rez-de-jardin de Century City ou d'ailleurs.

— Le type n'habite pas à Century City, dit Reacher. Mais en plein désert. Au beau milieu de nulle part. Au-delà du monde civilisé. Quel meilleur endroit pour un chargement de missiles ?

— Le signal est revenu pour les portables », dit le pilote.

Reacher prit son appareil de location. Trouva le numéro de Neagley. Appuya sur le bouton vert. Elle répondit.

« Chez Dean ? demanda-t-il.

— Chez Dean, répondit-elle. Bien entendu. Je suis à vingt minutes. »

Le Bell avait bien un GPS, mais pas du genre qui montre une carte routière sur un écran. Comme la voiture de location de O'Donnell. Le système du Bell affichait les coordonnées, en constante évolution, de la latitude et de la longitude, des chiffres vert pâle en écriture ordinaire. Reacher donna l'ordre au pilote de se rendre au sud de Palmdale et d'attendre. L'homme était nerveux à cause du carburant. Reacher lui dit de perdre de l'altitude. Les hélicoptères peuvent se tirer d'une panne de moteur s'ils volent à quelques centaines de pieds. Plus rarement à quelques milliers.

Puis Reacher rappela Neagley. Elle avait obtenu l'adresse de Dean auprès de Margaret Berenson, dans son hôtel de Pasadena. Mais elle non plus n'avait pas de GPS. Elle était à la dérive dans la nuit, derrière deux phares antédiluviens encore affaiblis par leurs verres peints en bleu. Quant à la couverture téléphonique, elle était aléatoire. Reacher la perdit deux fois. Avant d'être coupé à nouveau, il lui demanda de trouver la propriété de Dean et de décrire des cercles serrés autour, pleins phares.

Reacher s'installa dans le siège de Lamaison, à l'avant, appuyant la tête contre la vitre, comme l'avait fait l'ex-flic. Dixon et O'Donnell en firent autant avec les vitres arrière. À eux trois, ils couvraient le panorama à cent quatre-vingts degrés. Peut-être plus. Par sécurité, Reacher fit décrire de grands cercles au pilote, deux ou trois fois, au cas où ce qu'il cherchait aurait été loin derrière eux.

Ils ne virent rien.

Rien, sinon le noir insondable et informe, troué ici et là de têtes d'épingles orange. Des stations d'essence, peut-être, ou le minuscule parking de quelque modeste épicerie. Ils virent à plusieurs reprises des voitures solitaires sur des routes à l'écart, mais aucune n'était la Civic de Neagley. Le double faisceau des phares était jaune et non bleu. Reacher essaya de nouveau son téléphone. Pas de signal.

« On va bientôt tomber en panne sèche, dit le pilote.

— Une nationale à gauche », lança Dixon.

Reacher regarda. Pas impressionnante, la nationale.

On comptait cinq voitures sur deux kilomètres, deux se dirigeant vers le sud, trois vers le nord. Il ferma les yeux et se représenta la

carte qu'il avait consultée.

« On ne devrait pas voir un axe nord-sud, dit-il. Nous sommes trop à l'ouest. »

Le Bell s'inclina et mit cap à l'est après avoir rapidement décrit une longue courbe, puis vola de nouveau droit.

« Il va falloir que je me pose dans quelques minutes, dit le pilote.

— Vous vous poserez quand je vous le dirai », répliqua Reacher.

Au nord des montagnes, l'air était de meilleure qualité, un peu poussiéreux, certes, et il ondulait par temps chaud, mais il était globalement clair jusqu'à l'horizon. Très loin devant scintillait et clignotait un minuscule quadrillage de lumières. Palmdale, probablement. Un bel endroit, avait entendu dire Reacher. En pleine expansion. Très coté. Donc cher. Si bien qu'une personne à la recherche de nombreux hectares bon marché dans une région isolée devait en être très éloignée.

« Tournez au sud et grimpez, dit Reacher.

— Grimper consomme beaucoup, lui fit remarquer le pilote.

— Nous avons besoin d'un meilleur angle. »

Le Bell monta, lentement, d'environ deux cents pieds. Le pilote piqua légèrement du nez et entreprit de décrire un grand cercle, comme s'il parcourait l'horizon avec un phare imaginaire.

Ils ne virent rien.

Le téléphone ne fonctionnait pas.

« Plus haut, dit Reacher.

— Impossible, répondit le pilote. Regardez la jauge. »

Reacher regarda. L'aiguille était sur le dernier trait.

Officiellement, les réservoirs étaient vides. Il ferma à nouveau les yeux et se représenta la carte. Berenson avait dit que Dean se plaignait de la longueur infernale de ses trajets. Pour gagner Highland Park, il n'avait que deux possibilités. Soit la Route 138, par le flanc est du mont San Antonio, soit la Route 2, à l'ouest, qui passait non loin de l'observatoire du mont Wilson. La Route 2 était probablement plus étroite et plus sinueuse. Et elle rejoignait la 210 à Glendale. Ce qui la rendait encore plus infernale, sans doute, que l'approche par l'est. Aucune raison de la choisir, donc, à moins d'être un parfait crétin. Ce qui signifiait que Dean partait de quelque part au sud de Palmdale, pas au sud-est de la ville. Reacher regarda droit devant lui et attendit que le lointain quadrillage de lumières réapparaisse.

« Et maintenant un cent quatre-vingts degrés et tout droit.

— On n'a plus d'essence.

— Faites-le. »

L'appareil pivota sur lui-même. Plongea du nez et repartit.

Soixante secondes plus tard, ils trouvaient Neagley.

À un mille devant et quatre cents pieds plus bas, ils virent un

cône de lumière bleue qui tournait et pulsait comme une balise. On aurait dit que Neagley braquait à fond car elle décrivait des cercles d'à peine une dizaine de mètres de diamètre tout en passant de codes en phares. L'effet était spectaculaire. Les rayons balayaient les alentours, bondissaient, projetaient des ombres et éclairaient un site dégagé d'un peu moins d'une centaine de mètres de diamètre. Comme un phare sur une côte rocheuse. Il y avait deux petites buttes, des parties plates et des ravines, le tout prenant un relief spectaculaire. Au nord, des bâtiments bas. Des lignes électriques à l'est. À l'ouest, la terre se fracturait et donnait sur un arroyo d'une douzaine de mètres de large et profond de seulement six ou sept mètres.

« Atterrissez là, dit Reacher. Dans la ravine. Et ne sortez pas le train.

— Pourquoi ? voulut savoir le pilote.

— Parce que c'est comme ça. »

Le pilote obliqua un peu à l'ouest, descendit de deux cents pieds et tourna pour s'aligner sur l'arroyo. Puis il fit descendre le Bell comme une cabine d'ascenseur. Une sirène retentit pour l'avertir que le train n'était pas sorti. Il l'ignore et continua de descendre. Il ralentit quand il fut à quelques mètres du sol et se posa gentiment sur le lit rocheux de l'arroyo à sec. Les pierres s'écrasèrent, le métal grinça et le plancher s'inclina à quinze degrés par rapport à l'horizontale. Par la fenêtre, Reacher vit les phares de Neagley qui venaient dans leur direction, à travers la tempête de sable soulevé par le rotor.

Puis les réservoirs furent définitivement à sec. Les moteurs s'arrêtèrent et le rotor s'immobilisa avec des à-coups.

Silence dans la carlingue.

Reacher fut le premier dehors. Il dut chasser des nuages de poussière tiède et il envoya Dixon et O'Donnell à la rencontre de Neagley avant de retourner au Bell. Il ouvrit la portière du cockpit et regarda le pilote. Le type était toujours attaché à son siège. Du pouce, il tapotait le cadran de la jauge d'essence.

« Atterrissage impeccable, dit Reacher. Vous êtes un bon pilote.

— Merci, répondit le type.

— Le coup de la rotation, dit Reacher. La manière dont il permet de tenir la portière ouverte, là-haut. C'est malin, ça.

— Règles de base de l'aérodynamique.

— Mais c'est vrai, vous avez beaucoup d'expérience. »

Le pilote ne dit rien.

« Quatre fois, dit Reacher. Pour autant que je sache. Peut-être plus. »

Le pilote ne dit rien.

« Ces hommes étaient mes amis, reprit Reacher.

— Lamaison m'a dit que je devais le faire.

— Ou ?

— Il me fichait à la porte.

— C'est tout ? Vous avez laissé balancer quatre personnes vivantes par la portière de votre hélico juste pour ne pas perdre votre boulot ?

— Je suis payé pour suivre les instructions.

— Jamais entendu parler du procès de Nuremberg ? Cette excuse ne tient plus vraiment la route, depuis lors.

— J'ai eu tort, je sais.

— Mais vous l'avez tout de même fait.

— Je n'avais pas tellement le choix.

— Mais si, des tas de choix », répondit Reacher. Puis il sourit. Le pilote se détendit un peu. Reacher secoua la tête comme si tout cela l'amusait, se pencha par la portière au ras du sol et tapota l'homme sur la joue. Laissa sa main là, de l'autre côté de la figure du type, un geste amical. Puis il posa le pouce près de son orbite, l'index contre sa tempe, glissa les trois derniers doigts derrière son oreille, dans ses cheveux. Et il lui rompit le cou, d'une main, d'un seul mouvement de torsion convulsif. Après quoi il secoua la tête du type dans toutes les directions, pour être sûr que la moelle épinière était définitivement sectionnée. Il ne voulait pas que le type se réveille tétraplégique. Il ne voulait pas que le type se réveille du tout.

Il s'éloigna en le laissant là, toujours attaché à son siège. Se tourna à une vingtaine de mètres et examina le tableau. Un hélicoptère dans un fossé, légèrement incliné, train rentré, réservoirs vides. Un crash. Le pilote encore à bord, blessures dues à l'impact, un malheureux accident. *Pas parfait, mais tient assez bien la route.*

Neagley s'était garée à une trentaine de mètres de l'arroyo, soit à mi-distance de la porte d'entrée de Dean. Elle avait laissé ses phares. Lorsque Reacher atteignit la voiture, il se tourna à nouveau pour vérifier ce qu'on voyait. Le Bell était presque entièrement caché. La partie supérieure du rotor était visible, mais à peine. Les pales elles-mêmes se recourbaient vers le sol sous l'effet de leur propre poids. La poussière retombait. Neagley, Dixon et O'Donnell se tenaient en un petit groupe compact.

« Tout le monde va bien ? » demanda Reacher.

Dixon et O'Donnell hochèrent affirmativement la tête. Mais pas Neagley.

« Tu es en colère contre moi ? lui demanda Reacher.

— Pas vraiment. Je l'aurais été si tu avais raté ton coup.

— J'avais besoin de découvrir quelle était la destination des missiles.

— Tu t'en doutais déjà.

— Je voulais un deuxième avis. Et l'adresse.

- Eh bien, nous y sommes. Mais pas les missiles.
- Ils sont encore sur la route.
- Espérons.
- Allons voir M. Dean. »

Ils s'empilèrent dans la Civic et Neagley parcourut la quarantaine de mètres restant jusqu'à l'entrée de Dean. Celui-ci ouvrit au premier coup frappé sur la porte. Il avait été manifestement intrigué par le bruit de l'hélicoptère et les lumières. Il n'avait pas vraiment l'allure d'un spécialiste des fusées. Plutôt celle de l'entraîneur sportif, dans un établissement de troisième zone. Il était grand, dégingandé, avec une crinière de cheveux couleur sable. Il devait avoir autour de quarante ans. Il était pieds nus et habillé d'un survêtement et d'un T-shirt. Tenue de nuit. Il était près de minuit.

« Qui êtes-vous ? » demanda-t-il.

Reacher expliqua qui ils étaient et pourquoi ils étaient là.

Dean n'avait aucune idée de ce dont il parlait.

Reacher s'était attendu à ce que l'homme essaie de nier. Lamaison avait dit à Berenson qu'elle avait intérêt à la fermer, et il avait dû forcément faire la même chose avec Dean. À la manière dont l'ingénieur prétendit tout ignorer, il paraissait sincère. Il était intrigué, mais pas évasif.

« Reprenons depuis le début, dit Reacher. Nous savons ce que vous avez fait avec les composants électroniques, et nous savons pour quelle raison vous avez été obligé de le faire. »

Il y eut soudain quelque chose sur le visage de Dean. Comme avec Margaret Berenson.

« Nous savons qu'il a menacé votre fille, dit Reacher.

— Menacé ?

— Où est-elle ?

— Loin. Avec sa mère.

— C'est pas les vacances, pourtant.

— Un problème de famille urgent. »

Reacher hocha la tête. « Vous les avez mises à l'abri. Bien joué.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

— Lamaison est mort », dit Reacher.

Un bref éclair d'espoir brilla dans les yeux de Dean, difficile à saisir dans la pénombre.

« Je l'ai jeté par l'hélicoptère », continua Reacher.

Dean ne dit rien.

« Vous aimez observer les oiseaux ? Attendez un jour, roulez pendant quelques kilomètres vers le sud et montez sur le toit de votre voiture. Deux vautours qui décrivent des cercles, c'est probablement un coyote mordu par un serpent. Plus de deux, ce sera Lamaison. Ou Parker, ou Lennox. Ils sont tous quelque part par là.

— Je ne vous crois pas.

— Montre-lui, Karla. »

Dixon sortit le portefeuille qu'elle avait trouvé dans la poche de Lamaison. Dean le lui prit des mains et le tourna vers la lumière du couloir. Il en déversa le contenu dans sa main et le parcourut. Le permis de conduire de Lamaison, ses cartes de crédit, un laissez-passer pour New Age avec sa photo, sa carte de Sécurité sociale.

« Lamaison est mort », répéta Reacher.

Dean remit les documents en place et rendit le portefeuille à Dixon.

« Vous détenez son portefeuille, fit-il remarquer. Ça ne prouve pas que vous l'avez eu, lui.

— Je peux vous montrer le pilote. Lui aussi est mort.

— Il a simplement atterri.

— Je l'ai tué lui aussi.

— Vous êtes cinglé.

— Mais vous êtes libres. »

Dean ne dit rien.

« Prenez votre temps, dit Reacher. Habituez-vous à l'idée. Mais il faut qu'on sache qui va venir, et quand.

— Personne ne viendra.

— Si, forcément.

— Il n'en a jamais été question.

— Non ?

— Répétez-moi ça, dit Dean. Lamaison est mort ?

— Il a tué quatre de mes amis, répondit Reacher. S'il n'était pas mort, je ne serais certainement pas ici à perdre mon temps avec vous. »

Dean hocha la tête, lentement. Il commençait à s'habituer.

« Mais je ne sais toujours pas de quoi vous voulez parler, dit-il. Bon, d'accord, j'ai signé des faux, je l'ad mets, six cent cinquante fois, ce qui est très grave, mais c'est tout ce que j'ai fait. Il n'a jamais été question que j'assemble les unités ou que je montre à quelqu'un comment le faire.

— Qui d'autre sait comment on s'y prend ?

— Ce n'est pas très difficile. C'est du genre *branchez et appuyez sur le bouton*. C'est simple. Il le faut bien. Ce sont des soldats qui devront les utiliser. Sans vouloir vous offenser. Je veux dire au combat, de nuit, sous l'effet du stress.

— Simple pour vous.

— Relativement simple pour n'importe qui.

— Un soldat ne fera jamais rien sans avoir eu une formation avant.

— Bien sûr, il faut une formation.

— Qui la donnera ?

— Nous allons mettre sur pied un cours à Fort Irwin. J'imagine que c'est moi qui donnerai les premières leçons.

— Lamaison était au courant ?

— C'est une procédure classique.

— Il vous a donc tordu les bras pour que vous fassiez un test. »

Dean se contenta de secouer la tête. « Non. Il n'a jamais été

question de test. Il aurait très bien pu me le demander. Je n'étais pas en situation de lui refuser quoi que ce soit.

— Neuf heures, dit Neagley.

— Trois cent trente mille kilomètres carrés de plus ! », ajouta Dixon.

Trois cent trente-cinq mille, corrigea machinalement Reacher dans sa tête. L'augmentation, à elle seule, faisait presque la taille de la Californie et plus de la moitié de celle du Texas. La superficie d'un cercle étant égale à π multiplié par le rayon au carré, c'était le « au carré » qui rendait l'augmentation aussi rapide.

« Ils vont débarquer, dit-il. Forcément. »

Personne ne répondit.

Dean les fit entrer. Sa maison était un long bâtiment bas en béton et bois de charpente. Le béton était resté brut de décoffrage et avait pris une patine jaune. La charpente était brun foncé. Il y avait une vaste pièce de séjour avec des tapis navajos, du mobilier ancien et une cheminée dans laquelle on voyait encore les cendres du dernier feu de l'hiver. Il y avait des livres partout. Des CD empilés ici et là. Une stéréo avec un ampli à tubes à vide et des haut-parleurs géants. Dans l'ensemble, la pièce était le rêve incarné d'un citadin réfugié.

Dean alla faire du café dans la cuisine tandis que Dixon disait : « Neuf heures vingt-six minutes. » Neagley et O'Donnell ne comprirent pas, mais Reacher, si. En supposant qu'on utilise trois décimales pour π et une vitesse de quatre-vingts kilomètres à l'heure pour le camion, alors neuf heures et vingt-six minutes donnaient exactement un million sept cent soixante-quatre kilomètres carrés.

« Azhari Mahmoud est prudent, dit Reacher. Pas le genre à acheter chat en poche. Soit c'est son argent et il n'a pas envie de le gaspiller, soit c'est celui de quelqu'un d'autre et il ne veut pas se faire décapiter pour avoir déconné. Il va venir.

— Dean dit que non.

— Dean dit qu'on ne l'a pas averti. Ce n'est pas pareil. »

L'ingénieur revint et servit le café ; personne ne parla pendant un quart d'heure. Puis Reacher se tourna vers Dean et demanda : « Est-ce que vous faites vos bricolages électriques ici, par hasard ?

— Quelques-uns.

— Vous avez des cordes en plastique ?

— Des tas. L'atelier est à l'arrière.

— Vous devriez partir. Vous rendre à Palmdale, par exemple, et y prendre votre petit déjeuner.

— Maintenant ?

— Maintenant. Restez-y jusqu'au déjeuner. Ne revenez que dans l'après-midi.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui va se passer, ici ?

— Je ne sais pas encore exactement quoi. Mais de toute façon, il vaut mieux que vous ne soyez pas dans le secteur. »

Dean resta un moment sans bouger, silencieux. Puis il se leva, prit ses clés et partit. Ils entendirent sa voiture démarrer. Le bruit d'écrasement des roues sur le gravier, sous l'effet de la direction assistée. Puis le bruit s'éloigna, s'évanouit et le silence retomba sur la maison.

« Neuf heures et quarante-six minutes », dit Dixon. Reacher acquiesça. Le cercle avait à présent une taille d'un million huit cent quatre-vingt-dix kilomètres carrés.

« Il vient », dit Reacher.

Le cercle atteignit et dépassa les deux millions et demi de kilomètres carrés à une heure dix-sept du matin. Reacher trouva un atlas sur les étagères et, après avoir établi l'itinéraire le plus logique et constaté que Denver était à dix-huit heures de route, calcula que six heures du matin était l'heure probable du rendez-vous. Heure idéale, du point de vue de Mahmoud. Lamaison avait dû lui parler des menaces contre la fille de Dean et il devait supposer qu'à cette heure-là la gamine serait forcément à la maison. Et donc un rappel des plus efficaces de la vulnérabilité de Dean. Azhari Mahmoud allait peut-être arriver sans s'annoncer, mais il ne faisait aucun doute qu'il voulait obtenir ce qu'il était venu chercher.

Reacher se leva et alla se dégourdir les jambes, d'abord dehors, puis dedans. La propriété comprenait, outre la maison, un garage et l'atelier dont avait parlé Dean. En dehors de ça, il n'y avait rien. Il faisait un noir de poix et Reacher sentait l'immense vide silencieux autour de lui. À l'intérieur, la maison était simple. Trois chambres, un bureau, une cuisine, le grand séjour. L'une des chambres était celle de la fille. Il y avait des photos tirées à l'imprimante punaisées sur un tableau. Des groupes d'adolescentes, par trois ou quatre. La gamine et ses amies, probablement. Reacher déduisit par élimination laquelle était celle qui figurait sur toutes les photos. La fille de Dean, très probablement. Son appareil photo, sa chambre. C'était une grande blonde d'environ quatorze ans, encore un peu gauche, avec un appareil dentaire. Mais dans un an ou deux elle allait être sensationnelle, et sans doute le rester pendant les trente années suivantes. Une personne chanceuse. Reacher comprenait la détresse de Dean et regrettait que Lamaison n'ait pas crié encore plus fort en dégringolant.

Certains prétendent que l'heure la plus sombre de la nuit est juste avant l'aube, mais ils se trompent. Par définition, l'heure la plus sombre de la nuit est au milieu de la nuit. À cinq heures du matin, le ciel commença à s'éclaircir à l'est. À cinq heures et demie, la visibilité était déjà bonne. Reacher fit une autre promenade. Dean n'avait aucun

voisin. Il vivait au milieu de milliers d'hectares de désert. La vue était dégagée à trois cent soixante degrés. Une terre stérile, brûlée de soleil. Les lignes à haute tension couraient du nord au sud et se perdaient dans la brume. Une voie empierrée arrivait du sud-est. Elle faisait au moins un kilomètre et demi de long, sinon deux. Reacher s'y engagea et se retourna au bout d'un moment pour vérifier ce que Mahmoud allait voir en arrivant. L'hélicoptère était invisible. Le hasard faisait qu'un buisson de mesquite isolé cachait le rotor. Reacher déplaça la Civic de Neagley derrière le garage et alla de nouveau vérifier. *Parfait*. Un groupe somnolent de trois bâtiments, bas, poussiéreux, faisant presque partie du paysage. À une centaine de mètres de là, il aperçut un gros rocher plat qui avait à peu près la forme et la taille d'un cercueil. Il s'y rendit, sortit le bloc de béton de Tony Swan de sa poche et le posa sur la dalle, comme un monument. Il revint sur ses pas et se glissa dans l'atelier. La porte n'était pas fermée à clé. L'endroit était bien rangé et sentait l'huile de machine chauffée par le soleil. Il trouva tout un lot de cordes en plastique noir et prit les huit plus grosses. Elles mesuraient environ soixante centimètres et étaient épaisses et raides. Elles étaient destinées à sangler des faisceaux de gros câbles dans des gaines rigides.

Puis il retourna à l'intérieur de la maison et attendit.

Six heures arrivèrent, mais pas Mahmoud. Le cercle mesurait maintenant plus de six millions de kilomètres carrés. Six heures et quart, plus de six millions et demi de kilomètres carrés. Six heures trente, presque sept millions.

Puis, à exactement six heures trente-deux, le téléphone fixe émit un unique et faible *ding* !

« C'est parti, dit Reacher. On vient juste de couper la ligne du téléphone. »

Ils s'avancèrent jusqu'aux fenêtres. Ils attendirent. Puis à huit kilomètres au sud-est, ils virent un minuscule point blanc scintiller dans le soleil levant. Un véhicule, se rapprochant à vive allure, traînant derrière lui un nuage de poussière ocre qui, dans la lumière de l'aube, lui faisait un halo.

Ils s'éloignèrent des fenêtres et attendirent dans le séjour, tendus et silencieux. Cinq minutes plus tard, ils entendirent le bruit des graviers sous les roues et les halètements asthmatiques d'un vieux V-8 made in Détroit. Le bruit s'arrêta, le moteur devint silencieux et il y eut le grincement d'un frein à main qu'on serrait. Une minute après, leur parvint le claquement métallique d'une portière et des bruits de pas inégaux sur le gravier. Le conducteur, qui allait au hasard, bâillant et se dégourdissant les jambes.

Une minute encore, et on frappa à la porte.

Reacher attendit.

On frappa à nouveau.

Reacher compta jusqu'à vingt et alla jusque dans l'entrée. Ouvrit la porte. Vit un homme qui se tenait sur la première marche, encadré par la lumière, un camion de taille moyenne garé derrière lui. Le camion était de location, blanc et rouge, caisse rigide, l'air un peu mal foutu. Reacher eut l'impression de l'avoir déjà vu. Mais c'était la première fois qu'il voyait l'homme. Taille moyenne, poids moyen, vêtements élégants un peu froissés. Il devait avoir autour de quarante ans. Il avait une épaisse chevelure noire, brillante, admirablement bien coupée, et le genre de teint olivâtre, les traits réguliers qui auraient pu faire de lui un Indien, ou un Pakistanais, ou un Iranien, ou un Syrien, ou un Libanais, ou un Algérien – voire un Israélien ou un Italien.

De son côté, Azhari Mahmoud vit un homme blanc géant, quelque peu négligé. Mesurant deux mètres, facilement, pesant cent dix kilos, peut-être même cent vingt, crâne rasé, des poignets de la taille de bûches, des mains comme des battoirs, habillé d'un jean gris poussiéreux et de bottes de chantier. *Un savant fou*, pensa-t-il. *Tout a fait à sa place au milieu du désert.*

« Edward Dean ? dit-il.

— Oui, répondit Reacher. Qui êtes-vous ?

— Pas de signal pour les portables par ici, j'ai remarqué.

— Et alors ?

— Alors, j'ai pris la précaution de couper votre ligne terrestre à dix kilomètres, avant d'arriver.

— Qui êtes-vous ?

— Peu importe mon nom. Je suis un ami d'Allen Lamaison. C'est tout ce que vous avez besoin de savoir. Vous devez me rendre les mêmes services que vous lui rendriez.

— Je ne rends aucun service à Allen Lamaison, répondit Reacher. Alors foutez le camp. »

Azhari Mahmoud acquiesça. « Permettez-moi de présenter les choses autrement. La menace qu'a brandie Lamaison est toujours d'actualité. Et aujourd'hui, c'est moi qui vais en bénéficier, pas lui.

— La menace ? demanda Reacher.

— Contre votre fille. »

Reacher ne dit rien.

« Vous allez me montrer comment on arme Little Wing. »

Reacher jeta un coup d'œil au camion.

« Je ne peux pas. Tout ce que vous avez ici, c'est l'électronique.

— Les missiles sont en route, répondit Mahmoud. Ils ne vont pas tarder à arriver.

— Et où voulez-vous les utiliser ?

— Ici et là.

— Aux États-Unis ?

— C'est un pays riche en cibles.

— Lamaison avait parlé du Cachemire.

— Nous pourrions en faire parvenir quelques-uns à des amis choisis.

— Nous ?

— Nous sommes une grande organisation.

— Je ne le ferai pas.

— Vous le ferez. Comme vous l'avez déjà fait. Pour la même raison. »

Reacher attendit une seconde et dit : « Vous devriez entrer. »

Azhari Mahmoud s'avança. Il était habitué aux marques de déférence et il se glissa donc devant Reacher pour entrer dans la maison. Reacher le frappa sèchement à la nuque et l'expédia, trébuchant, dans le séjour, où Frances Neagley s'avança d'un pas et le fit tomber d'un uppercut bien placé. Une minute plus tard, il était ficelé comme un saucisson sur le sol de l'entrée, un des liens en plastique noir reliant son poignet gauche à sa cheville droite et un autre son poignet droit à sa cheville gauche. Les liens avaient été serrés au maximum et la chair, autour, commençait à enfler. Mahmoud saignait de la bouche et gémissait. Reacher lui donna un coup de pied dans les côtes et lui dit de la fermer. Puis il retourna dans le séjour et attendit l'arrivée du camion de Denver.

Le camion de Denver était un poids lourd dix-huit roues. Son chauffeur se retrouva ficelé à côté de Mahmoud une minute après être

descendu de sa cabine. Puis Reacher traîna Mahmoud dehors et le laissa face au soleil à côté de son bahut. La peur se lisait dans les yeux de l'homme. Il savait ce qui l'attendait. Reacher supposait qu'il aurait préféré mourir, raison pour laquelle il le laissait en vie. O'Donnell se chargea de l'autre conducteur, qu'il laissa aussi à côté de son camion. Ils restèrent quelques instants à regarder autour d'eux une dernière fois, puis s'entassèrent dans la Civic de Neagley et prirent la direction du sud, roulant vite. Dès que les portables purent fonctionner de nouveau, ils s'arrêtèrent et Neagley appela son pote du Pentagone. Sept heures du matin à l'ouest, dix heures à l'est. Elle lui expliqua où il fallait aller regarder et ce qu'il trouverait. Puis ils reprirent la route. Reacher surveillait le ciel par la lunette arrière et avant même qu'ils atteignent les montagnes, il vit tout un escadron d'hélicos voler en direction de l'ouest sur l'horizon. Des Bell AH-1, sans doute en provenance d'une base voisine de la Homeland Security. Le ciel en était rempli.

Une fois les montagnes passées, ils parlèrent argent. Neagley confia à Dixon les documents financiers et les diamants, et ils tombèrent tous d'accord pour la laisser regagner New York et convertir le tout en liquide. Première chose, elle rembourserait les frais engagés par Neagley, puis elle établirait des fonds de pension pour Angela et Charlie Franz, pour Tammy Orozco et ses trois enfants, et pour l'amie de Sanchez, Milena ; une dernière part irait en donation à l'Association pour un traitement éthique des animaux, au nom du chien de Tony Swan, Maisi.

Puis il y eut un malaise. Neagley était d'accord pour des indemnités, mais Reacher sentit que Dixon et O'Donnell tiquaient. Ils tiquaient et étaient tentés, mais n'osaient pas demander. Si bien qu'il prit les devants et reconnut qu'il était complètement fauché ; il suggéra que ce qui restait soit divisé en quatre parts entre eux, en tant que salaire. Tout le monde fut d'accord.

Après quoi, ils ne parlèrent plus beaucoup. Lamaison était éliminé, Azhari Mahmoud aux mains des autorités, mais personne n'était revenu. Et Reacher avait fini par se poser la grande question : si la voiture en panne sur la 210 ne les avait pas retardés, lui et Neagley s'en seraient-ils mieux sortis que Dixon et O'Donnell, à l'hôpital ? Que Swan, ou Franz, ou Sanchez, ou Orozco ? Peut-être les autres se posaient-ils la même question à son sujet. À la vérité, il ignorait la réponse et il détestait l'ignorer.

Deux heures plus tard, ils étaient à l'aéroport de Los Angeles. Ils abandonnèrent la Civic dans une allée coupe-feu et s'éloignèrent, s'apprêtant à prendre la direction de terminaux différents et de compagnies aériennes différentes. Mais avant de se séparer, ils se tinrent en cercle sur le trottoir et entrechoquèrent une dernière fois

leurs poings, se faisant des adieux qu'ils se promirent temporaires. Neagley alla au guichet d'American. Dixon partit chercher America West. O'Donnell voulait prendre United. Reacher resta debout dans la chaleur tandis que des gens stressés tourbillonnaient autour de lui et il les regarda s'éloigner.

Reacher quitta la Californie avec presque deux mille dollars en poche, provenant en partie des dealers, derrière le musée de cire, à Hollywood, en partie des poches de Saropian, en partie de celles des deux types de New Age, à Highland Park. Si bien qu'il ne fut pas à court de fonds pendant presque quatre semaines. Finalement, il s'arrêta à un distributeur automatique de la gare routière de Santa Fe, au Nouveau-Mexique. Comme toujours, il commença par vérifier son solde, puis si les calculs de la banque étaient conformes aux siens.

Pour la seconde fois de sa vie, ils ne l'étaient pas.

La machine lui apprit qu'il avait cent mille dollars de plus que ce à quoi il s'était attendu. Cent onze mille huit cent vingt-deux dollars et dix-huit centimes de plus, exactement, d'après le calcul qu'il fit de tête.

111 822,18.

Dixon, évidemment. Le butin de guerre.

Il fut tout d'abord déçu. Non pas par le montant. C'était plus d'argent qu'il n'en avait vu depuis longtemps. Mais par lui-même, car il n'arrivait pas à percevoir le message que contenaient ces chiffres. Il aurait cru que Dixon aurait ajusté le total de quelques dollars ou centimes, en plus ou en moins, pour faire naître un sourire entendu sur ses lèvres. Mais il ne voyait pas ce que c'était. Pas un nombre premier, en tout cas. Aucun nombre pair supérieur à deux ne peut être premier. Il avait des centaines de facteurs. La réciproque était barbante : sa racine carrée était une longue enfilade désordonnée de chiffres. Sa racine cubique était pire.

111 822,18.

Puis il fut déçu par Dixon. Parce que plus il y pensait, plus il l'analysait, plus il devenait certain que c'était un nombre sans intérêt.

Dixon n'avait plus la tête au jeu.

Elle l'avait laissé tomber.

Peut-être.

Ou peut-être pas.

Il appuya sur le bouton pour avoir son relevé. Un fin morceau de papier glissa d'une fente. Impression grise peu visible, ses cinq dernières transactions. Le premier virement fait par Neagley depuis Chicago y figurait encore, en tête de liste. Puis, en deuxième, son retrait de cinquante dollars à la gare routière de Portland, là-haut dans l'Oregon. En troisième, son billet d'avion Portland-LAX, au tout début.

En quatrième, un virement de cent mille huit cent dix dollars et

dix-huit centimes.

Puis en cinquième, le même jour, un autre virement, de dix mille douze dollars.

101 810,18.

10 012.

Il sourit. Dixon avait encore la tête au jeu, en fin de compte. Complètement. Le premier virement se lisait 10-18, répété volontairement. Le code radio de la police militaire pour *mission accomplie*, deux fois. 10-18,10-18. Elle et O'Donnell, sauvés. Ou Lamaison et Mahmoud, vaincus. Ou les deux.

Sympa, Karla, pensa-t-il.

Le second virement était le code de l'adresse de Dixon : 1002. Greenwich Village. Où elle habitait. Une référence géographique.

Une allusion.

Elle lui avait demandé : *T'aurais pas envie de passer par New York, par hasard, après ?*

Il sourit de nouveau, roula le fin bout de papier en boule et le jeta dans la poubelle. Préleva cent dollars au distributeur, entra dans la gare routière et s'acheta un billet pour le premier bus en partance. Il n'avait aucune idée de sa destination.

Il lui avait répondu : *Je ne fais pas de plans, Karla.*

- 1 *Swan* signifie « cygne » en anglais. (NdT)
- 2 Littéralement : Petite Aile. (NdT)
- 3 La construction secrète de la première bombe atomique (1943). (NdT)
- 4 Surnom affectueux et admiratif donné aux pompiers depuis le 11 septembre.